

HISTOIRE

DES

CARTHAGINOIS.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

ARTICLE QUATRIÈME.

Intervalle entre la seconde et la troisième guerre punique.

CET intervalle, quoique assez considérable pour la durée, puisqu'il est de plus de cinquante ans, l'est fort peu par rapport aux événemens qui regardent Carthage. On peut les réduire à deux chefs, dont l'un concerne la personne d'Annibal; l'autre regarde quelques différends particuliers entre les Carthaginois et Masinissa, roi des Numides. Nous les traiterons séparément, mais sans leur donner beaucoup d'étendue.

§ I. *Suite de l'histoire d'Annibal.*

LORSQUE la seconde guerre punique fut terminée par le traité de paix conclu avec Scipion, Annibal avoit quarante-cinq ans, comme il le dit lui-même en plein sénat. Ce qu'il nous reste à

dire de ce grand homme comprend un espace de vingt-cinq ans.

Annibal entreprend et vient à bout de réformer à Carthage la justice et les finances.

Depuis la conclusion de la paix, Annibal fut fort considéré à Carthage, du moins dans les commencemens, et il y exerça les premiers emplois de la république avec honneur et avec éclat. Il fut chargé du commandement des troupes dans quelques guerres que les Carthaginois eurent à soutenir en Afrique (Corn. Nep. in Annib. c. 7). Mais les Romains, à qui le nom seul d'Annibal faisoit ombrage, ne pouvant voir tranquillement qu'on lui laissât encore les armes à la main, en firent des plaintes, et il fut rappelé à Carthage.

A son retour, on le nomma préteur. Il paroît que cette charge étoit très-considérable, et donnoit beaucoup d'autorité. Carthage va donc être pour lui un nouveau théâtre où il fera paroître des vertus et des qualités d'un genre tout différent de celles qui nous l'ont fait admirer jusqu'ici, et qui achèveront de nous donner de ce grand homme une juste et parfaite idée.

Tout occupé du désir de rétablir les affaires de sa patrie désolée, il comprit que les deux plus puissans moyens pour faire fleurir un état, sont une grande exactitude à rendre la justice à tous les sujets, et une grande fidélité dans le maniement des finances. L'une, en maintenant l'égalité entre les citoyens, et en les faisant

jouir d'une liberté tranquille sous la protection des lois qui mettent en sûreté leurs biens, leur honneur et leur vie, lie plus étroitement les particuliers entre eux, et les attache plus fortement à l'état, à qui ils doivent la conservation de ce qu'ils ont de plus cher et de plus précieux. L'autre, en ménageant avec fidélité les fonds publics, fournit ponctuellement à toutes les dépenses de l'état, tient en réserve des ressources toujours prêtes pour les besoins imprévus, et épargne aux peuples l'imposition des nouvelles charges, que la dissipation rend nécessaires, et qui contribuent le plus à indisposer les esprits contre le gouvernement.

Annibal vit avec douleur le désordre qui régnoit également dans l'administration de la justice et dans le maniement des finances. Quand on l'eut nommé préteur, comme son amour pour l'ordre lui faisoit regarder avec peine tout ce qui s'en écartoit, et le portoit à tout tenter pour le rétablir, il eut le courage d'entreprendre la réforme de ce double abus qui en entraînoit une infinité d'autres, sans craindre l'animosité de l'ancienne faction qui lui étoit opposée, ni les nouvelles inimitiés que son zèle pour la république ne manqueroit pas de lui attirer.

L'ordre des juges exerçoit impunément les concussions les plus criantes (Liv. lib. 33, num. 46). C'étoient autant de petits tyrans qui disposoient à leur gré des biens et de la vie des citoyens, sans qu'il fût possible de se mettre à l'abri de leurs violences, parce que leurs

charges étoient à vie, et qu'ils se soutenoient mutuellement. Annibal, en qualité de préteur, manda chez lui un officier de cette compagnie, qui abusoit apparemment de son pouvoir : Tite-Live dit qu'il étoit questeur. Cet officier, qui étoit de la faction opposée à Annibal, et qui avoit déjà tout l'orgueil et toute la fierté des juges, dans l'ordre desquels il devoit passer en sortant de la questure, refusa insolemment d'obéir. Annibal n'étoit pas d'un caractère à souffrir tranquillement une telle injure. Il le fit saisir par un licteur, et le traduisit devant le peuple. Là, non content de s'en prendre à cet officier particulier, il accusa l'ordre entier des juges, dont l'orgueil insupportable et tyrannique n'étoit arrêté ni par la crainte des lois, ni par le respect des magistrats. Et comme il s'aperçut qu'on l'écoutoit favorablement, et que les plus foibles d'entre le peuple témoignoient ne pouvoir plus souffrir l'insolente fierté de ces juges qui sembloit en vouloir à leur liberté, il proposa et fit passer une loi qui ordonnoit qu'on choisiroit tous les ans de nouveaux juges, sans qu'aucun pût être continué au-delà de ce terme. Autant que par cette loi il gagna l'amitié du peuple, autant s'attira-t-il la haine du plus grand nombre des puissans et des nobles.

Il entreprit une autre réforme, qui ne lui fit pas moins d'ennemis ni moins d'honneur (Liv. l. 33, n. 46 et 47). Les deniers publics, ou étoient dissipés par la négligence de ceux qui les manioient, ou devenoient la proie et le butin

des principaux de la ville et des magistrats, ensorte que, ne se trouvant plus d'argent pour fournir chaque année au paiement du tribut que l'on devoit aux Romains, on étoit près d'imposer une taxe sur les particuliers. Annibal, entrant dans un fort grand détail, se fit rendre un compte exact des revenus de la république, de l'usage que l'on en faisoit, des charges et des dépenses ordinaires de l'état; et ayant reconnu par cet examen qu'une grande partie des fonds publics étoit détournée par la mauvaise foi des gens d'affaires, il déclara et promit en pleine assemblée du peuple que, sans imposer de nouvelles taxes aux particuliers, la république seroit désormais en état de payer le tribut aux Romains; et il accomplit sa promesse. Les (1) fermiers généraux, dont il avoit dévoilé au peuple les vols et les rapines, accoutumés jusque-là à s'engraisser des deniers publics, jetèrent alors les hauts cris, comme si c'eût été leur ravir leur bien, et non arracher de leurs mains avares celui qu'ils avoient volé à l'état.

Retraite et mort d'Annibal.

Cette double réforme fit beaucoup crier contre Annibal (Liv. l. 23, n. 45-49). Ses ennemis ne cessoient d'écrire à Rome, aux premiers de la ville et à leurs amis, qu'il avoit de secrètes intelligences avec Antiochus, roi de Syrie, qu'il

(1) Tum verò isti, quos paverat per aliquot annos publicus peculatus, velut bonis ereptis, non furto eorum manibus extorto, infensi et irati Romanos in Annibalem instigabant. (Liv.)

recevoit souvent des courriers, et que ce prince lui avoit envoyé sous main des députés pour prendre avec lui de justes mesures sur la guerre qu'il méditoit : que comme il y a des animaux si féroces, qu'ils ne s'apprivoisent jamais, ainsi cet homme, d'un esprit inquiet et implacable, ne pouvoit souffrir le repos, et que tôt ou tard il éclateroit. Ces discours étoient écoutés à Rome, et ce qui s'étoit passé dans la guerre précédente, dont il avoit été presque seul l'auteur et le promoteur, y donnoit une grande vraisemblance. Scipion s'opposa toujours fortement aux violentes résolutions qu'on vouloit prendre sur ce sujet, en représentant qu'il n'étoit point de la dignité du peuple romain de prêter son nom à la haine et aux accusations des ennemis d'Annibal, d'appuyer de son autorité leurs injustes passions, et de s'acharner à le poursuivre jusque dans le sein de sa patrie, comme si c'eût été trop peu pour les Romains de l'avoir vaincu dans la guerre les armes à la main.

Malgré de si sages remontrances, le sénat nomma trois commissaires, et les chargea de porter leurs plaintes à Carthage, et de demander qu'on leur livrât Annibal. Quand ils y furent arrivés, quoiqu'ils couvrissent leur voyage d'un autre prétexte, Annibal sentit bien que c'étoit à lui seul qu'on en vouloit. Il se sauva vers le soir sur un vaisseau qu'il avoit fait préparer secrètement, déplorant le sort de sa patrie encore plus que le sien : *Sæpiùs patriæ quàm suorum * eventus miseratus.* C'étoit

* Il paroît qu'il faut lire *suos.*

la sixième année depuis la conclusion de la paix. La première ville où il aborda, fut Tyr. Il y fut reçu comme dans une seconde patrie, et on lui rendit tous les honneurs dus à un homme de sa réputation. Après s'y être arrêté quelques jours, il partit pour Antioche, d'où le roi venoit de sortir: il alla le trouver à Ephèse. L'arrivée d'un capitaine de ce mérite lui fit grand plaisir, et ne contribua pas peu à le déterminer à la guerre contre les Romains: car jusque-la il avoit toujours paru incertain et flottant sur le parti qu'il devoit prendre. C'est dans cette ville qu'un philosophe (Cic. l. 2, de Orat. n. 75 et 76), qui passoit pour le plus beau discoureur de l'Asie, eut l'imprudence de parler fort long-temps en présence d'Annibal sur les devoirs d'un général d'armée, et sur les règles de l'art militaire. Tout l'auditoire fut charmé de son éloquence. Comme on demanda au Carthaginois ce qu'il en pensoit: « J'ai bien vu des « vieillards, dit-il, qui manquoient de sens et de « jugement; mais je n'en ai point vu de moins « sensé et de moins judicieux que celui-ci. »

Les Carthaginois, qui craignoient avec raison de s'attirer les armes romaines, ne manquèrent pas de faire savoir à Rome qu'Annibal s'étoit reretiré près d'Antiochus. Ce fut un grand sujet d'inquiétude pour les Romains, et ce pouvoit être une grande ressource pour le roi, s'il en eût su profiter.

Le premier conseil qu'Annibal lui donna pour lors (Liv. l. 34, n. 60), et qu'il ne cessa de lui donner dans la suite, fut de porter la guerre dans

l'Italie, qui ne pouvoit être vaincue que dans l'Italie même. Il demandoit cent vaisseaux, avec onze ou douze mille hommes de débarquement, et s'offroit de commander la flotte, de passer en Afrique pour engager les Carthaginois à entrer dans cette guerre, et d'aller ensuite faire une descente en Italie pendant que le roi demeureroit en Grèce avec son armée, se tenant toujours prêt à passer en Italie lorsqu'il en seroit temps. C'étoit l'unique parti qu'il y eût à prendre, et le roi d'abord goûta fort cet avis.

Annibal crut devoir prévenir et préparer les amis qu'il avoit à Carthage (ib. n. 61), pour les mieux faire entrer dans ses desseins. Outre que des lettres sont peu sûres, elles ne peuvent s'expliquer suffisamment, ni entrer dans un assez grand détail. Il envoie donc un homme de confiance, et lui donne ses instructions. A peine est-il arrivé à Carthage, qu'on se doute du sujet qui l'y amène. On l'épie, on le fait suivre, et enfin on donne des ordres pour l'arrêter: mais il les prévient, et se sauve de nuit, après avoir fait afficher en plusieurs endroits des placards où il déclaroit nettement le sujet de son voyage. Le sénat sur-le-champ donna avis aux Romains de ce qui s'étoit passé.

Villius, l'un des députés qui avoient été envoyés en Asie (Liv. l. 35, n. 14. — Polyb. l. 3, p. 166 et 167), pour s'informer sur les lieux de l'état des affaires, et pour découvrir, s'ils pouvoient, quels étoient les desseins d'Antiochus, rencontra Annibal à Ephèse. Il eut avec lui plusieurs entretiens,

lui rendit plusieurs visites, et affecta de lui témoigner partout une considération particulière. Sa principale vue étoit de diminuer son crédit auprès du roi, en le lui rendant suspect: et en effet il y réussit.

Il y a quelques auteurs (Liv. l. 35, n. 14 — Plut. in vit., Flamin., etc.) qui assurent que Scipion étoit de cette ambassade, et qui rapportent même l'entretien qu'il eut avec Annibal. Ils disent que, le Romain lui ayant demandé qui il croyoit avoir été le plus grand de tous les capitaines, il répondit que c'étoit Alexandre-le-Grand, parce qu'avec une poignée de Macédoniens il avoit défait des armées innombrables, et porté ses conquêtes dans des pays si éloignés, qu'à peine paroissoit-il possible d'y aller même en voyageant. Interrogé ensuite à qui il donnoit le second rang, il dit que c'étoit à Pyrrhus: que ce prince avoit été le premier qui avoit enseigné à camper avantageusement: que personne n'avoit jamais mieux su choisir ses postes, ni ranger ses troupes: qu'il avoit eu une dextérité merveilleuse pour se concilier l'amitié des peuples, jusque-là que ceux d'Italie auroient mieux aimé l'avoir pour maître, tout étranger qu'il étoit, que les Romains, établis depuis si long-temps dans le pays. Scipion continuant à l'interroger pour savoir qui il mettoit le troisième, il ne fit point de difficulté de se donner cette place à lui-même. Scipion ne put s'empêcher de rire: « Et que feriez-vous donc, lui dit-il, si vous « m'aviez vaincu? Je me mettrois, reprit Anni- « bal, au-dessus d'Alexandre, de Pyrrhus, et de

« tous les généraux qui ont jamais été. » Scipion ne fut pas insensible à une flatterie si délicate et si fine, à laquelle il ne s'attendoit pas, et qui, le mettant hors de pair, sembloit insinuer que nul capitaine ne méritoit d'entrer en parallèle avec lui.

Annibal (ibid. n. 19), s'étant aperçu du refroidissement d'Antiochus pour lui, depuis les entretiens qu'il avoit eus avec Villius, ou avec Scipion, dissimula quelque temps, et ferma les yeux. Mais enfin il jugea plus à propos d'avoir un éclaircissement avec le roi, et de s'expliquer nettement avec lui. « Ma haine contre les Romains, lui dit-il, « est connue de tout le monde. Je m'y suis en- « gagé par serment dès ma plus tendre enfance. « C'est cette haine qui a armé mes mains contre « eux pendant trente-six ans. C'est elle qui pen- « dant la paix m'a fait chasser de ma patrie, et « qui m'a obligé de venir chercher un asile dans « vos états. Toujours conduit et animé par cette « haine, si je vois ici mes espérances frustrées, « j'irai par toute terre chercher et susciter des « ennemis aux Romains. Je les hais, et les haïrai « toujours mortellement : ils me haïssent de « même. Tant que vous serez déterminé à leur « faire la guerre, vous pouvez mettre Annibal au « nombre de vos meilleurs amis. Si d'autres « raisons vous font penser à la paix, je vous le « déclare une fois pour toutes, cherchez d'autres « conseils que les miens. » Un tel discours, qui partoit du cœur, et dont la sincérité se faisoit sentir, toucha le roi, et parut dissiper tous ses

soupçons. Il résolut de lui donner le commandement d'une partie de sa flotte.

Mais quels ravages ne fait point la flatterie dans la cour et dans l'esprit des princes (Liv. lib. 35, n. 32 et 43) ! On représenta à celui-ci qu'il n'étoit pas de sa prudence de se fier à Annibal : que c'étoit un exilé et un Carthaginois, à qui sa fortune ou son génie pouvoient suggérer dans un même jour mille projets différens : que d'ailleurs cette réputation même qu'il avoit acquise dans la guerre, et qui faisoit comme son apanage, étoit trop grande pour un simple lieutenant : que le roi devoit être seul chef, seul général : qu'il devoit seul attirer sur lui les yeux et l'attention ; au lieu que, si Annibal étoit employé, cet étranger auroit seul la gloire de tous les heureux succès. Il n'y a point, dit Tite-Live (1), d'esprits plus susceptibles de jalousie que ceux qui n'ont point un mérite égal à leur naissance et à leur rang : parce qu'alors tout mérite leur devient odieux, par cette raison seule qu'il leur est étranger. Cela parut bien clairement dans cette occasion. On avoit su prendre Antiochus par son foible. Un sentiment de basse jalousie, qui est la marque et le défaut des petits esprits, étouffa en lui toute autre pensée et toute autre réflexion. Il ne fit plus aucun cas ni aucun usage d'Annibal. Le succès vengea bien celui-ci, et montra quel malheur c'est pour un prince d'ou-

(1) Nulla ingenia tam prona ad invidiam sunt, quàm eorum qui genus ac fortunam suam animis non æquant : quia virtutem et bonum alienum oderunt. (*Il semble qu'on pourroit lire*, ut bonum alienum.)

vrir son cœur à l'envie, et ses oreilles aux discours empoisonnés des flatteurs.

Dans un conseil qui se tint quelque temps après (Liv. l. 36, n. 7), où Annibal avoit été appelé pour la forme, lorsque son rang de parler fut venu, il s'appliqua surtout à prouver qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, engager dans l'alliance d'Antiochus Philippe et la Macédoine, ce qui n'étoit pas si difficile qu'on se l'imaginoit. « Pour « la manière de faire la guerre, dit-il, je m'en « tiens toujours à mon premier sentiment; et si « l'on m'avoit cru d'abord, on entendroit dire « maintenant que la Toscane et la Ligurie sont en « feu, et, ce qui fait la terreur des Romains, « qu'Annibal est en Italie. Quand je ne serois « pas fort habile pour le reste, j'ai dû certaine« ment apprendre par mes bons et mes mauvais « succès comment il leur faut faire la guerre. Je « ne puis que vous donner mes conseils, et vous « offrir mes services. Puissent les dieux faire « réussir le parti que vous prendrez, quel qu'il « soit. » On applaudit à Annibal, mais on n'exécuta rien de ce qu'il avoit proposé.

Antiochus, trompé et endormi par ses flatteurs (Liv. l. 36, n. 41), demeuroit tranquille à Ephèse, après avoir été chassé de la Grèce par les Romains, ne pouvant s'imaginer que ceux-ci songeassent à le venir attaquer dans son propre pays. Annibal, qui pour lors étoit rentré en faveur, lui répétoit sans cesse qu'au premier jour il verroit la guerre en Asie et l'ennemi à ses portes; qu'il falloit qu'il se résolût, ou à renoncer à son empire,

ou à tenir tête à un peuple qui vouloit se rendre maître de toute la terre. Ces discours réveillèrent un peu le roi de son assoupissement. Il fit quelques légers efforts ; mais comme dans sa conduite il n'y avoit rien de suivi, après plusieurs pertes considérables, la guerre se termina par une paix honteuse, dont une des conditions fut qu'il livreroit Annibal aux Romains. Celui-ci ne lui en laissa pas le temps, et se retira d'abord dans l'île de Crète, pour y délibérer sur le parti qu'il auroit à prendre.

Les richesses qu'il avoit emportées avec lui, et dont on eut quelque connoissance dans l'île, pensèrent l'y faire périr (Corn. Nep. in Annib. c. 9 et 10. — Justin. l. 32, c. 4). Les ruses ne manquoient pas à Annibal : il en fit usage ici pour sauver ses trésors, et pour se sauver lui-même. Il remplit plusieurs vases de plomb fondu, couvrant seulement la surface d'or et d'argent, et il les mit en dépôt dans le temple de Diane, en présence des Crétois, à la bonne foi desquels, disoit-il, il confioit toutes ses richesses. On fit bonne garde depuis ce temps-là autour du temple, et on laissa une entière liberté à Annibal, de qui l'on croyoit tenir les trésors. Il les avoit cachés dans des statues d'airain creuses qu'il portoit toujours avec lui. Ayant trouvé un moment favorable, il partit, et alla chercher un asile chez Prusias, roi de Bithynie.

Il paroît qu'il fit quelque séjour dans la cour de ce prince (Corn. Nep. ibid. cap. 10 et 11. — Justin. l. 33, c. 4), qui entra bientôt en guerre

contre Eumènes, roi de Pergame, ami déclaré des Romains. Annibal fit remporter aux troupes de Prusias plusieurs victoires, tant sur terre que sur mer.

Des services si importans sembloient assurer pour toujours à Annibal un asile chez ce roi (Liv. l. 39, n. 51); mais les Romains ne l'y laissèrent pas en repos, et députèrent Quintius Flamininus vers ce roi, pour se plaindre de ce qu'il lui donnoit une retraite. Il ne fut pas difficile à Annibal de deviner le sujet de cette ambassade, et il n'attendit pas qu'on le livrât à ses ennemis. D'abord il essaya de se sauver par la fuite : mais il s'aperçut que les sept issues cachées qu'il avoit fait faire à son palais, étoient occupées par les soldats de Prusias, qui vouloit faire sa cour aux Romains en trahissant son hôte. Il se fit donc apporter le poison qu'il gardoit depuis long-temps pour s'en servir dans l'occasion, et le tenant entre ses mains : « Délivrons, dit-il, le peuple romain d'une in« quiétude qui le tourmente depuis long-temps, « puisqu'il n'a pas la patience d'attendre la mort « d'un vieillard. La victoire que remporte Flami« ninus sur un homme désarmé et trahi ne lui « fera pas beaucoup d'honneur. Ce jour seul fait « voir combien les Romains ont dégénéré. Leurs « pères avertirent Pyrrhus de se garder d'un « traître qui vouloit l'empoisonner, et cela dans « le temps que ce prince leur faisoit la guerre « dans le cœur de l'Italie : et ceux-ci ont envoyé « un homme consulaire pour engager Prusias à « faire mourir, par un crime abominable, son

« ami et son hôte. » Après avoir fait des imprécations contre Prusias, et invoqué contre lui les dieux protecteurs et vengeurs des droits sacrés de l'hospitalité, il avala le poison, et mourut âgé de soixante et dix ans.

Cette année fut célèbre par la mort de trois grands hommes. Annibal, Philopémen et Scipion, qui eurent cela de commun, qu'ils terminèrent tous trois leur vie hors de leur patrie, par un genre de mort qui répondoit peu à la gloire de leurs actions. Les deux premiers périrent par le poison, Annibal ayant été trahi par son hôte, et Philopémen fait prisonnier dans un combat par les Messéniens, et ensuite jeté dans un cachot, où on le força de prendre du poison. Pour Scipion, il se condamna lui-même à un exil volontaire, pour éviter une accusation injuste qu'on lui intentoit à Rome, et il y mourut dans une sorte d'obscurité.

Éloge et caractère d'Annibal.

Ce seroit ici le lieu de représenter les excellentes qualités d'Annibal, qui a fait tant d'honneur à Carthage. Mais comme j'ai tâché ailleurs (4e vol. de la man. d'étudier) d'en marquer le caractère, et d'en donner une juste idée, en le comparant avec Scipion, je ne crois pas devoir beaucoup m'étendre sur son éloge.

Les personnes destinées à la profession des armes ne peuvent trop étudier ce grand homme, que les connoisseurs regardent comme le capi-

taine le plus accompli presque en tout genre, qui ait jamais été.

Dans l'espace de dix-sept ans que dura la guerre, on ne lui reproche que deux fautes : la première, de n'avoir pas, aussitôt après la bataille de Cannes, mené ses troupes victorieuses vers Rome pour en former le siége; la seconde, d'avoir laissé amollir leur courage dans les quartiers d'hiver qu'il leur fit prendre à Capoue : fautes qui montrent seulement que les grands hommes ne le sont pas en tout : *summi enim sunt, homines tamen* (Quintil.); et qui peut-être même peuvent être excusées en partie.

Mais, pour ce peu de fautes, que d'éminentes qualités dans Annibal ! Quelle étendue de vues et de desseins, même dès sa plus tendre jeunesse ! quelle grandeur d'âme, quelle présence d'esprit dans le feu même de l'action, pour savoir profiter de tout ! quelle dextérité à manier les esprits, en sorte que parmi tant de nations différentes, qui manquoient souvent de vivres et d'argent, il n'y eut jamais aucune sédition dans son camp ni contre lui, ni contre aucun de ses généraux ! Quelle équité, quelle modération dut-il faire paroître à l'égard des nouveaux alliés pour être venu à bout de les tenir inviolablement attachés à son service, quoiqu'il fût obligé de leur faire porter presque tout le poids de la guerre par les séjours de son armée, et par les contributions qu'il en tiroit ! Enfin quelle fécondité de ressources pour soutenir si long-temps la guerre dans un pays éloigné, malgré une puissante faction domestique

qui lui refusoit tout, et le traversoit en tout ! On peut dire que, pendant le cours d'une si longue guerre, Annibal parut seul le soutien de l'état et l'âme de tout l'empire des Carthaginois, qui ne purent jamais croire qu'ils étoient vaincus, jusqu'à ce qu'Annibal leur eût avoué lui-même qu'il l'étoit.

Ce ne seroit pas bien connoître Annibal que de ne le considérer qu'à la tête des armées. Ce que l'histoire nous apprend des intelligences secrètes qu'il entretenoit avec Philippe, roi de Macédoine, des sages conseils qu'il donna à Antiochus, roi de Syrie, de la double réforme qu'il mit à Carthage dans l'administration des finances et dans celle de la justice, montre qu'il étoit un grand homme d'état en toutes manières. Son génie supérieur et universel lui faisoit embrasser toutes les parties du gouvernement, et ses talens naturels le rendoient capable d'en remplir avec gloire toutes les fonctions. Il étoit aussi grand politique que grand guerrier, aussi propre aux emplois civils qu'aux militaires. En un mot, il réunissoit les différens mérites de toutes les professions, de l'épée, de la robe et des finances.

Il n'étoit pas même sans érudition (1), et tout occupé qu'il fût des travaux militaires et d'une infinité de guerres qu'il eut à soutenir, il trouva des momens pour cultiver les lettres. Plusieurs

(1) Atque hic tantus vir, tantisque bellis districtus, nonnihil temporis tribuit litteris, etc. (Corn. Nep. in vit. Annib. cap. 13.)

réparties spirituelles d'Annibal que l'histoire nous a conservées marquent qu'il avoit un fonds d'esprit excellent; et il le perfectionna par la meilleure éducation qu'on pouvoit recevoir dans ce temps, et dans une république telle qu'étoit celle de Carthage. Il parloit passablement le grec, et avoit même écrit quelques livres en cette langue. Il avoit eu pour maître un Lacédémonien nommé Sosile, qui l'accompagna toujours dans ses expéditions guerrières, aussi-bien que Philénius, autre Lacédémonien: ils travailloient tous deux à l'histoire de ce grand capitaine.

Pour ce qui regarde la religion et les mœurs, il n'étoit point tout-à-fait tel que Tite-Live (l. 21, n. 4) nous le représente, d'une cruauté inhumaine, d'une perfidie plus que carthaginoise, sans respect pour la vérité, pour la probité, pour la sainteté du serment, sans crainte des dieux, sans religion. *Inhumana crudelitas, perfidia plusquam punica: nihil veri, nihil sancti, nullus deûm metus, nullum jusjurandum, nulla religio.* Polybe dit (Excerpt. è Polyb. p. 53) qu'il rejeta avec horreur une proposition cruelle qu'on lui fit avant son entrée en Italie, qui étoit de manger de la chair humaine, parce que les vivres lui manquoient. Quelques années après (Excerpt. è Diod. p. 282. — Liv. l. 25, n. 17), loin de sévir, comme on l'y exhortoit, contre le cadavre de Sempronius Gracchus que Magon lui avoit envoyé, il lui fit rendre les derniers honneurs à la vue de toute son armée. Nous l'avons vu, en plusieurs occasions, marquer un grand respect pour les dieux;

et Justin (l. 32, c. 4), qui écrivoit d'après un auteur (Trogue Pompée) bien digne de foi, remarque qu'il fit toujours paroître beaucoup de sagesse et de modération parmi le grand nombre de femmes qu'il fit prisonnières pendant le cours d'une si longue guerre; en sorte qu'on n'auroit pas cru qu'il fût né en Afrique, où l'incontinence étoit le vice du pays et de la nation : *Pudicitiamque cùm tantam inter tot captivas habuisse, ut in Africâ natum quivis negaret.*

Son désintéressement au milieu de tant d'occasions de s'enrichir par les dépouilles des villes qu'il prenoit et des peuples qu'il domptoit, nous marque qu'il savoit le véritable usage qu'un général doit faire des richesses, qui est de gagner le cœur des soldats et de s'attacher les alliés, en faisant à propos des largesses, et n'épargnant point les récompenses ; qualité bien importante pour un commandant, et qui n'est pas commune. Annibal ne se servoit de l'argent que pour acheter les succès, bien persuadé qu'un homme qui est à la tête des affaires trouve tout le reste dans la gloire de réussir.

Il mena toujours une vie dure et sobre (1), même en temps de paix, et au milieu de Car-

(1) Cibi potionisque, desiderio naturali, non voluptate, modus finitus. (Liv. l. 21, n. 24.)

Constat Annibalem, nec tùm cùm romano tonantem bello Italia contremuit, nec cùm, reversus Carthaginem, summum imperium tenuit, aut cubantem cœnasse, aut plusquàm sextario vini indulsisse. (Justin. lib. 32 c. 4.)

thage, lorsqu'il y occupoit la première dignité, où l'histoire remarque qu'il ne mangeoit jamais couché sur un lit, comme c'étoit la coutume, et qu'il ne buvoit que fort peu de vin. Une vie si réglée et si uniforme est un grand exemple pour nos guerriers, qui mettent souvent parmi les privilèges de la guerre, et parmi les devoirs des officiers, de faire bonne chère et de vivre dans les délices.

Je ne prétends pas cependant justifier pleinement Annibal de tous les reproches qu'on lui a faits. Au milieu de ces grandes qualités que nous avons rapportées, on ne peut dissimuler qu'il lui restoit quelque chose du caractère et des vices de sa nation, et qu'il y a dans sa vie des actions et des circonstances qu'il seroit difficile d'excuser. Polybe remarque (Excerp. è Polyb. p. 34 et 37) qu'il étoit accusé d'avarice à Carthage, et de cruauté à Rome. Il ajoute en même temps que les sentimens étoient partagés sur son sujet; et il ne seroit pas étonnant que les ennemis qu'il s'étoit faits dans l'une et l'autre de ces villes eussent répandu des bruits contraires à sa réputation. En supposant même que les faits qu'on lui impute fussent vrais, Polybe est porté à croire qu'ils venoient moins de son naturel et de son fonds, que de la difficulté des temps et des affaires pendant une longue et pénible guerre, et de la complaisance qu'il étoit forcé d'avoir pour des officiers généraux qui étoient absolument nécessaires à l'exécution de ses entreprises,

et qu'il ne pouvoit pas toujours contenir, non plus que les soldats qui servoient sous eux.

§ II. *Différends entre les Carthaginois et Masinissa, roi de Numidie.*

Entre les conditions de la paix accordée aux Carthaginois, il y en avoit une qui portoit qu'ils rendroient à Masinissa toutes les terres et les villes qui lui avoient appartenu avant la guerre; et d'ailleurs, Scipion, pour récompenser le zèle et la fidélité qu'il avoit fait paroître à l'égard du peuple romain, avoit ajouté à son domaine tout ce qui étoit de celui de Syphax. Ce présent fut dans la suite une source de disputes et de divisions entre les Carthaginois et les Numides.

Ces deux princes, Syphax et Masinissa, régnoient tous deux en Numidie, mais sur différens peuples. Ceux qui obéissoient au premier s'appeloient *Masæsuli*, et avoient pour capitale *Cirtha*; les autres se nommoient *Massyli*. Les uns et les autres sont plus connus sous le nom de Numides, qui leur est commun. Leur principale force étoit la cavalerie. Il se tenoient à cru sur les chevaux: plusieurs même les conduisoient sans bride; d'où vient que Virgile les appelle *Numidæ infreni*. (Æn. l. 4, v. 41.)

Au commencement de la seconde guerre punique (Liv. l. 24, n. 48 et 49), Syphax s'étant rangé du côté des Romains, Gala, père de Masinissa, pour prévenir les progrès d'un voisin si puissant, crut devoir embrasser le parti des Carthaginois, et envoya contre lui une armée nom-

breuse sous la conduite de son fils, âgé seulement alors de dix-sept ans. Syphax, vaincu dans une bataille, où l'on dit qu'il y eut trente mille hommes de tués, se sauva en Mauritanie. Mais dans la suite les choses changèrent bien de face.

Masinissa, ayant perdu son père (Liv. l. 29, n. 29-34), se trouva plusieurs fois réduit à la dernière extrémité, chassé de son royaume par un usurpateur, poursuivi vivement par Syphax, près à chaque moment de tomber entre les mains de ses ennemis, sans troupes, sans argent, sans ressource. Il étoit alors allié des Romains et ami de Scipion, avec qui il avoit eu une entrevue en Espagne. Ses malheurs ne lui laissèrent pas le moyen d'amener de grands secours à ce général. Quand Lélius arriva en Afrique, Masinissa alla le joindre avec une petite troupe de cavaliers, et depuis ce temps-là, il demeura toujours inviolablement attaché au parti des Romains. Syphax, au contraire, ayant épousé la fameuse Sophonisbe, fille d'Asdrubal, passa dans celui des Carthaginois (Liv. l. 29, n. 23).

Le sort des deux princes changea encore une fois, mais sans retour (ibid. lib. 30, n. 11 et 12). Syphax perd une grande bataille, et tombe vivant entre les mains de l'ennemi. Masinissa vainqueur attaque Cirtha, capitale de son royaume, et s'en rend maître. Mais il y trouve un danger plus grand que dans le combat : Sophonisbe, aux attraits et aux caresses de laquelle il ne peut résister. Pour la mettre en sûreté, il l'épouse ; mais il est bientôt obligé, pour présent nuptial,

de lui envoyer du poison, n'imaginant point d'autre voie de lui tenir sa parole et de la soustraire au pouvoir des Romains.

C'étoit une faute considérable en elle-même, et qui d'ailleurs ne pouvoit pas manquer de déplaire extrêmement à une nation fort jalouse de son autorité. Ce jeune prince la répara avantageusement par les services signalés qu'il rendit depuis à Scipion. Nous avons dit (ibid. n. 44) qu'après la défaite et la prise de Syphax, il fut mis en possession du royaume de ce prince, et que les Carthaginois furent obligés de lui restituer tout ce qui lui appartenoit. C'est ce qui donna lieu aux contestations dont il nous reste à parler.

Un territoire situé vers le bord de la mer, près de la Petite-Syrte, en fut le sujet (Liv. l. 34, n. 62). C'étoit un pays très-fertile et très-riche. La preuve en est que la seule ville de Leptis, qui y étoit située, payoit chaque jour aux Carthaginois pour tribut un talent, c'est-à-dire mille écus. Masinissa s'étoit emparé d'une partie de ce territoire. De part et d'autre, on envoya des députés à Rome, qui plaidèrent chacun leur cause dans le sénat. On jugea à propos d'envoyer sur les lieux Scipion l'Africain et deux autres commissaires pour examiner l'affaire. Ils revinrent sans avoir prononcé de jugement, et laissèrent tout en suspens. Peut-être agirent-ils ainsi par ordre du sénat; et c'étoit secrètement favoriser Masinissa, qui étoit en possession du territoire.

Dix ans après (Liv. l. 40, n. 17), de nouveaux commissaires, nommés pour examiner la même affaire, en usèrent comme les premiers, et ne décidèrent rien.

Après un pareil espace de temps (Liv. l. 42, n. 23 et 24), les Carthaginois portèrent encore leurs plaintes devant le sénat, mais avec beaucoup plus de force qu'auparavant. Ils représentèrent qu'outre les terres dont il s'étoit agi d'abord, Masinissa, dans les deux précédentes, avoit usurpé sur eux plus de soixante-et-dix places ou châteaux ; qu'ils avoient les mains liées par l'article du dernier traité, qui leur défendoit de faire la guerre à aucun des alliés du peuple romain ; qu'ils ne pouvoient plus soutenir la fierté, l'avarice, la cruauté de ce prince ; qu'ils étoient envoyés pour demander au peuple romain qu'il lui plût d'ordonner de trois choses l'une : ou que l'affaire seroit examinée et jugée dans le sénat ; ou qu'il leur seroit permis de repousser la force par la force, et de se défendre par la voie des armes ; ou que, si la faveur l'emportoit sur la justice, il plût au peuple romain de marquer une fois pour toutes ce qu'il vouloit qui fût donné à Masinissa des terres qui appartenoient aux Carthaginois ; qu'au moins ils sauroient désormais à quoi s'en tenir, et que le peuple romain garderoit quelque mesure à leur égard, au lieu que ce prince ne mettroit d'autres bornes à ses prétentions que son insatiable avidité. Les députés finirent par demander que si, depuis la conclusion de la paix, les Romains avoient

quelque faute à leur reprocher, ils la punissent par eux-mêmes, plutôt que de les abandonner à la discrétion d'un prince qui leur rendoit et la liberté et la vie insupportables. Après ce discours, pénétrés de douleur et versant des larmes en abondance, ils se prosternèrent par terre ; spectacle qui toucha de compassion tous les assistans, et rendit Masinissa extrêmement odieux. On demanda à Gulussa, son fils, qui étoit présent, ce qu'il avoit à répliquer. Il répondit que le roi son père ne lui avoit donné aucune instruction, ne sachant pas qu'on dût l'accuser ; qu'il prioit les Romains de faire réflexion que ce qui lui attiroit la haine de Carthage étoit l'inviolable fidélité qu'il avoit toujours gardée à leur égard. Le sénat, après les avoir entendus, répondit qu'il étoit disposé à rendre à chacun d'eux la justice qui lui étoit due ; que Gulussa eût à partir sur-le-champ pour avertir Masinissa d'envoyer au plutôt des députés avec ceux de Carthage ; qu'ils feroient pour lui tout ce qui dépendroit d'eux, mais sans faire tort aux autres ; qu'il étoit juste de s'en tenir aux anciennes bornes, et que l'intention du peuple romain n'étoit pas que pendant la paix on enlevât par violence aux Carthaginois les terres et les villes qui leur avoient été laissées par le traité. On les renvoya ainsi de part et d'autre, après leur avoir fait les présens ordinaires.

Tout cela n'étoit que des paroles (Polyb. p. 951). Il est visible qu'à Rome on ne se mettoit point du tout en peine de satisfaire les Cartha-

ginois, ni de leur rendre justice, et qu'on y traînoit exprès cette affaire en longueur, pour laisser à Masinissa le temps de s'affermir dans ses usurpations et d'affoiblir ses ennemis.

On ordonna une nouvelle députation pour aller sur les lieux faire de nouvelles enquêtes (App. de bell. pun. pag. 37). Caton étoit du nombre des commissaires. Quand ils furent arrivés, ils demandèrent aux parties si elles vouloient s'en rapporter à leur arbitrage. Masinissa y consentit volontiers. Les Carthaginois répondirent qu'ils avoient une règle fixe à laquelle ils s'en tenoient, qui étoit le traité conclu par Scipion, et demandèrent à être jugés en rigueur. On ne put donc rien décider. Les députés visitèrent tout le pays, qu'ils trouvèrent en fort bon état, surtout la ville de Carthage; et ils furent étonnés de la voir, si peu de temps après le malheur qui lui étoit arrivé, rétablie au point de grandeur et de puissance où elle étoit. A leur retour, ils ne manquèrent pas d'en rendre compte au sénat, déclarant que Rome ne seroit jamais en sûreté tant que Carthage subsisteroit. Et depuis ce temps-là, sur quelque affaire qu'on délibérât dans le sénat, Caton ajoutoit toujours à son avis, *et je conclus de plus qu'il faut détruire Carthage*; sans que ce grave sénateur se mît en peine de prouver que les seuls ombrages de la puissance d'un voisin soient des titres suffisans pour détruire une ville contre la foi des traités. Scipion Nasica pensoit au contraire que la ruine de cette ville entraîneroit celle de la république, parce que Rome, n'ayant plus de rivale

à craindre quitteroit ses anciennes mœurs, et s'abandonneroit absolument au luxe et aux délices, qui sont la peste certaine des états les plus florissans.

Cependant la division se mit dans Carthage (ibid. p. 38). La faction populaire, étant devenue supérieure à celle des grands et des sénateurs, exila quarante citoyens, et fit prêter serment au peuple que jamais il ne souffriroit qu'on parlât de rappeler les exilés. Ceux-ci se retirèrent chez Masinissa, qui envoya à Carthage deux de ses fils, Gulussa et Micipsa, pour solliciter leur rétablissement. On leur ferma les portes de la ville, et l'un d'eux même fut vivement poursuivi par Amilcar, l'un des généraux de la république. Nouveau sujet de guerre : on lève une armée de part et d'autre. La bataille se donne. Scipion le jeune, qui depuis ruina Carthage, en fut spectateur. Il étoit venu vers Masinissa, de la part de Lucullus qui faisoit la guerre en Espagne, et sous qui il servoit, pour lui demander des éléphans. Pendant tout le combat, il se tint sur le haut d'une colline qui étoit tout près du lieu où il se donnoit. Il fut étonné de voir Masinissa, âgé pour lors de quatre-vingt huit ans, monté à cru sur un cheval, selon la coutume du pays, donner partout les ordres comme un jeune officier, et soutenir les fatigues les plus dures. Le combat fut très-opiniâtre, et dura depuis le matin jusqu'à la nuit: mais enfin les Carthaginois plièrent. Scipion disoit dans la suite qu'il avoit assisté à bien des batailles, mais que nulle ne lui avoit fait tant de plaisir que celle-ci,

où, tranquille et de sang-froid, il avoit vu plus de cent mille hommes en venir ensemble aux mains et se disputer long-temps la victoire. Et comme il étoit fort versé dans la lecture d'Homère, il ajoutoit que jusqu'à son temps il n'avoit été donné qu'à Jupiter et à Neptune de jouir d'un pareil spectacle, lorsque l'un, du haut du mont Ida, l'autre, du haut de la Samothrace, avoient eu le plaisir de voir un combat entre les Grecs et les Troyens. Je ne sais si la vue de cent mille hommes qui s'entre-coupent la gorge cause une joie bien pure, ni si cette joie peut subsister avec le sentiment d'humanité qui nous est naturel.

Les Carthaginois, après le combat (ibid. p. 40), prièrent Scipion de vouloir bien terminer leurs disputes avec Masinissa. Il écouta les deux parties. Les premiers consentoient à céder le territoire d'Emporium, qui avoit fait le premier sujet du procès, à payer actuellement à Masinissa deux cents talens d'argent, et à y en ajouter dans la suite huit cents, en différens termes dont on conviendroit. Mais comme Masinissa demandoit le rétablissement des exilés, les Carthaginois n'ayant point voulu écouter cette proposition, on se sépara sans rien conclure. Scipion, après avoir fait ses complimens et ses remercîmens à Masinissa, partit avec les éléphans qu'il y étoit venu chercher.

Le roi, depuis le combat (ibid. p. 40), tenoit le camp des ennemis enfermé sur une colline où il ne pouvoit leur arriver ni vivres, ni troupes. Sur ces entrefaites arrivèrent des députés de Rome,

Ils avoient ordre, en cas que Masinissa eût eu du dessous, de terminer l'affaire ; autrement, de ne rien décider, et de donner de bonnes espérances au roi : et c'est ce dernier parti qu'ils suivirent. Cependant la famine augmentoit tous les jours dans le camp des ennemis, et pour surcroît de malheur, la peste s'y joignit, et fit un horrible ravage. Réduits à la dernière extrémité, ils se rendirent, avec promesse de livrer à Masinissa les transfuges, de lui payer cinq mille talens d'argent dans l'espace de cinquante années, et de rétablir les exilés malgré le serment qu'ils avoient fait au contraire. Ils furent tous passés sous le joug, et renvoyés chacun avec un habit seulement. Gulussa, pour se venger du mauvais traitement que nous avons dit auparavant qu'il avoit reçu, envoya contre eux un corps de cavalerie, dont ils ne purent ni éviter l'attaque, ni soutenir le choc, dans l'état de foiblesse où ils étoient. Ainsi de cinquante-huit mille hommes, il en retourna fort peu à Carthage.

ARTICLE CINQUIÈME.

Troisième guerre punique.

An. M. 3853. Carth. 738. Rome 404. Av. J. C. 151. = La troisième guerre punique, moins considérable que les deux premières par le nombre et la grandeur des combats, et par la durée qui ne fut guère que de quatre ans, le fut beaucoup plus par le succès et l'événement, puisqu'elle se termina par la ruine et la destruction entière de Carthage.

Cette ville sentit bien, depuis sa dernière défaite (App. p. 41-42), ce qu'elle avoit à craindre des Romains, en qui elle avoit toujours remarqué beaucoup de mauvaise volonté, toutes les fois qu'elle s'étoit adressée à eux dans ses démêlés avec Masinissa. Pour en prévenir l'effet, ils déclarèrent par un décret du sénat Asdrubal et Carthalon, qui avoient été, l'un général de l'armée, l'autre * commandant des troupes auxiliaires, coupables de crime d'état, comme étant les auteurs de la guerre contre le roi de Numidie. Puis ils députèrent à Rome pour savoir ce qu'on pensoit et ce qu'on souhaitoit d'eux. On leur répondit froidement que c'étoit au sénat et au peuple de Carthage à voir quelle satisfaction ils devoient aux Romains. N'ayant pu tirer d'autre éclaircissement par une seconde députation, ils entrèrent dans une grande inquiétude; et saisis d'une vive crainte par le souvenir des maux passés, ils croyoient déjà voir l'ennemi à leurs portes, et se représentoient toutes les suites funestes d'un long siége et d'une ville prise d'assaut.

Cependant à Rome on délibéroit dans le sénat sur le parti que devoit prendre la république (Plut. in vit. Cat. p. 352); et les disputes entre Caton l'ancien et Scipion Nasica, qui pensoient tout différemment sur ce sujet, se renouvelèrent. Le

* Les troupes étrangères avoient chacune des chefs de leur nation, qui tous ensemble étoient commandés par un officier carthaginois, qu'Appien appelle βοήθαρχος.

premier, à son retour d'Afrique, avoit déjà représenté vivement qu'il avoit trouvé Carthage, non dans l'état où les Romains la croyoient, épuisée d'hommes et de biens, affoiblie et humiliée, mais au contraire remplie d'une florissante jeunesse, d'une quantité immense d'or et d'argent, d'un prodigieux amas de toutes sortes d'armes, et d'un riche appareil de guerre; et si fière et si pleine de confiance dans tous ces grands préparatifs, qu'il n'y avoit rien de si haut à quoi elle ne portât son ambition et ses espérances. On dit même qu'après avoir tenu ce discours, il jeta au milieu du sénat des figues d'Afrique qu'il avoit dans le pan de sa robe; et que, comme les Sénateurs en admiroient la beauté et la grosseur, il leur dit: *Sachez qu'il n'y a que trois jours que ces fruits ont été cueillis. Telle est la distance qui nous sépare de l'ennemi* (Plin. l. 15, c. 18.)

Caton et Nasica avoient tous deux leurs raisons pour opiner comme ils faisoient (Plut. ibid. in vit. Caton). Nasica, voyant que le peuple étoit d'une insolence qui lui faisoit commettre toutes sortes d'excès, qu'enflé d'orgueil par ses prospérités, il ne pouvoit plus être retenu par le sénat même, et que sa puissance étoit parvenue à un point qu'il étoit en état d'entraîner par force la ville dans tous les partis qu'il voudroit embrasser; Nasica, dis-je, dans cette vue, vouloit lui laisser la crainte de Carthage comme un frein pour modérer et réprimer son audace: car il pensoit que les Carthaginois étoient trop foibles pour subjuguer les Romains, et qu'ils étoient aussi trop forts

pour en être méprisés. Caton, de son côté, trouvoit que, par rapport à un peuple devenu fier et insolent par ses victoires, et qu'une licence sans bornes précipitoit dans toutes sortes d'égaremens, il n'y avoit rien de plus dangereux que de lui laisser pour rivale et pour ennemie une ville jusque-là toujours puissante, mais devenue par ses malheurs mêmes plus sage et plus précautionnée que jamais, et de ne pas lui ôter entièrement toute crainte du dehors, lorsqu'il avoit au-dedans tous les moyens de se porter aux derniers excès.

Mettant à part pour un moment les lois de l'équité, je laisse au lecteur à décider qui de ces deux grands hommes pensoit plus juste selon les règles d'une politique éclairée, et par rapport aux véritables intérêts de l'état. Ce qui est certain, c'est que tous les historiens ont remarqué (1) que, depuis la destruction de Carthage, le changement de conduite et de gouvernement fut sensible à Rome; que ce ne fut plus timidement, et comme à la dérobée, que le vice s'y glissa; mais qu'il leva la tête, et saisit avec une rapidité étonnante tous les ordres de la république; et qu'on se livra

(1) Ubi Carthago, et æmula imperii romani, ab stirpe interiit... fortuna sævire ac miscere omnia cœpit. (Sallust. in bell. Catil.)

Ante Carthaginem deletam, populus et senatus romanus placidè modestèque inter se rempublicam tractabant... Metus hostilis in bonis artibus civitatem retinebat. Sed ubi formido illa mentibus decessit, ilicet ea, quæ secundæ res amant, lascivia atque superbia incessère. (Id. in bell. Jugurth.)

sans réserve et sans plus garder de mesures, au luxe et aux délices, qui ne manquèrent pas, comme cela est inévitable, d'entraîner la ruine de l'état. « Le premier Scipion (1), dit Paterculus en parlant « des Romains, avoit jeté les fondemens de leur « grandeur future : le dernier, par ses conquêtes, « ouvrit la porte à toutes sortes de déréglemens et « de dissolutions. Depuis que Carthage, qui tenoit « Rome en haleine en lui disputant l'empire, eut « été entièrement détruite, la décadence des « mœurs n'alla plus lentement ni par degrés, « mais fut prompte et précipitée. »

Quoi qu'il en soit, il fut résolu dans le sénat (App. p. 42) qu'on déclareroit la guerre aux Carthaginois : et les raisons, ou les prétextes qu'on en apporta, furent que, contre la teneur du traité, ils avoient conservé des vaisseaux, conduit une armée hors de leurs terres contre un prince allié de Rome, dont ils avoient maltraité le fils dans le temps même qu'il avoit avec lui un ambassadeur romain.

Un événement, que le hasard fit tomber heureusement dans le temps qu'on délibéroit sur l'affaire de Carthage (App. bell. pun. p. 42), contribua sans doute beaucoup à faire prendre cette résolution. Ce fut l'arrivée des députés d'Utique, qui venoient se mettre eux, leurs biens,

(1) Potentiæ Romanorum prior Scipio viam aperuerat, luxuriæ posterior aperuit. Quippè, remoto Carthaginis metu, sublatâque imperii æmulâ, non gradu, sed præcipiti cursu à virtute descitum, ad vitia transcursum. (Vell. Paterc. l. 2, c. 1.)

leurs terres et leur ville entre les mains des Romains. Rien ne pouvoit arriver plus à propos. Utique étoit la seconde place d'Afrique, fort riche et fort opulente, qui avoit un port également spacieux et commode, qui n'étoit éloignée de Carthage que de soixante stades (trois lieues), et qui pouvoit servir de place d'armes pour l'attaquer. On n'hésita plus pour lors, et la guerre fut déclarée dans les formes. On pressa les deux consuls de partir le plus promptement qu'il seroit possible : c'étoient L. Manilius et L. Marcius Censorinus. Ils reçurent du sénat un ordre secret de ne terminer la guerre que par la destruction de Carthage. Ils partirent aussitôt, et s'arrêtèrent à Lilybée en Sicile. La flotte étoit considérable. Elle portoit quatre-vingt mille hommes d'infanterie, et environ quatre mille de cavalerie.

Carthage ne savoit point encore ce qui avoit été résolu à Rome (Polyb. excerpt. legat. p. 972). La réponse que les députés en avoient rapportée n'avoit servi qu'à y augmenter le trouble et l'inquiétude. C'étoit aux Carthaginois, leur avoit-on dit, à voir par où ils pouvoient satisfaire les Romains. Ils ne savoient quel parti prendre. Enfin ils envoient encore de nouveaux députés, mais avec plein pouvoir de faire tout ce qu'ils jugeroient à propos, et même (à quoi ils n'avoient jamais pu se résoudre dans les guerres précédentes) de déclarer que les Carthaginois s'abandonnoient eux et tout ce qui leur appartenoit à la discrétion des Romains. C'étoit, selon la force de cette formule, *se suaque eorum arbitrio permit-*

tere, les rendre maîtres absolus de leur sort, et se reconnoître pour leurs vassaux. Ils n'attendoient point cependant un grand succès de cette démarche, quelque humiliante qu'elle fût pour eux, parce que, ceux d'Utique les ayant prévenus, leur avoient enlevé le mérite d'une prompte et volontaire soumission.

En arrivant à Rome, les députés apprirent que la guerre étoit déclarée, et que l'armée étoit partie. Rome avoit dépêché un courrier à Carthage, qui y porta le décret du sénat, et déclara en même temps que la flotte étoit en mer. Ils n'eurent donc pas à délibérer, et se remirent, eux et tout ce qui leur appartenoit, entre les mains des Romains. En conséquence de cette démarche, il leur fut répondu que, parce qu'enfin ils avoient pris le bon parti, le sénat leur accordoit la liberté, l'usage de leurs lois, toutes leurs terres, et tous les autres biens que possédoient, soit les particuliers, soit la république ; à condition que, dans l'espace de trente jours, ils enverroient en ôtage à Lilybée trois cents des jeunes gens les plus qualifiés de la ville, et qu'ils feroient ce que leur ordonneroient les consuls. Ce dernier mot les jeta dans une étrange inquiétude : mais le trouble où ils étoient ne leur permit pas de rien répliquer, ni de demander aucune explication ; et ç'auroit été bien inutilement. Ils partirent donc pour Carthage, et y rendirent compte de leur députation.

Tous les articles du traité étoient affligeans (ibid.) : mais le silence gardé sur les villes, dont

il n'étoit point fait mention dans le dénombrement de ce que Rome vouloit bien leur laisser, les inquiéta extrêmement. Cependant il ne leur restoit autre chose à faire que d'obéir. Après les pertes anciennes et récentes qu'ils avoient faites, ils n'étoient pas en état de tenir tête à un tel ennemi, eux qui n'avoient pu résister à Masinissa : troupes, vivres, vaisseaux, alliés, tout leur manquoit ; l'espérance et le courage encore plus que tout le reste.

Ils ne crurent pas devoir attendre l'expiration du terme de trente jours qui leur avoit été accordé, mais, pour tâcher de fléchir l'ennemi par la promptitude de leur obéissance, quoique pourtant ils n'osassent pas s'en flatter, ils firent partir sur-le-champ les ôtages. C'étoit l'élite et toute l'espérance des plus nobles familles de Carthage. Jamais spectacle ne fut plus touchant : on n'entendoit que cris, on ne voyoit que pleurs ; tout retentissoit de gémissemens et de lamentations. Surtout les mères éplorées, toutes baignées de larmes, s'arrachoient les cheveux, se frappoient la poitrine, et comme forcénées par la douleur et le désespoir, jetoient des hurlemens capables de toucher les cœurs les plus durs. Ce fut encore toute autre chose dans le moment fatal de la séparation, lorsque, après les avoir conduits jusqu'au bord du vaisseau, elles leur faisoient les derniers adieux, ne comptant plus les revoir jamais, les baignoient de leurs larmes, ne se lassoient point de les embrasser, les tenoient étroitement serrés entre leurs bras, sans pouvoir consentir à leur

départ, en sorte qu'il fallut les leur arracher par force, ce qui étoit plus dur pour elles que si on leur eût arraché leurs propres entrailles. Quand ils furent arrivés en Sicile, on fit passer les ôtages à Rome, et les consuls dirent aux députés que, quand ils seroient à Utique, ils leur feroient savoir les ordres de la république.

Dans de pareilles conjonctures, il n'y a rien de plus cruel qu'une affreuse incertitude (Polyb. p. 975. — App. p. 44-46), qui, sans rien montrer en détail, laisse envisager tous les maux. Dès qu'on sut que la flotte étoit arrivée à Utique, les députés se rendirent au camp des Romains, marquant qu'ils venoient au nom de l'état pour recevoir leurs ordres, auxquels on étoit prêt à obéir en tout. Le consul, après avoir loué leur bonne disposition et leur obéissance, leur ordonna de lui livrer sans fraude et sans délai généralement toutes leurs armes. Ils y consentirent, mais ils le prièrent de faire réflexion à quel état il les réduisoit dans un temps où Asdrubal, qui n'étoit devenu leur ennemi qu'à cause de leur parfaite soumission aux ordres des Romains, étoit presque à leurs portes avec une armée de vingt mille hommes. On leur répondit que Rome y pourvoiroit.

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ. (App. p. 46.) On vit arriver dans le camp une longue file de chariots, chargés de tous les préparatifs de guerre qui étoient dans Carthage : deux cent mille armures complètes, un nombre infini de traits et de javelots, deux mille machines propres

à lancer des pierres et des dards. Suivoient les députés de Carthage, accompagnés de ce que le sénat avoit de plus respectables vieillards, et la religion de prêtres plus vénérables, pour tâcher d'exciter à compassion les Romains dans ce moment critique, où l'on alloit prononcer leur sentence, et décider en dernier lieu de leur sort. Le consul Censorinus, car ce fut toujours lui qui porta la parole, se leva un moment à leur arrivée, avec quelques témoignages de bonté et de douceur; puis reprenant tout à coup un air grave et sévère : « Je ne puis pas, leur dit-il, ne point « louer votre promptitude à exécuter les ordres « du sénat. Il m'ordonne de vous déclarer que sa « dernière volonté est que vous sortiez de Carthage, qu'il a résolu de détruire, et que vous « transportiez votre demeure dans quel endroit « il vous plaira de votre domaine, pourvu que « ce soit à quatre-vingts stades (quatre lieues) « de la mer. »

Quand le consul eut prononcé cet arrêt foudroyant (App. p. 46-53), ce ne fut qu'un cri lamentable parmi les Carthaginois. Frappés comme d'un coup de tonnerre qui les étourdit sur-le-champ, ils ne savoient ni où ils étoient, ni ce qu'ils faisoient. Ils se rouloient dans la poussière, déchirant leurs habits, et ne s'expliquant que par des gémissemens et des sanglots entrecoupés. Puis revenus un peu à eux, ils tendoient leurs mains suppliantes tantôt vers les dieux, tantôt vers les Romains, et imploroient leur miséricorde et leur justice pour un peuple qui alloit

être réduit au désespoir. Mais comme tout étoit sourd à leurs prières, ils les convertirent bientôt en reproches et en imprécations, les faisant ressouvenir qu'il y avoit des dieux vengeurs aussi bien que témoins des crimes et de la perfidie. Les Romains ne purent refuser des larmes à un spectacle si touchant; mais leur parti étoit pris. Les députés ne purent même obtenir qu'on sursît l'exécution de l'ordre jusqu'à ce qu'ils se fussent encore présentés au sénat pour tâcher d'en obtenir la révocation : il fallut partir et porter la réponse à Carthage.

On les y attendoit avec une impatience et un tremblement qui ne se peuvent exprimer (App. p. 53-54). Ils eurent bien de la peine à percer la foule qui s'empressoit autour d'eux pour savoir la réponse, qu'il n'étoit que trop aisé de lire sur leurs visages. Quand ils furent arrivés dans le sénat, et qu'ils eurent exposé l'ordre cruel qu'ils avoient reçu, un cri général apprit au peuple quel étoit son sort; et dès ce moment, ce ne furent plus dans toute la ville que hurlemens, que désespoir, que rage et que fureur.

Qu'il me soit permis de m'arrêter ici un moment, pour faire quelque attention sur la conduite des Romains. Je ne puis assez regretter que le fragment de Polybe où cette députation est rapportée finisse précisément dans l'endroit de cette histoire le plus intéressant; et j'estimerois beaucoup plus une courte réflexion d'un auteur si judicieux, que les longues harangues qu'Appien

met dans la bouche des députés et dans celle du consul. Or je ne puis croire que Polybe, plein de bon sens, de raison et d'équité comme il étoit, eût pu approuver dans l'occasion dont il s'agit le procédé des Romains. On n'y reconnoît point, ce me semble, leur ancien caractère : cette grandeur d'âme, cette noblesse, cette droiture, cet éloignement déclaré des petites ruses, des déguisemens, des fourberies, qui ne sont point, comme il est dit quelque part, du génie romain : *Minimè romanis artibus*. Pourquoi ne point attaquer les Carthaginois à force ouverte ? Pourquoi leur déclarer nettement par un traité, qui est une chose sacrée, qu'on leur accorde la liberté et l'usage de leurs lois, en sous-entendant des conditions qui en sont la ruine entière? Pourquoi cacher sous la honteuse réticence du mot de *ville* dans ce traité le perfide dessein de détruire Carthage, comme si, à l'ombre de cette équivoque, ils le pouvoient faire avec justice? Pourquoi, enfin, ne leur faire la dernière déclaration qu'après avoir tiré d'eux, à différentes reprises, leurs ôtages et leurs armes, c'est-à-dire après les avoir mis absolument hors d'état de leur rien refuser? N'est-il pas visible que Carthage, après tant de pertes, tant de défaites, toute affoiblie et épuisée qu'elle est, fait encore trembler les Romains, et qu'ils ne croient pas la pouvoir dompter par la voie des armes? Il est bien dangereux d'être assez puissant pour commettre impunément l'injustice, et pour en espérer même de grands avantages.

L'expérience de tous les empires nous apprend qu'on ne manque guère de la commettre quand on la croit utile.

L'éloge magnifique que Polybe (l. 15, p. 671-672) fait des Achéens, est bien éloigné de ce que nous voyons ici. Ces peuples, dit-il, loin d'employer des ruses et des tromperies à l'égard de leurs alliés pour augmenter leur puissance, ne croyoient pas même qu'il leur fût permis d'en user contre leurs ennemis, et ne comptoient pour solide et glorieuse victoire que celle qui se remporte les armes à la main par le courage et la bravoure. Il avoue dans le même endroit qu'il ne reste plus chez les Romains que de légères traces de l'ancienne générosité de leurs pères, et il se croit obligé, dit-il, de faire cette remarque contre un principe devenu fort commun de son temps parmi ceux qui étoient chargés du gouvernement, qui croyoient que la bonne foi n'est point compatible avec la bonne politique, et qu'il est impossible de réussir dans l'administration des affaires publiques soit en guerre, soit en paix, sans employer quelquefois la fraude et la tromperie.

Je reviens à mon sujet. Les consuls ne se hâtèrent pas de marcher contre Carthage (App. p. 55. — Strab. lib. 17, p. 833), ne s'imaginant pas qu'ils eussent rien à craindre d'une ville désarmée. On y profita de ce délai pour se mettre en état de défense : car il fut résolu d'un commun accord de ne point abandonner la ville. On nomma pour général au-dehors Asdrubal, qui étoit à

la tête de vingt mille hommes, vers qui l'on députa pour le prier d'oublier en faveur de la patrie l'injustice qu'on lui avoit faite par la crainte des Romains. On donna le commandement des troupes dans la ville à un autre Asdrubal, petit-fils de Masinissa. Puis on fabriqua des armes avec une promptitude incroyable. Les temples, les palais, les places publiques furent changés en autant d'ateliers. Hommes et femmes y travailloient jour et nuit. On faisoit chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents piques ou javelots, mille traits, et un grand nombre de machines propres à les lancer; et parce qu'on manquoit de matières pour faire les cordes, les femmes coupèrent leurs cheveux, et en fournirent abondamment.

Masinissa étoit mécontent de ce qu'après qu'il avoit extrêmement affoibli les forces des Carthaginois (ibid. p. 55), les Romains venoient profiter de sa victoire, sans même qu'ils lui eussent fait part en aucune sorte de leur dessein, ce qui causa entre eux quelque refroidissement.

Cependant les consuls s'avancent vers la ville pour en former le siége (pag. 55-65). Ils ne s'étoient attendus à rien moins qu'à y trouver une vigoureuse résistance; et la hardiesse incroyable des assiégés les jeta dans un grand étonnement. Ce n'étoient que sorties fréquentes et vives pour repousser les assiégeans, pour brûler les machines, pour harceler les fourrageurs. Censorinus attaquoit la ville d'un côté, et Manilius de l'autre. Scipion, surnommé depuis l'Africain, servoit alors en qua-

lité de tribun, et se distinguoit parmi tous les officiers autant par sa prudence que par sa bravoure. Le consul, sous qui il commandoit, fit plusieurs fautes pour n'avoir pas voulu suivre ses avis. Ce jeune officier tira les troupes de plusieurs mauvais pas où l'imprudence des chefs les avoit engagées. Un célèbre Phaméas, chef de la cavalerie ennemie, qui harceloit sans cesse et incommodoit beaucoup les fourrageurs, n'osoit paroître en campagne quand le tour de Scipion étoit venu pour les soutenir, tant il savoit contenir ses troupes dans l'ordre et se poster avantageusement. Une si grande et si générale réputation lui attira d'abord de l'envie : mais comme il se conduisoit en tout avec beaucoup de modestie et de retenue, elle se changea bientôt en admiration, de sorte que, quand le sénat envoya des députés dans le camp pour s'informer de l'état du siége, toute l'armée se réunit pour lui rendre un témoignage favorable, soldats, officiers, généraux même, et ce ne fut qu'une voix pour relever le mérite du jeune Scipion : tant il est important d'amortir, pour parler ainsi, l'éclat d'une gloire naissante par des manières douces et modestes, et de ne pas irriter la jalousie par des airs de hauteur et de suffisance, dont l'effet naturel est de réveiller dans les autres l'amour propre, et de rendre la vertu même odieuse !

Dans le même temps (ibid. p. 63) Masinissa, se voyant près de mourir, pria Scipion de vouloir bien venir lui rendre une visite, afin qu'il pût lui mettre en main un plein pouvoir de disposer comme il le jugeroit à propos de son royaume et de se

biens en faveur des enfans qu'il laissoit. Il le trouva mort en arrivant. Ce prince leur avoit commandé en mourant de s'en rapporter pour toutes choses à ce que régleroit Scipion, qu'il leur laissoit pour père et pour tuteur. Je diffère à parler ailleurs avec plus d'étendue de la famille et de la postérité de Masinissa, pour ne point interrompre trop longtemps l'histoire de Carthage.

L'estime que Phaméas avoit conçue pour Scipion (ibid. p. 65) l'engagea à quitter le parti des Carthaginois pour embrasser celui des Romains. Il vint se rendre à lui avec plus de deux mille cavaliers, et il fut dans la suite d'un grand secours aux assiégeans.

Calpurnius Pison consul, et L. Mancinus son lieutenant (ibid. p. 66), arrivèrent en Afrique au commencement du printemps. La campagne se passa sans qu'ils fissent rien de considérable. Ils eurent même du dessous en plusieurs occasions, et ils ne poussèrent que lentement le siége de Carthage. Les assiégés au contraire avoient repris courage. Leurs troupes augmentoient considérablement: ils faisoient tous les jours de nouveaux alliés. Ils envoyèrent jusque dans la Macédoine vers le faux Philippe (Andriscus), qui se faisoit passer pour le fils de Persée, et qui faisoit pour lors la guerre aux Romains, l'exhortant de la presser vivement, et lui promettant de lui fournir de l'argent et des vaisseaux.

Ces nouvelles causèrent de l'inquiétude à Rome (ib. p. 68). On commença à craindre le succès d'une guerre qui devenoit de jour en jour plus douteuse et

plus importante qu'on ne se l'étoit d'abord imaginé. Autant qu'on étoit mécontent de la lenteur des généraux, et qu'on parloit mal d'eux, autant chacun s'empressoit à dire du bien du jeune Scipion, et à vanter ses rares vertus. Il étoit venu à Rome pour demander l'édilité. Dès qu'il parut dans l'assemblée, son nom, son visage, sa réputation, la croyance commune que les dieux le destinoient pour terminer la troisième guerre punique, comme le premier Scipion son grand-père adoptif avoit terminé la seconde; tout cela frappa extrêmement le peuple; et quoique la chose fût contre les lois, et que par cette raison les anciens s'y opposassent, au lieu de l'édilité qu'il demandoit, le peuple lui donna le consulat, laissant dormir les lois pour cette année, et voulut qu'il eût l'Afrique pour département, sans tirer les provinces au sort comme c'étoit la coutume, et comme Drusus, son collègue, demandoit qu'on le fît.

Dès que Scipion eut achevé ses recrues (App. p. 69), il partit pour la Sicile, et arriva bientôt après à Utique. Ce fut fort à propos pour Mancinus, lieutenant de Pison, qui s'étoit engagé témérairement dans un poste ou les ennemis le tenoient enfermé, et où ils alloient le tailler en pièces le matin même, si le nouveau consul, qui apprit en arrivant le danger où il étoit, n'eût fait remonter de nuit ses troupes dans ses vaisseaux, et n'eût volé à son secours.

Le premier soin de Scipion (ibid. p. 70) à son arrivée fut de rétablir parmi les troupes la discipline,

qu'il y trouva entièrement ruinée : nul ordre, nulle subordination, nulle obéissance. On ne songeoit qu'à piller, qu'à faire bonne chère et qu'à se divertir. Il chassa du camp toutes les bouches inutiles, régla la qualité des viandes que les vivandiers pourroient apporter, et n'en voulut point d'autres que de simples et de militaires, écartant avec soin tout ce qui sentoit le luxe et les délices.

Quand il eut bien établi cette réforme, qui ne lui coûta pas beaucoup de temps ni de peine parce qu'il donnoit l'exemple aux autres, il compta pour lors avoir des soldats, et songea sérieusement à pousser le siége. Ayant fait prendre à ses troupes des haches, des leviers et des échelles, il les conduisit de nuit en grand silence vers une partie de la ville appelée Mégare, et ayant fait jeter tout d'un coup de grands cris, il l'attaqua fort vivement. Les ennemis, qui ne s'attendoient pas à être attaqués de nuit, furent d'abord fort effrayés; mais ils se défendirent avec beaucoup de courage, et Scipion ne put point escalader les murs. Mais ayant aperçu une tour qu'on avoit abandonnée, qui étoit hors de la ville fort près des murs, il y envoya un nombre de soldats hardis et déterminés, qui par le moyen des pontons passèrent de la tour sur les murs, entrèrent dans Mégare, et en brisèrent les portes. Scipion y entra dans le moment, chassa de ce poste les ennemis, qui, troublés par cette attaque imprévue, et croyant que toute la ville avoit été prise, s'enfuirent dans la citadelle, et y furent suivis par ces troupes mêmes qui cam-

poient hors de la ville, qui abandonnèrent leur camp aux Romains, et crurent devoir aussi se mettre en sûreté.

Avant que de passer outre, je dois donner ici quelque idée de la situation et de la grandeur de Carthage (App. p. 56 et 57. — Strab. l. 17. p. 832), qui contenoit au commencement de la guerre contre les Romains sept cent mille habitans. Elle étoit située dans le fond d'un golfe, environnée de mer en forme d'une presqu'île, dont le col, c'est-à-dire l'isthme qui la séparoit du continent, étoit large d'une lieue et un quart, (vingt-cinq stades). La presqu'île avoit de circuit dix-huit lieues (360 stades). Du côté de l'occident il en sortoit une longue pointe de terre, large à peu près de douze toises, (un demi-stade) qui s'avançant dans la mer, la séparoit d'avec le marais, et étoit fermée de tous côtés de rochers et d'une simple muraille. Du côté du midi et du continent, où étoit la citadelle appelée *Byrsa*, la ville étoit close d'une triple muraille, haute de trente coudées, sans les parapets et les tours qui la flanquoient tout à l'entour par égales distances, éloignées l'une de l'autre de quatre-vingts toises. Chaque tour avoit quatre étages : les murailles n'en avoient que deux; elles étoient voûtées, et dans le bas il y avoit des étables pour mettre trois cents éléphans avec les choses nécessaires pour leur subsistance, et des écuries au dessus, pour quatre mille chevaux, et les greniers pour leur nourriture. Il s'y trouvoit aussi de quoi y loger vingt mille fantassins, et quatre mille cavaliers. Enfin tout cet appareil de guerre étoit ren-

fermé dans les seules murailles. Il n'y avoit qu'un endroit de la ville dont les murs fussent foibles et bas : c'étoit un angle négligé, qui commençoit à la pointe de terre dont nous avons parlé, et continuoit jusqu'aux ports, qui étoient du côté du couchant. Il y en avoit deux, qui se communiquoient l'un à l'autre, mais qui n'avoient qu'une seule entrée, large de soixante et dix pieds, et fermée avec des chaînes. Le premier étoit pour les marchands, où l'on trouvoit plusieurs et diverses demeures pour les matelots. L'autre étoit le port intérieur pour les navires de guerre, au milieu duquel on voyoit une île, nommé Cothon, bordée, aussi-bien que le port, de grands quais, où il y avoit des loges séparées pour mettre à couvert deux cents navires; et des magasins au-dessus, où l'on gardoit tout ce qui est nécessaire à l'armement et à l'équipement des vaisseaux. L'entrée de chacune de ces loges, destinées à retirer les vaisseaux, étoit ornée de deux colonnes de marbre d'ouvrage ionique : de sorte que tant le port que l'île représentoient des deux côtés deux magnifiques galeries. Dans cette île étoit le palais de l'amiral : et comme elle étoit vis-à-vis de l'entrée du port, il pouvoit de-là découvrir tout ce qui se passoit dans la mer, sans que de la mer on pût rien voir de ce qui se faisoit dans l'intérieur du port. Les marchands de même n'avoient aucune vue sur les vaisseaux de guerre, les deux ports étant séparés par une double muraille, et il y avoit dans chacun une porte particulière pour entrer dans la ville, sans passer par l'autre port. On peut donc distinguer trois parties

dans Carthage (Boch. in Phal. p. 512). Le port, qui étoit double, appelé quelque fois *Cothon*, à cause de la petite île de ce nom : la citadelle, appelée *Byrsa* : la ville proprement dite, où demeuroient les habitans, qui environnoit la citadelle, et étoit nommée *Megara*.

Asdrubal *, au point du jour, voyant la honteuse défaite de ses troupes (ib. p. 72), pour se venger des Romains, et en même temps pour ôter aux habitans toute espérance d'accommodement et de pardon, fit avancer sur le mur tout ce qu'il avoit de prisonniers romains, ensorte qu'ils fussent à portée d'être vus de toute l'armée. Là, il n'y eut point de supplices qu'il ne leur fît souffrir. On leur crevoit les yeux ; on leur coupoit le nez, les oreilles, les doigts ; on leur arrachoit toute la peau de dessus le corps avec des peignes de fer : et, après les avoir ainsi tourmentés, on les précipitoit du haut des murs en bas. Un traitement si cruel fit horreur aux Carthaginois : mais il ne les épargnoit pas eux-mêmes, et il fit égorger plusieurs des sénateurs qui osèrent s'opposer à sa tyrannie.

Scipion (ib. p. 73), se voyant maître absolu de l'isthme, brûla le camp que les ennemis avoient abandonné, et en construisit un nouveau pour ses troupes. Il étoit de forme carrée, environné de grands et de profonds retranchemens, armés de

* C'est celui qui commandoit d'abord hors de la ville, et qui, ayant fait périr un autre Asdrubal, petit-fils de Masinissa, s'étoit fait donner le commandement dans la ville même.

bonnes palissades. Du côté des Carthaginois, il éleva un mur haut de douze pieds, flanqué d'espace en espace de tours et de redoutes; et sur la tour qui étoit au milieu s'en élevoit une autre de bois fort haute, d'où l'on découvroit tout ce qui se passoit dans la ville. Ce mur occupoit toute la largeur de l'isthme, c'est-à-dire vingt-cinq stades (une lieue et un quart). Les ennemis, qui étoient à portée du trait, firent tous leurs efforts pour empêcher cet ouvrage: mais comme toute l'armée y travailloit sans relâche jour et nuit, il fut achevé en vingt-quatre jours. Scipion en tira un double avantage: premièrement, parce que ses troupes étoient logées plus sûrement et plus commodément; en second lieu, parce qu'il coupa par ce moyen les vivres aux assiégés, à qui l'on n'en pouvoit plus porter que par mer, ce qui souffroit de très-grandes difficultés, tant à cause que la mer, de ce côté-là, est souvent orageuse, que par la garde exacte que faisoit la flotte romaine. Et ce fut là une des principales causes de la famine qui se fit bientôt sentir dans la ville; d'ailleurs Asdrubal ne distribuoit le blé qui lui arrivoit qu'aux trente mille hommes de troupes qui servoient sous lui, se mettant peu en peine du reste de la multitude.

Pour leur couper encore davantage les vivres (ib. p. 74), Scipion entreprit de fermer l'entrée du port par une levée qui commençoit à cette langue de terre dont nous avons parlé, laquelle étoit assez près du port. L'entreprise d'abord parut folle aux assiégés, ils insultoient aux tra-

vailleurs. Mais quand ils virent que l'ouvrage avançoit extraordinairement chaque jour, ils commencèrent véritablement à craindre, et songèrent à prendre des mesures pour le rendre inutile. Femmes et enfans, tout le monde se mit à travailler, mais avec un tel secret, que Scipion ne put jamais rien apprendre par les prisonniers de guerre, qui rapportoient seulement qu'on entendoit beaucoup de bruit dans le port, mais sans qu'on sût pourquoi. Enfin, tout étant prêt, les Carthaginois ouvrirent tout d'un coup une nouvelle entrée d'un autre côté du port, et parurent en mer avec une flotte assez nombreuse, qu'ils venoient tout récemment de construire des vieux matériaux qui se trouvèrent dans les magasins. On convient que, s'ils avoient été sur-le-champ attaquer la flotte romaine, ils s'en seroient infailliblement rendus maîtres, parce que, comme on ne s'attendoit à rien de tel, et que tout le monde étoit occupé ailleurs, ils l'auroient trouvée sans rameurs, sans soldats, sans officiers. Mais, dit l'historien, il étoit arrêté que Carthage seroit détruite. Ils se contentèrent donc de faire comme une insulte et une bravade aux Romains, et rentrèrent dans le port.

Deux jours après (ib. p. 75) ils firent avancer leurs vaisseaux pour se battre tout de bon, et ils trouvèrent l'ennemi bien disposé. Cette bataille devoit décider du sort des deux partis. Elle fut long-temps disputée, les troupes de côté et d'autre faisant des efforts extraordinaires, celles-là pour sauver leur patrie réduite aux abois, celles-ci

pour achever leur victoire. Dans le combat, les brigantins des Carthaginois se coulant par-dessous le bord des grands vaisseaux des Romains, leur rompoient, tantôt la poupe, tantôt le gouvernail, et tantôt les rames; et s'ils se trouvoient pressés, ils se retiroient avec une promptitude merveilleuse pour revenir incontinent à la charge. Enfin les deux armées ayant combattu avec égal avantage jusqu'au soleil couchant, les Carthaginois jugèrent à propos de se retirer, non qu'ils se comptassent vaincus, mais pour recommencer le lendemain. Une partie de leurs vaisseaux, ne pouvant entrer assez promptement dans le port, parce que l'entrée en étoit trop étroite, se retira devant une terrasse fort spacieuse qu'on avoit faite contre les murailles pour y descendre les marchandises, sur le bord de laquelle on avoit élevé un petit rempart, durant cette guerre, de peur que les ennemis ne s'en saisissent. Là, le combat recommença encore plus vivement que jamais, et dura bien avant dans la nuit. Les Carthaginois y souffrirent beaucoup, et ce qui leur resta de vaisseaux se réfugia dans la ville. Le matin étant venu, Scipion attaqua la terrasse, et s'en étant rendu maître avec beaucoup de peine, il s'y logea, s'y fortifia, et y fit faire une muraille de brique du côté de la ville, fort proche des murs, et de pareille hauteur. Quand elle fut achevée, il y fit monter quatre mille hommes, avec ordre de lancer sans cesse des traits et des dards sur les ennemis, qui en étoient fort incommodés, à cause que, les deux murs étant

d'une hauteur égale, ils ne jetoient presque aucun trait inutilement. Ainsi fut terminée cette campagne.

Pendant les quartiers d'hiver (ib. p. 78), Scipion s'appliqua à se débarrasser des troupes de dehors, qui incommodoient fort ses convois, et facilitoient ceux qu'on envoyoit aux assiégés. Pour cela il attaqua une place voisine, nommée Néphéris, qui leur servoit de retraite. Dans une dernière action, il périt du côté des ennemis plus de soixante et dix mille hommes, tant soldats que paysans ramassés, et la place fut emportée avec beaucoup de peine, après vingt-deux jours de siége. Cette prise fut suivie de la reddition de presque toutes les places d'Afrique, et contribua beaucoup à la prise même de Carthage, où, depuis ce temps-là, il n'étoit presque plus possible de faire entrer des vivres.

Au commencement du printemps (ib. p. 79), Scipion attaqua en même temps le port appelé Cothon et la citadelle. S'étant rendu maître de la muraille qui environnoit ce port, il se jeta dans la grande place de la ville, qui en étoit proche, d'où l'on montoit à la citadelle par trois rues en pente, bordées de côté et d'autre d'un grand nombre de maisons, du haut desquelles on lançoit une grêle de dards sur les Romains, qui furent contraints, avant que de passer outre, de forcer les premières maisons, et de s'y poster, pour pouvoir de là chasser ceux qui combattoient des maisons voisines. Le combat au haut et au bas des maisons dura pendant six jours, et le carnage fut horrible.

Pour nettoyer les rues, et en faciliter le passage aux troupes, on tiroit avec des crocs les corps des habitans qu'on avoit tués ou précipités du haut des maisons, et on les jetoit dans des fosses, la plupart encore vivans et palpitans. Dans ce travail, qui dura six jours et six nuits, les soldats étoient relevés de temps en temps par d'autres tout frais, sans quoi ils auroient succombé à la fatigue. Il n'y eut que Scipion qui pendant tout ce temps-là ne dormit point, donnant partout les ordres, et s'accordant à peine le temps de prendre quelque nourriture.

Il y avoit tout lieu de croire que ce siége dureroit encore long-temps (ib. p. 81), et coûteroit beaucoup de sang. Mais le septième jour, on vit paroître des hommes en habits de supplians, qui demandoient pour toute composition qu'il plût aux Romains de donner la vie à tous ceux qui voudroient sortir de la citadelle : ce qui leur fut accordé, à la réserve seulement des transfuges. Il sortit cinquante mille, tant hommes que femmes, qu'on fit passer vers les champs avec bonne garde. Les transfuges, qui étoient environ neuf cents, voyant qu'il n'y avoit point de quartier à espérer pour eux, se retranchèrent dans le temple d'Esculape avec Asdrubal, sa femme et ses deux enfans, où, quoiqu'ils fussent en petit nombre, ils pouvoient se défendre long-temps, parce que le lieu étoit fort élevé, assis sur des rochers, et qu'on y montoit par soixante degrés. Mais enfin, pressés de la faim, des veilles, et de la crainte, et voyant leur perte prochaine, l'impatience les saisit, et, abandonnant le bas du temple, ils se retirèrent

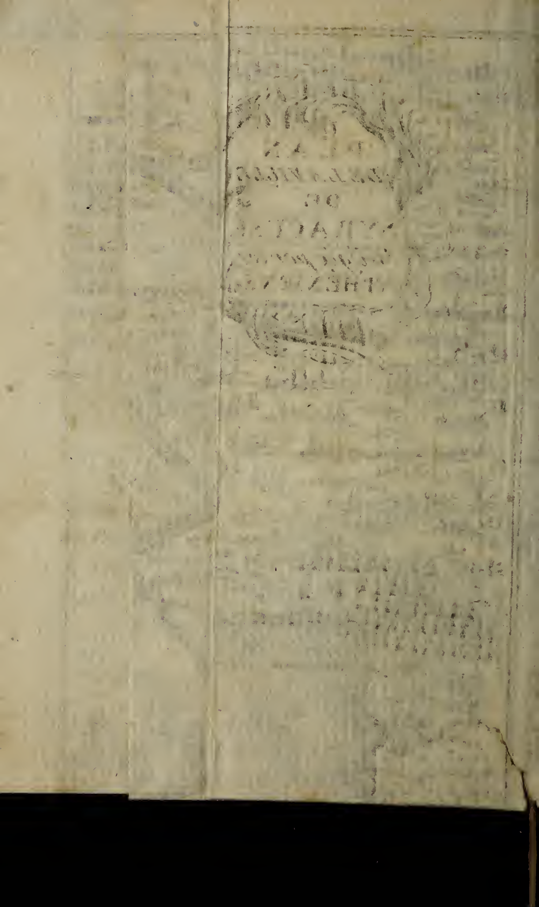
Pour nettoyer les rues, et en faciliter le passage aux troupes, on tiroit avec des crocs les corps des habitans qu'on avoit tués ou précipités du haut des maisons, et on les jetoit dans des fosses, la plupart encore vivans et palpitans. Dans ce travail, qui dura six jours et six nuits, les soldats étoient relevés de temps en temps par d'autres tout frais, sans quoi ils auroient succombé à la fatigue. Il n'y eut que Scipion qui pendant tout ce temps-là ne dormit point, donnant partout les ordres, et s'accordant à peine le temps de prendre quelque nourriture.

Il y avoit tout lieu de croire que ce siége dureroit encore long-temps (ib. p. 81), et coûteroit beaucoup de sang. Mais le septième jour, on vit paroître des hommes en habits de supplians, qui demandoient pour toute composition qu'il plût aux Romains de donner la vie à tous ceux qui voudroient sortir de la citadelle : ce qui leur fut accordé, à la réserve seulement des transfuges. Il sortit cinquante mille, tant hommes que femmes, qu'on fit passer vers les champs avec bonne garde. Les transfuges, qui étoient environ neuf cents, voyant qu'il n'y avoit point de quartier à espérer pour eux, se retranchèrent dans le temple d'Esculape avec Asdrubal, sa femme et ses deux enfans, où, quoiqu'ils fussent en petit nombre, ils pouvoient se défendre long-temps, parce que le lieu étoit fort élevé, assis sur des rochers, et qu'on y montoit par soixante degrés. Mais enfin, pressés de la faim, des veilles, et de la crainte, et voyant leur perte prochaine, l'impatience les saisit, et, abandonnant le bas du temple, ils se retirèrent



Camp retranché des Athéniens
Mur qui regarde Epipole dans toute
son étendue construit par les Syracusains
pour y renfermer le Themenite
Contrevallation que les Athéniens
entreprennent de conduire depuis le pié
d'Epipole le long de la Muraille
septentrionate de Tyque jusqu'à Trogile
4 Mur de traverse tiré par les Syracusains
p.r couper la contrevallation des Athéniens.
5 Contrevallation occidentale des
Athéniens depuis les hauteurs d'Epipole
en descendant appellé le mur simple.
6 Suite de la contrevallation occidentale
des Athéniens depuis la plaine jusqu'au
grand port appellé le double mur.
7 Fossé revêtu de palissades tiré par
les Syracusains pour couper la
contrevallation au travers du marais.
8 Mur conduit par les Syracusains
en remontant de la ville vers
Epipole contre le mur simple
des Athéniens

...ne Fecemberousse. Sculp.



au dernier étage, résolus de ne le quitter qu'avec la vie.

Cependant Asdrubal, songeant à sauver la sienne, descendit secrètement vers Scipion, portant en main une branche d'olivier, et se jeta à ses pieds. Scipion le fit voir aussitôt aux transfuges, qui, transportés de fureur et de rage, vomirent contre lui mille injures, et mirent le feu au temple. Pendant qu'on l'allumoit, on dit que la femme d'Asdrubal se para du mieux qu'elle put, et, se mettant à la vue de Scipion avec ses deux enfans, lui parla à haute voix en cette sorte : « Je ne fais « point d'imprécation contre toi, ô Romain, car « tu ne fais qu'user des droits de la guerre; mais « puissent les dieux de Carthage, et toi, de con- « cert avec eux, punir, comme il le mérite, ce « perfide qui a trahi sa patrie, ses dieux, sa « femme et ses enfans! » Puis, adressant la parole à Asdrubal : « Scélérat, dit-elle, perfide, le « plus lâche de tous les hommes, ce feu va nous « ensevelir, moi et mes enfans; pour toi, indigne « capitaine de Carthage, va orner le triomphe de « ton vainqueur, et subir, à la vue de Rome, la « peine que tu mérites. » Après ces reproches, elle égorgea ses enfans, les jeta dans le feu, puis s'y précipita elle-même. Tous les transfuges en firent autant.

Pour Scipion (ib. p. 82), voyant cette ville qui avoit été si florissante pendant sept cents ans, comparable aux plus grands empires par l'étendue de sa domination sur mer et sur terre, par ses armées nombreuses, par ses flottes, par ses élé-

phans, par ses richesses, supérieure même aux autres nations par le courage et la grandeur d'âme; qui, toute dépouillée qu'elle étoit d'armes et de vaisseaux, lui avoient fait soutenir pendant trois années entières toutes les misères d'un long siége : voyant, dis-je, alors cette ville absolument ruinée, on dit qu'il ne put refuser des larmes à la malheureuse destinée de Carthage. Il considéroit que les villes, les peuples, les empires sont sujets aux révolutions, aussi-bien que les hommes en particulier; que la même disgrâce étoit arrivée à Troie, jadis si puissante, et depuis aux Assyriens, aux Mèdes, aux Perses, dont la domination s'étendoit si loin, et tout récemment encore aux Macédoniens, dont l'empire avoit jeté un si grand éclat. Plein de ces lugubres pensées, il prononça deux vers d'Homère, dont le sens est : *Il viendra un temps où la ville sacrée de Troie, et le belliqueux Priam, et son peuple, périront* (1); désignant par ces vers le sort futur de Rome, comme il l'avoua à Polybe, qui lui en demanda l'explication.

S'il avoit été éclairé des lumières de la vérité, il auroit su ce que nous apprend l'écriture (Eccli. 10, 8), « qu'un royaume est transféré d'un peuple « à un autre à cause des injustices, des violences, « des outrages qui s'y commettent, et de la mau- « vaise foi qui y règne en différentes manières. » Carthage est détruite parce que l'avarice, la per-

(1) Ἔσσεται ἦμαρ ὅταν ποτ᾽ ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρὴ,
Καὶ Πρίαμος, καὶ λαὸς ἐϋμμελίω Πριάμοιο.

fidie, la cruauté y étoient montées à leur comble. Rome aura le même sort lorsque son luxe, son ambition, son orgueil, ses injustes usurpations, palliées sous le faux dehors de vertu et de justice, auront forcé le souverain maître et distributeur des empires à donner par sa chute une grande leçon à l'univers.

AN. M. 3858. CARTH. 742. ROME 609. AV. J. C. 146. = Carthage ayant été prise de la sorte (ibid. p. 83), Scipion en abandonna le pillage aux soldats pendant quelques jours, à la réserve de l'or, de l'argent, des statues, et des autres offrandes qui se trouveroient dans les temples. Ensuite il leur distribua plusieurs récompenses militaires, aussi-bien qu'aux officiers, parmi lesquels deux s'étoient surtout distingués : Tib. Gracchus et Cai. Fannius, qui les premiers avoient escaladé le mur. Il fit parer des dépouilles des ennemis un navire fort léger, et l'envoya à Rome porter la nouvelle de la victoire.

En même temps, il fit savoir aux habitans de la Sicile (ibid. p. 83) qu'ils eussent chacun à venir reconnoître et reprendre les tableaux et les statues que les Carthaginois leur avoient enlevés dans les guerres précédentes. Et en rendant à ceux d'Agrigente le fameux taureau de Phalaris (1), il leur dit que ce taureau, qui étoit en

(1) Quem taurum Scipio cùm redderet Agrigentinis, dixisse dicitur, æquum esse illos cogitare utrum esset Siculis utilius, suisse servire, an populo romano obtem-

même temps un monument de la cruauté de leurs anciens rois, et de la bonté de leurs nouveaux maîtres, devoit leur apprendre s'il leur seroit plus avantageux d'être sous le joug des Siciliens que sous le gouvernement du peuple romain.

Ayant mis en vente une partie des dépouilles qu'on avoit trouvées à Carthage, il fit de sévères défenses à ses gens de rien prendre, ni même de rien acheter de ces dépouilles, tant il étoit attentif à écarter de sa personne et de sa maison jusqu'au plus léger soupçon d'intérêt.

Quand la nouvelle de la prise de Carthage fut arrivée à Rome (App. p. 83), on s'y livra sans mesure aux sentimens de la joie la plus vive, comme si ce n'étoit que de ce moment que le repos public fût assuré. On repassoit dans son esprit tous les maux qu'on avoit soufferts de la part des Carthaginois en Sicile, en Espagne, et même en Italie pendant seize ans consécutifs, durant lesquels Annibal avoit saccagé quatre cents villes, fait périr en diverses rencontres trois cent mille hommes, et réduit Rome même à la dernière extrémité. Dans le souvenir de ces maux, on se demandoit l'un à l'autre s'il étoit donc bien vrai que Carthage fût ruinée. Tous les ordres témoignèrent à l'envi leur reconnoissance envers les dieux, et la ville, pendant plusieurs jours, ne fut occupée que de sacrifices solennels, de prières publiques, de jeux et de spectacles.

perare, cùm idem monumentum et domesticæ credulitatis, et nostræ mansuetudinis haberent. (Cic. Verr. 6, n. 73.)

Après qu'on eut satisfait aux devoirs de la religion (ib. p. 84), le sénat envoya dix commissaires en Afrique pour en régler l'état et le sort à l'avenir conjointement avec Scipion. Le premier de leurs soins fut de faire démolir tout ce qui restoit de Carthage. Rome (1), déjà maîtresse du monde presque entier, ne crut pas pouvoir être en sûreté, tandis que le nom de Carthage subsisteroit : tant une haine invétérée et nourrie par de longues et de cruelles guerres, dure au-delà même du temps où l'on a à craindre, et ne cesse de subsister que lorsque l'objet qui l'excite a cessé d'être. Défenses furent faites au nom du peuple romain d'y habiter désormais, avec d'horribles imprécations contre ceux qui, au préjudice de cet interdit, entreprendroient d'y rebâtir quelque chose, et principalement le lieu nommé Byrsa, et la place appelée Mégare. Au reste, on n'en défendoit l'entrée à personne, Scipion (2) n'étant pas fâché qu'on vît les tristes débris d'une ville qui avoit osé disputer de l'empire avec Rome. Ils arrêtèrent encore que les villes qui dans cette guerre avoient tenu le parti des enne-

(1) Neque se Roma, jam terrarum orbe superato, securam speravit fore, si nomen usquam maneret Carthaginis : adeo odium certaminibus ortum, ultra metum durat, et ne in victis quidem deponitur, neque antè invisum esse desinit, quàm esse desiit. (Vell. Paterc. l. 1, c. 12.)

(2) Ut ipse locus eorum, qui cum hàc urbe de imperio certarunt, vestigia calamitatis ostenderet. (Cic. Agr. 2, n. 50.)

mis seroient toutes rasées, et donnèrent leur territoire aux alliés du peuple romain ; et ils gratifièrent en particulier ceux d'Utique de tout le pays qui est entre Carthage et Hippone. Ils rendirent tout le reste tributaire, et en firent une province de l'empire romain où l'on enverroit tous les ans un préteur.

Quand tout fut réglé (ib.), Scipion retourna à Rome, où il entra en triomphe. On n'en avoit jamais vu de si éclatant, car ce n'étoient que statues, que raretés, que pièces curieuses et d'un prix inestimable que les Carthaginois, pendant le cours d'un grand nombre d'années, avoient apportées en Afrique, sans compter l'argent qui fut porté dans le trésor public, et qui montoit à de très-grandes sommes.

Quelques précautions qu'on eût prises pour empêcher que jamais on ne pût songer à rétablir Carthage (App. p. 85. — Plut. in vit. Gracch.), moins de trente ans après, et du vivant même de Scipion, l'un des Gracques, pour faire sa cour au peuple, entreprit de la repeupler, et y conduisit une colonie composée de six mille citoyens. Le sénat, ayant appris que plusieurs signes funestes avoient répandu la terreur parmi les ouvriers lorsqu'on désignoit l'enceinte et qu'on jetoit les fondemens de la nouvelle ville, voulut en surseoir l'exécution ; mais le tribun, peu délicat sur la religion et peu scrupuleux, pressa l'ouvrage malgré tous ces présages sinistres, et le finit en peu de jours. Ce fut là la première colonie romaine envoyée hors de l'Italie.

On n'y bâtit apparemment que des espèces de cabanes, puisque, lorsque Marius (1), dans sa fuite en Afrique, s'y retira, il est dit qu'il menoit une vie pauvre sur les ruines et les débris de Carthage, se consolant par la vue d'un spectacle si étonnant, et pouvant aussi en quelque sorte par son état, servir de consolation à cette ville infortunée.

Appien rapporte (p. 85) que Jules César, après la mort de Pompée, étant passé en Afrique, vit en songe une grande armée qui l'appeloit en versant des larmes, et que, touché de ce songe, il écrivit dans ses tablettes le dessein qu'il avoit formé à cette occasion de rétablir Carthage et Corinthe; mais qu'ayant été tué bientôt après par les conjurés, César-Auguste, son fils adoptif, qui trouva ce mémoire parmi ses papiers, fit rétablir la ville de Carthage près du lieu où étoit l'ancienne, pour ne pas encourir les exécrations qu'on avoit fulminées lorsqu'elle fut démolie contre quiconque oseroit la rebâtir.

Je ne sais pas sur quoi est fondé ce que rapporte Appien; mais nous voyons dans Strabon que Carthage fut rétablie en même temps que Corinthe par César, à qui il donne le nom de Dieu (ib. p. 83), par où, un peu auparavant, il avoit clairement désigné Jules César; et Plu-

(1) Marius cursum in Africam direxit, inopemque vitam in tugurio ruinarum Carthaginensium toleravit, cùm Marius aspiciens Carthaginem, illa intuens Marium, alter alteri possent esse solatio. (Vell. Paterc. lib. 2, c. 19.)

tarque, dans sa vie, lui attribue en termes formels l'établissement de ces deux colonies, et remarque que ce qu'il y a de singulier sur ces deux villes, c'est que, comme il leur étoit arrivé auparavant d'être prises et détruites toutes deux en même temps, il leur arriva aussi à toutes deux d'être en même temps rebâties et repeuplées. Quoi qu'il en soit, Strabon assure que de son temps Carthage étoit aussi peuplée qu'aucune autre ville d'Afrique; et elle fut toujours, sous les empereurs suivans, la capitale de toute l'Afrique. Elle a encore subsisté avec éclat pendant environ sept cents ans, mais elle a été enfin entièrement détruite par les Sarrasins, au commencement du septième siècle, sans que dans le pays même on en connoisse le nom ni les vestiges.

Digression sur les mœurs et le caractère du second Scipion l'Africain.

Scipion, le destructeur de Carthage, étoit propre fils du fameux Paul Emile qui vainquit Persée, dernier roi de Macédoine, et par conséquent petit fils de cet autre Paul Emile qui fut tué à la bataille de Cannes. Il fut adopté par le fils du grand Scipion l'Africain, et nommé *Scipio Æmilianus*; ce qui, selon la loi des adoptions, réunissoit les noms des deux familles. Il en soutint (1) également

(1) P. Scipio Æmilianus, vir avitis P. Africani paternisque L. Pauli virtutibus simillimus omnibus belli ac togæ dotibus, ingeniique ac studiorum eminentissimus seculi sui, qui nihil in vitâ nisi laudandum aut fecit aut dixit ac sensit. (Vell. Paterc l. 1, c. 12.)

ment l'honneur par toutes les grandes qualités qui peuvent illustrer la robe et l'épée. Pendant tout le cours de sa vie, dit un historien, on ne vit rien en lui que de louable; actions, discours, sentimens. Il se distingua particulièrement (éloge bien rare maintenant dans les gens de guerre!) par un goût exquis pour les belles lettres et pour toutes sortes de sciences, et par l'estime singulière qu'il faisoit des personnes lettrées et savantes. Tout le monde sait qu'on lui attribuoit les comédies de Térence, ouvrage le plus achevé que Rome ait jamais produit pour l'élégance et la finesse. On dit, à sa louange (1), que personne ne savoit mieux que lui entremêler le repos et l'action, ni mettre à profit avec plus de délicatesse et de goût les vides que lui laissoient les affaires. Partagé entre les armes et les livres, entre les travaux militaires du camp et les occupations paisibles du cabinet, ou il exerçoit son corps par les fatigues de la guerre, ou il cultivoit son esprit par l'étude des sciences. Il montra par-là que rien n'est plus capable de faire honneur à un homme de qualité, dans quelque profession qu'il se trouve, que les belles connoissances. Cicéron dit de lui (2) qu'il avoit toujours entre les mains les ouvrages de Xénophon, si pleins

(1) Neque enim quisquam hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio dispunxit: semperque aut belli aut pacis serviit artibus, semper inter arma ac studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis exercuit. (Ibid. cap. 13.)

(2) Africanus semper socraticum Xenophontem in manibus habebat (Tusc. Quæst. l. 2, n. 62.)

d'instructions solides, soit pour la guerre, soit pour la politique.

Ce goût exquis pour les belles lettres et pour les sciences (Plut. in vit. Æmil. Paul.), étoit le fruit de l'excellente éducation que Paul Emile avoit donnée à ses enfans. Il les avoit fait instruire par les plus habiles maîtres en tout genre, n'épargnant pour cela aucune dépense, quoiqu'il n'eût qu'un bien très-médiocre, et il assistoit à tous leurs exercices, autant que les affaires publiques le lui permettoient, voulant par-là devenir lui-même leur premier maître.

L'union intime de notre Scipion avec Polybe (Excerpt. è Polyb. p. 147, 163), acheva de perfectionner en lui les rares qualités qu'un heureux naturel et une excellente éducation y faisoient déjà admirer. Polybe, avec un grand nombre d'Achéens, qui étoient devenus suspects aux Romains pendant la guerre de Persée, étoit retenu à Rome, où son mérite le fit bientôt connoître et rechercher par les personnes de la ville les plus distinguées. Scipion, âgé à peine de dix-huit ans, se livra tout entier à lui, et regarda comme le plus grand bonheur de sa vie de pouvoir être formé par un tel maître, dont il préféroit l'entretien à tous les vains amusemens qui ont ordinairement tant d'attrait pour les jeunes gens.

Polybe commença par lui inspirer une aversion extrême pour ces plaisirs également dangereux et honteux, auxquels s'abandonnoit la jeunesse romaine, déjà presque généralement déréglée et corrompue par le luxe et la licence que les richesses

et les nouvelles conquêtes avoient introduits à Rome. Scipion, pendant les cinq premières années qu'il fut à une si excellente école, sut bien profiter des leçons qu'il y recevoit; et se mettant au-dessus des railleries et du mauvais exemple des jeunes gens de son âge, il fut regardé dès-lors dans toute la ville comme un modèle de retenue et de sagesse.

De là il fut aisé de le faire passer à la générosité, au noble désintéressement, au bel usage des richesses, vertus si nécessaires aux personnes d'une grande naissance, et que Scipion porta à un suprême degré, comme on le peut voir par quelques faits que Polybe en rapporte, qui sont bien dignes d'admiration.

Emilie *, femme du premier Scipion l'Africain, et mère de celui qui avoit adopté le Scipion dont parle ici Polybe, avoit laissé à ce dernier, en mourant, une riche succession. Cette dame, outre les diamans, les pierreries et les autres bijoux qui composent la parure des personnes de son rang, avoit une grande quantité de vases d'or et d'argent destinés pour les sacrifices, un train magnifique, des chars, des équipages, un nombre considérable d'esclaves de l'un et de l'autre sexe; le tout proportionné à l'opulence de la maison où elle étoit entrée. Quand elle fut morte, Scipion abandonna tout ce riche appareil à sa mère Papiria, qui, ayant été répudiée il y avoit déjà quelque temps par

* Elle étoit sœur de Paul-Emile, père du second Scipion l'Africain.

Paul Emile, et n'ayant pas de quoi soutenir la splendeur de sa naissance, menoit une vie obscure, et ne paroissoit plus dans les assemblées ni dans les cérémonies publiques. Quand on l'y vit reparoître avec cet éclat, une si magnifique libéralité fit beaucoup d'honneur à Scipion, surtout parmi les dames, qui ne s'en turent pas, et dans une ville où, dit Polybe, on ne se dépouilloit pas volontiers de son bien.

Il ne se fit pas moins admirer dans une autre occasion. Il étoit obligé, en conséquence de la succession qui lui étoit échue par la mort de sa grand-mère, de payer en trois termes différens aux deux filles de Scipion, son grand-père adoptif, la moitié de leur dot, qui montoit à cinquante mille écus. A l'échéance du premier terme, Scipion fit remettre entre les mains du banquier la somme entière. Tibérius Gracchus et Scipion Nasica, qui avoient épousé ces deux sœurs, croyant que Scipion s'étoit trompé, allèrent le trouver, et lui représentèrent que les lois lui laissoient l'espace de trois ans pour fournir cette somme en trois différens paiemens. Le jeune Scipion répondit qu'il n'ignoroit pas la disposition des lois : qu'on en pouvoit suivre la rigueur avec des étrangers, mais qu'avec des proches et des amis il convenoit d'en user avec plus de simplicité et de noblesse ; et il les pria d'agréer que la somme entière leur fût payée. Ils s'en retournèrent pleins d'admiration pour la générosité de leur parent, et (1) se repro-

(1) Κατεγνωκότες τῆς αὐτῶν μικρολογίας.

chant à eux-mêmes la bassesse de leurs sentimens par rapport à l'intérêt, quoiqu'ils fussent les premiers de la ville et les plus estimés. Cette libéralité leur paroissoit d'autant plus admirable, dit Polybe, qu'à Rome, loin de vouloir payer cinquante mille écus avant l'échéance du terme, personne n'auroit voulu en payer mille avant le jour préfix.

Ce fut par le même esprit que, deux ans après, Paul Emile son père étant mort, il céda à son frère Fabius, qui étoit moins riche que lui, la part qu'il avoit dans la succession de leur père, laquelle montoit à plus de soixante mille écus, afin de corriger ainsi l'inégalité de biens qui se trouvoit entre les deux frères.

Ce même frère ayant dessein de donner un spectacle de gladiateurs après la mort de son père, pour honorer sa mémoire, comme c'étoit alors la coutume, et ne pouvant pas facilement soutenir cette dépense qui alloit fort loin, Scipion donna quinze mille écus, pour en porter du moins la moitié.

Les présens magnifiques que Scipion avoit faits à sa mère Papiria lui revenoient de plein droit après sa mort, et ses sœurs, selon l'usage de ce temps, n'y pouvoient rien prétendre. Mais il auroit cru se déshonorer, et retracter ses dons, s'il les avoit repris. Il laissa donc à ses sœurs tout ce qu'il avoit donné à leur mère, ce qui montoit à une somme fort considérable, et s'attira de nouveaux applaudissemens par cette nouvelle preuve

qu'il donna de sa grandeur d'âme et de sa tendre amitié pour sa famille.

Ces différentes largesses, qui, réunies ensemble, montoient à de très-grandes sommes, tiroient, ce semble, un nouveau prix de l'âge où il les faisoit, car il étoit très-jeune, et encore plus des circonstances du temps où il plaçoit ses dons, et des manières gracieuses et obligeantes dont il savoit les assaisonner.

Les faits que je viens de citer sont si éloignés de nos mœurs, qu'il y auroit lieu de craindre qu'on ne les regardât comme une exagération outrée d'un historien prévenu en faveur de son héros, si l'on ne savoit que le caractère dominant de Polybe, qui les rapporte, étoit un grand amour de la vérité, et un extrême éloignement de toute flatterie. Dans l'endroit même d'où j'ai tiré ce récit, il a cru devoir prendre quelques précautions par rapport à ce qu'il dit des actions vertueuses et des rares qualités de Scipion; et il fait observer que ses écrits devant être lus par les Romains, qui étoient parfaitement instruits de tout ce qui regarde ce grand homme, il ne manqueroit pas d'être démenti par eux s'il osoit avancer quelque chose qui fût contraire à la vérité; affront auquel il n'est pas vraisemblable qu'un auteur qui a quelque soin de sa réputation voulût s'exposer gratuitement.

Nous avons déjà remarqué qu'il n'avoit pris aucune part aux déréglemens et aux débauches qui régnoient alors presque généralement parmi

la jeunesse romaine. Il fut avantageusement dédommagé et récompensé de cette privation volontaire des plaisirs par la santé ferme et vigoureuse qu'elle lui procura pour tout le reste de sa vie, qui le mit en état de goûter des plaisirs bien plus purs et de faire ces grandes actions qui lui acquirent tant de gloire.

Les exercices de la chasse, auxquels il se plaisoit extrêmement, contribuèrent aussi beaucoup à rendre son corps robuste et capable de soutenir les plus rudes fatigues. La Macédoine, où il suivit son père, lui fournit abondamment de quoi satisfaire son inclination, parce que la chasse, qui y faisoit le divertissement ordinaire des rois, ayant été suspendue depuis quelques années à cause de la guerre, il y trouva une quantité incroyable de gibier de toute espèce. Paul Émile, attentif à procurer à son fils d'honnêtes plaisirs pour le dégoûter et le détourner de ceux que la raison lui interdisoit, lui laissa goûter avec une pleine liberté celui de la chasse pendant que les troupes romaines demeurèrent dans le pays, depuis la victoire qu'il avoit remportée sur Persée. Le jeune homme employa son loisir à cet exercice si convenable à son âge et à son inclination, et il n'eut pas moins de succès dans cette guerre innocente qu'il déclara aux bêtes de Macédoine que son père en avoit eu dans celle qu'il avoit faite contre les habitans de ce pays.

C'est au retour de ce voyage que Scipion trouva Polybe à Rome, et lia avec lui cette étroite

amitié qui devint si utile à ce jeune Romain, et qui ne lui a guère moins fait d'honneur dans la postérité que toutes ses conquêtes. Il paroît que Polybe demeuroit et mangeoit avec les deux frères. Un jour que Scipion se trouva seul avec lui, il lui ouvrit son cœur avec une pleine effusion, et se plaignit, mais d'une manière douce et tendre, de ce que Polybe, dans les conversations qu'on avoit à table, adressoit toujours la parole à son frère Fabius, et jamais à lui. « Je sens bien, « lui dit-il, que cette indifférence vient de la pen- « sée où vous êtes, comme tous nos citoyens, que « je suis un jeune homme inappliqué et qui n'ai « rien du goût qui règne aujourd'hui dans Rome, « parce qu'on ne voit pas que je m'attache aux « exercices du barreau et que je m'applique au « talent de la parole. Mais comment le ferois-je? « On me dit perpétuellement que ce n'est point « un orateur que l'on attend de la maison des Sci- « pions, mais un général d'armée. Je vous avoue, « pardonnez-moi la franchise avec laquelle je vous « parle, que votre indifférence pour moi me touche « et m'afflige sensiblement. » Polybe, surpris de ce discours auquel il ne s'attendoit point, le consola du mieux qu'il put, et l'assura que s'il adressoit ordinairement la parole à son frère, ce n'étoit point du tout faute d'estime pour lui, mais uniquement parce que Fabius étoit l'aîné, et que d'ailleurs, sachant que les deux frères pensoient de même, il avoit cru que parler à l'un, c'étoit parler à l'autre; qu'au reste, il s'offroit de tout son cœur à son service, et qu'il pouvoit disposer absolument

de sa personne ; que, par rapport aux sciences, pour lesquelles il lui voyoit beaucoup de goût, il trouveroit des secours suffisans dans ce grand nombre de savans qui venoient tous les jours de Grèce à Rome : mais que pour le métier de la guerre, qui étoit proprement sa profession aussi-bien que sa passion, il pourroit lui être de quelque utilité. Alors Scipion lui prenant les mains et les serrant avec les siennes : « Oh, dit-il, quand « verrai-je cet heureux jour, où, libre de tout « autre engagement, et vivant avec moi, vous « voudrez bien vous appliquer à me former l'es- « prit et le cœur ! c'est alors que je me croirai « digne de mes ancêtres. » Depuis ce temps-là, Polybe, charmé et attendri de voir dans un jeune homme de si nobles sentimens, s'attacha particulièrement au jeune Scipion, qui le respecta toujours dans la suite comme son propre père.

La qualité d'historien n'étoit pas la seule que Scipion estimât dans Polybe : il faisoit bien plus de cas et d'usage de celle de grand capitaine et de grand politique. Aussi il le consultoit en tout et ne se conduisoit que par ses avis, lors même qu'il fut à la tête des troupes, concertant en secret avec lui toutes les opérations de la campagne, tous les mouvemens de l'armée, toutes les entreprises contre l'ennemi et toutes les mesures propres à les faire réussir. En un mot, l'opinion constante étoit (Pausan. in Arcad. l. 8, p. 505) que ce Romain n'avoit rien fait de bon dont il n'eût l'obligation à Polybe, et qu'il ne faisoit de fautes que lorsqu'il agissoit sans le consulter.

Je prie le lecteur de me pardonner cette longue digression, qui peut paroître étrangère à mon sujet, puisque je ne traite point de l'histoire romaine, mais qui m'a paru si propre au dessein que je me propose en général dans cet ouvrage de former la jeunesse, que je n'ai pu m'empêcher de l'insérer ici, quoique je sentisse bien que ce n'étoit pas tout-à-fait sa place. En effet, on y voit de quelle importance est la bonne éducation et combien il est avantageux aux jeunes gens de se lier de bonne heure avec des personnes de mérite ; car ce furent là les fondemens de cette gloire et de cette réputation qui ont rendu le nom de Scipion si illustre. Mais surtout quel exemple pour notre siècle, où souvent les plus légers intérêts divisent les frères et les sœurs, et troublent la paix des familles, que ce généreux désintéressement de Scipion, à qui les sommes les plus considérables ne coûtoient rien quand il s'agissoit d'obliger ses proches. Ce bel endroit de Polybe m'avoit échappé, parce qu'il ne se trouve point dans l'édition *in-folio* que nous en avons. Sa place naturelle étoit le lieu où, traitant du goût de la solide gloire, j'ai parlé du mépris et du noble usage que les anciens faisoient de l'argent. J'ai cru ne pouvoir me dispenser de rendre ici aux jeunes gens ce que j'avois lieu de me reprocher de leur avoir alors dérobé.

Histoire de la famille et de la postérité de Masinissa.

J'AI promis, après que j'aurois achevé ce qui regarde la république de Carthage, de revenir à la

famille et à la postérité de Masinissa. Ce point d'histoire fait une partie considérable de celle d'Afrique, et, par cette raison, n'est pas tout-à-fait étranger à mon sujet.

An. M. 3856. Rome 606. Av. J. C. 148. = Depuis que Masinissa (App. p. 63. — Val. Max. l. 5, c. 2) sous le premier Scipion, eut embrassé le parti des Romains, il étoit toujours demeuré dans cette honorable alliance avec un zèle et une fidélité qui ont peu d'exemples. Se voyant près de mourir, il écrivit au proconsul d'Afrique sous qui servoit alors le jeune Scipion, pour le prier de vouloir bien le lui envoyer, ajoutant qu'il mourroit content s'il pouvoit expirer entre ses bras, après l'avoir rendu le dépositaire de ses dernières volontés. Mais sentant que sa fin approchoit avant qu'il pût avoir cette consolation, il fit venir sa femme et ses enfans et leur dit qu'il ne connoissoit dans toute la terre que le seul peuple romain, et parmi ce peuple, que la seule famille des Scipions; qu'il laissoit en mourant un pouvoir suprême à Scipion Émilien de disposer de ses biens et de partager son royaume entre ses enfans; qu'il vouloit que tout ce qu'il auroit décidé fût exécuté ponctuellement, comme si lui-même l'avoit arrêté par son testament. Après leur avoir ainsi parlé, il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans.

Ce prince qui, pendant sa jeunesse (App. p. 63) avoit essuyé d'étranges malheurs, s'étant vu dépouillé de son royaume, obligé à fuir de province en province, et près mille fois de perdre la

vie, soutenu, dit l'historien, par la protection divine, n'eut plus jusqu'à sa mort qu'une suite continuelle de prospérités qui ne fut interrompue par aucun accident fâcheux. Non-seulement il recouvra son royaume, mais il y ajouta celui de Syphax son ennemi, et maître de tout le pays depuis la Mauritanie jusqu'à Cyrène, il devint le prince le plus puissant de toute l'Afrique. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une santé très-robuste, qu'il dut sans doute et à l'extrême sobriété dont il usa toujours pour le boire et le manger, et au soin qu'il eut de s'endurcir sans relâche au travail et à la fatigue. Agé de quatre-vingt-dix ans, il faisoit encore tous les exercices d'un jeune homme et se tenoit à cheval sans selle; et Polybe fait remarquer (c'est Plutarque qui nous a conservé cette remarque (1)) que le lendemain d'une grande victoire remportée contre les Carthaginois, on l'avoit trouvé devant sa tente faisant son repas d'un morceau de pain bis.

Il laissa en mourant cinquante-quatre fils (App. ib. — Val. Max. l. 5, c. 2), dont trois seulement étoient d'un mariage légitime: savoir, Micipsa, Gulussa et Mastanabal. Scipion partagea le royaume entre ces trois derniers, et donna aux autres des revenus considérables. Mais bientôt après, Micipsa demeura seul possesseur de ses vastes états par la mort de ses deux frères. Il eut deux fils, Adherbal et Hiempsal; et il fit élever avec eux, dans son palais, Jugurtha (2), son neveu, fils de Mastana-

(1) An seni gerenda sit resp., p. 791.

(2) Toute l'histoire de Jugurtha est tirée de Salluste.

bal, et en prit autant de soin que de ses propres enfans. Ce dernier avoit des qualités excellentes, qui lui attirèrent une estime générale. Bien fait de sa personne, beau de visage, plein d'esprit et de sens, il ne donna point, comme c'est l'ordinaire des jeunes gens, dans le luxe et le plaisir. Il s'exerçoit, avec ceux de son âge, à la course, à lancer le javelot, à monter à cheval, et, supérieur à tous, il savoit pourtant s'en faire aimer. La chasse étoit son unique plaisir, mais la chasse aux lions, et d'autres bêtes féroces. Pour achever son éloge, il excelloit en tout, et parloit peu de lui-même: *Plurimùm facere, et minimùm ipse de se loqui.*

Un mérite si éclatant et si généralement approuvé commença à donner de l'inquiétude à Micipsa. Il se voyoit âgé, et ses enfans fort jeunes. Il savoit de quoi l'ambition est capable (1) quand il s'agissoit d'un trône; et qu'avec beaucoup moins de talens que n'en avoit Jugurtha, il est aisé de se laisser entraîner à une tentation si délicate, surtout quand elle est aidée de circonstances si favorables. Afin d'éloigner un compétiteur si dangereux pour ses enfans (an. m. 3876. Rome 620. Av. J. C. 128), il lui donna le commandement des troupes qu'il envoyoit au secours des Romains, occupés alors au siége de Numance sous la conduite de Scipion. Il se flattoit que Jugurtha, brave comme il étoit, pourroit bien s'engager mal à pro-

(1) Terrebat eum natura mortalium avida imperii, et præceps ad explendam animi cupidinem: præterea opportunitas suæ liberorumque ætatis, quæ etiam mediocres viros spe prædæ transversos agit. (Sallust.)

pos dans quelque action périlleuse, et y laisser la vie. Mais il se trompa : ce jeune prince (1) à un courage intrépide joignoit un grand sang-froid, et, ce qui est fort rare à cet âge, il étoit également éloigné, et d'une prévoyance timide, et d'une hardiesse téméraire. Il gagna, dans cette campagne, l'estime et l'amitié de toute l'armée. Scipion le renvoya avec des lettres de recommandation pour son oncle, et des témoignages fort avantageux, après lui avoir donné pourtant de sages avis sur la conduite qu'il devoit tenir : car, habile comme il étoit à connoître les hommes, il avoit apparemment entrevu dans ce jeune prince une ambition dont il craignoit les suites.

Micipsa, touché de tout le bien qu'on lui mandoit de son neveu, changea de disposition à son égard, et ne songea plus qu'à le gagner à force de bienfaits. Il l'adopta, et, par son testament, le fit son héritier comme ses deux autres enfans. Se voyant près de mourir, il les manda tous trois ensemble, et les fit approcher de son lit. Là, en présence de toute sa cour, il fit souvenir Jugurtha de tout ce qu'il avoit fait en sa faveur, le conjurant, au nom des dieux, de défendre et de protéger toujours ses enfans, qui, de proches qu'ils lui étoient par le sang, étoient devenus ses frères par son bienfait. Il lui représenta (2) que ce n'étoit

(1) Ac sanè, quod difficillimum imprimis est, et prælio strenuus erat, et bonus consilio : quorum alterum ex providentiâ timorem, alterum ex audaciâ temeritatem adferre plerumquè solet.

(2) Non exercitus, neque thesauri, præsidia regni

point les armes ni les trésors qui faisoient la force d'un royaume, mais les amis, qui ne s'acquièrent ni par les armes, ni par l'or, mais par des services réels et par une fidélité inviolable. Or peut-on trouver de meilleurs amis que des frères ? et quel fond peut faire sur des étrangers quiconque devient ennemi de ses proches? Il exhorta ses enfans de ménager avec grand soin et de respecter Jugurtha, et de n'avoir d'autre dispute avec lui que pour tâcher de l'atteindre, et même, s'il se pouvoit, de le surpasser en mérite. Il finit en leur recommandant à tous de demeurer fidèlement attachés au peuple romain, et de le regarder toujours comme leur bienfaiteur, leur patron, leur maître. Micipsa mourut peu de jours après.

Jugurtha ne se contraignit pas long-temps. Il commença par se délivrer d'Hiempsal, qui lui avoit parlé avec beaucoup de liberté, et le fit égorger. Adherbal vit par-là ce qu'il avoit à craindre pour lui-même. La Numidie se divise, et prend parti entre les deux frères. On lève de part et d'autre de nombreuses troupes. Adherbal, après avoir perdu la plupart de ses places, est vaincu dans un combat, et obligé de se refugier à Rome. Jugurtha n'en est pas fort effrayé. Il savoit que presque tout y étoit vénal. Il y envoie donc des députés avec ordre de corrompre à force de présens les principaux des sénateurs. Dans la pre-

sunt, verùm amici: quos neque armis cogere, neque auro parare queas; officio et fide pariuntur. Quis autem amicior quàm frater fratri? aut quem alienum fidum invenies, si tuis hostis fueris?

mière audience qu'on leur donna, Adherbal exposa le malheureux état où il se trouvoit réduit, les injustices et les violences de Jugurtha, le meurtre de son frère, la perte de presque toutes ses places; et il insista principalement sur les derniers ordres que son père en mourant lui avoit donnés, de mettre uniquement sa confiance dans le peuple romain, dont l'amitié seroit pour lui et pour son royaume un appui plus ferme et plus sûr que toutes les troupes et tous les trésors du monde. Son discours fut long et pathétique. Les députés de Jugurtha répondirent en peu de mots que Hiempsal avoit été tué par les Numides à cause de sa cruauté, qu'Adherbal avoit été l'agresseur, et qu'après avoir été vaincu, il venoit se plaindre de n'avoir pas fait tout le mal qu'il auroit souhaité; que leur maître prioit le sénat de juger de sa conduite en Afrique par celle qu'il avoit gardée à Numance, et de compter plus sur ses actions que sur les accusations de ses ennemis. Ils avoient employé en secret une éloquence plus efficace que celle des paroles, et elle eut tout son effet. A l'exception d'un petit nombre de sénateurs, qui conservoient encore quelques sentimens d'honneur, et n'étoient pas vendus à l'injustice, tout le reste pencha du côté de Jugurtha. Il fut résolu qu'on enverroit sur les lieux des commissaires pour partager également les provinces entre les deux frères. On peut bien juger que Jugurtha n'épargna pas l'argent. Le partage fut fait entièrement à son avantage, en gardant néanmoins quelque apparence d'équité.

Ce premier succès enfla son courage et augmenta sa hardiesse. Il attaque son frère à force ouverte, et pendant que celui-ci s'amuse à envoyer vers les Romains, il enlève plusieurs de ses places, pousse toujours ses conquêtes, et après le gain d'une bataille, l'assiége lui-même dans Cirtha, capitale de son royaume. Cependant surviennent les députés de Rome, avec ordre de déclarer aux deux princes, de la part du sénat et du peuple, qu'ils aient à mettre bas les armes, et à faire cesser toute hostilité. Jugurtha, après avoir protesté de son profond respect et de sa parfaite soumission pour les ordres du peuple romain, ajouta qu'il ne croyoit pas que son intention fût de l'empêcher de défendre sa propre vie contre les embûches de son frère; qu'au reste, il enverroit au plutôt à Rome pour informer le sénat de sa conduite. Par cette réponse vague, il éluda les ordres du sénat, et ne laissa pas même aux députés la liberté d'aller trouver Adherbal.

Quelque serré qu'il fût dans la place, il trouva le moyen d'écrire à Rome, pour implorer le secours du peuple romain contre un frère qui le tenoit assiégé depuis cinq mois, et qui en vouloit à sa vie. Quelques sénateurs étoient d'avis que, sans perdre de temps, on déclarât la guerre à Jugurtha : mais son crédit l'emporta encore, et l'on se contenta d'ordonner une députation composée de sénateurs de grand poids, du nombre desquels étoit Emilius Scaurus, homme puissant dans la noblesse, factieux, et qui cachoit de grands vices sous une apparence de probité. Jugurtha fut d'abord

effrayé, mais il sut éluder aussi leur demande, et les renvoya sans rien conclure. Alors Adherbal, n'ayant plus aucune ressource : se rendit à condition qu'il auroit la vie sauve : mais il fut égorgé sur-le-champ, et un grand nombre de Numides avec lui.

Malgré l'horreur que cette nouvelle excita à Rome, l'argent de Jugurtha lui fit encore trouver des défenseurs dans le sénat. Mais C. Memmius, tribun du peuple, homme vif, et ennemi de la noblesse, engagea le peuple à ne pas souffrir qu'un crime si horrible demeurât impuni. La guerre fut donc déclarée à Jugurtha (an. m. 3898. Rome 642. Av. J. C. 106). Le consul Calpurnius Bestia en fut chargé. Il avoit d'excellentes qualités (1) ; mais elles étoient gâtées et rendues inutiles par son avarice. Scaurus partit avec lui. Ils emportèrent d'abord plusieurs places ; mais l'argent de Jugurtha arrêta ces conquêtes (2), et Scaurus même, qui jusque-là avoit paru fort vif contre ce prince, ne put résister à une attaque si violente. On fit un traité. Jugurtha parut se rendre au peuple romain. Trente éléphans, quelques chevaux, et une somme d'argent fort médiocre, furent remis entre les mains du questeur.

L'indignation publique éclata pour lors à Rome. Le tribun Memmius échauffa les esprits par ses discours. Il fit nommer Cassius, qui étoit préteur,

(1) Multæ bonæque artes animi et corporis erant, quas omnes avaritia præpediebat.

(2) Magnitudine pecuniæ à bono honestoque in pravum abstractus est.

pour aller trouver Jugurtha, et l'engager à venir à Rome sous la garantie du peuple romain, afin qu'en sa présence on examinât qui étoient ceux qui avoient reçu de l'argent. Il ne put se dispenser de s'y rendre. Sa vue ranima la colère du peuple : mais un tribun corrompu à force de présens traîna l'assemblée en longueur, et enfin la dissipa. Un prince numide, petit fils de Masinissa, qui se nommoit Massiva, et étoit pour lors à Rome, fut conseillé de demander le royaume de Jugurtha. Celui-ci le sut et le fit égorger au milieu de Rome. Le meurtrier fut arrêté, et mis entre les mains de la justice ; et Jugurtha eut ordre de se retirer de l'Italie. Ce fut pour lors que, sortant de la ville, et tournant plusieurs fois ses regards de ce côté-là, il dit (1) « que Rome n'attendoit pour se « vendre qu'un acheteur, et qu'elle périroit s'il « s'en trouvoit un. »

La guerre recommence donc de nouveau. Elle réussit fort mal d'abord par la nonchalance, et peut-être par la connivence du consul Albinus ; puis, lorsqu'il fut retourné à Rome pour y tenir les assemblées, par l'ignorance de son frère Aulus, qui, ayant engagé l'armée dans un défilé d'où elle ne pouvoit sortir, se rendit honteusement à l'ennemi, qui fit passer les Romains sous le joug, et leur fit promettre qu'ils sortiroient de Numidie dans l'espace de dix jours.

(1) Postquàm Româ egressus est, fertur sæpè tacitus eò respiciens, postremò dixisse : *Urbem venalem et maturè perituram, si emtorem invenerit.*

Il est aisé de juger comment une paix si ignominieuse, conclue sans l'autorité du peuple, fut regardée à Rome. On n'y conçut de bonnes espérances pour le succès de cette guerre, que lorsque le soin en fut confié au consul L. Métellus. A toutes les autres vertus d'un excellent général (1) il joignoit un parfait désintéressement, qualité la plus essentielle alors contre un ennemi tel que Jugurtha, qui jusque-là, pour vaincre, avoit moins employé l'épée que l'argent. Il trouva Métellus invincible de ce côté-là, comme de tout autre. Il fallut donc payer de sa personne et de son courage, au défaut de cette ressource qui commença à lui manquer. Aussi fit-il des efforts extraordinaires; et tout ce qu'on peut attendre de la bravoure, de l'habileté, de l'attention d'un grand capitaine, à qui le désespoir fournit de nouvelles forces et de nouvelles lumières, il l'employa dans cette campagne: mais toujours sans succès, parce qu'il avoit affaire à un consul à qui il n'échappoit aucune faute, et qui ne manquoit aucune occasion de prendre avantage sur son ennemi.

La grande peine de Jugurtha fut de se mettre à couvert du côté des traîtres. Depuis qu'il eut su que Bomilcar, en qui il avoit une entière confiance, avoit songé à attenter sur sa vie, il n'eut plus un moment de repos. Il ne trouvoit nulle part de sûreté. Le jour, la nuit, le citoyen, l'étranger, tout lui étoit suspect, tout le faisoit trem-

(1) In Numidiam proficiscitur, magnâ spe civium, cùm propter artes bonas, tùm maximè quòd adversùm divitias invictum animum gerebat.

bler. Il ne prenoit le sommeil qu'à la dérobée, changeant même souvent de lit, sans garder les biensćance de son rang. Quelquefois s'éveillant en sursaut, il prenoit des armes, et jetoit de grands cris, tant la crainte le troubloit et l'agitoit comme un forcené.

Marius servoit en qualité de lieutenant sous Métullus. Dévoré d'ambition, il travailla d'abord secrètement à le décrier dans l'esprit des soldats; et devenu bientôt l'ennemi déclaré et le calomniateur de son général, il vint à bout, par ces voies indignes, de le supplanter, et de se faire nommer en sa place pour terminer la guerre contre Jugurtha. Quelque force d'âme qu'eût d'ailleurs Métellus (1), il fut abattu par ce coup imprévû, qui lui arracha des larmes et des discours peu dignes d'un grand homme comme lui. Il y avoit en effet dans le procédé de Marius une noirceur affreuse, qui montre clairement ce que c'est que l'ambition, et comment elle est capable d'étouffer dans quiconque s'y livre, tout sentiment d'honneur et de probité. Métellus, ayant pris soin d'éviter la rencontre d'un successeur dont la seule vue auroit été pour lui un cruel tourment, arriva à Rome, où il fut reçu avec un applaudissement général. L'honneur du triomphe lui fut accordé, et il prit le surnom de Numidicus.

(1) Quibus rebus supra bonum atque honestum perculsus, neque lacrymas tenere, neque moderari linguam: vir egregius in aliis artibus, nimis molliter ægritudinem pati.

J'ai cru devoir réserver pour l'histoire romaine le détail des actions particulières qui se sont passées en Afrique sous Métellus et sous Marius, dont Salluste nous a laissé un récit fort circonstancié dans son admirable histoire de Jugurtha. Je me hâte de venir à la fin de cette guerre.

Jugurtha, dans la déroute de ses affaires, avoit eu recours à Bocchus, roi des Maures, dont il avoit épousé la fille. La Mauritanie est un pays qui s'étend depuis la Numidie jusque par-delà les bords de la mer qui répondent à l'Espagne. A peine le nom du peuple romain y étoit-il connu; et cette nation de son côté étoit absolument inconnue aussi aux Romains. Jugurtha fit entendre à son beau-père que, s'il laissoit subjuguer la Numidie, son pays auroit sans doute le même sort, d'autant plus que les Romains, ennemis déclarés de la royauté, sembloient avoir juré la ruine de tous les trônes. Il engagea donc Bocchus à entrer en ligue avec lui contre eux, et il en reçut à différentes reprises des secours fort considérables.

Cette liaison, qui de part et d'autre n'étoit fondée que sur l'intérêt, n'avoit jamais été bien ferme entre eux. Une dernière défaite de Jugurtha acheva d'en rompre tous les nœuds. Bocchus conçut le noir dessein de livrer son gendre aux Romains. Dans cette vue il avoit écrit à Marius de lui envoyer un homme de confiance. Sylla lui parut fort propre pour cette négociation. C'étoit un jeune officier d'un rare mérite, qui servoit sous lui en qualité de questeur. Il ne craignit point de se

mettre à la discrétion du barbare, et il y alla. Quand il fut arrivé, Bocchus, qui, selon le génie de la nation, ne se piquoit pas beaucoup de fidélité, et qui de moment à autre changeoit de dessein, délibéra s'il ne le livreroit point lui-même à Jugurtha. Il demeura long-temps dans cette incertitude, combattu en lui-même par des pensées toutes contraires; et le changement subit qu'on voyoit sur son visage, dans son air, dans tout son maintien, marquoit assez ce qui se passoit dans son esprit. Enfin revenant à son premier dessein, il fit ses conditions avec Sylla, et lui remit entre les mains Jugurtha, qui fut conduit aussitôt à Marius.

Sylla, dit Plutarque (1), se conduisit dans cette occasion en jeune homme avide et altéré de gloire, dont il commence tout recemment à goûter la douceur (Plut in vit. Marii). Au lieu d'attribuer à son général l'honneur de cet événement, comme son devoir l'y obligeoit, et comme ce doit être une règle inviolable, il s'en réserva la plus grande partie, et fit faire un anneau qu'il portoit toujours, où il étoit représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus, et il affecta dans la suite de s'en servir toujours pour son cachet. Marius, piqué jusqu'au vif de cette espèce d'insulte, ne la lui pardonna jamais. Et ce fut là l'origine et la semence de cette haine implacable qui éclata depuis entre ces deux

(1) Οἷα νέος φιλότιμος, ἄρτι δόξῃ γεγευμένος, οὐκ ἤνεγκε μετρίως τὸ εὐτύχημα. (Plut. Præcept. reip. ger. p. 806.)

Romains, et qui coûta tant de sang à la république.

An. M. 3904. Rome 648. Av. J. C. 100. = Marius entra en triomphe dans Rome (Plut. ibid.), faisant voir aux Romains un spectacle qu'ils avoient de la peine à croire même en le voyant, Jugurtha captif : cet ennemi redoutable, pendant la vie duquel on n'avoit osé espérer de voir la fin de cette guerre, tant son courage étoit mêlé de ruses et de finesses, et son génie fertile en nouvelles ressources au milieu des malheurs les plus désespérés. On dit que, dans la marche du triomphe, il perdit l'esprit, qu'après la cérémonie il fut mené en prison, et que les sergens, se hâtant d'avoir sa dépouille, lui déchirèrent toute sa robe, et lui arrachèrent les deux bouts des oreilles pour avoir les pendans qu'il y portoit. En cet état, il fut jeté tout nu et plein d'effroi dans une fosse profonde, où il passa six jours entiers à lutter contre la faim et contre la crainte de la mort, ayant toujours conservé jusqu'au dernier soupir un désir ardent de la vie : digne fin, ajoute Plutarque, digne récompense de ses forfaits, s'étant toujours cru tout permis pour assouvir son ambition, ingratitude, perfidie, noires trahisons, cruautés sanglantes et barbares.

Juba, roi de Mauritanie, a fait trop d'honneur aux lettres et aux sciences pour être entièrement omis dans l'histoire de la famille de Masinissa, dont son père, nommé aussi Juba, étoit arrière-petit-fils, et petit-fils de Gulussa.

Juba le père se signala dans la guerre entre César et Pompée par son attachement inviolable au parti du dernier. Il se donna la mort après la bataille de Thapse, où ses troupes et celles de Scipion furent entièrement défaites (an. m. 3958. Rome 707. Av. J. C. 46). Juba, son fils, encore enfant, fut livré au vainqueur, qui en fit un des principaux ornemens de son triomphe. Il paroît qu'on prit grand soin de son éducation à Rome, où il acquit des lumières qui dans la suite l'égalèrent aux plus savans hommes qu'ait eus la Grèce. Il ne quitta le séjour de cette ville que pour aller prendre possession des états de son père. Auguste les lui rendit (an. m. 3974. Rome 723. Av. J. C. 30), lorsque, par la mort d'Antoine, il se vit le maître absolu de disposer des provinces de l'empire. Juba, par la douceur de son règne, gagna le cœur de tous ses sujets. Sensibles à ses bienfaits, ils le mirent au nombre de leurs dieux. Pausanias parle d'une statue que les Athéniens lui avoient érigée. Il étoit bien juste qu'une ville de tout temps consacrée aux muses donnât des marques publiques de son estime à un roi qui tenoit un rang illustre parmi les savans. Suidas attribue à ce prince plusieurs ouvrages, dont aujourd'hui il ne nous reste que des fragmens. Il avoit écrit de l'histoire d'Arabie, des antiquités d'Assyrie, des antiquités romaines, de l'histoire des théâtres, de celle de la peinture et des peintres, de la nature et des propriétés de différens animaux, de la grammaire, et d'autres matières semblables, dont on peut voir

le dénombrement dans la petite dissertation de M. l'abbé Sevin sur la vie et les ouvrages de Juba le jeune, d'où j'ai tiré le peu que j'en ai dit ici. (Tom. 4 des Mémoires de l'académie des belles-lettres, p. 457.)

LIVRE TROISIÈME.

HISTOIRE
DES
ASSYRIENS.

Ce troisième livre renferme l'histoire de l'empire des Assyriens, tant de Ninive que de Babylone, du royaume des Mèdes, et de celui des Lydiens.

AVANT-PROPOS.

§. I. *Réflexion sur la variété des gouvernemens.*

La multiplicité de gouvernemens parmi les peuples dont j'ai à parler, offre d'abord aux yeux et à l'esprit un spectacle bien digne d'attention, et montre l'étonnante variété que le souverain maître du monde a mise dans les empires qui le partagent, par la différence d'inclinations et de mœurs qui se rencontre dans chacune des nations. On reconnoît en cela le caractère de la Divinité, qui,

toujours semblable à elle-même dans tous ses ouvrages, se plaît à y peindre sous mille différentes formes, et à y faire éclater sa sagesse infinie, et par une fécondité merveilleuse, et par une admirable simplicité : sagesse qui, de toutes les parties de l'univers, aussi-bien que de toutes les productions de la nature, quoique multipliées et diversifiées en une infinité de manières, sait former un ouvrage unique, et composer un tout parfaitement régulier.

Dans l'Orient, c'est le gouvernement monarchique qui domine : lequel, entraînant avec soi une pompe majestueuse, et une hauteur presque inséparable de l'autorité souveraine, conduit naturellement à exiger des sujets un respect plus marqué et une soumission plus entière. A l'égard de la Grèce, il semble qu'un souffle de liberté et un esprit républicain s'étoit répandu dans tout le pays, et avoit inspiré, presqu'à tous les peuples qui l'habitoient, un violent désir de l'indépendance, diversifiée néanmoins sous différentes sortes de gouvernemens, mais tous également ennemis de l'assujettissement et de la servitude. Ici c'est le peuple qui commande, et c'est ce qu'on appelle *démocratie ;* là, c'est l'assemblée des sages et des anciens, connue sous le nom d'*aristocratie ;* dans une autre république, c'est un petit nombre d'hommes choisis et puissans, et qui se nomme *oligarchie ;* dans quelques-unes, c'est un mélange de toutes ces parties, ou de plusieurs d'entre elles, quelquefois même de la royauté.

On sent bien que cette variété de gouvernemens,

qui tendent tous à une même fin, quoique par des voies différentes, contribue beaucoup à la beauté de l'univers, et qu'elle n'a pu venir que de celui qui le gouverne avec une sagesse infinie, et qui met partout un ordre et une symétrie dont l'effet est de lier toutes les parties entre elles, et par-là de les rappeler toutes à l'unité : car, bien que, parmi ces différentes sortes de gouvernemens, les uns soient préférables aux autres, il est vrai néanmoins de dire, *qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu ; et que c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre* (Rom. 13, 1). Tout usage de cette puissance, ni toute voie pour y entrer, ne sont pas de Dieu, quoique toute puissance soit de lui; et si l'on voit ces gouvernemens dégénérer quelquefois en violence, en factions, en despotisme, en tyrannie, ce n'est qu'aux passions des hommes qu'il faut attribuer ces désordres, qui sont directement contraires à l'institution primitive des états, et qu'une sagesse supérieure sait faire rentrer dans l'ordre, en les faisant servir à l'exécution de ses desseins, toujours pleins d'équité et de justice.

Ce spectacle, comme je l'ai déjà dit, est bien digne de notre attention et de notre admiration; et il se développera peu à peu, à mesure que j'avancerai dans l'exposition de l'histoire ancienne, dont il fait, ce me semble, une partie essentielle. C'est pour y rendre les esprits attentifs que je me crois obligé d'ajouter au récit des faits et des événemens ce qui regarde les mœurs et les coutumes des peuples, parce que c'est ce qui en fait connoître

le génie et le caractère, et ce qu'on peut appeler en quelque sorte l'âme de l'histoire : car n'y observer que les faits et les dates, sans porter plus loin sa curiosité ni ses vues, ce seroit imiter l'imprudence d'un voyageur qui, en parcourant beaucoup de pays, se contenteroit d'en connoître exactement la distance, de considérer la situation des lieux, les bâtimens des villes, les habillemens des peuples, sans se mettre en peine de converser avec les hommes, pour connoître leur génie, leurs mœurs, leur caractère d'esprit, leurs lois, leur gouvernement. Homère, qui a eu dessein de nous donner dans la personne d'Ulysse le modèle d'un voyageur sage et intelligent, avertit, dès le commencement de l'Odyssée, que son héros, en visitant les villes, eut grand soin de s'informer des mœurs et des coutumes des peuples. Il en doit être de même de quiconque s'applique à l'étude de l'histoire.

§. II. *Description géographique de l'Asie.*

Comme l'Asie sera désormais le principal théâtre de l'histoire où nous allons entrer, il ne sera pas hors de propos d'en donner d'abord une idée générale, qui en fasse connoître au moins les provinces et les villes les plus considérables.

Les parties septentrionales et orientales de l'Asie sont moins connues dans l'histoire ancienne.

Au nord ou septentrion, sont la *Sarmatie asiatique* et la *Scythie asiatique*, qui répondent à la Tartarie. La Sarmatie est entre le fleuve *Tanaïs*, qui sépare l'Europe de l'Asie, et le fleuve *Rha* ou

Volga. La Scythie se divise en deux parties, l'une en-deçà, l'autre au-delà du mont *Imaüs*. Les peuples de Scythie les plus connus sont les *Saques* et les *Massagètes*.

Les parties les plus orientales sont *Sérica*, le Catay; *Sinarum regio*, la Chine; *India*, l'Inde. Cette dernière, anciennement, étoit plus connue que les autres. Elle se divisoit en deux parties, l'une en-deçà du *Gange*, renfermée entre ce fleuve, et l'*Inde*, ce qui forme aujourd'hui les états du grand Mogol; l'autre au-delà du Gange.

Le reste de l'Asie, dont il est beaucoup plus parlé dans l'histoire, peut se diviser en cinq ou six parties, en allant d'orient en occident.

I. L'Asie supérieure, qui commence au fleuve Indus. Les principales provinces sont, la *Gédrosie*, la *Carmanie*, l'*Arachosie*, la *Drangiane*, la *Bactriane*, dont la capitale étoit *Bactre*; la *Sogdiane*, la *Margiane*, l'*Hyrcanie*, près de la mer Caspienne; la *Parthie*, la *Médie* : ville, *Ecbatane*; la *Perse* : villes, *Persépolis*, *Elymaïs*; la *Susiane* : ville, *Suse*; l'*Assyrie* : ville, *Ninive*, située sur le Tigre. La *Mésopotamie*, entre l'Euphrate et le Tigre. La *Babylonie* : ville, *Babylone*, sur l'Euphrate.

II. L'Asie entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. On y peut distinguer quatre provinces. 1. La *Colchide* : le fleuve *Phasis* et le mont *Caucase*. 2. L'*Ibérie*. 3. L'*Albanie*. Ces deux dernières font maintenant partie de la Géorgie. 4. La grande *Arménie*. Elle est séparée de la

petite par l'Euphrate, de la Mésopotamie par le mont *Taurus*, et de l'Assyrie par le mont *Niphate*. Ses villes sont *Artaxate* et *Tigranoxerte*. Le fleuve *Araxe* la traverse.

III. L'Asie mineure. Elle se peut diviser en quatre ou cinq parties, selon la différente situation de ses provinces.

1. Au septentrion, sur le bord du Pont-Euxin, le *Pont*, sous trois différens noms. Les villes sont, *Trapezus :* assez près de là sont les peuples appelés *Chalybes* ou *Chaldei ; Themiscyra*, ville située sur le fleuve *Thermodoon*, et célèbre par la demeure des Amazones. La *Paphlagonie*. La *Bithynie* : villes, *Nicée*, *Pruse*, *Nicomédie*, *Calcédoine*, vis-à-vis de Constantinople; *Héraclée*.

2. A l'occident, en descendant le long de la mer Egée : la *Mysie*, qui est double. La *petite*, où sont *Cysique*, *Lampsaque*, *Parium*, *Abide*, vis-à-vis de Sestos, dont elle n'est séparée que par le détroit des Dardanelles; *Dardanum*, *Sigeum*, *Ilion*, ou *Troie ;* et presque vis-à-vis, la petite île de *Ténédos*. Les rivières sont l'*Æsèpe*, le *Granic*, le *Simoïs*. Le mont *Ida*. Cette région est quelquefois aussi appelée la petite Phrygie, dont la *Troade* fait partie.

La *grande Mysie* : villes, *Antandre*, *Trajanople*, *Adramyte*, *Pergame ;* vis-à-vis de cette Mysie est l'île de *Lesbos*, dont les villes sont, *Methymna*, patrie du célèbre Arion; et *Mitylène*, qui a donné à l'île le nom de Mételin.

L'*Eolie* : villes, *Elée*, *Cumes*, *Phocée*.

L'*Ionie* : villes, *Smyrne*, *Clazomène*, *Théos*, *Lébédus*, *Colophon*, *Ephèse*, *Priène*, *Milet*.

La *Carie* : villes, *Laodicée*, *Antioche*, *Magnésie*, *Alabande* ; le fleuve *Méandre*.

La *Doride* : villes, *Halicarnasse*, *Cnidus*.

Vis-à-vis de ces quatre dernières contrées, sont les îles *Chios*, *Samos*, *Pathmos*, *Cos* ; et plus bas, *Rhode*.

3. Au midi, le long de la mer Méditerranée :

La *Lycie* : villes, *Telmessus*, *Patara* ; rivière, *Xanthus*. C'et ici que commence le mont *Taurus*, qui parcourt toute l'Asie dans sa longueur, et prend différens noms, selon les différens pays où il passe.

La *Pamphylie* : villes, *Perga*, *Aspendus*, *Sida*.

La *Cilicie* : villes, *Séleucie*, *Corycium*, *Tarse*, sur la rivière : *Cidnus*. Vis-à-vis de la Cilicie est l'île de *Chypre* : villes, *Salamis*, *Amathus*, *Paphos*.

4. Le long de l'Euphrate, en remontant vers le nord :

La *petite Armenie* : villes, *Comane*, *Arabisse*, *Mélitène*, *Satala* ; rivière, *Mélas*, qui se jette dans l'Euphrate.

5. Au milieu des terres : La *Cappadoce* : villes, *Néocésarée*, *Comana*, *Pontica*, *Sebastia*, *Sebastopolis*, *Diocésarée*, *Césarée*, autrement, *Mazaca*, *Tyane*.

La *Lycaonie et* l'*Isaurie* : villes, *Iconium*, *Isauria*.

La *Pisidie* : villes, *Séleucie* et *Antioche* de Pisidie.

La *Lydie* : villes, *Thyatire*, *Sardes*, *Philadelphie ;* rivières, *Caystrus* et *Hermus*, ou se jette le *Pactole ;* montagnes, *Sipyle* et *Tmolus.*

La *grande Phrygie* : villes, *Synnade*, *Apamée.*

IV. La Syrie, maintenant la Sourie, appelée, sous les empereurs romains, l'*Orient* : dont les principales provinces sont :

1. La *Palestine.* Ce nom est quelquefois donné à toute la Judée : villes, *Jérusalem*, *Samarie*, *Césarée de Palestine* : rivière, le *Jourdain.* On appelle aussi *Palestine* la contrée du pays de Chanaan qui s'étendoit le long de la mer Méditerranée, dont les principales villes étoient *Gaze*, *Ascalon*, *Azoth*, *Accaron et Geth.*

2. La *Phénicie* : villes, *Ptolémaïde*, *Tyr*, *Sidon*, *Béryte* : montagnes, *Liban* et *Antiliban.*

3. La *Syrie* proprement dite, ou l'*Antiochène* : villes, *Antioche*, *Apamée*, *Laodicée*, *Seleucie.*

4. La *Comagène* : ville, *Samosate.*

5. La *Cœle-Syrie* : villes, *Zeugma*, *Thapsacus*, *Palmyre*, *Damas.*

V. L'Arabie, Pétrée, villes, *Petra*, *Bostra* : montagne, *Casius.* L'Arabie déserte, heureuse.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIER EMPIRE DES ASSYRIENS.

§. I. *Durée de cet empire.*

L'Empire des Assyriens a été sans contredit l'un des plus puissans empires du monde. Les auteurs se partagent en deux sentimens principaux sur le temps qu'il a subsisté. Les uns, comme Ctésias, suivi en cela par Justin, lui donnent treize cents ans de durée : les autres ne lui en donnent que cinq cent vingt, et c'est ce que pense Hérodote. L'affoiblissement, et peut-être même l'interruption du pouvoir dans ce vaste empire, ont pu donner lieu à cette différence de sentimens, ce qui semble pouvoir aussi en quelque sorte les concilier.

L'histoire de ces temps reculés est si obscure, les monumens qui nous l'ont conservée si opposés entre eux, les systèmes des * modernes sur cette matière si différens les uns des autres, qu'il est difficile de donner aucun sentiment comme certain et incontestable. Au défaut de la certitude, je crois qu'un lecteur raisonnable peut se contenter de la vraisemblance ; et il me semble qu'on ne peut guère se tromper en donnant à l'empire des Assy-

* Ceux qui voudront approfondir cette matière pourront lire les dissertations de M. l'abbé Banier, et de M. Ferret sur l'empire des Assyriens, dans les Mémoires de l'académie des Belles-Lettres, les premières, tome III, et les autres, tome V ; et ce qu'a écrit sur ce sujet le P. Tournemine dans son édition de Ménochius.

riens la même antiquité qu'à la ville de Babylone qui en étoit la capitale. Or l'écriture sainte nous apprend que celle-ci fut bâtie par Nemrod, qui fut certainement un grand conquérant, et, selon toutes les apparences, le premier et le plus ancien de tous ceux qui ont ambitionné ce nom.

Les Babyloniens, comme Callisthène (Porphyr. apud simplic. in lib. 2, de cœlo), philosophe de la suite d'Alexandre, l'écrivit à Aristote, comptoient au moins 1903 ans d'antiquité lorsque ce prince entra triomphant dans Babylone; ce qui fait remonter son origine à l'an du monde 1771, c'est-à-dire 115 ans après le déluge. Ce calcul, à peu d'années près, revient au temps ou nous croyons que Nemrod en jeta les fondemens. Ce témoignage de Callisthène, dont il n'est point parlé ailleurs, paroît suspect à quelques savans: mais sa conformité avec l'écriture doit le rendre respectable.

C'est sur ces conjectures que je crois pouvoir donner Nemrod pour fondateur au premier empire des Assyriens, qui subsista avec plus ou moins déclat et d'étendue * pendant plus de 1450 ans, depuis lui jusqu'à Sardanapale, qui en fut le dernier roi, c'est-à-dire depuis l'an du monde 1800 jusqu'à l'an 3257.

* Je m'éloigne ici du sentiment d'Ussérius, mon guide ordinaire, pour ce qui regarde la durée de l'empire des Assyriens, qu'il suppose avec Hérodote n'être que de 520 ans: mais je tire de lui les dates du temps où Nemrod a vécu, et de celui où Sardanapale est mort.

§. II. Rois d'Assyrie. *Nemrod ou Bélus, Ninus, Sémiramis. Description de Babylone, Ninias,.... Phul, Sardanapale.*

An. M. 1800. Av. J. C. 2204. = Nemrod. C'est le même que Bélus *, qui fut depuis honoré sous ce nom comme une divinité.

Il étoit fils de Chus, petit-fils de Cham, et arrière petit-fils de Noé. *C'étoit*, dit l'écriture sainte (Gen. ch. 10), *un violent chasseur devant le Seigneur.* Il avoit deux vues en s'appliquant à ce pénible et dangereux exercice. La première étoit de s'attirer l'affection des peuples, qu'il délivroit et de la crainte et de l'attaque des bêtes farouches. La seconde, d'exercer à la chasse beaucoup de jeunes gens, de les endurcir au travail, de les accoutumer à une espèce de discipline et d'obéissance, de les former à l'usage des armes, et de faire servir à des desseins plus sérieux que la chasse des hommes qu'il auroit aguerris sous ce prétexte, et qui seroient accoutumés à ses ordres.

L'histoire ancienne a conservé quelques vestiges de cet artifice de Nemrod, qu'elle a confondu avec Ninus, son fils ; car Diodore (lib. 2, p. 90) en parle en ces termes : « Ninus, le plus ancien des « rois d'Assyrie dont il soit parlé dans l'histoire, « a fait de grandes choses. Etant naturellement « belliqueux et zélé pour la gloire qui est le fruit « de la vertu, il arma un nombre considérable de

* Bélus ou Baal signifie maître.

« jeunes gens robustes et courageux comme lui,
« les forma long-temps par de durs et de pénibles
« exercices, et par-là les accoutuma à supporter
« avec patience les fatigues de la guerre, et à en
« affronter les dangers avec courage et intrépi-
« dité. »

Ce qu'ajoute Diodore (ibid.), que Ninus fit alliance avec le roi des Arabes, en unissant ses troupes aux siennes, est un reste de l'ancienne tradition, qui nous apprend que les enfans de Chus, et par conséquent frères de Nemrod, s'établirent tous dans l'Arabie le long du golfe Persique, depuis Hévila jusqu'à l'Océan, et qu'ils étoient assez ses voisins pour le secourir et en être secourus. Et ce que le même historien dit de Ninus, qu'il fut le premier roi des Assyriens, répond précisément à ce que dit l'écriture de Nemrod, qu'*il commença à être puissant sur la terre* : c'est-à-dire qu'il s'y établit; qu'il y bâtit des villes, qu'il subjugua ses voisins les plus proches, qu'il réunit ces différens peuples sous une même autorité par des lois communes et par une même police, et qu'il en forma un état, qui pour ces premiers temps étoit d'une étendue assez considérable, quoique bornée aux rives de l'Euphrate et du Tigre; et qui dans les siècles suivans sut prendre peu à peu de nouveaux accroissemens, et vint à bout de pousser fort loin ses conquêtes.

La ville capitale de son royaume, dit l'écriture (Gen. 10, 10), *fut Babylone*. Les historiens profanes attribuent presque tous à Sémiramis la

fondation de Babylone (1): d'autres la donnent à Bélus. Il est visible que les uns et les autres se trompent, s'il est question du premier fondateur de cette ville. Car elle ne doit son commencemen ni à Sémiramis, ni à Nemrod, mais à la folle va nité de ceux dont l'écriture (Gen. 14, 4) dit qu'ils voulurent bâtir une tour et une ville, qui rendissent leur mémoire immortelle.

Josephe (Hist. Jud. lib. 1, cap. 4) rapporte, sur le témoignage d'une sibylle qui doit être fort ancienne, et dont on ne peut attribuer les fictions au zèle imprudent de quelques chrétiens, que des tourbillons et des vents impétueux envoyés par les dieux renversèrent la tour. Si cela étoit, la témérité de Nemrod seroit encore plus grande d'avoir rebâti une ville et une tour que Dieu même auroit renversée avec de si grandes marques de sa colère. Mais l'écriture ne dit rien de tel; et il y a bien de l'apparence que l'ouvrage demeura où il en étoit lorsque Dieu le fit cesser par la division des langues, et que la tour consacrée à Bélus, dont Hérodote (lib. 1, cap. 181) fait la description, étoit celle que les enfans des hommes avoient prétendu élever jusques aux nues.

Il est encore fort vraisemblable que ce ridicule dessein ayant été déconcerté par un prodige inouï dont Dieu seul pouvoit être l'auteur, tout le monde abandonna un lieu qui lui avoit déplu, et que Nemrod fut le premier qui l'environna de

(1) Semiramis eam condiderat, vel, ut plerique tradidere, Belus; cujus regia ostenditur. (Q. Curt. l. 5, c. 1.)

murailles, y établit ses amis et ses confédérés, et se soumit tous les environs, commençant par-là son empire, mais ne l'y bornant pas : *Fuit principium regni ejus Babylon.* Les autres villes que nomme ici l'écriture étoient dans la terre de Sennaar, qui est certainement la province dont Babylone devint la métropole.

De ce pays, il passa dans celui qui est appelé Assyrie, et y bâtit Ninive : *De terrâ illâ egressus est Assur, et ædificavit Niniven* (Gen. 10, 11). C'est le sens que plusieurs savans donnent au mot d'*Assur*, en le regardant comme celui d'une province, et non comme celui du premier homme qui l'avoit occupée, comme s'il y avoit, *egressus est in Assur, in Assyriam :* et ce sens paroît le plus naturel, pour plusieurs raisons qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici. Le pays d'Assyrie est marqué dans un prophète par ce caractère particulier, d'être la terre de Nemrod : *Et pascent terram Assur in gladio, et terram Nemrod in lanceis ejus; et liberabit ab Assur, cùm venerit in terram nostram* (Mich. 5, 6). Il tiroit son nom d'Assur, fils de Sem, qui sans doute s'y étoit établi avec sa famille, et qui en fut apparemment chassé ou assujetti par l'usurpateur Nemrod.

Celui-ci, s'étant emparé des provinces d'Assur (Gen. 10, v. 11, 12), ne les ravagea pas en tyran, mais les remplit de villes, et se fit aimer de ses nouveaux sujets avec autant de passion que des anciens; en sorte que les historiens (Diod. l. 2, p. 90), qui n'ont pas assez approfondi ce point,

ont cru qu'il s'étoit servi des Assyriens pour se soumettre les Babyloniens. Il bâtit entre autres une ville superbe, qu'il appela Ninive, du nom de son fils Ninus, pour immortaliser par-là sa mémoire. Ce fils, à son tour, plein de vénération pour son père, voulut que ceux qui l'avoient eu pour roi l'adorassent comme leur seigneur, et portassent les autres peuples à lui rendre le même culte : car il paroît certain que Nemrod est le fameux Bélus des Babyloniens, le plus ancien roi que les peuples aient adoré pour ses grandes actions, et qui ait montré aux autres hommes le chemin à cette sorte d'immortalité que les qualités humaines peuvent donner.

Je me réserve à parler de la grandeur et de la puissance des villes de Babylone et de Ninive sous les rois auxquels les auteurs profanes en attribuent l'établissement, parce que l'écriture n'en dit presque rien. Ce silence, dont notre curiosité a peine à s'accommoder, peut devenir fort instructif pour notre piété. L'écriture a placé exprès Nemrod et Abraham fort près l'un de l'autre, afin que nous vissions dans le premier ce que les hommes admirent et ce qu'ils souhaitent; et dans le second, ce que Dieu approuve, et ce qu'il juge digne de sa complaisance et de son amour. Ces deux hommes (1) si différens sont les deux premiers citoyens de deux cités opposées, fondées par des

(1) Fecerunt civitates duas amores duo : terrenam scilicet amor suî usque ad contemtum Dei, cœlestem verò amor Dei usque ad contemtum suî. (S. Aug. de Civ. Dei, l. 14, c. 28.)

amours contraires, dont l'un est l'amour de soi-même et des biens temporels porté jusqu'au mépris de Dieu, et l'autre est l'amour de Dieu porté jusqu'au mépris de soi-même.

Ninus. J'ai déjà remarqué que la plupart des auteurs profanes le regardent comme le premier fondateur de l'empire des Assyriens, et par cette raison lui attribuent une grande partie des actions de Nemrod ou Bélus, son père.

Dans le dessein qu'il avoit de porter au loin ses conquêtes (Diod. l. 2, p. 90-95), il commença par se préparer des troupes et des officiers capables de seconder ses desseins. Soutenu du puissant secours des Arabes ses voisins, il se mit en campagne, et, dans l'espace de dix-sept ans, fit la conquête d'une infinité de pays, depuis l'Égypte jusqu'à l'Inde et la Bactriane, qu'il n'osa pas encore attaquer.

A son retour, avant que d'entreprendre de nouvelles conquêtes, il voulut immortaliser son nom par l'établissement d'une ville qui répondit à la grandeur de sa puissance : il l'appela Ninive, et la bâtit sur le bord oriental du Tigre *. Peut-être ne fit-il qu'achever l'ouvrage que son père avoit commencé. Son dessein, dit Diodore, fut de rendre Ninive la plus grande et la plus célèbre ville du monde, et d'ôter à ceux qui viendroient après lui l'espérance et le moyen d'en bâtir jamais une pareille. Et il ne fut point trompé dans ses vues :

* Diodore dit que ce fut sur le bord de l'Euphrate, et en parle ainsi en plusieurs endroits ; mais il se trompe.

car jamais ville n'a eu tant d'étendue que celle-ci. Elle avoit cent-cinquante stades (7 lieues et demie) de longueur, sur quatre-vingt-dix stades (4 lieues et demie) de largeur; et par conséquent elle faisoit un carré long. Elle avoit de circuit quatre cent quatre-vingts stades, qui font vingt-quatre lieues. De-là vient que dans Jonas il est dit que *Ninive étoit une grande ville qui avoit trois jours de chemin* (Jon 3, 3), ce qui peut s'entendre de son circuit. Les murs ** avoient cent pieds de hauteur, et une épaisseur si considérable, qu'on pouvoit y conduire à l'aise trois chars de front. Ils étoient revêtus et fortifiés de quinze cents tours, hautes de deux cents pieds.

Après avoir achevé ce grand ouvrage, il reprit son expédition contre les Bactriens. Son armée, au rapport de Ctésias, étoit de dix-sept cent mille hommes de pied, de deux cent mille chevaux, et de près de seize mille chariots armés de faux. Diodore ajoute que cela ne doit pas paroître incroyable, puisque, pour ne point parler des armées innombrables de Darius et de Xercès, sous Denys le tyran, la seule ville de Syracuse mettoit sur pied six-vingt mille hommes d'infanterie, et douze mille de cavalerie, sans compter quatre cents vaisseaux bien équipés : et que, peu de temps avant

* Il est difficile de croire qu'il n'y ait pas de l'exagération dans ce que dit ici Diodore de l'étendue de Ninive. C'est ce qui a porté plusieurs savans à diminuer l'évaluation du stade de près de la moitié, en mettant quinze stades pour le mille romain, au lieu qu'on n'en met ordinairement que huit.

Annibal, l'Italie, en comptant les citoyens et les alliés, pouvoit armer près d'un million d'hommes. Ninus se rendit maître d'un grand nombre de villes, et enfin s'attacha au siége de Bactre, capitale du pays. Il y auroit peut-être vu échouer tous ses efforts, sans le secours et l'industrie de Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers, laquellle étoit d'un courage extraordinaire, et n'avoit rien de la foiblesse de son sexe. Elle étoit née à Ascalon, ville de Syrie. Je ne crois pas devoir rapporter ici ce que Diodore raconte de sa naissance et de la manière miraculeuse dont elle fut nourrie par des colombes, cet historien même regardant tout ce récit comme fabuleux. Sémiramis fournit à Ninus le moyen d'attaquer et de prendre la citadelle, et par-là de se rendre maître de la ville, où il trouva des trésors immenses. Le mari de Sémiramis s'étant donné la mort à lui-même, pour prévenir l'effet des terribles menaces du roi, qui avoit conçu une violente passion pour sa femme, il l'épousa.

De retour à Ninive, il en eut un fils qu'il nomma Ninyas. Bientôt après, il mourut et laissa à la reine le gouvernement du royaume. Elle lui éleva un superbe tombeau, qui subsista encore long-temps après la ruine de Ninive.

Je ne trouve nulle vraisemblance à ce que disent quelques auteurs (Plut. in Moral. p. 753) de la manière dont Sémiramis monta sur le trône. Si on les en croit, sûre des grands de l'état que ses bienfaits ou ses promesses lui avoient attachés, elle supplia son mari avec les plus vives instances

de vouloir bien lui confier pour cinq jours la puissance souveraine. Il se rendit à ses prières, et toutes les provinces de l'empire eurent ordre d'obéir à Sémiramis. On n'exécuta cet ordre que trop exactement pour l'infortuné Ninus, qui fut mis à mort ou sur-le-champ même, ou après quelques années de prison.

SÉMIRAMIS. Cette princesse ne songeoit qu'à immortaliser son nom (Diod. l. 2, p. 95) et à couvrir la bassesse de sa naissance par la grandeur de ses entreprises. Elle se proposa de surpasser en magnificence ses prédécesseurs, et bâtit * Babylone, ayant employé à la construction de cette ville superbe deux millions d'hommes qu'elle ramassa de toutes les parties de son vaste empire. Quelques-uns de ses successeurs s'appliquèrent encore à orner et à embellir cette ville par de nouveaux ouvrages. Je les réunirai tous ici pour en donner d'abord une idée plus juste et plus suivie.

Les principaux ouvrages qui ont rendu Babylone si fameuse sont les murailles de la ville, les quais et le pont, le lac, les digues et les canaux faits pour la décharge du fleuve, les palais et les jardins suspendus, enfin le temple de Bel : ouvrages d'une magnificence qu'on a peine à comprendre. M. Prideaux a traité cette matière avec

* On ne doit pas être surpris de voir que la fondation d'une même ville soit attribuée à différentes personnes. C'est un langage assez commun, même dans les auteurs profanes, de dire qu'un prince a bâti une ville, soit qu'il l'ait fondée le premier, soit qu'il l'ait embellie et augmentée.

beaucoup d'étendue et d'érudition : je n'ai presque fait ici que le copier ou l'abréger.

I. *Les murailles.* Babylone étoit située dans une vaste plaine dont le terroir étoit extrêmement gras et fertile (Herod. l. 1, c. 178-180. — Diod. l. 2, p. 95-96. — Q. Curt. l. 5, c. 1). Ses murailles étoient d'une grandeur prodigieuse. Elles avoient cinquante coudées d'épaisseur, qui font douze toises et demie ; deux cents de hauteur, qui font cinquante toises, et quatre cent quatre-vingts stades de circuit, qui font vingt-quatre lieues. Elles formoient un carré parfait, dont chaque côté étoit de six vingts stades, c'est-à-dire de six lieues. Elles étoient toutes bâties de larges briques cimentées de bitume, liqueur épaisse et glutineuse qui sort de terre dans ce pays-là, qui lie plus fortement que le mortier, et qui devient beaucoup plus dur que la brique ou la pierre à qui elle sert de ciment.

Ces murailles étoient entourées d'un vaste fossé rempli d'eau et revêtu de briques des deux côtés. La terre qu'on en avoit tirée en le creusant avoit été employée à faire les briques dont les murailles étoient construites.

Chaque côté de ce grand carré avoit vingt-cinq portes d'airain massif, ce qui en tout en faisoit cent : d'où vient que lorsque Dieu promit à Cyrus la conquête de Babylone, il lui dit : *Je marcherai devant vous et je romprai les portes d'airain* (Isai. 45, 2). Entre ces portes et aux angles de chaque carré, il y avoit plusieurs tours élevées de dix pieds plus haut que les murailles.

Des vingt-cinq portes de chaque côté du carré partoient autant de rues qui aboutissoient aux portes du côté opposé, de sorte qu'il y avoit en tout cinquante rues qui se coupoient à angles droits. Elles étoient bordées de maisons qui avoient trois ou quatre étages, et dont le devant étoit orné de toutes sortes d'embellissemens. Ces maisons n'étoient point contigües (Q. Curt. l. 5, c. 1), ayant de chaque côté un vide qui les séparoit les unes des autres, et on avoit laissé aussi une grande distance entre elles et les murs de la ville. Ainsi Babylone étoit plus grande en apparence qu'en réalité, près de la moitié de la ville étant occupée par des jardins et par des terres qu'on labouroit et qu'on ensemençoit, comme nous l'apprend Quinte-Curce.

II. *Quais et pont.* Une branche de l'Euphrate traversoit cette grande ville du nord au midi (Herod. l. 1, c. 180 et 186. — Diod. l. 2, p. 96). On bâtit de chaque côté de la rivière, pour lui servir de quai, une grande muraille de brique et de bitume, de la même épaisseur que les murs de la ville. On y mit des portes d'airain vis-à-vis de toutes les rues qui coupoient le fleuve, avec des descentes qui y conduisoient, et dont les habitans avoient accoutumé de se servir pour passer en bateau d'un bord à l'autre, n'ayant pas d'autre passage sur le fleuve avant que le pont eut été construit. Ces portes étoient ouvertes pendant le jour, mais la nuit on les tenoit fermées.

Le pont ne le cédoit pour la beauté à aucun des

autres ouvrages. Il avoit un stade*, c'est-à-dire cent quatre toises de long sur trente pieds de large. Les arches étoient bâties de grosses pierres qu'on avoit liées ensemble avec des chaînes de fer et du plomb fondu. Lorsqu'il s'étoit agi de le construire, on avoit détourné le cours du fleuve et mis son lit à sec, pour d'autres raisons encore, comme je le dirai bientôt : et comme tout étoit préparé de loin, le pont fut construit pendant cet intervalle, aussi-bien que les quais dont j'ai parlé.

III. *Lac, digues, canaux faits pour la décharge du fleuve.* Ces travaux, objets de l'admiration des plus habiles connoisseurs, avoient encore plus d'utilité que de magnificence. A l'approche de l'été (Strab. l. 16, p. 740. — Plin. l. 5, c. 26), le soleil venant à fondre les neiges des montagnes d'Arménie, il en naît une grande crue d'eaux dans les mois de juin, juillet et août, qui, se jetant dans l'Euphrate, lui font franchir ses bords dans cette saison, de la même manière que le Nil se déborde en Egypte. Comme la ville et le pays en souffroient beaucoup de dommage (Abyd. apud Euseb. Præp. evang. l. 9), pour y remédier, on fit tirer fort haut au-dessus de la ville deux canaux artificiels, pour détourner ces eaux débordées dans le Tigre, avant qu'elles fussent parvenues à Babylone.

* Diodore dit que ce pont avoit cinq stades de longueur, ce qui fait un quart de lieue : mais cela ne peut être, puisque l'Euphrate n'avoit qu'un stade de largeur, selon Strabon, l. 16, p. 738.

Afin que le pays fût encore plus en sûreté contre les inondations (Abyd. ib. — Herod. l. 1, c. 185), on fit construire une prodigieuse digue de brique cimentée de bitume, des deux côtés du fleuve, pour le retenir dans son lit, laquelle s'étendoit depuis la tête des canaux artificiels jusques à la ville, et un peu au-dessous.

Pour faciliter la construction de la plupart des ouvrages dont nous avons parlé, il avoit fallu détourner le cours de la rivière. On avoit, pour cela, creusé à l'occident de Babylone un grand lac, qui, selon Hérodote, avoit quatre cent vingt stades en carré, c'est-à-dire vingt et une lieues, et trente cinq pieds de profondeur, ou, selon Mégasthène, soixante quinze pieds. Le fleuve fut conduit tout entier dans ce vaste lac, par un canal qu'on avoit coupé à son bord occidental : et lorsque tous les ouvrages furent finis, on le fit rentrer dans son lit ordinaire. Cependant, de peur que l'Euphrate, dans le temps de ses crues, n'inondât la ville par les portes qui y conduisoient, on conserva le lac avec son canal. L'eau qui y étoit conduite et reçue dans le temps des débordemens, y étoit conservée comme dans un réservoir commun, d'où on la tiroit, par le moyen des écluses, dans les temps convenables pour arroser les terres voisines. Ce lac servoit donc en même temps à défendre le pays contre les inondations et à le fertiliser. Je rapporte ce qu'ont dit les anciens des merveilles de Babylone : mais il y en a que j'ai de la peine à concevoir; et de ce nombre est la vaste étendue du lac que je viens de décrire.

Bérose, Mégasthène, et Abydène, cités par Joseph et par Eusèbe, font Nabuchodonosor auteur de presque tous ces ouvrages : mais Hérodote attribue le pont, les deux quais de la rivière et le lac, à Nitocris, belle-fille de ce monarque. Peut-être que Nitocris mit la dernière main à ce que son beau-père avoit laissé imparfait à sa mort, ce qui lui a valu chez cet historien l'honneur de toute l'entreprise.

IV. *Palais. Jardins suspendus.* Aux deux extrémités du pont, il y avoit deux palais (Diod. l. 2, p. 96 et 97), qui communiquoient ensemble par une voûte qu'on avoit construite sous le lit du fleuve pendant qu'il étoit à sec. Le vieux palais des rois de Babylone, situé au côté oriental du fleuve, avoit trente stades de circuit, c'est-à-dire une lieue et demie. Tout près de là étoit le temple de Bel, dont nous parlerons bientôt. Le nouveau palais, situé vis-à-vis de l'autre, au côté occidental du fleuve, avoit soixante stades de circuit, qui font trois lieues. Il étoit environné d'une triple enceinte de murailles, séparées l'une de l'autre par un espace assez considérable. Ces murailles, aussi-bien que celles de l'autre palais, étoient embellies d'une infinité de sculptures, qui représentoient au naturel toutes sortes d'animaux. On y voyoit surtout une chasse où Sémiramis, de dessus son cheval, lançoit un javelot contre un léopard, et où Ninus, son mari, perçoit un lion.

Dans ce dernier palais étoient ces jardins suspendus si renommés parmi les Grecs (Diod. p. 98-99. — Strab. l. 16, p. 738. — Curt. l. 5,

c. 1). Ils formoient un carré, dont chaque côté avoit quatre cents pieds. Ils étoient élevés, et formoient plusieurs larges terrasses, posées en forme de théâtre, dont la plus haute égaloit la hauteur des murs de la ville. On montoit d'une terrasse à l'autre par un escalier large de dix pieds. La masse entière étoit soutenue par de grandes voûtes bâties l'une sur l'autre, et fortifiées d'une muraille de vingt-deux pieds d'épaisseur, qui l'entouroit de toutes parts. Sur le sommet de ces voûtes, on avoit posé de grandes pierres plates de seize pieds de long, et de quatre de large. On avoit mis par-dessus une couche de roseaux enduits d'une grande quantité de bitume, sur laquelle il y avoit deux rangs de brique liés fortement ensemble avec du mortier. Tout cela étoit couvert de plaques de plomb; et sur cette dernière couche étoit posée la terre du jardin. Ces plate-formes avoient été ainsi construites afin que l'humidité de la terre ne perçât point en bas, et ne s'écoulât point au travers des voûtes. La terre qui avoit été jetée étoit si profonde, que les plus grands arbres pouvoient y prendre racine. Aussi toutes les terrasses en étoient-elles couvertes, aussi-bien que de toute sorte de plantes et de fleurs propres à embellir un lieu de plaisance. Sur la plus haute terrasse il y avoit une pompe qui ne paroissoit point, par le moyen de laquelle on tiroit en haut l'eau de la rivière, et on en arrosoit de là tout le jardin. On avoit ménagé, dans l'espace qui séparoit les voûtes sur lesquelles étoit appuyé tout l'édifice, de

grandes et de magnifiques salles, qui étoient fort éclairées, et avoient une vue très-agréable.

Amytis, femme de Nabuchodonosor, ayant été élevée dans la Médie (Beros. apud Joseph. cont. App. l. 1, c. 6), dont Astyage son père étoit roi, s'étoit beaucoup plue aux montagnes et aux forêts de ce pays là; et comme elle souhaitoit d'avoir à Babylone quelque chose de semblable, Nabuchodonosor, pour lui complaire, fit construire ce prodigieux édifice. Diodore dit à peu près la même chose, mais ne nomme point les personnes.

V. *Temple de Bel.* Un des grands ouvrages qui fût à Babylone, étoit le temple de Bel (Herod. l. 1, c. 181. — Diod. l. 2, p. 98. — Strab. l. 16, p. 738). J'ai déjà dit qu'il étoit situé près du vieux palais. Ce qu'il avoit de plus remarquable, étoit une tour prodigieuse qui étoit au centre de cet édifice, bâtie en carré, laquelle, selon Hérodote, avoit un stade (plus de cent quatre toises) de longueur sur autant de largeur, et, selon Strabon, un stade aussi de hauteur. Elle consistoit en huit tours bâties l'une sur l'autre, qui alloient toujours en diminuant: c'est pourquoi Strabon lui donne le nom de pyramide. On prétend et on démontre que cette tour surpassoit beaucoup en hauteur la plus grande des pyramides d'Egypte. C'est ce qui donne un juste lieu de croire, comme Bochard l'assure (Phaleg. part. 1, l. 1, c. 9), que c'est la même qui fut bâtie lors de la confusion des langues: d'autant plus que les auteurs profanes remarquent qu'elle fut toute bâtie de brique et de

bitume, comme l'écriture le dit de la tour de Babel. On y montoit par des degrés qui alloient en tournant par le dehors, ce qui signifie peut-être une rampe douce prise dans l'épaisseur du mur, laquelle, tournoyant huit fois avant que d'arriver au sommet, formoit une apparence de huit tours posées l'une sur l'autre. On y avoit pratiqué plusieurs grandes chambres, avec des voûtes soutenues par des piliers.

Au sommet de la tour il y avoit une espèce d'observatoire, par le secours duquel les Babyloniens s'étoient rendus habiles en astronomie plus qu'aucune autre nation, et y avoient fait en peu de temps les grands progrès que l'histoire leur attribue.

Mais cette tour étoit principalement destinée au culte du dieu Bel ou Baal, et à celui de plusieurs autres divinités. Il y avoit pour cette raison plusieurs chapelles en différens endroits de la tour. Les richesses de ce temple en statues, tables, encensoirs, coupes, et autres vases sacrés, le tout d'or massif, étoient immenses. Parmi ces statues il y en avoit une de quarante pieds de haut, qui seule pesoit mille talens babyloniens.

Le talent babylonien, selon Pollux, dans son *Onomasticon*, vaut 7000 dragmes attiques; et par conséquent un sixième plus que le talent attique, qui n'en vaut que 6000.

Selon le dénombrement que fait Diodore des richesses renfermées dans ce temple, la somme totale est de 6300 talens d'or babyloniens.

Le sixième de 6300 est 1050; par conséquent

6300 talens d'or babyloniens valent 7350 talens d'or attique.

Or 7350 talens attiques d'argent valent 22050000 livres, c'est-à-dire vingt-deux millions cinquante mille livres.

Comme nous mettons pour les anciens la proportion de l'or à l'argent de dix à un, 7350 talens attiques d'or doivent valoir 220500000 livres, c'est-à-dire deux cent vingt millions cinq cent mille livres.

Ce temple subsistoit encore au temps de Xerxès. Ce prince, à son retour de son expédition contre la Grèce, le démolit entièrement, après en avoir enlevé les trésors immenses. Alexandre, quand il fut revenu des Indes à Babylone, forma le dessein de le rebâtir : et d'abord il employa dix mille hommes pour nettoyer la place et en écarter les ruines. Mais étant mort deux ans après, l'entreprise cessa.

Tels étoient les principaux ouvrages qui ont rendu Babylone si fameuse. Ils sont la plupart attribués par les auteurs profanes à Sémiramis, dont il est temps que nous reprenions l'histoire.

Après qu'elle eut achevé tous ces grands ouvrages (Diod. lib. 2, p. 100-108), elle crut devoir parcourir toutes les parties de son empire, et elle laissa partout des marques de sa magnificence par de superbes bâtimens qu'elle construisit, soit pour la commodité, soit pour l'ornement des villes, s'appliquant surtout à faire conduire de l'eau par des aqueducs dans des lieux qui en manquoient, et à rendre aisées les grandes routes en perçant

des montagnes, en comblant des vallées. Du temps de Diodore, on voyoit encore en plusieurs endroits des monumens qui portoient son nom.

Il paroit qu'elle avoit une grande autorité sur les peuples (Val. Max. lib. 9, c. 3), puisque sa présence seule étoit capable d'arrêter une sédition. Un jour, pendant qu'elle étoit à sa toilette, on vint lui annoncer qu'il y avoit quelque mouvement dans la ville. Elle partit sur-le-champ la tête demi coiffée, et ne revint point que le trouble ne fût entièrement apaisé. On lui érigea une statue où elle paroissoit dans cette même attitude et cet état négligé qui ne l'avoit point empêché de voler à son devoir.

Non contente de la vaste étendue d'états que son mari lui avoit laissés, elle fit la conquête d'une grande partie de l'Ethiopie. Pendant qu'elle étoit dans ce pays, elle eut la curiosité de visiter le temple de Jupiter Ammon, pour savoir de l'oracle quand sa vie finiroit. Il lui fut répondu, si l'on en croit Diodore, que ce seroit lorsque son fils Ninyas lui dresseroit des embûches, et qu'après sa mort une partie de l'Asie lui rendroit des honneurs divins.

Sa grande et dernière expédition fut contre les Indes. Elle amassa dans cette vue des troupes innombrables de toutes les provinces de son empire Le rendez-vous fut à Bactre. Comme la force des Indiens consistoit principalement dans le grand nombre d'éléphans qu'ils avoient, elle fit accommoder des chameaux en forme d'éléphans, dans l'espérance de tromper ainsi les ennemis. On dit

que Persée, long-temps après, en fit autant contre les Romains. Mais cet artifice ne leur réussit ni à l'un ni à l'autre. Le roi des Indes, ayant appris qu'elle approchoit, lui envoya des ambassadeurs pour lui demander qui elle étoit, et de quel droit, sans avoir reçu de lui aucune injure, elle venoit de gaieté de cœur attaquer ses états; et il ajoutoit que son audace seroit bientôt punie comme elle le méritoit. Dites à votre maître, répondit-elle, que dans peu je lui ferai savoir moi-même qui je suis. Elle s'avance aussi-tôt vers le fleuve qui donne son nom au pays (l'Inde). Elle avoit fait préparer un grand nombre de barques. Le passage lui en fut long-temps disputé: mais après un sanglant combat, elle mit les ennemis en fuite. Plus de mille barques de leur côté furent coulées à fond, et elle fit sur eux plus de cent mille prisonniers. Animée par cet heureux succès, elle avança aussi-tôt dans le pays, ayant laissé soixante mille hommes pour garder le pont de bateaux qu'elle avoit fait construire. C'est ce que demandoit le roi, qui exprès avoit pris la fuite, afin de lui donner lieu de s'engager dans l'intérieur du pays. Quand il l'y crut assez avancée, il tourna face. Alors se donna un second combat plus sanglant encore que le premier. Les faux éléphans ne soutinrent pas long-temps le choc des véritables. Ceux-ci mirent l'armée en déroute, écrasant tout ce qu'ils rencontroient. Sémiramis fit ce qu'elle put pour rallier et ranimer ses troupes, mais inutilement. Le roi, la voyant dans la mêlée, s'avança contre elle, et la blessa en deux endroits, mais sans que

ses plaies fussent mortelles. La vitesse de son cheval la déroba à la poursuite des ennemis. Comme on couroit en foule vers le pont pour repasser le fleuve, le désordre et la confusion, inévitables dans de telles conjonctures, y firent périr un grand nombre de troupes. Quand elle eut mis en sûreté celles qui avoient pu se sauver, elle rompit le pont, et par-là arrêta les ennemis, à qui le roi, pour obéir à un oracle, avoit defendu de poursuivre plus loin Sémiramis, et de passer le fleuve. Cette princesse, ayant fait à Bactre l'échange des prisonniers, retourna dans ses états, y ramenant à peine le tiers de son armée, qui, selon Ctésias, étoit de trois cent mille hommes de pied, et de cinquante mille chevaux, sans compter les chameaux et les chars armés en guerre, dont le nombre étoit très-considérable. Elle est la seule, et Alexandre après elle, qui ait osé porter la guerre au-delà du fleuve de l'Inde.

Je ne puis pas n'être point frappé d'une difficulté que l'on peut faire sur tout ce que j'ai rapporté d'extraordinaire de Ninus et de Sémiramis, qui paroît ne pouvoir guère convenir à des temps si proches du déluge : je veux dire cette multitude de troupes, cette nombreuse cavalerie, ces chars armés de faux; ces trésors immenses d'or et d'argent, qui sentent plus les temps postérieurs ; et il en faut dire autant de la magnificence des bâtimens qui leur sont attribués. Il y a bien de l'apparence que les historiens grecs, qui sont venus tant de siècles après, trompés par la ressemblance des noms, par l'ignorance des dates, et par quel-

ques rapports des événemens, ont pu attribuer à des princes anciens ce qui appartenoit aux rois postérieurs, et changer un seul des exploits et des entreprises qui doivent être partagés successivement entre plusieurs.

Sémiramis, quelque temps après son retour, découvrit que son fils lui dressoit des embûches, et qu'un de ses principaux officiers s'étoit offert à lui prêter son ministère. Elle se ressouvint alors de l'oracle de Jupiter Ammon; et avertie que la fin de sa course approchoit, sans faire souffrir aucune peine à cet officier qu'elle avoit arrêté, elle abdiqua volontairement l'empire, remit le gouvernement entre les mains de son fils, et se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir bientôt des honneurs divins, comme l'oracle le lui avoit promis. En effet, on dit qu'elle fut honorée par les Assyriens comme une divinité sous la forme d'une colombe. Elle avoit vécu soixante-deux ans, dont elle en avoit régné quarante-deux.

On peut voir dans les mémoires de l'académie des belles-lettres (t. 3, p. 343, etc.) deux savantes dissertations sur l'empire des Assyriens, et en particulier sur le règne et les actions de Sémiramis.

Ce que dit Justin (lib. 1, cap. 2) de Sémiramis, qu'après la mort de son mari, n'osant ni remettre l'empire à son fils qui étoit encore trop jeune, ni s'en charger elle-même ouvertement, elle gouverna sous le nom et sous l'habit de Ninyas; et qu'après avoir régné de la sorte pendant plus de quarante ans, devenue passionnée pour son

propre fils, elle voulut le porter au crime, et en fut tuée : tout cela, dis-je, est tellement destitué de toute vraisemblance, que je croirois perdre le temps, si j'entreprenois de le réfuter. Il faut pourtant avouer que presque tous les auteurs qui ont parlé de Sémiramis ne nous donnent pas une idée fort avantageuse de la pureté de ses mœurs.

Je ne sais si le règne éclatant de cette princesse n'a pas en partie engagé Platon à soutenir, dans ses livres de la République (l. 5, p. 451-457), que les femmes, aussi-bien que les hommes, doivent être admises au maniement des affaires publiques, à la conduite des guerres, au gouvernement des états ; et, par une conséquence nécessaire, qu'on doit les appliquer aux mêmes exercices dont on fait usage par rapport aux hommes pour leur former le corps et l'esprit. Il n'excepte pas même de ces exercices ceux où la coutume étoit de combattre entièrement nus, prétendant que les femmes seroient suffisamment vêtues et couvertes de leur vertu (1).

On est surpris avec raison de voir un philosophe, d'ailleurs si éclairé, renoncer si ouvertement aux maximes les plus communes et les plus naturelles de la modestie et de la pudeur, vertus qui font le principal ornement du sexe, et insister si fortement sur un principe auquel, pour le réfuter, il suffiroit d'opposer la pratique constante

(1) Ἐπείπερ ἀρετὴν ἀντὶ ἱματίων ἀμφιέσονται.

de tous les siècles et de presque tous les peuples de la terre.

Aristote (de Curâ rei famil. l. 1, c. 3), plus habile en cela que Platon son maître, sans donner atteinte en aucune sorte au solide mérite et aux qualités essentielles du sexe, a marqué avec sagesse la différente destination de l'homme et de la femme par la différence des qualités du corps et de l'esprit que l'auteur même de la nature a mise entre eux, en donnant à l'un une force de corps et une intrépidité d'âme qui le mettent en état de supporter les plus dures fatigues et d'affronter les plus grands dangers; et donnant à l'autre, au contraire, une complexion foible et délicate, accompagnée d'une douceur naturelle et d'une modeste timidité, qui la rendent plus propre à une vie sédentaire, et qui la portent à se renfermer dans l'intérieur de la maison et dans les soins d'une industrieuse et prudente économie.

Xénophon (de administr. domest. p. 839) pense comme Aristote; et pour relever les travaux de la femme qui se renferme dans l'enceinte de la maison, il la compare agréablement à l'abeille-mère, appelée ordinairement le roi des abeilles, qui seule gouverne toute la ruche et en a l'intendance; qui distribue les emplois, qui anime les travaux, qui préside à la construction des petites cellules, qui veille à la nourriture et à la subsistance de sa nombreuse famille, qui règle la quantité de miel destinée à cet usage, et qui régulièrement, dans les temps marqués, envoie en colonie au-dehors

les nouveaux essaims pour décharger la ruche. Il remarque, comme Aristote, la différence de constitution et d'inclinations que l'auteur de la nature a mise avec dessein dans l'homme et dans la femme, pour leur marquer ainsi à l'un et à l'autre leur destination particulière et les fonctions qui leur sont propres.

Ce partage, loin d'avilir et de dégrader la femme, l'élève et l'honore véritablement, en lui confiant une espèce d'empire et de gouvernement domestique qui ne s'exerce que par la douceur, la raison, l'équité et le bon esprit; et en lui donnant lieu souvent de cacher et de mettre en sûreté les plus rares et les plus estimables qualités sous le précieux voile de la modestie et de l'obéissance. Car, il faut l'avouer de bonne foi, il s'est rencontré dans tous les temps et dans toutes les conditions des femmes qui, par un mérite solide, se sont élevées au-dessus de leur sexe; comme il y a eu une infinité d'hommes qui ont déshonoré le leur par leurs défauts. Mais ce sont des cas particuliers qui ne font point la règle, et qui ne doivent point prévaloir contre une destination fondée dans la nature et prescrite par le créateur même.

Ninyas. Ce prince ne ressembla en rien à ceux dont il avoit reçu la vie, et sur le trône desquels il étoit assis. Uniquement occupé de ses plaisirs, il se tenoit toujours renfermé dans le palais, et se montroit rarement aux peuples. Pour les contenir dans le devoir, il avoit toujours à Ninive un certain nombre de troupes réglées (Diod. l. 2, p. 108); que les différentes provinces de son empire lui

fournissoient pour un an seulement, après quoi un pareil nombre d'autres troupes leur succédoit aux mêmes conditions; et il mettoit à leur tête un chef de la fidélité duquel il étoit bien assuré. Il en usoit ainsi, pour ne point laisser le temps aux officiers de gagner le cœur des soldats et de tramer des conspirations contre lui.

Ses successeurs, pendant trente générations, suivirent son exemple, et enchérirent encore sur sa nonchalance. Leur histoire est absolument inconnue, et il n'en reste point de traces.

An. M. 2092. Av. J. C. 1912. = Du temps d'Abraham, l'écriture parle d'Amraphel, roi de Sennaar, pays où étoit située Babylone, qui suivit avec deux autres princes Chodorlahomor, roi des Élamites, dont il étoit peut-être tributaire, dans la guerre que ce dernier porta contre cinq rois du pays de Chanaan.

An. M. 2513. Av. J. C. 1491. = C'est sous le gouvernement de ces rois fainéans que Sésostris, roi d'Égypte, poussa si loin ses conquêtes dans l'Orient. Mais comme elles furent de peu de durée, et peu soutenues par ses successeurs, elles laissèrent l'empire des Assyriens dans son premier état.

An. M. 2820. Av. J. C. 1184. = Platon (de Leg. l. 3, p. 685), curieux observateur des antiquités, fait le royaume de Troie, du temps, de Priam une dépendance de l'empire des Assyriens; et Ctésias dit que Teutamus, le vingtième des rois qui succédèrent à Ninyas, envoya un corps considérable de troupes au secours des Troyens, sous la conduite

de Memnon, fils de Tithonus, dans un temps où l'empire des Assyriens avoit déjà duré plus de mille ans, ce qui s'accorde parfaitement avec la date où j'en ai mis la fondation. Mais le silence d'Homère sur le nom d'un peuple si puissant, et qui devoit être fort connu, fait révoquer ce fait en doute; et il faut avouer que tout ce qui regarde le temps de l'histoire ancienne des Assyriens souffre de grandes difficultés, dans lesquelles mon plan me dispense d'entrer.

An. M. 3233. Av. J. C. 771. = Phul. L'écriture nous apprend que Phul (4. Reg. 15, 19), roi des Assyriens, étant venu dans la terre d'Israël, Manahem, roi des dix tribus, lui donna mille talens d'argent, afin qu'il le secourût, et qu'il affermît son règne.

On croit que ce Phul est le roi de Ninive qui fit pénitence avec tout son peuple à la prédication de Jonas.

On le croit aussi père de Sardanapale, dernier roi des Assyriens, appelé, selon la coutume des Orientaux, Sardan-Phul, c'est-à-dire, Sardan fils de Phul.

Sardanapale. Il surpassa tous ses prédécesseurs en luxe, en mollesse, en lâcheté (Diod. l. 2, p. 109-115. — Athen. l. 12, p. 529-530. — Justin. l. 1, c. 3). Il ne sortoit point de son palais et passoit sa vie au milieu d'une troupe de femmes, habillé et fardé comme elles, et s'occupant comme elles à filer. Il faisoit consister son bonheur et sa gloire à posséder des trésors immenses, à être toujours dans les festins, et à prendre sans cesse les

divertissemens les plus honteux et les plus criminels. Il ordonna qu'on mît sur son tombeau deux vers qui signifioient qu'il emportoit avec lui tout ce qu'il avoit mangé et tout ce qu'il s'étoit procuré de plaisirs, mais qu'il laissoit tout le reste :

Hæc habeo quæ edi, quæque exsaturata libido
Hausit : at illa jacent multa et præclara relicta (1);

épitaphe, remarque Aristote, digne d'un pourceau.

Arbace, gouverneur des Mèdes, qui avoit trouvé le moyen de pénétrer dans le palais, et qui avoit vu de ses yeux Sardanapale au milieu de son infâme sérail, outré d'un tel spectacle, et ne pouvant souffrir que tant de gens de courage fussent soumis à un prince plus mou et plus efféminé que les femmes mêmes, forma contre lui une conspiration. Bélésis, gouverneur de Babylone, et beaucoup d'autres entrèrent dans ses vues. Au premier bruit de cette révolte, le roi se cacha dans le fond de son palais. Obligé ensuite de se mettre en campagne avec quelques troupes qu'il avoit ramassées, il fut vaincu et poursuivi jusqu'aux portes de Ninive, où il s'enferma, dans l'espérance que les révoltés ne pourroient jamais venir à bout de pren-

(1) Κεῖν' ἔχω ὅσσ' ἔφαγον, καὶ ἐφύβρισα, καὶ μετ' ἔρωτος τέρπν' ἔπαθον· τὰ δὲ πολλὰ καὶ ὄλβια πάντα λέλειπται. Quid aliud, inquit Aristoteles, in bovis, non in regis sepulcro inscriberes? Hæc habere se mortuum dicit, quæ ne vivus quidem diutiùs habebat, quàm fruebatur. (Cic. Tusc. Quæst. l. 5, n. 101.)

dre une ville si bien fortifiée et munie de vivres pour un temps considérable. En effet, le siége traîna fort en longueur. Un ancien oracle avoit déclaré que Ninive ne pourroit jamais être prise, à moins que le fleuve ne devînt ennemi de la ville. Ces dernières paroles, où Sardanapale voyoit de l'impossibilité, le mettoient en repos. Mais quand il vit que le Tigre, en se débordant avec violence, avoit abattu vingt stades (une lieue) du mur, et ouvert un passage aux ennemis, il comprit le sens de l'oracle et se crut perdu. Il voulut au moins finir par une mort qui, selon lui, couvriroit la honte de sa vie molle et efféminée. Il avoit fait préparer dans le palais un bûcher (an. m. 5257. av. J. C. 747) : il s'y brûla, lui, ses eunuques, ses femmes et tous ses trésors. Athénée fait monter ces trésors à mille myriades de talens d'or, et dix fois autant de talens d'argent ; ce qui, sans compter tout le reste, monteroit à des sommes incroyables. *Myriade* signifie dix mille. Une seule myriade de talens vaut trente millions. On se perd ici en voulant évaluer la somme entière : ce qui me fait croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce calcul d'Athénée, mais ce qui laisse pourtant entrevoir que ces trésors étoient immenses.

Plutarque (p. 333 et 336), dans le second des traités qu'il a consacrés à la louange d'Alexandre-le-Grand, où il examine en quoi consiste la véritable grandeur des princes, après avoir montré qu'elle ne peut venir que de leur mérite personnel, le prouve par des exemples bien différens tirés de l'histoire des Assyriens que nous venons de rap-

porter. Sémiramis et Sardanapale, dit-il, possédoient le même royaume. C'étoient pour l'un et pour l'autre mêmes peuples, même étendue de pays, mêmes revenus, mêmes forces, même nombre de troupes ; mais ce n'étoient pas mêmes caractères, ni mêmes vues. Sémiramis, s'élevant au-dessus de son sexe, bâtissoit de superbes villes, équippoit des flottes, armoit des légions, subjuguoit les peuples voisins, pénétroit dans l'Arabie et l'Éthiopie, et portoit ses armes victorieuses jusqu'aux extrémités de l'Asie, répandant partout la terreur et la consternation : mais Sardanapale, comme s'il eût entièrement renoncé à son sexe, passoit toute sa vie dans le fond de son palais, environné continuellement d'une troupe de femmes dont il avoit pris l'habit, et encore plus les mœurs, maniant comme elles le fuseau et la quenouille, ne sachant et ne faisant autre chose que filer, manger, boire et se livrer aux plaisirs les plus infâmes. Aussi après sa mort, lui érigea-t-on une statue où il étoit représenté dans l'attitude d'un homme qui danse, et on y mit une inscription dans laquelle il apostrophe ainsi le passant : *Mange* (1), *bois, divertis-toi bien : tout le reste n'est rien ;* inscription bien conforme à celle que nous avons vu qu'il avoit ordonné lui-même que l'on mît sur son tombeau.

Plutarque juge ici de Sémiramis comme le font presque tous les historiens profanes de la gloire

(1) Ἔσθιε, πῖνε, ἀφροδισίαζε· τἄλλα δὲ οὐδέν.

des conquérans. Mais, à juger sainement des choses, l'ambition effrénée de cette reine est-elle bien moins condamnable que la mollesse de Sardanapale? Lequel des deux a fait le plus de mal au genre humain?

Il ne doit pas paroître étonnant de voir finir l'empire des Assyriens sous un tel prince : ce fut sans doute après avoir passé par beaucoup d'accroissemens, d'affoiblissemens et de révolutions qui sont ordinaires aux états, et même aux plus grands, pendant la suite de plusieurs siècles. Celui-ci avoit duré plus de quatorze cent cinquante ans.

Des débris de ce vaste empire se formèrent trois grands royaumes : celui des Mèdes, qu'Arbace, le principal chef de la conjuration, rétablit dans leur liberté; celui des Assyriens de Babylone, qui fut donné à Bélésis, qui en étoit gouverneur; enfin celui des Assyriens de Ninive, dont le premier roi se fit appeler Ninus le jeune.

Pour entendre l'histoire du second empire des Assyriens, qui est fort obscure, et dont les historiens n'ont pas beaucoup parlé, il est utile, et même absolument nécessaire de comparer ce qu'en disent les auteurs profanes avec ce que l'écriture sainte nous en apprend, afin que, réunissant cette double lumière, on puisse avoir une idée claire et précise des deux empires de Ninive et de Babylone, qui ont été pendant quelque temps séparés, puis réunis ensemble et confondus. Je commencerai par ce second empire des Assyriens, après quoi je reviendrai à celui des Mèdes.

CHAPITRE SECOND.

SECOND EMPIRE DES ASSYRIENS, *tant de Ninive que de Babylone.*

Ce second empire dura cent vingt ans, en le conduisant jusqu'à l'année où Cyrus, devenu maître absolu de l'Orient par la mort de Cambyse son père, et de Cyaxare son beau-père, donna ce célèbre édit qui permettoit aux Juifs de retourner dans leur patrie, après avoir été captifs à Babylone pendant soixante-dix ans.

§. I. ROIS DE BABYLONE.

An. M. 3257. Av. J. C. 747. = Bélésis. C'est le même que Nabonassar, du règne duquel commence à Babylone une fameuse époque astronomique, appelée de son nom l'*ère de Nabonassar.* Il est nommé dans l'écriture sainte (4. Reg. 20, 12) Baladan. Il ne régna que douze ans. Il eut pour successeur son fils

Mérodach Baladan. C'est celui qui envoya des ambassadeurs au roi Ezéchias (ibid.), pour le féliciter sur sa convalescence, comme nous le dirons bientôt. Depuis lui il y eut encore à Babylone (Can. Ptol.) quelques rois dont l'histoire est absolument inconnue : c'est pourquoi je passerai aux rois de Ninive.

§. II. ROIS DE NINIVE, *qui le furent ensuite aussi de Babylone.*

An. M. 3257. Av. J. C. 747. = Théglathphalasar. C'est le nom que l'écriture sainte donne au

roi que l'on croit avoir régné le premier à Ninive depuis la destruction de l'ancien empire des Assyriens. Il est appelé Thilgame par Elien (lib. 12, hist. anim. c. 21. — Castor apud Euseb. Chron. p. 49). On dit qu'il se fit appeler Ninus le jeune, pour honorer son règne par le nom d'un prince si ancien et si illustre.

Achaz, roi de Juda (4. Reg. 16, 7, etc.), dont l'impiété n'avoit pu être vaincue ni par les bienfaits de Dieu, ni par ses châtimens, se voyant attaqué en même temps par le roi de Syrie et par celui d'Israël, dépouilla le temple d'une partie de l'or et de l'argent qu'il y trouva, et l'envoya à Théglathphalasar pour l'engager à venir à son secours, lui promettant outre cela de devenir son vassal et de lui payer tribut. Le roi d'Assyrie trouvant une occasion si favorable d'ajouter la Syrie et la Palestine à son empire, accepta sans balancer cette proposition. Il s'avança de ce côté-là avec une grande armée, et, ayant battu Razin, il prit Damas et mit fin au royaume que les Syriens y avoient établi, comme Dieu l'avoit fait prédire par Isaïe et par Amos (Is. 8, 4. — Amos, 1, 5). De là il marcha contre Phacée, et se saisit de tout ce qui appartenoit au royaume d'Israël au-delà du Jourdain, comme aussi de toute la Galilée. Mais il fit acheter bien cher sa protection à Achaz, exigeant encore de lui des sommes d'argent si considérables, qu'il fut obligé, pour les fournir, de ramasser tout l'or et tout l'argent qui se put trouver dans la maison du Seigneur et dans ses propres trésors. Ainsi cette alliance ne servit qu'à épuiser

le royaume, et à lui donner pour voisins les puissans rois de Ninive, dont Dieu se servit dans la suite comme d'autant d'instrumens pour châtier son peuple.

AN. M. 3276. AV. J. C. 728. = SALMANASAR. Sabacus l'Ethiopien, que l'écriture (4. Reg. 17) appelle Sua, s'étant rendu maître de l'Egypte, Osée, roi de Samarie, fit alliance avec lui, espérant de s'affranchir par son secours du joug des Assyriens. Dans cette vue, il se retira de la dépendance de Salmanasar, et ne voulut plus lui payer le tribut, ni lui faire les présens accoutumés.

Pour l'en punir, Salmanasar marcha avec une puissante armée contre lui; et ayant subjugué tout le plat pays, il l'enferma dans Samarie, où il le tint assiégé pendant trois ans, au bout desquels s'étant rendu maître de la ville, il chargea de chaînes Osée, le mit en prison pour le reste de ses jours, emmena le peuple en captivité, et l'établit dans Hala et dans Habor, villes des Mèdes, et détruisit ainsi le royaume d'Israël ou des dix tribus, comme Dieu les en avoit si souvent menacés par ses prophètes. Ce royaume, depuis sa séparation de celui de Juda, avoit subsisté pendant 250 années.

Ce fut alors que Tobie (Tob. cap. 1), avec Anne sa femme et Tobie son fils, fut emmené captif en Assyrie, où il devint l'un des principaux officiers du roi Salmanasar.

Salmanasar mourut après quatorze ans de règne, eut pour successeur son fils

An. M. 3287. Av. J. C. 717 = Sennachérib. Il est aussi appelé Sargon dans l'écriture. (Is. 20, 1.)

Dès qu'il fut établi sur le trône (4. Reg. c. 18 et 19), il renouvela la demande que son père avoit faite à Ezéchias touchant le tribut. Sur son refus, il lui déclara la guerre, et entra dans la Judée avec une puissante armée. Ezéchias, touché de voir son royaume au pillage, lui envoya des ambassadeurs pour demander la paix aux conditions qu'il voudroit lui prescrire. Sennachérib, paroissant se radoucir, traita avec lui, et exigea une très-grosse somme d'or et d'argent. Le saint roi, pour la lui payer, épuisa ses trésors et ceux du temple. L'Assyrien, ne comptant pour rien la sainteté des sermens et des traités, continua la guerre, et poussa ses conquêtes plus vivement que jamais. Tout succomba sous ses efforts, et de toutes les places de Juda il ne restoit plus que Jérusalem, qui se trouvoit réduite à la dernière extrémité. Dans ce moment il apprit que Tharaca, roi d'Ethiopie, qui avoit joint ses troupes à celles du roi d'Egypte, s'avançoit au secours de la ville assiégée. C'étoit contre la défense formelle de Dieu, et malgré les remontrances d'Isaïe et d'Ezéchias, que les principaux de Jérusalem avoient mendié ce secours étranger. Il partit sur-le-champ pour aller à la rencontre des ennemis, après avoir écrit à Ezéchias une lettre pleine de blasphèmes contre le Dieu d'Israël, dont il se vantoit avec insolence qu'il deviendroit bientôt le vainqueur, comme il l'avoit été de tous les dieux des autres nations. Il défit les Égyptiens, et les poursuivit jusque dans

l'Egypte, qu'il ravagea, et où il fit un grand butin.

Il y a beaucoup d'apparence (4. Reg. cap. 20; 2. Paral. c. 32, v. 24-31) que ce fut pendant cet intervalle de l'absence de Sennachérib qui fut assez longue, ou du moins peu de temps auparavant, qu'Ezéchias, étant tombé malade, fut guéri d'une manière miraculeuse, et que, pour marque de l'accomplissement de la promesse que Dieu lui avoit faite de le guérir si parfaitement, qu'avant trois jours il seroit en état d'aller au temple, l'ombre du soleil retourna en arrière de dix degrés sur un cadran qui étoit dans le palais. Le roi de Babylone, appelé Mérodach-Baladan, ayant appris la guérison miraculeuse d'Ezéchias, lui envoya des ambassadeurs avec des lettres et des présens pour l'en féliciter, et pour s'informer du prodige qui étoit arrivé sur la terre à cette occasion, lorsque le soleil avoit rétrogradé de dix lignes. Ezéchias fut extrêmement sensible à l'honneur que lui faisoit ce prince étranger, et il s'empressa de montrer à ses ambassadeurs tout ce qu'il avoit de plus rare et de plus précieux dans ses trésors, et de leur faire remarquer la magnificence de son palais. A en juger humainement, cette démarche n'avoit rien que de permis et de louable: mais les yeux du souverain juge, bien plus perçans et plus délicats que les nôtres, y aperçurent une vanité secrète et un orgueil caché dont sa justice fut blessée. Il lui envoya dire sur-le-champ, par son prophète Isaïe, que les richesses et les trésors qu'il venoit de montrer avec tant de faste à ces ambas-

sadeurs, seroient un jour transportés à Babylone, et que ses enfans y seroient conduits pour servir dans le palais du roi. C'est à quoi il n'y avoit pour lors nulle apparence : car Babylone, dans le temps dont nous parlons, étoit amie et alliée de Jérusalem, puisqu'elle lui envoyoit des ambassadeurs; et il semble qu'elle n'avoit rien à craindre que du côté de Ninive, dont la puissance étoit alors formidable, et entièrement déclarée contre elle. Mais le sort de ces deux villes devoit changer, et la parole de Dieu fut accomplie à la lettre.

Pour revenir à Sennachérib (4. Reg. c. 19, v. 35-37), après qu'il eut ravagé l'Egypte, et fait un grand nombre de captifs, il retourna avec son armée victorieuse devant Jérusalem, et en forma de nouveau le siége. La perte de la ville paroissoit inévitable. Elle étoit saus ressource et sans espérance du côté des hommes : mais elle avoit dans le ciel un puissant protecteur, dont l'oreille jalouse avoit entendu les blasphèmes impies que le roi de Ninive avoit prononcés contre son saint nom. En une seule nuit l'épée de l'ange exterminateur fit périr cent quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée. Après un si terrible échec, ce prétendu roi des rois, car il s'appeloit ainsi, ce triomphateur des nations, ce vainqueur des dieux mêmes, fut obligé de regagner son pays avec les malheureux débris de son armée, couvert de honte et de confusion, et n'ayant survécu de quelques mois à sa défaite que pour faire une espèce d'amende honorable au Dieu suprême dont il avoit osé insulter la majesté, et qui maintenant, lui ayant

mis, pour me servir des termes de l'écriture, un cercle au nez et un mors à la bouche comme à une bête féroce, le faisoit retourner dans ce triste et humiliant état à travers de ces mêmes peuples qui peu de temps auparavant l'avoient vu si fier et si menaçant.

Quand il fut de retour à Ninive, outré de sa disgrâce, il traita ses sujets d'une manière tout-à-fait cruelle et tyrannique. Il exerça surtout sa fureur contre les Juifs et les Israëlites (Tob. 1, 18-24), dont il faisoit tous les jours massacrer un grand nombre, et laissoit leurs corps exposés dans les rues, défendant même qu'on leur donnât la sépulture. Tobie (4. Reg. 19, 37), pour se dérober à sa cruauté, fut obligé de se tenir caché pendant quelque temps : tous ses biens furent confisqués. L'humeur féroce du roi le rendit si insupportable à sa propre famille, que ses deux fils aînés conspirèrent contre lui, et le tuèrent dans le temple et sous les yeux de son dieu Nesroch, devant qui il étoit prosterné. Ces deux princes ayant été contraints de s'enfuir en Arménie après ce parricide, laissèrent le royaume à Asarhaddon leur cadet.

An. M. 3294. Av. J. C. 710.=Asarhaddon. Nous avons déjà remarqué que depuis Mérodach-Baladan (Canon. Ptol.) il y avoit eu encore à Babylone quelques rois dont l'histoire ne nous a conservé que les noms. La race royale ayant manqué, il y eut pendant huit ans un interrègne plein de trouble et de confusion. Asarhaddon profita de cette conjoncture pour s'emparer de Babylone, et l'ayant

ajoutée à son premier empire, il régna treize ans sur l'un et sur l'autre.

Après avoir réuni à l'empire assyrien la Syrie et la Palestine, qui en avoient été détachées sous le règne précédent, il entra dans le pays d'Israël, où il fit captifs tous ceux qui y étoient restés, et les transporta en Assyrie, à la réserve d'un petit nombre qui échappèrent à sa recherche. Cependant, pour empêcher que le pays ne demeurât désert, il y fit venir des colonies de peuples idolâtres, tirées des pays au-delà de l'Euphrate, pour habiter dans les villes de Samarie. Alors fut accomplie la prédiction d'Isaïe (Is. 7, 8), *que dans soixante et cinq ans Ephraïm périroit, et cesseroit d'être au rang des peuples*. En effet, c'est précisément le temps qui s'étoit écoulé depuis cette prophétie, et le peuple d'Israël cessa pour lors d'être un peuple visible et subsistant, ce qui en resta paroissant confondu avec des nations étrangères.

Ce prince, s'étant rendu maître du pays d'Israël (2. Paral. 33, 11-13), envoya quelques-uns de ses généraux avec une partie de son armée dans la Judée, pour la réduire aussi sous son obéissance. Ils défirent Manassé, et l'ayant pris lui-même, ils le menèrent à Asarhaddon, qui le mit aux fers, et l'emmena avec lui à Babylone. Mais dans la suite, ayant fléchi la colère de Dieu par un sincère et vif repentir, il obtint sa liberté, et retourna à Jérusalem.

Cependant les peuples (4. Reg. 17, 25-41) qu'on avoit fait venir en Samarie, en place des anciens

habitans, s'y trouvoient fort tourmentés des lions. Le roi de Babylone, ayant appris que cela venoit de ce qu'ils n'adoroient pas le dieu du pays, ordonna qu'on leur envoyât un prêtre israélite d'entre ceux qui avoient été transférés, afin qu'il leur enseignât le culte du Dieu d'Israël; mais ces idolâtres se contentèrent de l'associer avec leurs anciennes divinités, et de le servir conjointement avec elles. Ce culte corrompu continua dans la suite; et c'est là la source de l'aversion des Juifs contre les Samaritains.

Asarhaddon, après avoir régné fort heureusement trente-neuf ans sur les Assyriens, et treize sur les Babyloniens, eut pour successeur son fils

An. M. 3335. Av. J. C. 669. = Saosduchin. Il est appelé dans l'écriture Nabuchodonosor, nom commun aux rois de Babylone. Pour distinguer celui-ci, on l'appelle Nabuchodonosor I.

Tobie étoit encore vivant alors (Tob. 14, 5-13), et demeuroit à Ninive parmi les captifs. Sentant approcher sa fin, il prédit à ses enfans que cette ville seroit bientôt détruite, à quoi pour lors il n'y avoit nulle apparence. Il les avertit d'en prévenir la ruine, et de sortir de Ninive après qu'ils l'auroient enseveli lui et sa femme.

La ruine de Ninive est proche.... leur dit ce saint vieillard, *ne demeurez point ici..., car je vois que l'iniquité de cette ville la fera périr.* Ces dernières paroles sont bien remarquables: *Iniquitas ejus finem dabit ei.* Les hommes attribueront la ruine de Ninive à toute autre raison. Le Saint-Esprit nous apprend que son injustice en

fut la véritable cause : et il en sera ainsi de tous les autres états qui imiteront ses crimes.

Nabuchodonosor (Judith. 1, 5-6), la douzième année de son règne, défit en bataille rangée, dans la plaine de Ragau, le roi des Mèdes, prit Ecbatane, capitale de son royaume, et retourna victorieux à Ninive. Quand nous serons venus à l'histoire des Mèdes, nous rapporterons ceci dans un plus grand détail.

C'est immédiatement après cette expédition qu'arrive le siége de Béthulie par Holopherne, l'un des chefs de Nabuchodonosor, et la fameuse histoire de Judith.

An. M. 3356. Av. J. C. 648. = Saracus, appelé autrement Chynaladanus. Il avoit succédé à Saosduchin (Alex. Poly. hist.). S'étant rendu méprisable à ses sujets par sa mollesse et le peu de soin qu'il prenoit de son empire, Nabopolassar, général de ses armées, qui étoit de Babylone, s'empara de cette partie de l'empire assyrien, sur laquelle il régna vingt et un ans.

An. M. 3378. Av. J. C. 626. = Nabopolassar. Ce prince, pour soutenir sa révolte avec plus de succès, avoit fait alliance avec Cyaxare, roi des Mèdes. Ayant réuni ensemble toutes leurs forces, ils assiégèrent Ninive, la prirent, tuèrent Saracus, et ruinèrent de fond en comble cette grande ville. Il sera parlé plus au long de ce grand événement dans l'histoire des Mèdes. Depuis ce temps-là, Babylone fut la seule capitale de l'empire assyrien.

Les Babyloniens et les Mèdes, ayant détruit

Ninive, devinrent si redoutables, qu'ils s'attirèrent la jalousie de tous leurs voisins. Néchao, roi d'Egypte, en fut tellement alarmé, qu'il s'avança vers l'Euphrate, à la tête d'une puissante armée, pour arrêter leurs progrès, et y fit des conquêtes considérables. Voyez dans l'article des Egyptiens (t. 1, p. 126, etc.) ce qui est dit de cette expédition, et des suites qu'elle eut.

Nabopolassar, voyant que, depuis la prise de Carcamis par Néchao (Beros. apud Jos. Antiq. l. 10, c. 11; et cont. Ap. l. 1), toute la Syrie et la Palestine s'étoient détachées de son obéissance, son âge d'ailleurs et ses infirmités ne lui permettant pas d'aller en personne réduire ces rebelles, il s'associa à l'empire son fils Nabuchodonosor, et l'envoya à la tête d'une armée, pour remettre ce pays sous son obéissance.

An. M. 3398. Av. J. C. 606. = C'est de ce temps que les Juifs comptent les années de Nabuchodonosor, savoir, de la fin de la troisième année de Joakim, roi de Juda, ou plutôt du commencement de la quatrième. Mais les Babyloniens ne comptoient le règne de ce prince que de la mort de son père, qui arriva deux ans après.

Nabuchodonosor II. Il battit l'armée de Néchao vers l'Euphrate, et reprit Carcamis (Jerem. 46, 2; 4. Reg. 24, 7). De là, il marcha du côté de la Syrie et de la Palestine, et remit ces provinces sous sa domination.

Il entra aussi dans la Judée (Dan. 1, 1-7; 2. Paral. 36, 6 et 7), mit le siége devant Jérusalem, et s'en rendit maître. Il avoit fait mettre

Joakim aux fers pour le transporter à Babylone; mais, touché de son repentir, il le rétablit sur le trône. Un grand nombre de Juifs, et entre autres les enfans de la race royale, furent menés captifs à Babylone, et l'on y transporta tous les trésors du palais, et une partie des vases du temple. Ainsi fut accomplie la menace que Dieu avoit faite au roi Ezéchias par son prophète Isaïe. C'est de cette fameuse époque, qui étoit la quatrième année de Joakim, roi de Juda, qu'il faut commencer la captivité des Juifs à Babylone, prédite tant de fois par Jérémie. Daniel, âgé pour lors de huit ans seulement, fut enlevé avec les autres; et Ezéchiel quelque temps après.

Vers la fin de la cinquième année de Joakim, mourut Nabopolassar, roi de Babylone (Canon. Ptol. — Beros. apud Joseph. Antiq. l. 10, c. 11; et contra. Ap. 10), après un règne de vingt et un ans. Nabuchodonosor, son fils, ne l'eut pas plutôt appris, qu'il partit en diligence pour Babylone, ayant pris le plus court chemin par le désert, accompagné de peu de gens, et ayant laissé à ses généraux le gros de son armée pour la ramener à Babylone avec les captifs et le butin. Dès qu'il fut arrivé, il reçut le gouvernement des mains de ceux qui le lui avoient conservé avec soin, et succéda ainsi à tous les états de son père, qui comprenoient la Chaldée, l'Assyrie, l'Arabie, la Syrie et la Palestine, et sur lesquels, selon Ptolémée, il régna quarante-trois ans.

La quatrième année de son règne, il eut un songe dont il fut fort effrayé, mais qu'il oublia entière-

ment (Dan. c. 2). Il consulta les sages et les devins de son royaume, pour savoir d'eux ce qu'il avoit vu en songe. Tous lui répondirent qu'il étoit impossible de le deviner, et que tout ce qu'on pouvoit faire étoit de lui expliquer son songe après qu'il l'auroit fait connoître. Comme les princes ne sont point accoutumés à trouver d'opposition à leurs volontés, et qu'ils veulent être obéis, Nabuchodonosor, s'imaginant qu'ils agissoient de mauvaise foi, entra en fureur, et les condamna tous à mort. Daniel, avec ses trois compagnons, étoit compris dans cet arrêt, comme étant du nombre des sages. Après avoir invoqué son Dieu, il alla trouver le roi, et lui raconta ce qu'il avoit vu en songe. C'étoit, lui dit-il, une statue d'une hauteur énorme et d'un regard effrayant, dont la tête étoit d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds, en partie de fer, et en partie d'argile. Pendant que vous étiez attentif à cette vision, une pierre s'est détachée d'elle-même d'une montagne, et frappant la statue par les pieds, elle l'a brisée et réduite en poudre; et la pierre est devenue une grande montagne qui a rempli toute la terre. Au récit de ce songe, Daniel en ajouta l'explication, marquant les trois grands empires qui devoient succéder à celui des Assyriens: savoir, l'empire des Perses, l'empire d'Alexandre-le-Grand et des Grecs, l'empire romain, ou, selon d'autres, celui des successeurs d'Alexandre. Après ces royaumes, continua Daniel, le Dieu du ciel en suscitera un qui ne sera jamais détruit, qui ne passera point à

un autre peuple, qui renversera et anéantira tous ces royaumes, et qui subsistera pendant toute l'éternité, par où il désignoit clairement le royaume de Jésus-Christ. Le roi, tout hors de lui-même, et ravi d'admiration, après avoir reconnu et déclaré hautement que le Dieu des Israélites étoit véritablement le Dieu des dieux, éleva Daniel aux premières charges de l'état, le fit chef de ceux qui avoient la surintendance sur les mages, l'établit gouverneur de toute la province de Babylone, et l'un des principaux seigneurs du conseil qui suivoient toujours la cour. Ses compagnons eurent aussi part à son élévation.

Joakim s'étant révolté contre le roi de Babylone (4. Reg. 24, 1-2), les généraux du dernier, qui étoient dans le pays, marchèrent contre lui, exercèrent toutes sortes d'hostilités sur ses terres, l'enfermèrent enfin lui-même dans Jérusalem, et l'ayant fait prisonnier, apparemment dans une sortie qu'il fit pendant le siége, ils le tuèrent à coups d'épée, et jetèrent son corps sur le grand chemin.

Jéchonias succéda à l'impiété de son père aussi-bien qu'à son royaume (4. Reg. 24, 6-18). Les lieutenans de Nabuchodonosor ayant continué le blocus de Jérusalem, il vint lui-même trois mois après en personne à la tête de son armée, et se rendit maître de la ville. Il enleva tous les trésors du temple et du palais du roi, et tout ce qui restoit des vases d'or que Salomon avoit faits pour l'usage du temple, et les fit transporter à Babylone, où il emmena aussi un grand nombre de captifs,

parmi lesquels étoient le roi Jéchonias, sa mère, ses femmes, tous les officiers et tous les grands de son royaume. Il mit à sa place sur le trône Mathanias, son oncle, appelé autrement Sédécias.

Il ne fut pas plus religieux ni plus heureux que ses pères (4. Reg. c. 24, 17-20; et c. 25, 1-10). Ayant fait alliance avec Pharaon-Ephrée, roi d'Égypte, il rompit le serment de fidélité qu'il avoit prêté au roi de Babylone. Celui-ci l'en punit bientôt, et l'assiégea dans sa capitale. L'arrivée du roi d'Égypte à la tête d'une armée donna un rayon d'espérance aux assiégés : mais leur joie fut bien courte. Les Égyptiens furent battus, et le vainqueur revint devant Jérusalem, et y remit le siége, qui dura près d'un an. Enfin la ville fut emportée d'assaut (an. m. 3415. Av. J. C. 589), et il s'y fit un carnage effroyable. Nabuchodonosor fit tuer les deux fils de Sédécias devant les yeux de leur père, avec tous les nobles et les grands de Juda. Il lui fit crever les yeux à lui-même, le chargea de chaînes, et l'emmena à Babylone, où il demeura en prison jusqu'à sa mort. La ville et le temple furent pillés et brûlés, et toutes les fortifications démolies.

Nabuchodonosor (Dan. c. 3), étant revenu à Babylone après avoir fini heureusement la guerre de Judée, fit faire une statue d'or haute de soixante coudées (90 pieds), assembla tous les grands de son état pour en faire la dédicace, et il ordonna à tous ses sujets de l'adorer, menaçant ceux qui y manqueroient de les faire jeter au milieu des flammes d'une fournaise ardente. Ce fut dans

cette occasion que les trois jeunes Hébreux, Ananias, Misaël et Azarias, qui refusèrent avec un courage invincible d'obéir à l'ordre impie du roi, furent conservés d'une manière miraculeuse au milieu des flammes. Le roi, témoin par lui-même d'un miracle si étonnant, fit un édit, par lequel il défendit à qui que ce fût, sous peine de la vie, de blasphémer le nom du Dieu d'Ananias, de Misaël et d'Azarias; et il éleva ces trois jeunes hommes aux plus hautes dignités.

Nabuchodonosor, la vingt-et-unième année de son règne, et la quatrième depuis la destruction de Jérusalem, revint dans la Syrie, et mit le siége devant Tyr, dans le temps qu'Ithobal en étoit roi. C'étoit une ville forte et opulente, qui n'avoit jamais été assujettie à aucune puissance étrangère, et qui étoit alors en grande réputation pour son commerce (Ezech. c. 26 et 27), par le moyen duquel plusieurs de ses citoyens étoient devenus autant de princes en richesses et en magnificence (Isai. 23, 8). Elle avoit été bâtie par les Sidoniens, deux cent quarante ans avant la construction du temple de Jérusalem (Just. l. 28, c. 3). Car Sidon ayant été prise par les Philistins d'Ascalon, plusieurs de ses habitans s'étant sauvés dans leurs vaisseaux, bâtirent la ville de Tyr. C'est pour cela qu'elle est appelée dans Isaïe *la fille de Sidon* (Is. 23, 12). Mais elle surpassa bientôt sa mère en grandeur, en richesses et en puissance. Aussi se trouva-t-elle en état, dans le temps dont nous parlons, de résister pendant

treize années de suite à un monarque, sous le joug duquel tout le reste de l'Orient avoit plié.

Ce ne fut qu'après un si long intervalle que Nabuchodonosor se rendit maître de Tyr (Joseph. Antiq. l. 10, cap. 11; et contr. Ap. l. 1). Ses troupes y souffrirent des fatigues incroyables, de sorte que, selon l'expression du prophète, *toute tête en étoit devenue chauve, et toute épaule pelée* (Ezech. 29, 18, 19). Avant que Tyr fût réduite à la dernière extrémité, les habitans s'étoient retirés avec la plupart de leurs effets dans une île voisine, à un demi-mille du rivage, où ils bâtirent une nouvelle ville, dont le nom et la gloire effacèrent le souvenir de la première, qui, depuis ce désastre, n'a plus été qu'un simple village connu sous le nom de l'ancienne Tyr.

Nabuchodonosor et son armée ayant essuyé d'horribles fatigues dans un si long et si pénible siége (Ezech. 29, 18-20), et n'ayant rien trouvé dans la place qui pût les récompenser du service qu'ils venoient de rendre à Dieu (c'est l'expression du prophète), en exécutant sa vengeance contre cette ville, Dieu, pour les en dédommager, leur promit par la bouche d'Ezéchiel les dépouilles de l'Égypte. En effet, ils en firent aussitôt après la conquête, comme nous l'avons rapporté plus au long en traitant de l'histoire des Égyptiens (t. 1. p. 135-140).

Après que Nabuchodonosor eut terminé heureusement toutes ses guerres, se trouvant dans une pleine tranquillité, il s'appliqua à mettre la dernière main à la construction, ou plutôt aux embel-

lissemens de Babylone. On peut voir dans Joseph (Antiq. l. 10, c. 11) le dénombrement des ouvrages magnifiques dont plusieurs écrivains lui attribuent l'honneur. J'en ai rapporté une grande partie dans la description que j'ai faite d'abord de cette superbe ville.

Rien, ce semble, ne manquoit à la gloire et à la félicité de ce prince. Un songe effrayant (Dan. c. 4) vint en troubler la douceur, et lui causa de grandes inquiétudes. Il vit un arbre qui s'élevoit jusqu'au ciel, et dont les branches, chargées de fruits s'étendoient jusqu'aux extrémités de la terre. Toutes les bêtes habitoient dessous; les oiseaux du ciel se reposoient sur ses branches; et tout ce qui étoit animé y trouvoit de quoi se nourrir. Alors celui qui veille et qui est saint (*vigil et sanctus*) descendit du ciel, et cria : « Abattez l'arbre par « le pied, coupez-en les branches, et dispersez-en « les fruits : mais laissez la souche en terre avec « ses racines. Qu'il soit lié avec des chaînes de fer « parmi l'herbe des champs; qu'il soit mouillé de « la rosée du ciel, et qu'il paisse l'herbe de la « terre avec les bêtes sauvages : qu'on lui ôte son « cœur d'homme, et qu'on lui donne un cœur de « bête pendant sept années. Ainsi l'ordonne celui « qui veille, afin que les hommes vivans con- « noissent que c'est le Très-Haut qui est le maître « des royaumes, qui les donne à qui il lui plaît, « et qui choisit, quand il veut, le dernier d'entre « les hommes pour le mettre sur le trône. »

Le roi, justement effrayé par un si terrible songe, consulta tous ses mages : mais ce fut bien

inutilement. Il fallut avoir recours à Daniel, qui lui en fit l'application à lui-même, en lui marquant nettement qu'il seroit banni de la compagnie des hommes pendant sept années, et que, réduit à la demeure et à la condition des bêtes, il paîtroit l'herbe comme un bœuf; que son royaume pourtant lui seroit conservé, et qu'il le recouvreroit après qu'il auroit reconnu que toute puissance vient du ciel. Enfin il l'exhorta à racheter ses péchés par les aumônes, et ses iniquités par les œuvres de miséricorde envers les pauvres.

Toutes ces choses arrivèrent à Nabuchodonosor comme le prophète les lui avoit prédites. Un an s'étant passé, comme il se promenoit dans son palais, il dit, en considérant la beauté et la magnificence de ses bâtimens: « N'est-ce pas ici cette « grande Babylone que j'ai bâtie dans la grandeur « de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire, « pour en faire le siége de mon royaume? » Un mouvement secret de complaisance et de vanité, à la vue de pareils ouvrages qu'un prince auroit construits, nous paroîtroit-il fort criminel? A peine avoit-il achevé ces mots, qu'une voix se fit entendre du ciel, qui lui prononça son arrêt. A l'heure même il perdit le sens: on le chassa de la compagnie des hommes, et il vécut comme une bête, exposé aux injures de l'air, et ne vivant que d'herbe: le poil de son corps devint semblable aux plumes d'un aigle, et ses ongles s'allongèrent comme les griffes des oiseaux.

Après que le temps marqué fut accompli, l'esprit et le sens lui revinrent. « Il leva les yeux au

« ciel, dit l'écriture, bénit le Très-Haut, et rendit « gloire à celui qui vit éternellement, reconnois- « sant que son empire est éternel, que tous les « habitans de la terre son devant lui comme un « néant, et qu'il fait tout ce qu'il lui plaît au ciel « et sur la terre, sans que personne résiste à sa « main toute-puissante, ni puisse lui dire : Pour- « quoi avez-vous agi ainsi ? » Alors il recouvra sa première forme. Les grands de sa cour allèrent le chercher : il remonta sur le trône, et devint plus grand et plus puissant que jamais. Pénétré de la plus vive reconnoissance, il fit un édit solennel pour publier dans toute l'étendue de sa domination les merveilles étonnantes que Dieu venoit de faire en sa personne.

Ce prince mourut un an après, ayant régné depuis la mort de son père quarante-trois ans. C'est un des plus grands rois qui ait jamais régné en Orient. Son fils lui succéda.

An. M. 3442. Av. J. C. 562. = Evilmérodac. Dès qu'il fut établi sur le trône (4. Reg. 25, 27-30), il fit sortir Jéchonias, roi de Juda, de la prison où il avoit été détenu près de trente-sept ans.

On place sous son règne (Dan. c. 14), qui ne dura que deux ans, la découverte que fit Daniel de la fraude des prêtres de Bel ; l'innocent artifice par lequel ce prophète fit périr un dragon qui étoit honoré comme un Dieu ; la délivrance miraculeuse par laquelle ce même prophète avoit été tiré de la fosse aux lions, où le prophète Habacuc lui avoit porté de la nourriture.

Evilmérodac (Beros. Megasthen) s'étoit rendu

si odieux par ses débauches et ses autres déréglemens, que ses propres parens conspirèrent contre lui, et le mirent à mort.

An. M. 3444. = Neriglissor, mari de sa sœur, qui avoit été à la tête des conjurés, régna en sa place.

Comme dès son avénement à la couronne, il faisoit de grands préparatifs de guerre contre les Mèdes (Cyrop. lib. 1), Cyaxare appela de Perse Cyrus à son secours. Cette histoire sera bientôt déduite plus au long; et l'on verra que ce prince fut tué dans une bataille la quatrième année de son règne.

An. M. 3448. = Laborosoarchod son fils lui succéda (ibid.) C'étoit un très-mauvais prince. Né avec les inclinations les plus vicieuses, il s'y abandonna sans retenue lorsqu'il fut sur le trône, comme s'il n'eût été revêtu de l'autorité souveraine que pour avoir le privilége de commettre impunément les actions les plus infâmes et les plus barbares. Il ne régna que neuf mois. Ses sujets conspirèrent contre lui, et le mirent à mort. Il eut pour successeur.

An. M. 3449. = Labynit, ou Nabonid. Il a encore d'autres noms. L'écriture lui donne celui de Baltasar.

On conjecture avec beaucoup de fondement qu'il étoit fils d'Evilmérodac par Nitocris, femme de ce prince, et par conséquent petit-fils de Nabuchodonosor, à qui, selon la prophétie de Jérémie, les peuples de l'Orient devoient être assujettis, et après lui à son fils et à son petit-fils:

Et servient ei omnes gentes, et filio ejus, et filio filii ejus, donec veniat tempus terræ ejus et ipsius (Jerem. 27, 7).

Nitocris est cette reine qui fit de si grands ouvrages à Babylone (Hérod. lib. 1, cap. 185, etc.) Elle avoit placé son tombeau au dessus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec une inscription qui avertissoit ses successeurs de ne point toucher sans une extrême et indispensable nécessité aux richesses qui y étoient renfermées. Le tombeau demeura fermé jusqu'au règne de Darius, qui, l'ayant fait ouvrir, au lieu des trésors immenses qu'il se flattoit d'en tirer, n'y trouva que cette inscription : *Si tu n'étois insatiable d'argent, et dévoré par une basse avarice, tu n'aurois pas ouvert les tombeaux des morts.*

La première année du règne de Baltasar, Daniel (Dan. c. 7) eut la vision des quatre bêtes qui figuroient les quatre grandes monarchies, et celle du royaume du Messie qui devoit leur succéder. La troisième année de ce prince (Dan. c. 8) il eut la vision du bélier et du bouc, qui figuroient la destruction de l'empire des Perses par Alexandre-le-Grand, et la persécution qu'Antiochus Epiphanes, roi de Syrie, devoit susciter aux Juifs. Je ferai dans la suite quelques réflexions sur ces prophéties, et je les rapporterai avec plus d'étendue.

Pendant que les ennemis assiégeoient Babylone (Dan. c. 5), Baltasar fit un grand festin à toute sa cour, la nuit d'une fête qui se célébroit tous les ans avec de grandes réjouissances. La joie de ce

repas fut bien troublée par une vision, et encore plus par l'explication que Daniel en donna au roi. La sentence écrite sur la muraille portoit, que son royaume lui étoit ôté, et donné aux Mèdes et aux Perses. Cette nuit-là même la ville fut prise, et Baltasar tué.

An. M. 3468. Av. J. 536. = Ainsi finit l'empire babylonien, après avoir duré deux cent dix ans depuis la destruction du grand empire des Assyriens.

On trouvera dans l'histoire de Cyrus le détail et les circonstances du siége et de la prise de Babylone.

CHAPITRE TROISIÈME.

Histoire du royaume des Mèdes. Irruption des Scythes. Prise et destruction de Ninive.

J'ai marqué, en parlant de la destruction de l'ancien empire des Assyriens, qu'Arbace, général de l'armée des Mèdes, avoit été un des principaux auteurs de la conspiration contre Sardanapale : et plusieurs croient que dès-lors il fut établi maître souverain de la Médie et de plusieurs autres provinces, et que d'abord il prit le nom de roi. Ce n'est pas le sentiment d'Hérodote : je rapporterai ce que nous en dit ce célèbre historien.

Les Assyriens, qui avoient tenu durant plusieurs siècles l'empire de l'Asie (Hérod. lib. 1, cap. 95),

commencèrent à s'affoiblir par la révolte de divers peuples. Les Mèdes furent les premiers qui secouèrent le joug. Ils se maintinrent quelque temps dans la liberté qu'ils avoient acquise par leur valeur; mais cette liberté se changea bientôt en licence, et la foiblesse de leur gouvernement les jeta dans une espèce d'anarchie, pire que leur première servitude. Le vol, la violence et l'injustice régnoient partout, parce qu'il n'y avoit personne qui eût ou assez de force pour les réprimer, ou assez d'autorité pour les punir. Mais tous ces désordres donnèrent enfin lieu à l'établissement d'un empire qui rendit l'état plus florissant qu'il n'avoit jamais été.

La nation des Mèdes étoit alors divisée en six tribus. Presque tous ces peuples habitoient dans des villages, lorsque Déjoce, fils de Phraorte, Mède de nation, érigea l'état en monarchie. Cet homme, voyant les grands désordres qui se commettoient dans toute la Médie, résolut de profiter de ces troubles, et commença d'aspirer à la royauté. Il avoit une grande réputation dans son pays, et il y passoit pour un homme qui non-seulement étoit fort réglé en ses mœurs, mais qui avoit aussi toute la prudence et toute l'équité nécessaires pour gouverner.

Dès que Déjoce eut formé le dessein de monter sur le trône, il affecta de faire éclater plus que jamais les belles qualités qu'on avoit déjà remarquées en lui : ce qui lui réussit si heureusement, que les habitans du village où il demeuroit l'établirent leur juge. Il s'acquitta de cette charge avec

beaucoup de sagesse, et ses soins eurent tout le succès qu'on avoit espéré : car il réduisit les habitans de ce village à vivre avec plus de retenue qu'à l'ordinaire. Ceux des autres villages, que les désordres continuels empêchoient de vivre en repos, voyant le bon ordre que Déjoce avoit mis dans celui dont il avoit été établi juge, commencèrent à s'adresser à lui pour le faire arbitre de leurs différends; et la réputation de son équité augmentant tous les jours, tous ceux qui avoient quelque affaire de conséquence venoient à Déjoce pour trouver en lui un juge équitable qu'ils auroient cherché inutilement ailleurs.

Lorsqu'il se vit si avancé dans ses desseins, il jugea qu'il étoit temps de faire jouer les derniers ressorts pour arriver à son but. Il se retira donc, feignant d'être accablé de la foule de ceux qui venoient à lui de toutes parts, et il ne voulut plus exercer l'office de juge, quelque instance que fissent ceux qui aimoient le bien et le repos public. Il disoit à ceux qui s'adressoient à lui que ses affaires domestiques ne lui permettoient pas de s'appliquer à celles des autres.

La licence, qui avoit été quelque peu de temps réprimée par les soins de Déjoce, commença à régner plus qu'auparavant, dès qu'il ne voulut plus se mêler d'affaires; et le mal augmenta si fort, que les Mèdes furent obligés de s'assembler pour délibérer sur les moyens de remédier au désordre.

Il est des ambitions de plus d'une sorte : quelques-unes, violentes et impétueuses, emportent

comme d'emblée leurs prétentions, n'épargnant pour cela ni crimes ni meurtres. D'autres, plus douces, comme celle-ci, couvertes d'une apparence de modération et de justice, cheminent pour ainsi dire sous terre, mais n'arrivent pas moins sûrement à leur but.

Déjoce, qui vit bien que les choses se disposoient selon ses désirs, envoya ses émissaires à l'assemblée, après les avoir instruits de ce qu'ils avoient à faire. Quand on vint à proposer des expédiens pour arrêter le cours de tant de maux, les émissaires de Déjoce, parlant à leur tour, représentèrent que, si l'on ne changeoit entièrement la face de la république, le pays deviendroit inhabitable : que le seul moyen de remédier au désordre, étoit d'élire un roi qui eût l'autorité de réprimer la violence, et de faire des lois pour le gouvernement; et qu'ainsi chacun pourroit s'appliquer en paix à ses affaires, au lieu que l'injustice qui régnoit partout les obligeroit bientôt de quitter le pays. Cet avis fut universellement approuvé, et tous jugèrent qu'il n'y avoit point de remède plus efficace au mal présent, que d'ériger l'état en monarchie. Il ne fut donc plus question que d'élire un roi, et la délibération ne fut pas longue. Tous demeurèrent d'accord qu'il n'y avoit point dans la Médie un homme aussi capable de régner que Déjoce : de sorte qu'il fut élu roi d'un commun consentement.

Pour peu qu'on fasse d'attention sur l'établissement des royaumes, en quelque temps et en quelque pays que ce soit, on trouvera que le titre

primordial de la monarchie est le maintien de l'ordre et le soin du bien public. En effet, il ne seroit pas possible d'établir l'ordre et la paix, si les hommes vouloient tous être indépendans, et s'ils ne se soumettoient à une autorité qui leur ôtât une partie de leur liberté pour leur conserver le reste. Ils seroient toujours en guerre, s'ils prétendoient toujours ou s'assujettir les autres, ou refuser de se soumettre aux plus puissans. Et il faut, pour leur repos et pour leur sureté, qu'ils acceptent un maître, et qu'ils consentent de lui obéir. Voilà l'origine humaine de l'autorité : et l'écriture (Rom. 13. 1 et 2) nous apprend que la Providence divine n'en a pas seulement permis le projet et l'exécution, mais qu'elle l'a consacrée par une communication immédiate de son pouvoir.

Rien certainement n'est plus beau ni plus grand que de voir un particulier, homme de bien et de mérite, capable des plus hauts emplois par ses rares talens, mais renfermé dans une vie privée par son inclination et sa modestie, refuser sincèrement l'offre qu'on lui fait de régner sur tout un peuple, et ne consentir enfin à se charger du poids du gouvernement que dans l'unique vue d'être utile à ses citoyens. Par la première disposition, en témoignant qu'il est instruit des devoirs, et par conséquent des dangers d'un souverain, il fait paroître un esprit plus grand et plus élevé que la grandeur même, ou, pour parler plus juste, que l'ambition qui la désire; et il prouve qu'il en est parfaitement digne par la crainte même de ne l'être pas et d'y succomber. Mais en

sacrifiant généreusement le repos et la douceur de sa vie à la sûreté et à la tranquillité publique, il marque qu'il connoît ce qu'il y a de véritablement estimable dans la souveraineté, et ce qui la doit rendre précieuse, qui est de mettre un homme en état de devenir le défenseur de sa patrie, d'y établir beaucoup de biens, d'y remédier à beaucoup de maux, d'y faire fleurir la justice et les lois, d'y mettre en honneur la probité et la vertu, d'y faire régner la paix et l'abondance; et il se console des peines et des chagrins où il s'expose, par la vue des grands avantages qui en seront le fruit. Tel fut à Rome un Numa; tels furent quelques empereurs, qu'il fallut contraindre d'accepter la souveraine puissance.

Il faut avouer, je le répète, que rien n'est plus beau ni plus grand qu'une telle disposition. Mais prendre le masque de la modestie et de la vertu pour satisfaire son ambition, comme fait ici Déjoce; affecter de paroître au-dehors ce qu'on n'est point dans le fond; refuser même pendant quelque temps, et n'accepter qu'avec une sorte de répugnance ce qu'on désire avec ardeur, et ce qu'on a brigué par des voies sourdes et cachées, c'est une duplicité pleine de petitesse et de bassesse, dont on ne peut s'empêcher d'être blessé, et qui ternit beaucoup l'éclat du mérite qu'un homme pourroit avoir d'ailleurs.

An. M. 3294. Av. J. C. 710. = Déjoce régna cinquante-trois ans. Lorsque Déjoce fut monté sur le trône (Herod. l. 1, c. 96-101), il travailla à prouver qu'on ne s'étoit point trompé dans le

choix qu'on avoit fait de lui pour rétablir l'ordre. Il voulut d'abord joindre à la qualité de roi toutes les marques qui ont accoutumé d'en relever l'éclat, et qui pouvoient inspirer pour sa personne de la crainte et du respect. Il obligea les Mèdes à lui bâtir un palais magnifique à l'endroit qu'il leur marqua. Il le fit très-bien fortifier, et il choisit ceux d'entre eux qu'il jugea les plus propres pour être ses gardes.

Après qu'il eut ainsi pourvu à sa sûreté, il s'appliqua à polir et à civiliser les Mèdes, qui, ayant accoutumé de vivre à la campagne et dans des villages, presque sans lois et sans police, avoient contracté une humeur tout-à-fait sauvage. Il leur commanda de bâtir une ville, désignant lui-même le lieu et le plan des murailles. Il fit faire sept enceinte de murs disposées en telle sorte, que la première en dehors n'empêchoit pas qu'on ne vît le parapet de la seconde, et la seconde n'ôtoit pas la vue de celui de la troisième, et ainsi des autres. La situation du lieu étoit fort favorable pour un tel dessein; car c'étoit une colline qui s'élevoit également de tous côtés. Dans la dernière et la plus petite des enceintes étoit le palais du roi avec tous ses trésors; dans la sixième, qui joignoit celle-là, il y avoit plusieurs appartemens pour loger les officiers de sa maison, et les entre-deux des cinq autres enceintes étoient destinées à loger le peuple. La première et la plus grande enceinte étoit à peu près de la grandeur d'Athènes. Le nom de cette ville est Ecbatane.

L'aspect en étoit magnifique et brillant; car,

outre que la disposition de ses murs faisoit une espèce d'amphithéâtre, les différentes couleurs dont on avoit peint les parapets formoient une très-agréable diversité.

Après que la ville eut été bâtie, et que Déjoce eut obligé une partie des Mèdes à s'y établir, il s'appliqua tout entier à dresser des lois pour le bien de l'état. Persuadé que la majesté des rois se fait plus respecter de loin (*major ex longinquo reverentia*), il mit d'abord un grand intervalle entre le peuple et lui, se rendit presque inaccessible et comme invisible à ses sujets, et ne leur permit de lui parler et de lui communiquer leurs affaires que par des placets et des personnes interposées. Ceux même qui avoient le privilége de l'approcher ne pouvoient ni rire ni cracher en sa présence.

Cet habile politique fit ces règlemens pour s'assurer la couronne; car, ayant affaire à des hommes encore féroces et qui ne se connoissoient pas bien en vrai mérite, il craignit qu'une trop grande familiarité ne lui attirât le mépris et ne donnât lieu à des complots et à des conspirations contre une autorité naissante, qui ne manque jamais de faire des jaloux et des mécontens. Mais demeurant ainsi caché aux yeux du peuple, et ne se faisant connoître que par les sages lois qu'il établissoit et par l'exacte justice qu'il se piquoit de rendre à chacun, il s'attiroit le respect et l'estime de ses sujets.

On dit que du fond de son palais il voyoit tout ce qui se passoit dans ses états par le moyen de ses émissaires, qui lui rendoient compte et l'infor-

moient de tout. Ainsi nul crime n'échappoit ni à la connoissance du prince, ni à la rigueur des lois; et la peine, suivant de près la faute, contenoit les méchans et arrêtoit les violences.

Cela pouvoit être ainsi jusqu'à un certain point; mais il n'y a personne qui ne sente les grands inconvéniens de la coutume que Déjoce introduisit pour lui-même, et que les autres rois d'Orient imitèrent, de se tenir caché dans son palais, de gouverner par des officiers répandus par tout son royaume, de s'en rapporter uniquement à leur bonne foi de l'information des faits, et de ne laisser approcher la vérité, les plaintes des opprimés, les justes raisons des innocens, que par des canaux étrangers, c'est-à-dire par des hommes sujets à être prévenus ou corrompus, qui ne laissoient plus lieu aux remontrances ni à la réparation des injustices, et qui pouvoient les commettre d'autant plus facilement et plus hardiment, que leur prévarication demeuroit secrète, et par conséquent impunie; outre que, dans cette affectation des princes à se rendre invisibles il y a, ce semble, un aveu de leur peu de mérite qui ne peut soutenir le grand jour.

Déjoce fut si occupé à adoucir, à humaniser les mœurs de la nation et à faire des lois pour le gouvernement, qu'il n'entreprit jamais rien contre ses voisins, quoique son règne ait été fort long : car il mourut après avoir régné cinquante-trois ans.

An. M. 3347. Av. J. C. 657. = Phraorte (Herod. c. 102). Après la mort de Déjoce, son fils

Phraorte ou Aphraarte * lui succéda et régna vingt-deux ans. La seule conformité du nom porteroit à croire que c'est le roi qui est appelé Arphaxad dans l'écriture (Judith, 1, 1); mais ce sentiment est fondé sur beaucoup d'autres raisons très-solides que l'on peut voir dans la savante dissertation du père Montfaucon, dont j'ai fait ici beaucoup d'usage. Ce qui est dit dans Judith, qu'*Arphaxad bâtit une ville très-forte qu'il appela Ecbatane*, a trompé la plupart des auteurs et leur a fait croire que c'étoit Déjoce, qui certainement a été le fondateur d'Ecbatane. Mais le texte grec de Judith, traduit dans la vulgate par *ædificavit*, dit seulement qu'Arphaxad *ajouta de nouveaux bâtimens à la ville* (1); et il est fort naturel que le père n'ayant pu achever entièrement un ouvrage si considérable, le fils y ait mis la dernière main en ajoutant ce qui y manquoit.

Phraorte (Judith. text. grec. — Herod. lib. 1, c. 102), qui étoit d'une humeur fort belliqueuse, ne se contentant point du royaume de la Médie que son père lui avoit laissé, attaqua les Perses, et les ayant vaincus dans un grand combat, il les assujettit à son empire. Fortifié par leurs troupes, il attaqua les nations voisines les unes après les autres, ensorte qu'il se rendit le maître de presque toute la haute Asie, qui comprend tout ce qui est au nord du mont Taurus, depuis la Médie jusqu'au fleuve Halys.

* C'est ainsi que l'appelle Eusebe, Chron. grec. et Georg. Syncelle.

(1) Ἐπωκοδόμησε ἐπὶ Ἐκβατάνοις.

Ces heureux succès lui enflèrent extrêmement le cœur. Il osa porter la guerre contre les Assyriens, affoiblis pour lors à la vérité par la révolte de plusieurs nations, mais encore très-puissans par eux-mêmes. Nabuchodonosor leur roi, appelé autrement Saosduchin, assembla dans son pays une grande armée, et envoya des ambassadeurs * à plusieurs peuples de l'Orient pour leur demander du secours. Tous le refusèrent avec mépris, et traitèrent ignominieusement ses ambassadeurs, témoignant bien qu'ils ne craignoient plus cet empire, qui avoit autrefois tenu la plupart d'entre eux dans une dure servitude.

Le roi, aigri à l'excès d'un traitement si indigne, jura par son trône et par son règne qu'il se vengeroit de toutes ces nations, et qu'il les passeroit au fil de l'épée. Il se disposa ensuite au combat avec ce qu'il avoit de troupes dans la plaine de Ragau. Ce fut là où se donna cette grande bataille qui fut très-funeste à Phraorte. Il fut défait; sa cavalerie prit la fuite, ses chariots furent renversés et mis en désordre : enfin Nabuchodonosor remporta une victoire entière. Profitant de la déroute des Mèdes, il entra dans leur pays, se rendit le maître des villes, poussa ses conquêtes jusques à Ecbatane, emporta d'assaut ses tours et ses murailles, donna la ville au pillage à ses soldats et la dépouilla de tous ses ornemens.

L'infortuné Phraorte, qui s'étoit sauvé dans les montagnes de Ragau, tomba enfin entre les mains

* Le texte grec met ces ambassades avant la bataille.

de Nabuchodonosor ; et ce cruel prince le fit mourir à coups de javelots. Après cela, il s'en retourna à Ninive avec toute son armée qui étoit encore fort nombreuse, et il fut quatre mois entiers à se donner du plaisir et à faire bonne chère avec tous ceux qui l'avoient accompagné dans cette expédition.

On peut voir dans Judith comment le roi d'Assyrie envoie Holopherne avec une puissante armée, pour se venger de ceux qui avoient refusé de le secourir ; les progrès et la cruauté de ce commandant ; l'épouvante générale de tous les peuples ; la courageuse résolution que forment les Israëlites de lui résister, dans la confiance qu'ils ont que leur dieu saura bien les défendre ; l'extrémité où est réduite Béthulie, aussi bien que toute la nation ; la délivrance miraculeuse de cette ville par le courage et la hardiesse de la sage Judith ; enfin la défaite entière de l'armée des Assyriens.

An. M. 3369. Av. J. C. 635. = Cyaxare I régna quarante ans (Herod. l. 1, c. 103-106). Il avoit succédé à son père aussitôt après sa mort. Ce jeune prince, qui étoit fort brave et entreprenant, sut bien profiter de la déroute des Assyriens. Il se rétablit d'abord dans son royaume de la Médie, puis il se rendit aussi le maître de toute la haute Asie ; mais ce qu'il eut le plus à cœur, fut d'aller attaquer Ninive, pour venger la mort de son père par la ruine de cette grande ville.

Les Assyriens vinrent à sa rencontre, n'ayant plus que les débris de la grande armée qui avoit péri devant Béthulie. Il se donna une bataille où les Assyriens furent vaincus et poussés jusque dans

Ninive. Cyaxare, poursuivant sa victoire, en forma le siége. Elle alloit tomber infailliblement entre ses mains; mais le temps n'étoit pas encore venu où Dieu la vouloit punir de ses crimes et des maux qu'elle avoit fait souffrir aux autres nations et à son peuple. Voici comment elle fut alors délivrée du péril qui la menaçoit.

Une armée formidable de Scythes, sortis des environs des Palus Méotides, qui avoient chassé les Cimmériens de l'Europe, marchoit, sous la conduite du roi Madyès, en poursuivant toujours les Cimmériens. Ceux-ci trouvèrent le moyen d'échapper aux Scythes, qui s'avancèrent jusque dans la Médie. Lorsque Cyaraxe eut appris la nouvelle de cette irruption, il leva le siége de devant Ninive, et marcha avec toutes ses troupes contre cette puissante armée, qui, comme un torrent impétueux, alloit inonder toute l'Asie. Les deux armées en vinrent aux mains : les Mèdes furent vaincus. Ces barbares, ne trouvant plus aucun obstacle, se répandirent non-seulement dans la Médie, mais aussi dans presque toute l'Asie. Ils marchèrent ensuite vers l'Egypte, d'où le roi Psammitique les détourna à force de présens. Ils revinrent dans la Palestine, où quelques-uns d'entre eux pillèrent à Ascalon le temple de Vénus, le plus ancien qui eût été consacré à cette déesse. On prétend qu'eux et leurs descendans en furent punis par une maladie honteuse. D'autres s'établirent à Bethsan, ville de la tribu de Manassé endeçà du Jourdain, qui depuis fut appelée de leur nom Scythopolis.

Les Scythes tinrent durant vingt-huit ans l'empire de la haute Asie : savoir, les deux Arménies, la Cappadoce, le Pont, la Colchide et l'Ibérie; et pendant ce temps-là, ils désolèrent presque tous les pays ou ils mirent le pied. Les Mèdes ne purent s'en défaire que par la fraude. Sous prétexte d'entretenir et de fortifier l'alliance qu'ils avoient faite ensemble, ils en invitèrent la plus grande partie à un festin qui se faisoit dans chaque famille. Chacun enivra ses hôtes, et les Scythes furent ainsi massacrés. Les Mèdes s'emparèrent de nouveau de toutes les provinces qu'ils avoient perdues, et étendirent encore une fois leur empire jusques aux bords de l'Halys, qui en étoit l'ancienne borne au couchant.

Ceux des Scythes qui ne s'étoient pas trouvés à ces festins (Herod. l. 1, c. 74), ayant appris la mort de leurs compagnons, s'enfuirent en Lydie auprès du roi Alyatte, qui les reçut humainement. Ce fut un sujet de guerre entre les deux princes. Cyaxare conduisit aussitôt ses troupes sur les frontières de Lydie. Il se donna, pendant cinq ans, plusieurs combats avec un avantage à peu près égal de part et d'autre. Mais la bataille qui se donna la sixième année fut remarquable par une éclipse de soleil, qui changea tout d'un coup le jour en une nuit très-obscure. Cette éclipse avoit été prédite par Thalès le Milésien. Les Mèdes et les Lydiens, qui étoient alors dans le plus fort du combat, effrayés de cet événement imprévu qu'ils regardoient comme un signe de la colère des dieux, se retirèrent de part et d'autre, et firent la paix.

Syennésis, roi de Cilicie, et * Nabuchodonosor, roi de Babylone, en furent les médiateurs. Pour la rendre plus ferme et plus inviolable, les deux princes voulurent l'assurer par le lien du mariage; et ils arrêtèrent qu'Alyatte donneroit sa fille Aryénis à Astyage, fils aîné de Cyaxare.

La manière dont ces peuples contractoient alliance est très-remarquable. Outre les autres cérémonies qui leur étoient communes avec les Grecs, ils avoient encore ceci de particulier, que les deux parties qui contractoient se faisoient des incisions aux bras, et léchoient mutuellement leur sang.

Le premier soin de Cyaxare (Herod. l. 1, c. 106), dès qu'il se vit en repos, fut de reprendre le siége de Ninive, que l'irruption des Scythes lui avoit fait lever. Nabopolassar, roi de Babylone, avec qui il venoit de contracter une alliance particulière, se ligua avec lui contre les Assyriens. Ayant donc joint leurs forces, ils assiégèrent Ninive, la prirent, tuèrent Saracus qui en étoit roi, et ruinèrent de fond en comble cette grande ville.

Dieu avoit fait prédire par ses prophètes, plus de cent ans auparavant, qu'il sauroit bien venger sur cette ville impie le sang de ses serviteurs, dont ses rois, comme autant de lions cruels, s'étoient enivrés; qu'il se mettroit lui-même à la tête des troupes qui viendroient l'assiéger; qu'il feroit marcher devant elles la terreur et l'épouvante; qu'il livreroit au bras meurtrier des soldats les

* Il est appelé Labynet dans Hérodote.

vieillards, les mères, les enfans; qu'il abandonneroit à des mains avides et insatiables tous les trésors de la ville; et qu'il la détruiroit tellement elle-même de fond en comble, qu'il n'en resteroit pas même de trace, et qu'on demanderoit un jour où avoit donc été la superbe Ninive.

Mais écoutons le langage même des prophètes. Ville de sang, s'écrie Nahum (Nahum. 3, 1), qui ne te repais que de rapines et de brigandages, celui qui doit renverser tes murailles approche (2, 1 et 2). Le Seigneur va venger l'injure faite à Jacob et à Israël. J'entends déjà les fouets qui retentissent de loin (3, 2 et 3), les roues qui se précipitent avec un bruit horrible, les chevaux qui hennissent fièrement, les chariots qui courent comme la tempête, et la cavalerie qui s'avance à toute bride. Je vois les épées qui brillent et les lances qui étincellent. Le bouclier de ses braves jette des flammes de feu (2, 3 et 4); les yeux des soldats brillent comme des lampes, et leur course est plus prompte qu'un éclair. Le Seigneur est un Dieu jaloux et un Dieu vengeur (1, 2, 5, 6). La terre, le monde, et tous ceux qui l'habitent, tremblent devant lui. Et qui pourra soutenir sa colère? Je viens à toi, dit le Seigneur des armées (3, 5): je te dépouillerai de tous tes ornemens. Pillez l'argent, pillez l'or (2, 9): ses richesses sont infinies, ses vases et ses meubles précieux sont inépuisables. C'en est fait: Ninive est détruite (10), elle est renversée, elle est déchirée. Son temple est détruit jusqu'aux fondemens (7). Tous ses gens de guerre sont pris; ses femmes, emme-

nées captives, gémissent comme des colombes. Je vois une multitude d'hommes percés de coups (3, 3), une défaite sanglante et cruelle, un carnage qui n'a point de fin, des monceaux de corps qui tombent les uns sur les autres. Où est maintenant cette caverne de lions * ? où sont ces pâturages de lionceaux (c. 10-12) ? cette caverne où le lion se retiroit avec ses petits, sans que personne ne les y vînt troubler; où le lion apportoit les bêtes toutes sanglantes qu'il avoit égorgées pour en nourrir ses lionnes et ses lionceaux, remplissant son antre de sa proie, et ses cavernes de ses rapines ?.. Le Seigneur perdra Assur (Sophon. 2, 13-15). Il dépeuplera cette ville qui étoit si belle, et la changera en une terre où personne ne passe, et en un désert. Elle sera la demeure des bêtes sauvages, et la retraite des oiseaux de nuit. Voilà, dira-t-on, cette orgueilleuse ville qui étoit si fière et si assurée, qui disoit en son cœur : Je suis l'unique, et après moi il n'y en a point d'autre. Tous ceux qui passeront au travers d'elle lui insulteront avec des sifflemens et des gestes pleins de mépris.

Les deux armées s'enrichirent des dépouilles de Ninive, et Cyaxare, poursuivant sa victoire, se rendit le maître de toutes les autres villes du royaume d'Assyrie, excepté Babylone et la Chaldée, qui appartenoient à Nabopolassar.

* Idée magnifique de la cruelle avarice des rois d'Assyrie, qui alloient piller toutes les nations voisines, et principalement la Judée, et en apportoient les dépouilles à Ninive.

Après cette expédition, Cyaxare mourut, et laissa l'empire à son fils Astyage.

An. M. 3409. Av. J. C. 595. = Astyage régna trente-cinq ans. Il est aussi nommé Assuérus dans l'écriture. Quoique son règne ait été fort long, puisqu'il dura trente cinq ans, l'histoire ne nous en apprend point de particularités. Il eut deux enfans, dont les noms sont fort connus : savoir, Cyaxare, d'Aryénis, et Mandane, d'une première femme. Du vivant de son père, il donna Mandane en mariage à Cambyse, fils d'Achémènes, roi des Perses : et de ce mariage naquit Cyrus, un an après la naissance de Cyaxare, son oncle. Ce dernier succéda à son père dans le royaume des Mèdes.

Cyaxare II. C'est le Darius Médus de l'écriture.

Cyrus, ayant pris Babylone, conjointement avec Cyaxare, lui en avoit laissé le commandement. Après sa mort, et celle de Cambyse son père, il réunit en sa personne l'empire des Perses et celui des Mèdes, qui dans la suite ne feront plus qu'un seul et même empire. J'en commencerai l'histoire par celle de Cyrus, qui nous apprendra ce que l'on sait du règne de ses deux prédécesseurs, Cyaxare et Astyage. Mais auparavant je dirai un mot du royaume de Lydie, parce que Crésus, qui en étoit roi, aura beaucoup de part aux événemens dont j'ai à parler.

CHAPITRE QUATRIÈME.

HISTOIRE DES LYDIENS.

Hérodote (lib. 1, c. 7-13) appelle *Atyades*, c'est-à-dire descendans d'Atys, les premiers rois qui ont régné chez les Lydiens. Il dit qu'ils tiroient leur origine de Lydus, fils d'Atys, et que Lydus donna son nom à ces peuples, auparavant appelés Méoniens.

Les Héraclides, ou descendans d'Hercule, leur succédèrent, et tinrent cet empire pendant l'espace de 505 ans.

An. M. 2781. Av. J. C. 1223. = Argon, arrière-petit-fils d'Alcée, dont Hercule étoit le père, fut le premier des Héraclides qui régna dans la Lydie. Le dernier fut

Candaule. Il avoit une femme d'une rare beauté, que son mari, aveuglé par sa passion, ne cessoit de vanter. Il voulut même que Gygès, l'un de ses premiers officiers, en jugeât par ses propres yeux (1), comme si son propre sentiment eût été insuffisant pour lui, et que la beauté de sa femme eût pu souffrir quelque préjudice de son silence. Quelques précautions qu'eût prises Candaule, la reine aperçut Gygès lorsqu'il se retiroit du lieu où le roi l'avoit placé : mais elle n'en donna au-

(1) Non contentus voluptatum suarum tacitâ conscientiâ.... prorsùs quasi silentium damnum pulchritudinis esset. (Justin. l. 1, c. 7.)

eun signe. Persuadée, si l'on en croit l'historien, que le trésor le plus précieux d'une femme est la pudeur, elle songea à tirer une éclatante vengeance de l'injure qu'elle avoit reçue, punissant la faute de son mari par un crime encore plus grand. Peut-être une secrète passion pour Gygès eut-elle autant de part à cette action que la douleur d'avoir été déshonorée. Quoi qu'il en soit, elle fit venir Gygès, et lui donna le choix d'expier son crime ou par sa propre mort, ou par celle du roi. Après quelques remontrances qui furent vaines, il prit le dernier parti, et par le meurtre de Candaule il devint le maître et de sa femme et de son trône, qui passa ainsi de la famille des Héraclides dans celle des Mermnades. (An. m. 3286. Av. J. C. 718.)

Le poëte Archiloque vivoit de ce temps-là; et, comme Hérodote le remarque, il avoit parlé dans ses poésies de l'aventure de Gygès.

Je ne dois pas omettre ce que dit ici Hérodote, que chez les Lydiens, et presque chez tous les barbares, c'est une honte et une infamie, même à un homme, de paroître nu. Ces traces de pudeur qui se rencontrent chez des païens doivent paroître précieuses. On sait que (1) chez les Romains un fils en âge de puberté ne se trouvoit jamais aux bains avec son père, ni un gendre avec

(1) Nostro quidem more cum parentibus puberes filii, cum soceris generi, non lavantur. Retinenda est igitur hujus generis verecundia, præsertim natura ipsa magistrâ et duce. (Cic. l. 1 de Offic. n. 129.)

Nudare se, nefas esse credebatur. (Val. Max. l. 2, c. 1.)

son beau-père ; et ils regardoient cette loi de modestie et de retenue comme inspirée par la nature même, dont le violement étoit un crime. Il est étonnant que parmi nous on voie régner impunément ce désordre dans le temps des bains : désordre si visiblement contraire aux règles de l'honnêteté publique et de la pudeur, si dangereux pour les jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, et si fortement condamné par le paganisme même.

Platon (de Rep. lib. 2, p. 359) raconte l'histoire de Gygès autrement qu'Hérodote. C'est lui qui nous apprend que Gygès portoit une bague, dont la pierre le rendoit invisible quand il la tournoit de son côté, ensorte qu'il voyoit les autres sans être vu de personne ; et que, par le moyen de cette bague, de concert avec la reine, il détrôna Candaule en lui ôtant la vie ; ce qui signifie apparemment que, pour venir à bout de son criminel dessein, il employa toutes les ruses et toutes les fourberies d'une prudence qu'il plaît au siècle d'appeller une fine et habile politique, laquelle pénètre dans les desseins les plus cachés des autres, sans jamais laisser entrevoir les siens. Cette histoire a bien plus de vraisemblance que celle qu'on lit dans Hérodote.

Cicéron, en rapportant l'histoire fabuleuse du fameux anneau de Gygès (1), ajoute que le sage,

(1) Hunc ipsum annulum si habeat sapiens, nihilò plus sibi licere putet peccare, quàm si non haberet. Honesta enim bonis viris, non occulta quæruntur. (Lib. 3 de Off. n. 38.)

quand il en auroit un pareil, ne s'en serviroit jamais pour commettre aucune mauvaise action, parce que la vertu ne connoît et ne cherche point les ténèbres.

An. M. 3286. Av. J. C. 718. = Gygès régna 38 ans (Herod. lib. 1, cap. 13, 14). Le meurtre de Candaule excita une sédition parmi les Lydiens. Les deux partis, au lieu d'en venir aux mains, convinrent de s'en rapporter à la décision de l'oracle de Delphes, qui se déclara pour Gygès. Il fit de grands présens au temple de Delphes, qui sans doute avoient précédé en partie et préparé la réponse de l'oracle. Entre beaucoup d'autres, Hérodote parle de six coupes d'or qui pesoient trente talens, ce qui montoit à près d'un million.

Quand il se vit paisible possesseur du trône, il porta ses armes contre Milet, Smyrne et Colophon, villes puissantes des états voisins.

Il mourut, après avoir régné trente-huit ans, et eut pour successeur son fils.

An. M. 3324. Av. J. C. 680. = Ardys régna 49 ans. C'est sous son règne que les Cimmériens (Hérod. c. 15), chassés de leur pays par les Scythes Nomades, passèrent en Asie, et prirent Sardes, excepté la citadelle.

An. M. 3373. Av. J. C. 621. = Sadyatte régna 12 ans. Il déclara la guerre à ceux de Milet, et assiégea leur ville. Les siéges pour lors, qui souvent n'étoient que des blocus, traînoient fort en longueur, et duroient plusieurs années. Il mourut avant que d'avoir achevé celui-ci, et eut pour successeur son fils.

An. M. 3385. Av. J. C. 619. = Alyatte régna 57 ans. Ce fut lui qui fit la guerre contre Cyaxare, roi des Mèdes (Hérod. c. 16, 22). Il chassa les Cimmériens de l'Asie. Il attaqua et prit les villes de Smyrne et de Clazomènes.

Il poussa vivement la guerre contre les Milésiens (Hérod. l. 1, c. 21, 22) que son père avoit commencée, et continua le siége de la ville, qui avoit déjà duré six ans sous son père, et qui en dura encore autant sous lui. Voici comme il fut terminé. Sur la réponse d'un oracle de Delphes, Alyatte avoit envoyé dans la ville un ambassadeur pour proposer une trêve pendant quelques mois. Thrasybule, tyran de Milet, averti de son arrivée, fit porter dans la place publique le blé et les autres provisions que lui et ses sujets avoient rassemblées pour fournir à leurs besoins, et ordonna aux particuliers de se livrer aux plaisirs de la bonne chère à la vue d'un signal qui leur seroit donné. La chose fut ainsi exécutée. L'ambassadeur de Lydie fut extrêmement surpris à son arrivée de voir l'abondance qui régnoit dans la place. Son maître, auquel il en rendit compte, persuadé que le projet de réduire Milet par la famine ne réussiroit jamais, préféra la paix à une guerre qui lui paroissoit ruineuse, et leva le siége.

An. M. 3442. Av. J. C. 562. = Crésus. Son nom seul, qui a tourné en proverbe, porte l'idée de grandes richesses. Les siennes, à en juger par les présens qu'il envoya au temple de Delphes, devoient être immenses. Ces présens subsistoient encore la plupart du temps d'Hérodote, et mon-

toient à plusieurs millions. Les trésors de ce prince pouvoient être en partie le fruit de certaines mines situées, selon Strabon (lib. 13, p. 625 et l. 14, p. 680), entre Pergame et Atarne, aussi-bien que d'une petite rivière qui rouloit un sable d'or : c'est le Pactole. Du temps de Strabon, elle n'avoit plus cet avantage.

Ces richesses, chose assez rare, n'amollirent point son courage. (Hérod. l. 1, c. 26-28) Il jugeoit indigne d'un roi de passer ses jours dans une molle oisiveté. Toujours les armes à la main, il fit plusieurs conquêtes, et ajouta à ses états toutes les provinces voisines : la Phrygie, la Mysie, la Paphlagonie, la Bithynie, la Pamphylie, et tout le pays des Cariens, des Ioniens, des Doriens, et des Eoliens. Hérodote remarque qu'il fut le premier qui subjugua les Grecs, qui jusque-là n'avoient jamais été soumis à une domination étrangère. Il entend sans doute les Grecs qui étoient établis dans l'Asie mineure.

Mais ce qui est encore plus étonnant, quoique riche et guerrier, les lettres et les sciences faisoient son plus grand plaisir. Sa cour étoit le séjour assez ordinaire de ces fameux savans si connus dans l'antiquité sous le nom des sept sages de la Grèce.

Solon, l'un des plus célèbres d'entre eux (Hérod. l. 1, c. 29-33. — Plut. in Sol. p. 93, 94), après avoir établi de nouvelles lois à Athènes, crut devoir s'en absenter pendant quelques années, et profiter de ce temps pour faire différens voyages. Il vint à Sardes, et il y fut reçu comme le demandoit la

réputation d'un si grand homme. Le prince, accompagné d'une nombreuse cour, parut dans tout l'éclat de la royauté, et avec les habits les plus magnifiques, où l'or et les pierreries brilloient de toutes parts. Quelque nouveau que fût ce spectacle pour Solon, on ne s'aperçut point qu'il en fût ému, et il ne dit pas la moindre parole qui sentît la surprise ou l'admiration : mais il laissa assez entrevoir aux gens de bon sens qu'il regardoit toute cette pompe comme la marque d'un petit esprit, qui connoît mal en quoi consiste le beau et le grand. Un premier abord si froid et si indifférent ne prévint pas Crésus en faveur de son nouvel hôte.

Il commenda ensuite qu'on lui montrât tous ses trésors, et qu'on lui fît voir la somptuosité et la magnificence de ses appartemens et de ses meubles, comme pour vaincre par cette multitude de vases précieux, de pierreries, de statues, de peintures, l'indifférence du philosophe. Mais tout cela n'étoit point le roi, et c'étoit lui que Solon venoit visiter, non les murs ni les chambres de son palais; et il croyoit devoir juger de lui et l'estimer, non par tout cet appareil extérieur qui lui étoit étranger, mais par lui-même, et par ses qualités personnelles. Ce seroit réduire bien des grands à une affreuse solitude que d'en user ainsi.

Quand il eut tout vu, on le ramena. Crésus alors lui demanda qui, dans les différens voyages qu'il avoit faits, il avoit trouvé qui fût véritablement heureux. « C'est, répondit Solon, un bourgeois « d'Athènes, nommé Tellus, fort homme de bien, « qui, après avoir été toute sa vie à couvert de la

« nécessité, et avoir vu sa patrie toujours floris-
« sante, a laissé après lui des enfans généralement
« estimés de tout le monde, a eu la joie de voir
« les enfans de ses enfans, et enfin est mort glo-
« rieusement en combattant pour sa patrie. »

Une telle réponse, où l'on comptoit l'or et l'argent pour rien, parut à Crésus d'une grossièreté et d'une stupidité sans pareille. Cependant, comme il ne désespéroit pas d'avoir au moins le second rang dans la félicité, il lui demanda qui, après Tellus, il avoit vu de plus heureux. Solon répondit que c'étoient Cléobis et Biton d'Argos, deux frères (1) qui avoient été un modèle parfait de l'amitié fraternelle et du respect qui est dû aux parens. Un jour de fête solennelle, où la prêtresse leur mère devoit aller au temple de Junon, ses bœufs tardant trop à venir, ils se mirent eux-mêmes au joug, et traînèrent le char de leur mère jusqu'au temple pendant plus de deux lieues. Toutes les mères, ravies en admiration, congratulèrent celle-ci d'avoir mis au monde de tels enfans. Pénétrée des plus vifs sentimens de joie et de reconnoissance, elle pria instamment la déesse de vouloir accorder à ses enfans pour récompense ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes. Elle fut exaucée. Après le scrifice ils s'endormirent dans le temple même d'un doux sommeil, et terminèrent leur vie par une mort tranquille *. Pour

(1) Φιλαδέλφοὺς καὶ φιλομήτορας διαφερόντως ἄνδρας.

* La fatigue du voyage pouvoit bien en être la cause.

honorer leur piété, ceux d'Argos consacrèrent leurs statues dans le temple de Delphes.

« Vous ne me mettez donc point du nombre des gens heureux, » dit Crésus d'un ton qui marquoit son mécontentement? Solon, qui ne vouloit ni le flatter, ni l'aigrir davantage, lui dit avec douceur : « Roi de Lydie, Dieu nous a donné à nous « autres Grecs, outre plusieurs autres avantages, « un esprit de modération et de retenue qui a « formé parmi nous une sorte de philosophie « simple et populaire, accompagnée d'une noble « hardiesse, sans faste et sans ostentation, peu « propre à la cour des rois; et qui, connoissant « que la vie des hommes est sujette à un nombre « infini de vicissitudes et de changemens, ne nous « permet ni de nous glorifier des biens dont nous « jouissons nous-mêmes, ni d'admirer dans les « autres une félicité qui peut n'être que passa- « gère, et n'avoir rien de réel. » A cette occasion il lui représente que la vie de l'homme est ordinairement composée de soixante et dix années, qui font en tout vingt-six mille deux cent cinquante jours, dont aucun ne ressemble à l'autre. « Ainsi « l'avenir est pour chaque homme un tissu d'acci- « dens tout divers, qui ne peuvent être prévus. « Celui-là donc nous paroît seul heureux, de qui « Dieu a continué la félicité jusqu'au dernier « moment de sa vie : pour les autres, qui se « trouvent exposés à mille dangers, leur bonheur « nous paroît aussi incertain que la couronne « pour celui qui combat encore, et qui n'a pas « encore vaincu. » Solon se retira après ces pa-

roles, qui ne firent qu'affliger Crésus, sans le corriger (1).

Esope, l'auteur des fables, étoit alors à la cour de ce prince, qui le traitoit très-favorablement. Il fut fâché du mauvais accueil que Solon avoit reçu, et lui dit par forme d'avis : *Solon* (2), *il faut ou n'approcher point du tout des rois, ou ne leur dire que des choses qui leur soient agréables. Dites plutôt*, répondit Solon, *qu'il faut ou ne les point approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.*

Dès le temps de Plutarque, quelques savans croyoient que cette entrevue de Solon avec Crésus cadroit mal avec les dates de chronologie. Mais comme ces dates sont fort incertaines, ce judicieux auteur n'a pas crû que cette objection dût prévaloir contre l'autorité de plusieurs écrivains dignes de foi qui ont rapporté cette histoire.

Ce que je viens de raconter de Crésus est une peinture bien naturelle de ce qui se passe chez les rois et chez les grands, dont la plupart se laissent séduire par la flatterie; et nous montre que cet

(1) Λυπήσας μέν, ȣ̓ νȣθετήσας δὲ τὸν Κροῖσον.

(2) Ὦ Σόλων, (ἔφη) τοῖς βασιλεῦσι δεῖ ὡς ἥκιστα ἢ ἑὸς ἥδιστα ὁμιλεῖν· Καὶ ὁ Σόλων· Μὰ Δί, (εἶπεν) ἀλλ' ὡς ἥκιστα ἢ ὡς ἄριστα. Le jeu de mots du texte grec, ὡς ἥκιστα ἢ ὡς ἥδιστα, estimable parce qu'il est fondé dans le sens même, ne peut point être rendu dans une autre langue.

aveuglement vient pour l'ordinaire de deux causes. La première est l'inclination secrète qu'ont tous les hommes, et surtout les grands, à recevoir la louange sans précaution, et à juger favorablement de tous ceux qui les admirent, ou qui témoignent pour leurs volontés une soumission et une complaisance sans bornes. La seconde est la ressemblance de la flatterie avec une affection sincère et avec un respect légitime, qui est quelquefois si parfaitement imitée, que, sans une grande attention, les plus sages y sont trompés.

Crésus, à en juger par ce que l'histoire nous en apprend, étoit un fort bon prince, et estimable par beaucoup d'endroits. Il avoit un grand fonds de douceur, d'affabilité, d'humanité. Son palais étoit la retraite des savans et des gens d'esprit, ce qui marque qu'il n'en manquoit pas lui-même, et qu'il avoit du goût pour les sciences. Son foible étoit de faire grand cas des richesses et de la magnificence, de se croire heureux et grand à proportion de ce qu'il en possédoit, de substituer l'éclat et la pompe de la royauté à ce qu'elle a de véritable et de solide grandeur, et de se nourrir des respects excessifs de ceux qui étoient comme en adoration devant lui.

Ces savans, ces beaux esprits, et les autres courtisans qui environnoient ce prince, qui mangeoient à sa table, qui étoient de ses plaisirs, qui avoient part à sa confidence, qui profitoient de sa libéralité, et s'enrichissoient par ses largesses, n'avoient garde de heurter le goût du prince, ni de songer à le détromper de ses erreurs et de

ses fausses idées. Ils n'étoient occupés au contraire qu'à l'y entretenir et qu'à l'y fortifier, en le louant sans cesse comme le prince le plus opulent de son siècle, et ne parlant jamais de l'abondance de ses richesses, et de la magnificence de son palais qu'avec des termes et des sentimens d'admiration et d'extase, parce qu'ils savoient que c'étoit là un moyen sûr de lui plaire et d'avoir ses bonnes grâces : car la flatterie n'est autre chose qu'un commerce de mensonge, fondé d'un côté sur l'intérêt, et de l'autre sur la vanité. Le flatteur veut s'avancer et faire fortune : le prince veut être loué et admiré, parce qu'il est son premier flatteur, et qu'il porte dans son cœur un poison plus subtil et mieux préparé que celui qu'on lui présente.

Le petit mot d'Esope, ancien esclave, qui n'en avoit pas perdu tout l'esprit ni le caractère, mais qui y joignoit l'adresse du plus fin et du plus habile courtisan; ce petit mot, dis-je, par lequel il avertit Solon *qu'il faut ou ne point approcher des rois, ou leur dire des choses agréables*, nous apprend de quels hommes Crésus avoit rempli sa cour, et comment il étoit venu à bout d'en bannir la sincérité, la bonne foi, le devoir. Aussi ne put-il souffrir la noble et généreuse liberté du philosophe, dont il auroit dû faire un cas infini, s'il avoit connu de quel prix est un ami, qui, ne tenant qu'à la personne et non à la fortune du prince, a le courage de lui dire des vérités désagréables et amères à l'amour-propre pour le présent, mais qui peuvent lui être très-utiles et très-salutaires pour l'avenir. *Dic illis, non quod*

volunt audiri, sed quod audisse semper volent. C'est Sénèque qui parle ainsi, en montrant de quel secours peut être pour un prince un ami fidèle et sincère : et ce qu'il ajoute paroît fait exprès pour Crésus (1). Donnez-lui, dit-il, un conseil utile. Faites-lui entendre une fois en sa vie une parole de vérité, à ce prince dont les oreilles retentissent sans cesse de flatteries. Vous me demandez quel service vous pouvez lui rendre, arrivé, comme il est, à une souveraine félicité ? C'est de lui apprendre à ne s'y pas fier : c'est de lui ôter cette vaine confiance qu'il a dans sa puissance et sa grandeur, comme si elle devoit toujours durer : c'est de lui faire connoître que tout ce qui vient de la fortune, et qui est de son ressort, se ressent de son instabilité, et peut nous être enlevé promptement ; et qu'entre la plus haute élévation et la chute la plus funeste, l'intervalle peut n'être que d'un moment.

Crésus ne fut pas long-temps sans éprouver la vérité de ce que lui avoit dit Solon (Herod. l. 1, c. 34-45). Il avoit deux enfans, dont l'un, devenu muet, étoit pour lui un sujet continuel de douleur : l'autre, nommé Atys, se distinguoit par toutes sortes de bonnes qualités entre ceux de son

(1) Plenas aures adulationibus, aliquandô vera vox intret : da consilium utile. Quæris quid felici præstare possis? Effice ne felicitati suæ credat. Parùm in illum contuleris, si illi semel stultam fiduciam permansuræ semper potentiæ excusseris, docuerisque mobilia esse quæ dedit casus... ac sæpè inter fortunam maximam et ultimam nihil interesse? (Senec. de Benef., l. 6, c. 33)

âge, et faisoit toute sa consolation. Il crut voir en songe que ce fils bien-aimé devoit périr par le fer. Nouvelle source de chagrins et d'inquiétudes. On écarte avec soin d'auprès de ce jeune prince tout ce qui a rapport au fer ; pertuisanes, lances, javelots. Il n'est plus mention ni de sièges, ni de guerre, ni d'armée. On fit un jour une célèbre partie pour prendre un sanglier qui ravageoit tout le voisinage. Tous les jeunes seigneurs de la cour devoient s'y trouver. Atys demanda avec empressement à son père qu'il lui fût permis d'y aller au moins comme spectateur. Il ne put lui refuser cette grâce, et il le confia à la garde d'un jeune prince fort sage, qui s'étoit venu réfugier chez lui : il s'appeloit Adraste. Et ce fut cet Adraste même qui, croyant lancer son javelot contre le sanglier, tua Atys. On ne peut exprimer quelle fut ni la douleur du père quand il apprit cette funeste nouvelle, ni celle d'Adraste, auteur innocent du meurtre, qu'il punit sur lui-même en se perçant le sein de sa propre épée sur le bûcher de l'infortuné Atys.

Deux années se passèrent ainsi dans un grand deuil (Herod. c. 46-56), ce malheureux père n'étant occupé que de la perte qu'il avoit faite. Mais la réputation naissante et les grandes qualités de Cyrus, qui commençoit à se faire connoître, le réveillèrent de son assoupissement. Il crut devoir songer à mettre une barrière à la puissance des Perses, qui prenoit tous les jours de nouveaux accroissemens. Comme il étoit fort religieux à sa mode, il ne songea point à former aucune entre-

prise sans avoir consulté les dieux. Mais pour ne point agir à l'aveugle, et pour être en état d'asseoir un jugement certain sur les réponses qu'il en recevroit, il voulut auparavant s'assurer de la vérité des oracles. Pour cela il envoya à tous ceux qui étoient les plus célèbres, soit dans la Grèce, soit dans l'Afrique, des députés qui avoient ordre de s'informer chacun de leur côté de ce que faisoit Crésus dans un certain jour et à une certaine heure qu'on leur marqua. Ses ordres furent ponctuellement exécutés. Il n'y eut que la réponse de l'oracle de Delphes qui se trouva véritable. Elle fut rendue en vers grecs hexamètres, et voici quel en étoit le sens : *Je connois le nombre des grains de sable de la mer, et la mesure de sa vaste étendue. J'entends le muet, et celui qui ne sait point encore parler. Mes sens sont frappés de l'odeur forte d'une tortue qui est cuite dans l'airain avec des chairs de brebis : airain dessous, airain dessus.* En effet, le roi ayant voulu imaginer quelque chose qu'il ne fût pas possible de deviner, s'étoit occupé à cuire lui-même au jour et à l'heure marqués une tortue avec un agneau dans une marmite d'airain, qui avoit aussi un couvercle d'airain. Saint Augustin remarque en plusieurs endroits que Dieu, pour punir l'aveuglement des païens, permettoit quelquefois que les démons leur rendissent des réponses qui se trouvoient conformes à la vérité.

Assuré ainsi de la véracité du dieu qu'il vouloit consulter, il fit immoler en son honneur trois mille victimes, et fit fondre une infinité de vases, de tré-

pieds, de tables d'or qu'il convertit en lingots d'or au nombre de cent dix-sept, pour enrichir le trésor de Delphes. Chacun de ces lingots pesoit au moins deux talens. Il y ajouta encore un grand nombre d'autres présens, parmi lesquels Hérodote compte un lion d'or du poids de dix talens et deux vaisseaux d'une grandeur extraordinaire : l'un d'or, qui pesoit huit talens et demi et douze mines ; l'autre d'argent, qui tenoit six cents mesures nommées amphores. Tous ces présens, et beaucoup d'autres que j'omets pour abréger, se voyoient encore du temps d'Hérodote.

Les députés avoient ordre de consulter le dieu sur deux articles : premièrement, si Crésus devoit entreprendre la guerre contre les Perses ; puis s'il devoit appeler à son secours des troupes auxiliaires. L'oracle répondit, sur le premier article, que, s'il portoit les armes contre les Perses, il renverseroit un grand empire ; sur le second, qu'il feroit bien de s'associer les plus puissans peuples de la Grèce. Il consulta de nouveau l'oracle pour savoir quelle seroit la durée de son empire. La réponse fut qu'il subsisteroit jusqu'à ce qu'on vît un mulet remplir le trône de Médie : il regarda cette réponse comme une assurance de l'éternité de son empire.

En conséquence de l'oracle, Crésus fit alliance avec les Athéniens, qui avoient pour lors à leur tête Pisistrate, et avec les Lacédémoniens, qui étoient sans contredit les deux peuples de la Grèce les plus puissans.

Un Lydien (Herod. l. 1, c. 71) fort estimé pour sa prudence donna à Crésus un avis très-sensé.

« Grand prince, lui dit-il, à quoi songez-vous de « vouloir tourner vos armes contre des peuples « comme les Perses, qui, nés dans un pays rude « et âpre, sont endurcis dès l'enfance à toutes « sortes de travaux et de fatigues ; qui, vêtus gros-« sièrement et nourris de même, se contentent de « pain et d'eau ; qui ignorent absolument ce que « c'est que commodités et délices de la vie ; en un « mot, qui n'ont rien à perdre si vous les vainquez, « et tout à gagner s'ils vous vainquent, et qu'il se-« roit bien difficile d'écarter de nos terres, s'ils en « avoient une fois goûté les douceurs. Loin donc « de penser à porter la guerre contre eux, je crois « que nous devrions remercier les dieux de « n'avoir pas mis dans l'esprit des Perses de venir « attaquer les Lydiens. » Crésus avoit pris son parti, et ne changea point.

On trouvera le reste de l'histoire de Crésus dans celle de Cyrus que je vais exposer.

LIVRE QUATRIÈME.

COMMENCEMENS DE L'EMPIRE DES PERSES ET DES MÈDES.

Les trois règnes de Cyrus, de Cambyse et de Smerdis le mage, feront la matière du quatrième livre. Mais comme les deux derniers sont assez courts, et renferment peu de faits importans, ce livre, à proprement parler, sera l'histoire de Cyrus.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DE CYRUS.

L'HISTOIRE de ce prince est racontée diversement par Hérodote et par Xénophon. Je m'attache au dernier, comme infiniment plus digne de foi sur ce point que l'autre; et je me contenterai, dans les faits où ils diffèrent, de rapporter sommairement ce qu'en dit Hérodote. On sait que Xénophon servit long-temps sous le jeune Cyrus, qui

avoit dans ses troupes un grand nombre de seigneurs persans, avec lesquels sans doute cet écrivain, curieux comme il étoit, s'entretenoit souvent pour s'instruire, par leur moyen, des mœurs et coutumes des Perses, de leurs conquêtes, et surtout de celles du prince qui avoit fondé leur monarchie, et dont il se proposoit d'écrire l'histoire. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans le commencement de la Cyropédie. « Comme ce « grand personnage, dit-il, m'a toujours paru « digne d'admiration, j'ai pris plaisir à rechercher « sa naissance, quel a été son naturel, de quelle « façon il a été élevé, pour connoître par quels « moyens il a pu devenir un si grand prince, et « je n'avance rien que je n'aie appris. »

Au reste, ce que dit Cicéron dans la première lettre à son frère Quintus, que (1) *Xénophon avoit composé l'histoire de Cyrus, non suivant l'exacte vérité, mais comme le modèle d'un bon gouvernement*, ne doit rien diminuer de l'autorité de ce judicieux écrivain, ni de la créance qui lui est due. Ce qu'on en peut conclure, c'est que le dessein de Xénophon, aussi grand philosophe que grand capitaine, n'a pas été simplement d'écrire l'histoire de Cyrus, mais d'apprendre aux princes, dans la personne de celui-ci, l'art de régner, et de se faire aimer de leurs sujets, malgré le faste et l'élévation de la puissance souveraine. Il a pu, dans cette vue, prêter à son héros quelques pensées,

(1) Cyrus ille à Xenophonte, non ad historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justi imperii.

quelques sentimens, quelques discours : mais le fond des événemens et des faits qu'il rapporte doit passer pour vrai, et leur conformité seule avec l'écriture sainte en est une preuve évidente. On peut lire la dissertation de M. l'abbé Banier sur ce sujet dans les Mémoires de l'académie des Belles-Lettres, tom. 6, p. 400.

Pour plus grande clarté, je divise l'histoire de Cyrus en trois parties. La première s'étendra depuis sa naissance jusqu'au siége de Babylone : la seconde renfermera la description du siége et de la prise de cette ville, et de tout ce qui regarde ce grand événement : la troisième contiendra l'histoire de ce prince depuis la prise de Babylone jusqu'à sa mort.

ARTICLE PREMIER.

Histoire de Cyrus depuis son enfance jusqu'au siége de Babylone.

Cet intervalle, outre l'éducation de Cyrus, et le voyage qu'il fit en Médie chez Astyage son grand-père, renferme les premières campagnes de ce prince, et les importantes expéditions qui en furent la suite.

§. I. *Éducation de Cyrus.*

An. M. 3405. Av. J. C. 599. = Cyrus étoit fils de Cambyse, roi de Perse (Xenoph. Cyrop. l. 1, p. 3), et de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes. Il naquit un an après Cyaxare, son oncle, frère de Mandane.

Les Perses, divisés en douze tribus, étoient alors renfermés dans une seule province de cette vaste région qui depuis a porté leur nom, et ne faisoient tous ensemble que six vingt mille hommes. Dans la suite cette nation, ayant acquis l'empire de l'Orient par la sagesse et par la valeur de Cyrus, le nom de la Perse s'étendit avec leur fortune, et comprit ce vaste espace de pays qui s'étend du levant au couchant depuis le fleuve Indus jusqu'au Tigre, et du septentrion au midi, depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Océan. Ce nom a encore aujourd'hui la même étendue.

Cyrus étoit bien fait de corps, et encore plus estimable par les qualités de l'esprit : plein de douceur et d'humanité, de désir d'apprendre, d'ardeur pour la gloire, il ne fut jamais effrayé d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand il s'agissoit d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé selon les lois des Perses, qui pour lors étoient excellentes par rapport à l'éducation.

Le bien public, l'utilité commune, étoit le principe et le but de toutes leurs lois (Cyrop. l. 1, p. 3-8). L'éducation des enfans étoit regardée comme le devoir le plus important et la partie la plus essentielle du gouvernement. On ne s'en reposoit pas sur l'attention des pères et des mères, qu'une aveugle et molle tendresse rend souvent incapables de ce soin : l'état s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun d'une manière uniforme. Tout y étoit réglé : le lieu et la durée des exercices, le temps des repas, la qualité du boire et du manger, le nombre des maîtres, les diffé-

rentes sortes de châtimens. Toute leur nourriture, aussi-bien pour les enfans que pour les jeunes gens, étoit du pain, du cresson et de l'eau : car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance et à la sobriété; et d'ailleurs cette sorte de nourriture simple et frugale, sans aucun mélange de sauces ni de ragoûts, leur fortifioit le corps, et leur préparoit un fonds de santé capable de soutenir les plus dures fatigues de la guerre jusque dans l'âge le plus avancé.

Ils alloient aux écoles pour y apprendre la justice, comme ailleurs on y va pour apprendre les lettres et les sciences; et le crime qu'on y punissoit le plus sévèrement, étoit l'ingratitude.

La vue des Perses dans tous ces sages établissemens étoit d'aller au-devant du mal, persuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir; et au lieu que dans les autres états on se contente d'établir des punitions contre les méchans, ils tâchoient de faire ensorte que parmi eux il n'y eût point de méchans.

On étoit dans la classe des enfans jusqu'à seize ou dix-sept ans; et c'est là qu'ils apprenoient à tirer de l'arc et à lancer le javelot : après cela on entroit dans celle des jeunes gens. C'est alors qu'on les tenoit de plus court, parce que cet âge a plus besoin que tout autre d'être veillé exactement. Ils étoient dix années dans cette classe. Pendant ce temps, ils passoient toutes les nuits dans les corps-de-garde, tant pour la sûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour, ils venoient recevoir les ordres de

leurs gouverneurs, accompagnoient le roi lorsqu'il alloit à la chasse ou se perfectionnoient dans les exercices.

La troisième classe étoit composée des hommes faits, et ils y demeuroient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tiroit tous les officiers qui devoient commander dans les troupes, et remplir les différens postes de l'état, les charges, les dignités. On ne les forçoit point à porter les armes hors du pays, quand ils avoient passé cinquante ans.

Enfin ils passoient dans la dernière classe, où l'on choisissoit les plus sages et les plus expérimentés pour former le conseil public et les compagnies des juges.

Par-là, tous les citoyens pouvoient aspirer aux premières charges de l'état; mais aucun n'y pouvoit arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes, et s'en être rendu capable par tous ces exercices. Ces classes étoient ouvertes à tous; mais il n'y avoit ordinairement que ceux qui étoient assez riches pour entretenir leurs enfans sans travailler qui les y envoyassent.

Cyrus fut élevé de la sorte (Cyrop. l. 1, p. 8-22), et surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à apprendre, soit par le courage ou par l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenoit.

§. II. *Voyage de Cyrus chez Astyage son grand-père, et son retour en Perse.*

Quand Cyrus eut atteint l'âge de douze ans, sa mère Mandane le mena en Médie chez Astyage son grand-père, à qui tout le bien qu'il entendoit

dire de ce jeune prince avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence y régnoient partout. Astyage étoit superbement vêtu, avoit les yeux peints*, le visage fardé, des cheveux ajoutés parmi les siens : car les Mèdes affectoient de vivre dans la mollesse et de se vêtir d'écarlate, de porter des colliers et des bracelets, au lieu que les Perses étoient vêtus fort grossièrement. Cyrus ne fut point ébloui de tout cet éclat, et sans rien critiquer ni condamner, il sut se maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès son enfance. Il charmoit son grand-père par des saillies pleines d'esprit et de vivacité, et gagnoit tous les cœurs par ses manières nobles et engageantes. J'en rapporterai un seul trait, qui pourra faire juger du reste.

Astyage, voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays, fit préparer un

* Les anciens, pour relever la beauté du visage, et donner plus de vivacité au teint, formoient les sourcils en arcs parfaits, et les teignoient en noir. Ils ajoutoient aux paupières la même teinture, pour donner aux yeux plus de brillant. Cet artifice étoit fort en usage chez les Hébreux. Il est dit de Jézabel : *Depinxit oculos suos stibio* (4. Reg. 9. 30). Cette drogue avoit aussi une force astringente, qui rétrécissoit les paupières, et faisoit paroître les yeux plus grands, ce qui étoit regardé pour lors comme une beauté (Plin. l. 33, c. 6). De là vient cette épithète qu'Homère donne si souvent aux déesses mêmes : βοῶπις Ἥρη. *Junon aux grands yeux.*

repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité et la délicatesse des mets. Cyrus regardoit avec des yeux assez indifférens tout ce fastueux appareil; et comme Astyage en paroissoit surpris : les Perses, dit-il, au lieu de tant de détours et de circuits pour apaiser la faim, prennent un chemin bien plus court pour arriver au même but : un peu de pain et de cresson les y conduisent. Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avoit servis, il les distribua sur-le-champ aux officiers du roi qui se trouvèrent présens : à l'un, parce qu'il lui apprenoit à monter à cheval; à l'autre, parce qu'il servoit bien Astyage; à un autre, parce qu'il prenoit grand soin de sa mère. Sacas, échanson d'Astyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet officier, outre sa charge d'échanson, avoit celle d'introduire chez le roi ceux qui devoient être admis à son audience : et comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune prince, qui lui en marqua, dans cette occasion, son ressentiment. Astyage, témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un officier pour qui il avoit une considération particulière, et qui la méritoit par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servoit à boire : Ne faut-il que cela, mon papa, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes grâces? Je les aurai bientôt gagnées : car je me fais fort de vous servir mieux que lui. Aussitôt on équipe le petit Cyrus en

échanson. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule, et tenant la coupe délicatement de trois doigts. Il la présenta au roi avec une dextérité et une grâce qui charmèrent Astyage et Mandane. Quand cela fut fait, il se jeta au cou de son grand-père, et en le baisant, il s'écria plein de joie : O Sacas, pauvre Sacas, te voilà perdu : j'aurai ta charge (1). Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié. Je suis très-content, mon fils, lui dit-il, on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle : c'est de faire l'essai. En effet, l'échanson avoit coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche, et d'en goûter avant que de présenter la coupe au prince. Ce n'est point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi. Et pourquoi donc? dit Astyage. C'est que j'ai appréhendé que cette liqueur ne fût du poison. Du poison, et comment cela? Oui, mon papa : car il n'y a pas long-temps que, dans un repas que vous donniez aux grands seigneurs de votre cour, je m'aperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On crioit, on chantoit, on parloit à tort et à travers. Vous paroissiez avoir oublié, vous que vous étiez roi, et eux qu'ils étoient vos sujets. Enfin, quand vous vouliez vous mettre à danser, vous ne pouviez pas vous soutenir. Comment, reprit Astyage, n'arrive-t-il pas la même chose à votre père?

(1) Ω Σάκα, ἀπόλωλας· ἐκβαλῶ σε τῆς τιμῆς.

Jamais, répondit Cyrus. — Et quoi donc? — Quand il a bu, il cesse d'avoir soif, et voilà tout ce qui lui en arrive.

On ne peut trop admirer ici l'habileté de l'historien dans l'excellente leçon qu'il donne sur la sobriété. Il pouvoit la faire d'une manière grave et sérieuse, et prendre le ton de philosophe : car Xénophon, tout guerrier qu'il étoit, n'étoit pas moins philosophe que Socrate son maître. Au lieu de cela, il la met dans la bouche d'un enfant, et la déguise sous le voile d'une petite histoire, racontée dans l'original avec tout l'esprit et toute la gentillesse possible.

Mandane étant sur le point de retourner en Perse, Cyrus se rendit avec joie aux instances réitérées que lui fit son grand-père de rester en Médie, afin, disoit-il, ne sachant pas encore bien monter à cheval, qu'il eût le temps de se perfectionner dans cet exercice inconnu en Perse, où la sécheresse et la situation du pays, coupé par des montagnes, ne permettoient pas de nourrir des chevaux.

Pendant cet intervalle de temps qu'il passa à la cour, il s'y fit infiniment estimer et aimer. Il étoit doux, affable, officieux, bienfaisant, libéral. Si les jeunes seigneurs avoient quelque grâce à demander au prince, c'étoit lui qui la sollicitoit pour eux. Quand il y avoit contre eux quelque sujet de plainte, il se rendoit leur médiateur auprès du roi : leurs affaires devenoient les siennes, et il s'y prenoit toujours si bien, qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit.

Il étoit à peu près dans la seizième année, lorsque le fils du roi des * Babyloniens (c'étoit Evilmérodac, fils de Nabuchodonosor), ayant fait une partie de chasse un peu avant son mariage, s'avisa, pour faire montre de sa bravoure, de faire une irruption dans les terres des Mèdes, ce qui obligea Astyage de se mettre en campagne pour s'y opposer. Ce fut pour lors que Cyrus, ayant suivi son grand-père, fit son apprentissage dans la guerre. Il s'y comporta si bien, que la victoire que les Mèdes remportèrent sur les Babyloniens fut principalement due à sa valeur.

L'année d'après, Cambyse l'ayant rappelé pour lui faire achever son temps dans les exercices des Perses, il partit sur-le-champ, pour ne donner par son retardement aucun lieu de plainte contre lui, ni à son père, ni à sa patrie. On connut dans cette occasion combien il étoit tendrement aimé. A son départ, tout le monde l'accompagna, ceux de son âge, les jeunes gens, les vieillards : Astyage même le conduisit à cheval assez loin ; et quand il fallut se séparer, il n'y eut personne qui ne versât des larmes.

Ainsi Cyrus repassa en Perse, où il demeura encore un an dans la classe des enfans. Ses compagnons, après le séjour qu'il avoit fait dans une

* Ces peuples sont toujours appelés Assyriens dans Xenophon ; et en effet, ce sont les Assyriens, mais de Babylone, qu'il ne faut pas confondre avec ceux de Ninive, dont nous avons vu auparavant que l'empire avoit été entièrement detruit, par la ruine de Ninive qui en étoit la capitale.

cour aussi voluptueuse et remplie de faste qu'étoit celle des Mèdes, s'attendoient à voir un grand changement dans ses mœurs. Mais quand ils virent qu'il se contentoit de leur table ordinaire, et que, s'il se rencontroit dans quelque festin, il étoit plus sobre et plus retenu que les autres, ils le regardèrent avec une nouvelle admiration.

Il passa de cette première classe dans la seconde, qui est celle des jeunes gens, où il fit voir qu'il n'avoit point son pareil en adresse, en patience, en obéissance.

§. III et IV. *Première campagne de Cyrus, qui va au secours de son oncle Cyaxare contre les Babyloniens.*

An. M. 3444. Av. J. C. 560. = Astyage, roi des Mèdes, étant mort (Cyrop. l. 1, 22-37), Cyaxare son fils, frère de la mère de Cyrus, lui succéda. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut une rude guerre à soutenir. Il apprit que le roi des Babyloniens (Nériglissor) armoit puissamment contre lui, et qu'il avoit déjà engagé dans sa querelle plusieurs princes, entre autres Crésus, roi de Lydie. Il avoit aussi envoyé des ambassadeurs vers le roi des Indes, pour jeter dans son esprit de mauvaises impressions contre les Mèdes et les Perses, en lui représentant qu'il étoit à craindre que ces deux peuples, déjà fort puissans d'ailleurs, s'étant unis par de nouvelles alliances, ne s'assujettissent à la fin toutes les autres nations, si l'on ne s'opposoit au progrès de leur

puissance. Cyaxare dépêcha donc vers Cambyse pour lui demander du secours, et chargea ses députés de faire en sorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverroit. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. Ce jeune prince étoit alors dans l'ordre des hommes faits, après avoir passé dix années dans la seconde classe. La joie fut universelle quand on sut que Cyrus marcheroit à la tête de l'armée. Elle étoit de trente mille hommes d'infanterie seulement (car les Perses n'avoient point encore de cavalerie), mais tous hommes d'élite, et qui avoient été levés d'une manière particulière. D'abord Cyrus avoit choisi parmi la noblesse deux cents officiers des plus braves, qui furent chargés d'en choisir chacun quatre autres de même sorte, ce qui faisoit mille en tout: et c'étoient ces officiers qu'on appeloit ὁμότιμοι (officiers de même dignité), et qui se signalèrent si fort dans la suite en toute occasion. Chacun de ces mille eut charge de lever parmi le peuple dix piquiers armés à la légère, dix frondeurs et dix archers; ce qui montoit en tout à trente-un mille hommes.

Avant qu'on procédât à ce choix, Cyrus crut devoir parler aux deux cents officiers, dont il loua extrêmement le courage, et qu'il remplit de l'espérance assurée d'un heureux succès. Savez-vous, leur dit-il, à quels ennemis vous aurez affaire? A des hommes mous, lâches, efféminés, déjà à demi vaincus par les délices; qui ne peuvent souffrir ni la faim ni la soif; également in-

capables de soutenir ou le poids du travail, ou la vue du péril : au lieu que vous, accoutumés dès l'enfance à une vie sobre et dure, la faim et la soif font le seul assaisonnement de vos repas, les fatigues votre plaisir, les dangers votre joie, l'amour de la patrie et de la gloire votre unique passion. Comptez-vous pour peu la justice de notre cause ? Ce sont les ennemis qui nous attaquent ; ce sont nos alliés qui nous appellent. Y a-t-il rien de plus juste que de repousser l'injure qu'on nous veut faire ? Y a-t il rien de plus honorable que de voler au secours de nos amis ? Mais ce qui doit faire le principal motif de votre confiance, c'est que je ne me suis point engagé dans cette expédition sans avoir auparavant consulté les dieux et imploré leur secours : car vous savez que c'est par où j'ai toujours coutume de commencer toutes mes actions et toutes mes entreprises.

Cyrus partit bientôt après sans perdre de temps ; mais ce ne fut qu'après avoir encore invoqué les dieux du pays : car sa grande maxime, et il la tenoit de son père, étoit qu'on ne devoit jamais former aucune entreprise, soit grande, soit petite, sans consulter les dieux. Cambyse lui avoit souvent représenté que la prudence des hommes est fort courte, leurs vues fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, et que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage devient la cause de leur ruine ; au lieu que les dieux, étant éternels, savent tout, l'avenir comme le passé, et inspirent à ceux qu'ils aiment ce qu'il est à propos

d'entreprendre : protection qu'ils ne doivent à personne, et qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent et les consultent.

Cambyse voulut accompagner son fils jusques aux frontières de la Perse. Dans le chemin, il lui donna d'excellentes instructions sur les devoirs d'un général d'armée. Cyrus croyoit n'ignorer rien de tout ce qui regarde le métier de la guerre, après les longues leçons qu'il en avoit reçues des maîtres les plus habiles qui fussent de son temps. Vos maîtres, lui dit Cambyse, vous ont-ils donné quelques leçons d'économie, c'est-à-dire de la manière dont il faut pourvoir aux besoins d'une armée, préparer des vivres, prévenir les maladies, songer à la santé des soldats, fortifier leurs corps par de fréquens exercices, exciter parmi eux de l'émulation, savoir se faire obéir, se faire estimer, se faire aimer des troupes? Sur chacun de ces points, et sur beaucoup d'autres que le roi parcourut, Cyrus répondoit qu'on ne lui en avoit jamais dit un mot, et que tout cela étoit nouveau pour lui. Hé que vous a-t-on donc montré? A faire des armes, reprit le jeune prince, à tirer de l'arc, à lancer un javelot, dessiner un camp, tracer un plan de fortification, ranger des troupes en bataille, en faire la revue, les voir marcher, défiler, camper. Cambyse se mit à rire, et fit entendre à son fils qu'on ne lui avoit rien enseigné de ce qu'il y a de plus essentiel pour un bon officier et pour un habile général : et dans une seule conversation, qui mériteroit certainement d'être bien étudiée par les jeunes gens de qualité destinés à

la guerre, il lui en apprit infiniment plus que n'avoient fait pendant plusieurs années tous ces maîtres si vantés. Un seul exemple, quoique fort court, pourra donner quelque idée du reste.

Il s'agissoit de savoir comment on pouvoit rendre les soldats soumis et obéissans. Le moyen m'en paroît bien facile et bien sûr, dit Cyrus : il ne faut que louer et récompenser ceux qui obéissent, punir et nôter d'infamie ceux qui refusent de le faire. Cela est bon, répartit Cambyse, pour se faire obéir par force ; mais l'important est de se faire obéir volontairement. Or le moyen le plus sûr d'y réussir, c'est de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on sait mieux ce qui leur est utile qu'eux-mêmes : car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'est de ce principe que part la soumission aveugle des malades pour le médecin, des voyageurs pour un guide, de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote. Leur obéissance n'est fondée que sur la persuasion où ils sont que le médecin, le guide, le pilote, sont plus habiles et plus prudens qu'eux. Mais que faut-il faire, demanda Cyrus à son père, pour paroître plus habile et plus prudent que les autres? Il faut, reprit Cambyse, l'être effectivement; et pour l'être, il faut se bien appliquer à sa profession, en étudier sérieusement toutes les règles, consulter avec soin et avec docilité les plus habiles maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réussir nos entreprises, et surtout implorer le secours des dieux, qui seuls donnent la prudence et le succès.

Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare (Cyrop. l. 2, p. 38-40), la première chose qu'il fit, après les complimens ordinaires, fut de s'informer de la qualité et du nombre des troupes de part et d'autre. Il se trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'armée des ennemis montoit à deux cent mille hommes de pied et soixante mille chevaux, et que les Mèdes et les Perses joints ensemble avoient à peine la moitié autant d'infanterie, et il s'en falloit plus des deux tiers qu'ils n'eussent autant de cavalerie. Une si grande inégalité jeta Cyaxare dans un grand embarras et dans une grande crainte. Il n'imaginoit point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perse, en plus grand nombre encore que les premières. Mais, outre que le remède auroit été fort long, il paroissoit impraticable. Cyrus sur-le-champ proposa un moyen plus sûr et plus court : ce fut de faire changer d'armes aux Perses ; et au lieu que la plupart ne se servoient presque que de l'arc et du javelot, et ne combattoient par conséquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement sur le petit, il fut d'avis de les armer de telle sorte, qu'ils pussent tout d'un coup combattre de près, et en venir aux mains avec les ennemis, et rendre ainsi inutile la multitude de leurs troupes. On goûta fort cet avis, et il fut exécuté sur-le-champ.

Il établit un ordre merveilleux dans les troupes (ib. p. 44), et y jeta une émulation étonnante

par les récompenses qu'il proposoit, et par ses manières honnêtes et prévenantes à l'égard de tout le monde. Il ne faisoit aucun cas de l'argent que pour le donner. Il distribuoit avec largesse des présens à chacun, selon son mérite et sa condition : à l'un, c'étoit un bouclier, à l'autre une épée, ou quelque chose de pareil. C'étoit par cette grandeur d'âme, cette générosité et ce penchant à faire du bien, qu'il croyoit qu'un général devoit se distinguer, et non par le luxe de la table ou la magnificence des habits, et encore moins par la hauteur et la fierté. Il ne pouvoit pas (ib. l. 8, p. 207), disoit-il, faire du bien à tous ; et c'est par cette raison là même qu'il se croyoit obligé de marquer de la bonne volonté à tous, parce que les présens que distribue un prince peuvent l'épuiser, non les honnêtetés qu'il fait, en s'intéressant sincèrement au bien ou au mal qui arrive aux autres, et en le leur témoignant.

Un jour que Cyrus faisoit la revue de son armée (ib. p. 56), il lui vint un courrier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il étoit arrivé des ambassadeurs du roi des Indes, et qu'il le prioit de le venir trouver promptement. Pour ce sujet, lui dit-il, je vous apporte un riche vêtement : car il souhaite que vous paroissiez superbement vêtu devant les Indiens, afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de temps : il partit sur-le-champ avec ses troupes, pour aller trouver le roi, sans avoir d'autre habit que le sien, fort simple à la manière des Perses, et qui n'étoit

point, porte le texte grec*, souillé ni gâté par aucun ornement étranger. Comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent: « Vous aurois-je « fait plus d'honneur, reprit Cyrus, si je m'étois « habillé de pourpre, si je m'étois chargé de bra- « celets et de chaînes d'or, et qu'avec tout cela j'eusse « tardé plus long-temps à venir, que je ne vous en « fais maintenant par la sueur de mon visage et par « ma diligence, en montrant à tout le monde avec « quelle promptitude on exécute vos ordres? »

Cyaxare, content de ces raisons, commanda qu'on fît entrer les Indiens. Ces ambassadeurs dirent qu'ils étoient envoyés de la part de leur maître pour s'informer du sujet de la guerre entre les Babyloniens et les Mèdes. Ils ajoutèrent qu'ils avoient ordre, après avoir entendu les motifs des Mèdes, de passer chez les Babyloniens pour écouter aussi ce qu'ils auroient à alléguer, afin qu'après avoir examiné les raisons de part et d'autre, le roi leur maître se rangeât du côté de celui qui auroit pour lui le bon droit et la justice: noble et glorieux usage d'une grande puissance, qui n'est conduite que par la justice, qui ne cherche point à profiter de la division des voisins, et qui se déclare hautement contre l'injuste agresseur en faveur de l'opprimé! Cyaxare et Cyrus répondirent qu'ils n'avoient donné aucun sujet de plainte aux Babyloniens, et qu'ils acceptoient

* Ἐν τῇ Περσικῇ στολῇ οὐδέν τι ὑβρισμένῃ. Belle expression, mais que nulle autre langue ne peut rendre avec la même vivacité!

avec joie pour arbitre le roi des Indiens. La suite fait connoître qu'il se déclara pour les Mèdes.

Le roi d'Arménie (Cyrop. l. 2, p. 58-61; et l. 3), vassal des Mèdes, les regardant comme près d'être engloutis par la formidable ligue qui s'étoit formée contre eux, crut qu'il devoit profiter de l'occasion pour se tirer de leur dépendance. Il cessa donc de leur payer le tribut ordinaire, et de leur envoyer le nombre de troupes qu'il devoit fournir en temps de guerre. Cyaxare étoit embarrassé, craignant, dans la conjoncture présente, de s'attirer de nouveaux ennemis sur les bras, s'il entreprenoit de forcer les Arméniens à l'exécution du traité. Cyrus, après s'être exactement informé des forces et de la situation du pays, se chargea de cette commission. L'important étoit de la tenir secrète, sans quoi elle ne pouvoit réussir. Pour cela, il engage une grande partie de chasse de ce côté-là; et il avoit coutume d'y aller assez souvent, et même d'y chasser avec le fils du roi et les jeunes seigneurs du pays. Au jour marqué, il part avec un nombreux équipage. Les troupes suivoient de loin, et devoient attendre l'ordre pour se montrer. Après quelques jours de chasse, quand on fut assez près du château où demeuroit la cour, Cyrus découvrit son dessein aux officiers. Il détacha Chrysante, l'un d'eux, pour aller se rendre maître d'une hauteur fort escarpée, où il savoit que le prince, en cas d'alarme, se retiroit ordinairement avec sa famille et tous ses effets.

Cela fait, il envoie un héraut au roi d'Arménie, pour le sommer d'accomplir le traité, et dans l'in-

tervalle il fait avancer ses troupes. Jamais surprise ne fut plus grande, et l'embarras ne l'étoit pas moins. Le roi connoissoit son tort: il étoit sans ressources. Il ne laissa pas d'envoyer de tous côtés pour assembler ses forces; et en même temps il fit passer dans les montagnes le plus jeune de ses fils nommé Sabaris, avec ses femmes, ses filles, et tout ce qu'il avoit de plus précieux. Mais quand il eut appris par ceux qu'il avoit envoyés à la découverte que Cyrus venoit sur leurs pas, alors il perdit entièrement courage, et ne songea plus à se défendre. Les Arméniens, à son exemple, s'enfuirent chacun où ils purent, pour mettre en sûreté ce qu'ils avoient de meilleur. Cyrus, voyant la campagne couverte de gens qui se sauvoient de côté et d'autre, leur envoya dire qu'on ne leur feroit aucun mal, s'ils se tenoient dans leurs maisons; mais qu'on traiteroit comme ennemis ceux qu'on trouveroit prenant la fuite. Cela fut cause qu'ils demeurèrent, excepté quelques-uns, qui suivirent le roi.

D'un autre côté, ceux qui conduisoient les princesses vers les montagnes donnèrent dans l'embuscade de Chrysante, et furent presque tous faits prisonniers. La reine, le fils du roi, ses filles, sa belle-fille, femme de son aîné, et ses trésors tombèrent entre les mains des Perses.

Le roi, ayant appris ces tristes nouvelles, et ne sachant que devenir, se sauva sur une petite éminence, où il fut incontinent investi par l'armée, et bientôt après obligé de se rendre. Cyrus le fit avancer au milieu de l'armée avec toute sa famille.

Dans l'instant, arriva le fils aîné du roi, nommé Tigrane, qui revenoit d'un voyage : il ne put retenir ses larmes à un tel spectacle. Prince, vous venez à propos, lui dit Cyrus, pour assister au procès de votre père. Et aussitôt il fit assembler les capitaines des Perses et des Mèdes, et manda aussi les grands d'Arménie. Il ne voulut pas même qu'on écartât les dames qui étoient là dans leurs chariots, et leur permit d'écouter et de voir tout en liberté.

Quand tout fut prêt, et que Cyrus eut imposé silence, il commença par exiger du roi que, dans toutes les questions qu'il alloit lui faire, il lui répondît avec sincérité, n'y ayant rien de plus indigne d'une personne de son rang que d'user de dissimulation et de mensonge ; et le roi s'y engagea. Alors il lui demanda, mais à différentes reprises, et traitant chaque article séparément, s'il n'étoit pas vrai qu'il avoit fait la guerre à Astyage, roi des Mèdes, son grand-père; s'il n'avoit pas été vaincu dans cette guerre; si, en conséquence de sa défaite, il n'avoit pas conclu un traité avec Astyage ; si, par ce traité, il ne s'étoit pas engagé à lui payer un certain tribut, à lui fournir un certain nombre de troupes, et à ne conserver dans son pays aucune place forte. Il ne fut pas possible de ne pas convenir de tous ces faits, qui étoient de notoriété publique. Pourquoi donc, continua Cyrus, avez-vous violé le traité dans tous ses articles? C'est, reprit l'Arménien, parce que je trouvois qu'il étoit beau de secouer le joug, de vivre libre, et de laisser ses enfans dans le même

état. Il est glorieux en effet, répliqua Cyrus, de combattre pour défendre sa liberté: mais si quelqu'un, après avoir été réduit en servitude, tâchoit de se dérober à son maître, que lui feriez-vous? Je suis obligé d'avouer, dit le roi, que je le punirois. Et si vous aviez donné un gouvernement à quelqu'un de vos sujets, et qu'il eût prévariqué, le laisseriez-vous en place? Non certes, et je lui en substituerois un autre. Et s'il avoit amassé de grandes richesses par ses malversations? Je l'en dépouillerois. Mais, ce qui est bien plus, s'il avoit eu quelque intelligence avec vos ennemis, comment le traiteriez-vous? Dussé-je me condamner moi-même, reprit le roi, je ne puis m'empêcher de dire la vérité, je le ferois mourir. A ces paroles, son fils s'arracha la tiare de la tête, et déchira ses vêtemens; les femmes, de leur côté, jetèrent des cris et des hurlemens, comme s'il eût prononcé lui-même son arrêt.

Cyrus ayant de nouveau fait faire silence, Tigrane alors prit la parole, et se tournant vers Cyrus: Grand prince, lui dit-il, croyez-vous qu'il soit de votre sagesse de faire mourir mon père, même contre vos propres intérêts? Et quels intérêts donc? C'est que jamais il ne fut plus en état de vous rendre service. Comment cela, dit Cyrus? Est-ce que les fautes passées sont un titre qui puisse nous acquérir un nouveau mérite et nous attirer une nouvelle considération? Oui certes, si elles servent à nous rendre sages. De quel prix en effet n'est point la sagesse, et peut-on lui comparer ni richesses, ni adresse, ni courage?

Or il est bien clair que cette journée seule a rendu mon père très-prudent. Il sait ce qu'il en coûte pour manquer à sa parole. D'ailleurs il a senti votre supériorité au-dessus de lui en tout. Il n'a pu venir à bout d'aucun de ses projets, et vous avez exécuté tous les vôtres, mais avec tant de promptitude et de secret, qu'il s'est vu enveloppé avant que de savoir qu'on l'attaquât; et c'est le lieu même de sa retraite qui a servi à le prendre. Mais, reprit Cyrus, votre père n'a encore rien souffert qui ait pu le rendre plus sage. La crainte des maux, dit Tigrane, quand elle est aussi sérieuse que celle-ci l'est, a une pointe beaucoup plus aiguë et plus capable de déchirer le cœur que le mal même. Mais, j'ose le dire, la reconnoissance est encore un motif infiniment plus efficace et plus persuasif; et il n'en peut être au monde qui approche de celle que mon père vous devra: biens, liberté, sceptre, vie, femme, enfans, rendus avec une telle générosité, où trouverez-vous, grand prince, en une seule personne tant et de si forts liens qui puissent l'attacher à votre service?

Hé bien, reprit Cyrus en se tournant du côté du roi, si je me laisse fléchir aux prières de votre fils, quelle armée et quelle somme me fournirez-vous pour nous aider dans la guerre que nous avons contre les Babyloniens? Mes troupes et mes trésors ne sont plus à moi, dit l'Arménien, mais à vous seul. Je puis mettre sur pied quarante mille hommes d'infanterie, et huit mille de cavalerie. Pour l'argent, j'estime qu'en comprenant les tré-

sors que mon père m'a laissés, il se trouvera bien trois mille talens (neuf millions) d'argent comptant. Voilà de quoi vous pouvez disposer. Cyrus accepta la moitié des troupes, et laissa l'autre au roi pour la défense du pays contre les Chaldéens * avec qui il étoit en guerre. Il doubla le tribut qu'il devoit payer chaque année aux Mèdes, et au lieu de cinquante talens, il en exigea cent, et en demanda autant à emprunter en son nom. Mais, ajouta Cyrus, que me donneriez-vous pour la rançon de votre femme ? Tout ce que je possède au monde, répondit le roi. — Et pour celle de vos enfans ? — La même chose. — Vous voilà donc redevable à mon égard de la moitié plus que vous ne possédez. Et vous, Tigrane, de combien rachèteriez-vous la liberté de votre femme (il l'avoit épousée depuis peu, et l'aimoit passionnément). De mille vies, répliqua-t-il, si je les avois. Cyrus pour lors les conduisit tous dans sa tente, et leur donna à souper. On comprend aisément qu'elle fut la joie de ce festin.

Après le repas, comme on s'entretenoit de différentes choses, Cyrus demanda à Tigrane ce qu'étoit devenu un gouverneur qu'il avoit vu plusieurs fois avec lui à la chasse, et dont il faisoit un cas tout particulier. Hélas ! dit-il, il n'est plus, et je n'oserois vous avouer par quel accident je l'ai

* Xénophon ne nomme jamais les peuples de la Babylonie Chaldéens. Mais Hérodote, l. 7, c. 63, et Strabon, l. 16, p. 739, les placent dans ce pays. Les Chaldéens dont il s'agit ici étoient des peuples voisins de l'Arménie.

perdu. Cyrus le pressant de le lui apprendre : Mon père, continua Tigrane, voyant que j'aimois tendrement ce gouverneur, et que je lui étois fort attaché, en conçut quelque jalousie, et le fit mourir. Mais c'étoit un si honnête homme, qu'étant tout près d'expirer, il me fit venir, et me dit ces propres paroles : Que ma mort, Tigrane, ne vous indispose point contre le roi votre père. Il n'a point agi à mon égard par méchanceté, mais sur une fausse prévention qui l'a malheureusement aveuglé. Ah ! l'excellent personnage, s'écria Cyrus : mais n'oubliez jamais le dernier avis qu'il vous a donné.

Quand la conversation fut finie, Cyrus, avant que de les renvoyer, les embrassa tous pour marque d'une parfaite réconciliation. Après quoi ils montèrent dans leurs chariots avec leurs femmes, et se retirèrent pénétrés de reconnoissance et d'admiration. Pendant tout le chemin il ne fut mention que de Cyrus : les uns vantoient sa sagesse ; d'autres admiroient son courage ; ceux-ci relevoient surtout sa douceur ; quelques-uns faisoient valoir sa taille et son port majestueux. Et vous, dit Tigrane en s'adressant à son épouse, que vous semble de la mine de Cyrus ? Je n'y ai point fait d'attention, répondit-elle. Sur qui donc vos yeux étoient-ils attachés ? Sur celui qui disoit qu'il donneroit mille vies pour racheter ma liberté.

Le lendemain, le roi d'Arménie envoya des présens à Cyrus, et des rafraîchissemens pour toute l'armée. Il apporta aussi le double de l'ar-

gent qu'il devoit fournir. Mais Cyrus, ayant pris simplement ce qu'il avoit demandé, lui rendit le reste. Les troupes arméniennes eurent ordre de se tenir prêtes pour le troisième jour, et Tigrane voulut les commander.

J'ai cru, pour plusieurs raisons, devoir insérer ici le récit détaillé de cet évènement, quoique pourtant je l'aie abrégé de près de trois quarts de ce qu'il a dans Xénophon.

Premièrement, il peut servir à faire connoître le style de cet excellent historien, surtout si on a la curiosité de consulter l'original, dont les beautés naturelles et sans art sont bien propres à justifier l'estime singulière que les gens de bon goût ont toujours faite de la noble simplicité de cet auteur. Pour ne citer qu'un exemple, quel trait de pudeur et de modestie, mais en même temps quelle merveilleuse naïveté, quelle délicatesse d'esprit dans l'ingénue réponse de la femme de Tigrane, qui n'a des yeux que pour son mari.

En second lieu, ces interrogations courtes et pressantes, qui demandent chacune une réponse précise de la part du roi d'Arménie, décèlent un disciple de Socrate qui avoit bien retenu le goût de son maître.

D'ailleurs ce récit peut donner quelque idée du jugement qu'on doit porter de la Cyropédie de Xénophon, dont le fond est vrai, mais qui est embellie par des circonstances que l'auteur a ménagées exprès, et a ajoutées à dessein pour donner d'utiles leçons et d'excellentes règles sur

le gouvernement. Ainsi ce qu'il y a de réel dans l'événement dont il s'agit ici, c'est que le roi d'Arménie, ayant refusé de payer le tribut qu'il devoit aux Mèdes, Cyrus l'attaqua fort à propos, et avant qu'il pût soupçonner qu'on songeoit à lui; qu'il se rendit maître du seul fort qu'il eût, et en même temps de toute sa famille; qu'il l'obligea de payer le tribut ordinaire, et de fournir son contingent de troupes, et qu'il sut si bien le gagner par ses manières douces et honnêtes, qu'il en fit un des alliés les plus fidèles et les plus affectionnés qu'eût jamais eus le roi des Mèdes. Le reste n'est qu'un embellissement, et vient plus de l'historien que de l'histoire même.

Je n'aurois jamais deviné par moi-même ce que signifioit celle du gouverneur mis à mort par le père de Tigrane, quoique je sentisse bien qu'elle tenoit ici lieu d'énigme. Un homme de qualité (M. le comte de Tresvilles), l'un des plus beaux esprits et des plus beaux parleurs du siècle passé, qui avoit une connoissance profonde des auteurs grecs, m'en donna, il y a beaucoup d'années, une explication que je n'ai point oubliée, et que je crois être la véritable clef de cette énigme. Il supposoit que Xénophon avoit voulu peindre ici la mort de Socrate son maître, que l'attachement extraordinaire que témoignoit pour lui toute la jeunesse d'Athènes avoit rendu suspect à l'état; ce qui donna lieu à sa condamnation, qu'il supporta sans plainte et sans murmure.

Enfin j'ai cru ne devoir pas manquer l'occasion de faire remarquer dans mon héros des qualités

qui ne se rencontrent pas toujours dans les personnes de son rang, et qui, en les rendant infiniment plus estimables que toutes les vertus guerrières, contribueroient le plus au succès de leurs desseins. On trouve dans la plupart des conquérans de l'habileté pour la guerre, de la hardiesse, du courage, de l'intrépidité, et de tous ces talens qui font beaucoup de bruit, et qui éblouissent par leur éclat. Mais un fonds de bonté, de douceur, de compassion pour les malheureux; un air de modération et de retenue, même dans la prospérité et dans la victoire; des manières insinuantes et persuasives; l'art de gagner les cœurs et de se les attacher encore plus par l'affection que par l'intérêt; une attention continuelle à mettre toujours le bon droit de son côté, et à donner à toutes ses démarches un caractère d'équité et de justice que les ennemis mêmes soient forcés de respecter; enfin une clémence qui ménage les coupables qui le sont plutôt par imprudence que par malice, et qui donne lieu au repentir, en laissant des retours vers le devoir : ce sont des qualités rares dans les plus fameux conquérans de l'antiquité, et qui dominoient souverainement dans Cyrus.

Je reviens à mon sujet. Cyrus (Cyrop. l. 3, p. 70-76), avant que de quitter le roi d'Arménie, songea à lui rendre un service considérable. Il étoit en guerre avec les Chaldéens, peuple voisin et assez belliqueux, qui tenoit continuellement le pays en inquiétude par ses courses, et étoit cause qu'une grande partie des terres demeuroit inculte.

Après s'être bien informé de leur caractère, de leurs forces, de la situation des lieux où ils se retiroient, il marcha contre eux. Au premier signal que l'ennemi approchoit, les Chaldéens se saisirent des hauteurs, lieu ordinaire de leur retraite. Cyrus ne leur laissa pas le temps d'y assembler toutes leurs troupes, et il alla les y attaquer. Les Arméniens, qui marchoient à la tête, furent mis d'abord en fuite. Cyrus s'y étoit bien attendu, et il ne les avoit ainsi placés que pour engager le combat. En effet, dès que les Chaldéens en vinrent aux mains avec les Perses, ils ne purent soutenir leur choc, et furent renversés. On fit un grand nombre de prisonniers: le reste se dissipa. Cyrus parla aux prisonniers; leur déclara qu'il n'étoit point venu pour leur faire du mal, ni pour ravager leurs terres, mais pour leur accorder la paix à des conditions raisonnables; et il les renvoya. On ne manqua pas d'envoyer sur-le-champ des députés, et la paix fut conclue. Pour la sûreté des deux peuples, et de leur commun consentement, Cyrus fit bâtir sur la hauteur une forteresse qui commandoit tout le pays, et y laissa une bonne garnison, qui devoit se déclarer contre celui des deux peuples qui manqueroit au traité.

Cyrus, ayant appris qu'il y avoit un commerce et une communication assez ordinaire entre les Indiens et les Chaldéens, souhaita que ceux-ci voulussent bien conduire et accompagner l'ambassadeur qu'il se préparoit d'envoyer au roi des Indes. Le sujet de cet ambassade étoit de lui demander quelques secours d'argent de la part de Cyrus,

qui en avoit besoin pour lever de nouvelles troupes en Perse, et qui espéroit que, si Dieu accordoit un heureux succès à ses desseins, le roi n'auroit point lieu de se repentir de l'avoir aidé. Il étoit bien aise que les Chaldéens appuyassent sa demande : et ils pouvoient le faire avantageusement en rapportant le caractère et les exploits de Cyrus. L'ambassadeur partit dès le lendemain, accompagné des plus considérables du pays, qui avoient ordre de conduire cette affaire le plus adroitement qu'il leur seroit possible, et de rendre au mérite de Cyrus toute la justice qui lui étoit due.

L'expédition contre les Arméniens étant heureusement terminée, Cyrus partit de là pour aller retrouver Cyaxare. Quatre mille Chaldéens, qui étoient les plus braves de la nation, se joignirent à lui : et le roi d'Arménie, qui se voyoit délivré de ses ennemis, augmenta le nombre des troupes qu'il lui avoit promises. Il arriva donc en Médie avec beaucoup d'argent, et une armée beaucoup plus nombreuse que lorsqu'il en étoit sorti.

Il paroît que Cyrus (Cyrop. lib. 8, p. 228 et 229), environ dans ce temps-ci, songea à faire un voyage en Perse : plus de dix ans s'étoient écoulés depuis qu'il en étoit sorti pour commander les troupes. Cyaxare lui donna pour lors une grande preuve du cas qu'il faisoit de son mérite. Il n'avoit point d'enfant mâle, mais une fille unique, qu'il lui offrit en mariage *, avec assurance de la

* Xénophon ne place ce mariage qu'après la prise de Babylone. Mais comme pour lors Cyrus avoit plus de

Médie pour dot. Cette princesse lui avoit été destinée dès le temps qu'âgé à peine de douze ans, il avoit été à la cour de son grand-père Astyage. Cyrus fut fort sensible à une offre si avantageuse, et en marqua une vive reconnoissance ; mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le consentement de son père et de sa mère, laissant pour tous les siècles un rare exemple de la respectueuse soumission et de l'entière dépendance que doivent montrer en pareille occasion, à l'égard de père et mère, tous les enfans, quelque âge qu'ils puissent avoir, et à quelque degré de puissance et de grandeur qu'ils soient parvenus. Cyrus épousa la princesse à son retour de Perse.

§. V. *Expédition de Cyaxare et de Cyrus contre les Babyloniens : première bataille.*

Les deux partis (Cyrop. l. 3, p. 78-87) avoient employé trois années de suite à former leurs alliances, et à faire des préparatifs de guerre. Cyrus, voyant les troupes pleines d'ardeur et de bonne volonté, proposa à Cyaxare de les mener contre

soixante ans, et la princesse à peu près autant, et qu'il n'est pas vraisemblable que ni l'un ni l'autre eussent attendu cet âge pour songer au mariage, j'ai cru devoir en avancer le temps. D'ailleurs, Cambyse n'auroit eu que sept ans quand il monta sur le trône, et que quatorze ou quinze quand il mourut : ce qui ne peut s'accorder avec ses expéditions en Egypte et en Ethiopie, ni avec tout ce que l'histoire raconte de son règne. Peut-être que Xénophon avançoit de beaucoup la prise de Babylone ; mais je m'en tiens aux dates que nous marque Usserius.

les Assyriens. Ses raisons étoient qu'il croyoit le devoir décharger du soin et de la dépense de nourrir deux armées; qu'il valoit mieux manger le pays ennemi que le sien; que cette démarche hardie d'aller à la rencontre des Assyriens étoit capable de répandre la terreur parmi leurs troupes, en même temps qu'elle rempliroit les leurs de confiance; qu'enfin il lui avoit souvent entendu dire à lui-même, aussi-bien qu'à Cambyse son père, que la victoire dépendoit, non du nombre, mais du courage des soldats. Cyaxare entra dans ses vues.

On se mit donc en marche après avoir fait les sacrifices ordinaires. Cyrus, au nom de toute l'armée, pria tous les dieux tutélaires de l'empire de vouloir bien leur être favorables dans l'expédition qu'ils commençoient, de les accompagner, de les conduire, de combattre avec eux, de leur inspirer le courage et la prudence dont ils avoient besoin, et de donner un heureux succès à leurs armes. Cyrus, en agissant ainsi, mettoit en pratique l'important avis que lui avoit donné son père de commencer et de finir toutes ses actions et toutes ses entreprises par la prière; et il ne manquoit jamais, avant et après le combat, de s'acquitter à la vue de l'armée de ce devoir de religion. Quand ils furent arrivés sur les frontières de l'Assyrie, leur premier soin fut encore de rendre hommage aux divinités du pays, et d'implorer leur secours et leur protection: après quoi il fit des courses dans le pays, et amassa un grand butin.

Cyrus apprit que les ennemis étoient éloignés d'environ dix journées : il engagea Cyaxare à les aller chercher. Quand les armées furent à la vue l'une de l'autre, on se prépara au combat. Les Assyriens s'étoient campés en rase campagne, et selon leur coutume, que les Romains imitèrent depuis, ils avoient environné et fortifié leur camp d'un large fossé. Cyrus, au contraire, qui étoit bien aise de dérober aux ennemis, autant qu'il étoit en lui, la vue et la connoissance du petit nombre de ses troupes, s'étoit couvert de quelques villages et de quelques petites collines. On fut de part et d'autre quelques jours à se regarder. Enfin, les Assyriens étant sortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ses troupes. Avant qu'elles fussent à la portée du trait, il donna le mot de ralliement, qui fut * *Jupiter secourable et conducteur.* Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Castor et de Pollux, et les soldats, pleins d'une religieuse ardeur (θεοσεβῶς), y répondirent à haute voix. Ce n'étoit dans toute l'armée de Cyrus qu'allégresse, qu'émulation, que courage, qu'exhortations mutuelles, que dévouement universel à faire tout ce que le chef ordonneroit. Car, dit ici l'historien, on a remarqué qu'en ces occasions ceux qui craignent le plus la Divinité, ont le moins de peur des hommes. Du côté des Assyriens, les archers, les frondeurs, et les gens de trait, firent leurs dé-

* Je ne sais si Xénophon ne donne point ici aux dieux persans le nom des dieux de son pays.

charges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perses, animés par la présence et l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, et enfoncèrent les premiers bataillons. Les Assyriens, quelque effort que fissent et Crésus et leur propre roi pour les animer, ne purent soutenir un choc si rude, et prirent tous la fuite. La cavalerie des Mèdes s'ébranla en même temps pour attaquer celle des ennemis, qui fut aussi bientôt mise en déroute. Ils furent vivement poursuivis jusque dans leur camp. Il s'en fit un effroyable carnage, et le roi des Babyloniens (c'étoit Nériglissor) y perdit la vie. Cyrus ne se crut pas en état de les forcer dans leurs retranchemens, et il fit sonner la retraite.

Cependant les Assyriens (ib. l. 4, p. 87-104), après la mort de leur roi, et la perte des plus braves gens de l'armée, étoient dans une étrange consternation. Dès que Crésus les vit en désordre (ib. l. 6, p. 160), il tourna le dos, sans se mettre en peine de les secourir. Les autres alliés perdirent aussi toute espérance, et ne pensèrent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avoit bien prévu, et il se préparoit à les poursuivre vivement. Mais il avoit besoin pour cela de cavalerie; et, comme on l'a déjà remarqué, les Perses n'en avoient point. Il alla donc trouver Cyaxare, et lui proposa son dessein. Cyaxare l'improuva fort, et lui représenta le danger qu'il y avoit de pousser à bout des ennemis si puissans, à qui l'on inspireroit peut-être du courage en les réduisant au désespoir; qu'il étoit

de la sagesse d'user modérément de la fortune, et de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité; que d'ailleurs il ne voudroit pas contraindre les Mèdes, ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avoient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui demander la permission d'emmener ceux qui voudroient bien le suivre, à quoi Cyaxare consentit sans peine; et il ne songea plus qu'à passer le temps en festins et en joie avec les officiers, et à jouir de la victoire qu'il venoit de remporter.

Presque tous les Mèdes suivirent Cyrus, qui se mit en marche pour poursuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des courriers qui venoient de la part des Hyrcaniens * qui servoient dans l'armée ennemie, lui déclarer que, dès qu'il paroîtroit, ils se rendroient à lui; et en effet ils le firent. Il ne perdit point de temps, et ayant marché toute la nuit, il arriva près des Assyriens. Crésus avoit fait partir ses femmes pendant la nuit pour prendre le frais, car c'étoit en été, et il les suivoit avec quelque cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens, quand ils virent l'ennemi si près d'eux. Plusieurs furent tués dans la fuite, où on les poursuivit vivement : tous ceux qui étoient demeurés dans le camp se rendirent : la victoire fut complète, et le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouvèrent dans le

* Ce ne sont point ici les Hyrcaniens de la mer Caspienne. En suivant les campemens de Cyrus dans la Babylonie, on conjecture que ceux dont il s'agit sont à quatre ou cinq journées au midi de la Babylonie.

camp, songeant dès-lors à former parmi les Perses un corps de cavalerie, ce qui leur avoit manqué jusque-là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Tous les prisonniers furent renvoyés libres dans leur pays, sans qu'on exigeât d'eux d'autre condition, sinon qu'eux et ceux de leur pays livreroient leurs armes, et ne feroient plus la guerre, Cyrus se chargeant de les défendre contre leurs ennemis, et de les mettre en état de cultiver leurs terres en toute sûreté.

Pendant que les Mèdes et les Hyrcaniens étoient à la poursuite des ennemis, Cyrus fit tout préparer pour le repas, jusqu'aux bains même, afin qu'à leur retour ils n'eussent qu'à se mettre à table. Il crut aussi devoir suspendre jusque-là la distribution du butin. Ce fut pour lors que ce général, qui songeoit à tout, exhorta les Perses à se piquer de générosité à l'égard des alliés, de qui ils avoient déjà reçu de grands services, et de qui ils en attendoient encore de plus considérables; à vouloir bien les attendre et pour le repas, et pour la distribution du butin; à préférer les commodités et les intérêts des autres aux leurs propres, leur faisant entendre que c'étoit un moyen sûr de se les attacher pour toujours, et par ce moyen de remporter sur l'ennemi de nouvelles victoires, qui leur procureroient tous les biens qu'ils pouvoient espérer, et les dédommageroient avantageusement des pertes volontaires qu'ils auroient pu faire pour gagner l'affection des alliés. Ils entrèrent tous dans ses sentimens. Quand les Mèdes et les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis, Cyrus

leur fit prendre le repas qui leur avoit été préparé, en les avertissant d'envoyer seulement du pain aux Perses, qui avoient d'ailleurs, soit pour les ragoûts, soit pour la boisson, ce qui leur étoit nécessaire. Leur ragoût étoit la faim, et leur boisson l'eau de la rivière. C'étoit la manière de vivre à laquelle ils étoient accoutumés dès leur enfance.

Le lendemain matin, on procéda au partage des dépouilles. Cyrus fit appeler d'abord les mages, et leur commanda de choisir parmi le butin ce qui devoit être offert aux dieux en de pareilles occasions. Puis il chargea les Mèdes et les Hyrcaniens de partager le reste à toute l'armée. Ils demandèrent avec instance que les Perses présidassent à cette distribution : mais ceux-ci le refusèrent absolument, et il fallut s'en tenir à l'ordre de Cyrus, qui fut exécuté au grand contentement de tous.

La nuit même que Cyrus (ib. l. 6, p. 104-108) étoit parti pour aller à la poursuite de l'ennemi, Cyaxare l'avoit passée dans la joie et dans les festins, et s'étoit enivré avec ses principaux officiers. Le lendemain, à son réveil, il fut étrangement étonné de se voir presque seul et sans troupes. Plein de colère et de fureur, il dépêcha sur-le-champ un courrier à l'armée avec ordre de faire de violens reproches à Cyrus, et de faire revenir tous les Mèdes sans aucun délai. Cyrus ne s'effraya point d'un commandement si injuste. Il lui écrivit une lettre respectueuse, mais pleine d'une généreuse liberté, où il justifioit sa conduite, et le

faisoit souvenir de la permission qu'il lui avoit donnée d'emmener tous ceux des Mèdes qui voudroient bien le suivre. Il envoya en même temps en Perse pour faire venir de nouvelles troupes, dans le dessein qu'il avoit de pousser plus loin ses conquêtes.

Parmi les prisonniers de guerre qu'on avoit faits (ib. l. 5, p. 114-117, et l. 6, p. 153-155), il se trouva une jeune princesse d'une rare beauté, qu'on avoit réservée pour Cyrus. Elle se nommoit Panthée, et étoit femme d'Abradate, roi de la Susiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir, dans la crainte, disoit-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit, et ne le détournât des grands desseins qu'il avoit formés. Cette grande retenue de Cyrus (ib. l. 1, p. 34) venoit sans doute de l'excellente éducation qu'il avoit reçue. Car c'étoit un principe chez les Perses de ne parler jamais devant les jeunes gens de rien qui eût rapport à l'amour, de peur que la violente inclination qu'ils ont naturellement pour la volupté, jointe à la légèreté de leur âme, ne fût réveillée par de tels discours, et ne les jetât dans les dernières débauches. Araspe, jeune seigneur de Médie, qui l'avoit en garde, ne se défioit pas tant de sa foiblesse, et prétendoit qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette princesse. J'ai vu, lui dit-il, beaucoup de personnes, qui se croyoient bien fortes, succomber néanmoins comme malgré elles à cette violente passion, et avouer ensuite avec honte et

douleur que cette passion étoit un asservissement et un esclavage dont on ne pouvoit plus se tirer, une maladie incurable et au-dessus des remèdes et des efforts humains, une sorte de lien (1) et de nécessité plus difficile à rompre que les chaînes de fer les plus fortes. Ne craignez rien, reprit Araspe, je suis sûr de moi, et je vous réponds sur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant sa passion pour cette jeune princesse s'alluma peu à peu jusqu'à un tel point, que, la trouvant invinciblement opposée à ses désirs, il étoit près de lui faire violence. La princesse enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet officier lui parla avec la dernière dureté, et lui reprocha sa faute d'une manière propre à le jeter dans le désespoir. Araspe, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, et demeura interdit de honte et de crainte, se croyant perdu. Quelques jours après, Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, et au lieu des violens reproches auxquels il s'attendoit, il lui parla avec douceur, reconnoissant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie et la parole à ce jeune seigneur. La confusion, la joie, la reconnoissance firent couler de ses yeux une abondance de larmes. Ah! je me connois maintenant, dit-il, et j'éprouve sensiblement que

(1) Δεδεμένους ἰσχυροτέρα τινὶ ἀναγκῃ, ἢ εἰ σιδήρῳ ἐδέδεντα.

j'ai deux âmes : l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La première l'emporte quand vous venez à mon secours, et que vous me parlez : je cède à l'autre, et je suis vaincu, quand je suis seul. Il répara avantageusement sa faute, et rendit un service considérable à Cyrus, en se retirant comme espion chez les Assyriens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

Deux seigneurs des plus puissans du royaume d'Assyrie (Cyrop. l. 4, p. 111-113), qu'on lui marqua avoir dessein de se mettre sous sa protection, lui furent aussi d'un grand secours. Le premier étoit Gobryas, vieillard respectable par son âge et par sa vertu. Le roi, mort depuis peu, qui en connoissoit tout le mérite, et le considéroit extrêmement, avoit résolu de donner sa fille en mariage à son fils, et dans cette vue l'avoit fait venir à la cour. Ce jeune seigneur, dans une partie de chasse où il avoit été invité, ayant percé de son dard une bête sauvage que le fils du roi avoit manquée, celui-ci, qui étoit emporté et violent jusqu'à la férocité, de dépit, le perça lui-même sur-le-champ d'un coup de lance, et le coucha mort par terre. Gobryas pria Cyrus de venger un père infortuné, et de prendre sa famille sous sa protection, d'autant plus qu'il ne lui restoit qu'une fille unique, destinée depuis long-temps à épouser le jeune roi, mais qui ne pouvoit soutenir cette pensée, qu'elle deviendroit l'épouse du meurtrier de son frère.

Le second seigneur s'appeloit Gadatas (ibid.

l. 5, p. 123-124) ; il étoit prince d'un peuple nombreux et puissant. Le roi actuellement régnant, depuis qu'il étoit monté sur le trône, l'avoit traité d'une manière indigne, parce qu'une de ses concubines en avoit parlé comme d'un homme bien fait, et avoit relevé le bonheur de celle qu'il choisiroit pour épouse.

L'espérance de ce double secours (ibid. l. 5, p. 119-123.) fut pour Cyrus un puissant attrait, qui le détermina à pénétrer dans le cœur du pays ennemi. Comme Babylone, la capitale de l'empire qu'il vouloit conquérir, étoit le principal objet de son expédition, il tourna ses vues et sa marche de ce côté-là, non pour l'attaquer encore dans les formes, mais pour reconnoître la ville par lui-même, pour détacher du parti de ce prince le plus d'alliés qu'il pourroit, et pour faire de loin les dispositions et les préparatifs du siége qu'il méditoit. Il se mit donc en chemin avec ses troupes pour aller d'abord dans les terres de Gobryas. La forteresse où il logeoit lui parut une place imprenable, tant elle étoit et avantageusement située et bien fortifiée de tous côtés. Ce seigneur vint au-devant de lui, faisant porter des rafraîchissemens pour toute l'armée. Cyrus entra dans le château. Alors Gobryas fit mettre à ses pieds des coupes et des vases d'or et d'argent sans nombre, avec une multitude de bourses remplies de monnoies d'or du pays ; et ayant fait venir sa fille, qui étoit d'une taille majestueuse, et d'une beauté extraordinaire, que l'habit de deuil dont elle étoit revêtue depuis la mort de son frère

sembloit encore relever davantage, il la lui présenta, le priant de la prendre sous sa protection, et de vouloir bien accepter les marques de reconnoissance qu'il prenoit la liberté de lui offrir. « J'accepte de bon cœur votre or et votre argent, « dit Cyrus, et j'en fais présent à votre fille pour « augmenter sa dot. Ne doutez point que vous ne « trouviez parmi les seigneurs de ma cour un « époux digne d'elle. Ce ne seront ni ses richesses « ni les vôtres qu'ils estimeront. Je puis vous « assurer qu'il en est parmi eux plusieurs qui ne « feroient aucun cas de tous les trésors de Baby- « lone, s'ils étoient séparés du mérite et de la « vertu. Ils ne se piquent à mon exemple, j'ose le « dire, que de se montrer fidèles à leurs amis, « redoutables à leurs ennemis, et pleins de res- « pect pour les dieux.» On le pressa de prendre un repas dans la maison, mais il le refusa constamment, et retourna dans le camp avec Gobryas, qu'il fit manger avec lui et avec ses officiers. La terre revêtue de gazon leur servoit de lits : on s'imagine aisément que le reste, à proportion, étoit dans le même goût. Gobryas, qui avoit un bon esprit, sentit combien cette noble simplicité étoit supérieure à sa vaine magnificence ; et il sut bien dire que les Assyriens réussissoient à se distinguer par le faste, et les Perses par le mérite. Il admira surtout la plaisanterie ingénieuse et la gaieté innocente qui régnèrent pendant tout le repas.

Cyrus, toujours occupé de son grand dessein (ib. p. 124-140), s'avança avec Gobryas vers le pays de Gadatas, qui étoit au-delà de Babylone.

Il y avoit dans le voisinage une forte citadelle, qui commandoit le pays des Saques * et des Cadusiens, et où résidoit un gouverneur au nom du roi de Babylone, pour contenir ces peuples dans le devoir. Cyrus fit mine de vouloir l'attaquer. Gadatas, dont l'intelligence avec les Perses n'étoit point encore connnue, s'offrit, par le conseil de Cyrus, au gouverneur, pour défendre conjointement avec lui cette importante place. Il y fut reçu avec ses troupes, et la livra aussitôt à Cyrus. La prise de cette citadelle le rendit maître du pays des Saques et des Cadusiens; et comme il traita ces peuples avec beaucoup de bonté et de douceur, ils demeurèrent inviolablement attachés à son service. Les Cadusiens firent une armée de vingt mille hommes de pied, et de quatre mille chevaux : les Saques levèrent dix mille archers à pied, et deux mille à cheval.

Le roi d'Assyrie s'étoit mis en campagne pour punir Gadatas de sa révolte; mais Cyrus, l'ayant attaqué, le vainquit, fit un grand carnage de ses troupes, et l'obligea de se retirer à Babylone. Après cet exploit, ce conquérant employa quelque temps à ravager le pays. Le bon traitement qu'il avoit fait aux prisonniers de guerre, en les renvoyant libres chacun dans leurs maisons, avoit répandu partout le bruit de sa clémence. Beaucoup de peuples se rendirent à lui, et grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au roi des Assyriens un défi

* Ce ne sont pas ceux de Scythie.

de terminer leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais, pour mettre ses alliés en sûreté pendant son absence, il fit avec lui une espèce de trêve et de traité, par lequel on convint de part et d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, et de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, s'être fait un grand nombre d'amis et d'alliés, et avoir considérablement augmenté sa cavalerie, il reprit le chemin de la Médie.

Quand il fut près de la frontière (ib. p. 141-147), il députa aussitôt vers Cyaxare pour lui donner avis de son arrivée, et pour prendre ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans son pays une armée si considérable, et qui alloit encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perse. Le lendemain il se mit en chemin avec ce qui lui étoit resté de cavalerie. Cyrus alla au-devant de lui avec la sienne, qui étoit fort nombreuse et fort leste. A cette vue, la jalousie et le mécontentement de Cyaxare se réveillèrent. Il fit un accueil très-froid à son neveu, détourna son visage pour ne point recevoir son baiser, et laissa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, et entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur, de soumission, de raison, lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect et d'un inviolable attachement à sa personne et à ses intérêts, qu'il dissipa en un moment tous ses soupçons, et

rentra parfaitement dans ses bonnes grâces. Ils s'embrassèrent mutuellement, en répandant des larmes de part et d'autre. On ne peut exprimer quelle fut la joie des Perses et des Mèdes, qui attendoient avec inquiétude et tremblement de quelle façon se termineroit cette entrevue. A l'instant, Cyaxare et Cyrus remontèrent à cheval: et alors tous les Mèdes se rangèrent à la suite de Cyaxare, comme Cyrus leur en avoit fait signe. Les Perses suivirent Cyrus, et les autres nations leur prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduisirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avoit dressée. Il fut aussitôt visité de la plupart des Mèdes, qui vinrent le saluer, et lui faire des présens, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, et commença à reconnoître que Cyrus ne lui avoit point débauché ses sujets, et que les Mèdes ne lui étoient pas moins affectionnés qu'auparavant.

Dans le conseil qui se tint dès le lendemain en présence de Cyaxare (ib. l. 6., p. 148-153), il fut résolu de continuer la guerre contre les Assyriens.

On apprit en même temps, par les transfuges et par les prisonniers qu'on amenoit tous les jours dans le camp, que le roi de Babylone étoit passé en Lydie, et qu'il avoit emporté avec lui de grandes sommes d'or et d'argent. Les simples soldats s'imaginèrent aussitôt que c'étoit la frayeur qui lui avoit fait détourner ses trésors. Mais Cyrus jugea qu'il n'avoit entrepris ce voyage que pour

lui susciter quelque nouvel ennemi, et il travailla avec une ardeur infatigable aux préparatifs d'une seconde bataille.

Il s'appliqua surtout à fortifier sa cavalerie persane, et à faire construire un grand nombre de chariots de guerre, mais d'une nouvelle forme, ayant trouvé de grands inconvéniens dans les anciens, dont la mode venoit de Troie, et qui jusque-là avoient été en usage dans toute l'Asie.

Sur ces entrefaites (ib. l. 6, p. 156, 157), les ambassadeurs du roi des Indes arrivèrent avec quantité d'argent qu'ils apportoient à Cyrus de la part du roi leur maître, qui leur avoit aussi commandé de lui dire qu'il étoit fort aise qu'il l'eût averti de ce qui pouvoit lui manquer; qu'il vouloit être son ami et son allié; que s'il avoit encore besoin d'argent, il n'avoit qu'à le lui faire savoir; qu'enfin ses ambassadeurs avoient ordre de lui obéir absolument comme à lui-même. Cyrus reçut des offres si obligeantes avec toute la reconnoissance et toute la dignité possibles. Il combla les ambassadeurs d'honnêtetés et deprésens, et, profitant de leur bonne volonté, il les pria de vouloir bien en détacher trois d'entre eux pour aller chez les ennemis, comme envoyés par le roi des Indes, pour faire alliance avec eux, mais en effet pour découvrir leurs desseins, et lui en venir rendre compte. Ils se chargèrent de cette commission avec joie, et s'en acquittèrent avec habileté. Je ne reconnois point ici la conduite ni la bonne foi ordinaire de Cyrus. Pouvoit-il ignorer que c'étoit

violer ouvertement le droit des gens, que d'envoyer chez les ennemis comme espions des ambassadeurs, à qui le caractère dont ils étoient revêtus ne permettoit point de faire un tel personnage, ni d'user d'une telle perfidie?

Cyrus faisoit ses préparatifs (ibid. pag. 157) pour la bataille en homme qui ne méditoit rien que de grand. Non-seulement il avoit soin des choses qui avoient été résolues dans le conseil, mais il prenoit plaisir à faire naître une noble jalousie parmi les officiers à qui auroit de plus belles armes, à qui seroit le mieux monté, à qui lanceroit plus adroitement un dard, à qui tireroit mieux une flèche, à qui supporteroit plus patiemment le travail. Il faisoit cela en les menant avec lui à la chasse, et en donnant toujours des récompenses à ceux qui s'y distinguoient le plus. S'il voyoit aussi des capitaines qui prissent soin de leurs soldats, il les louoit hautement, et les favorisoit de tout son pouvoir, afin de les animer. Quand il faisoit quelque fête, il ne proposoit point d'autres jeux que les exercices militaires, et donnoit des prix considérables aux victorieux, ce qui allumoit une merveilleuse ardeur dans son armée. En un mot, c'étoit un général qui dans l'action, dans le repos, dans ses plaisirs même, dans les repas, les conversations, les promenades, n'étoit presque occupé que de ce qui regardoit le bien du service. C'est par de tels moyens qu'on devient grand homme de guerre.

Cependant les ambassadeurs indiens (ib. p. 158), étant revenus du camp des ennemis, rapportèrent

que Crésus avoit été élu généralissime de leur armée : que tous les rois et princes alliés étoient convenus de fournir les sommes nécessaires pour lever des troupes : que les Thraces s'étoient déjà enrôlés : qu'il leur venoit par mer un secours d'Egypte qu'on faisoit monter à six-vingt mille hommes : qu'ils attendoient encore une armée de Cypre : que déjà les Ciciliens, les peuples de l'une et de l'autre Phrygie, les Lycaoniens, les Paphlagoniens, les Cappadociens, les Arabes et les Phéniciens étoient arrivés : que les Assyriens étoient pareillement venus avec le roi de Babylone : que les Ioniens, les Eoliens, et la plupart des Grecs qui demeuroient en Asie, avoient été forcés de prendre parti ; que Crésus avoit envoyé à Lacédémone pour traiter d'alliance : que l'armée s'assembloit autour du Pactole, et que de là elle devoit s'avancer à Thymbrée, où étoit le rendez-vous de toutes les troupes. Ce rapport étoit confirmé par celui des prisonniers et des espions.

Ces nouvelles jetèrent la frayeur dans l'armée de Cyrus (Cyrop. l. 6, p. 159). Mais ce prince ayant assemblé les officiers, et leur ayant marqué la différence infinie qu'il y avoit entre les troupes ennemies et les leurs, leur rendit bientôt le courage.

Cyrus avoit pris toutes les mesures (ib. p. 158-163) nécessaires pour que son armée ne manquât de rien, et avoit donné ses ordres tant pour la marche que pour la bataille qu'il se préparoit de livrer, étant descendu pour cela dans un détail étonnant que Xénophon rapporte fort au long, et

qui s'étendoit depuis les premiers commandans jusqu'aux plus bas officiers, parce qu'il savoit bien que c'est de telles précautions que dépend le succès des entreprises, qui souvent échouent par les plus légères négligences, comme il arrive quelquefois que le jeu et le mouvement des plus grandes machines est arrêté par le dérangement d'une seule roue, quelque petite qu'elle soit.

Ce prince (lib. 5, p. 131-132), connoissoit tous les officiers de l'armée par leurs noms; et se servant d'une comparaison triviale mais expressive, il avoit coutume de dire qu'il trouvoit bien étrange que les artisans sussent les noms de tous leurs outils, et qu'un général fût si indifférent que de ne savoir pas les noms de ses capitaines, qui sont autant d'instrumens dont il se sert dans toutes ses entreprises. D'ailleurs il jugeoit que cet usage avoit quelque chose de plus honorable pour les officiers, de plus engageant, et de plus propre à les porter à faire leur devoir, en leur laissant penser qu'ils étoient connus et estimés du général.

Lorsque tous les préparatifs furent achevés (lib. 6, p. 160-161), Cyrus prit congé de Cyaxare, qui demeura en Médie avec la troisième partie seulement de ses troupes, pour ne pas laisser son pays entièrement dégarni.

Cyrus, qui savoit qu'il est toujours avantageux de faire la guerre dans le pays ennemi, n'attendit pas que les Babyloniens vinssent l'attaquer dans le sien, mais il marcha à leur rencontre, dans le dessein de faire consumer leurs fourrages par

ses troupes, et encore plus de les déconcerter par la promptitude et par la hardiesse de cette entreprise. Après une très-longue marche, il joignit les ennemis à Thymbrée, ville de la Lydie, située assez près de Sardes, capitale du pays. Ils n'avoient point cru que ce prince, avec une armée plus foible de la moitié que la leur, pût songer à les venir chercher dans leur pays; et ils furent étrangement surpris de l'y voir arriver, sans qu'ils eussent eu le temps ni de ramasser les vivres qui étoient nécessaires pour la subsistance d'une armée aussi nombreuse que la leur, ni d'assembler toutes les troupes qu'ils vouloient lui opposer.

§. VI. *Bataille de Thymbrée entre Cyrus et Crésus.*

Cette bataille est un des plus considérables événemens de l'antiquité, puisqu'elle décida de l'empire de l'Asie entre les Assyriens de Babylone et les Perses. C'est ce qui a engagé M. Freret, l'un de mes confrères dans l'Académie des belles-lettres (tom. 6, p. 532), à l'examiner avec un soin particulier, d'autant plus volontiers, comme il le remarque, que c'est ici la première bataille rangée dont nous connoissions le détail avec quelque étendue. Je me suis mis en possession de profiter du travail et des lumières des autres, mais sans leur en dérober la gloire, et sans m'ôter aussi la liberté d'y faire les changemens que je juge nécessaires. Je donnerai à la description de cette bataille plus d'étendue que je n'ai coutume de faire, parce que Cyrus étant considéré comme un

des plus grands capitaines dont il soit parlé dans l'antiquité, les gens du métier seront bien aises de le suivre ici dans toutes ses démarches : et d'ailleurs la manière dont les anciens faisoient la guerre et donnoient les combats fait une partie essentielle de leur histoire.

Dans l'armée de Cyrus (Cyrop. l. 6, p. 167), les compagnies d'infanterie étoient de cent hommes, sans compter le capitaine. La compagnie avoit quatre escouades, qui étoient de vingt-quatre hommes chacune, non compris celui qui la commandoit. L'escouade se partageoit en deux files, chacune de douze hommes. Dix compagnies avoient un chef pour les commander, qui répond assez à ce que nous appelons colonel ; et dix de ces corps avoient un commandant, qu'on pourroit appeler brigadier.

J'ai déjà remarqué que Cyrus (ib. l. 2, p. 39-40), lorsqu'il vint à la tête de trente mille Persans au secours de son oncle Cyaxare, fit dès-lors, tout jeune qu'il étoit, un changement considérable dans ses troupes. Les deux tiers ne se servoient que de javelots ou d'arcs, et par conséquent ne pouvoient combattre que de loin. Au lieu de cela Cyrus les arma pour la plupart de cuirasses, de boucliers et d'épées ou de haches, et laissa peu de soldats armés à la légère.

Les Perses ne savoient alors (ib. l. 4, 99-100 et lib. 5, 138) ce que c'étoit que de combattre à cheval. Cyrus, convaincu que rien n'est plus décisif pour le gain d'une bataille que la cavalerie, sentit bien cet inconvénient, et de loin il prit de

sages précautions pour y remédier. Il en vint à bout, et peu à peu il forma un corps de cavalerie persane qui monta jusqu'à dix mille hommes, qui étoient les meilleures troupes de l'armée.

Je parlerai ailleurs du changement qu'il introduisit dans les chariots de guerre. Il est temps de venir au dénombrement des troupes de l'une et de l'autre armée, que l'on ne peut fixer que par conjecture, et en réunissant plusieurs endroits de Xénophon, cet auteur ayant omis d'en marquer ici précisément le nombre ; ce qui me paroît fort étonnant pour un homme habile dans la guerre comme l'étoit cet historien.

L'armée de Cyrus montoit en tout à cent quatre-vingt-seize mille hommes, infanterie et cavalerie. Dans ce nombre il y avoit soixante et dix mille Persans naturels, savoir dix mille cuirassiers à cheval, vingt mille cuirassiers à pied, vingt mille piquiers, et vingt mille hommes armés à la légère. Le reste de l'armée, au nombre de cent vingt-six mille hommes, comprenoit vingt-six mille chevaux mèdes, arméniens et arabes de la Babylonie, et cent mille fantassins des mêmes nations.

Outre ces troupes (lib. 6, p. 152, 153, 157), Cyrus avoit trois cents chariots de guerre armés de faux, dont chacun étoit tiré par quatre chevaux attelés de front, et bardés à l'épreuve du trait, de même que ceux des cuirassiers persans.

Cyrus avoit encore fait construire (p. 156) un grand nombre de chariots beaucoup plus grands, sur lesquels il y avoit des tours hautes environ de dix-huit ou vingt pieds, qui contenoient vingt

archers. Ces chars étoient traînés sur des roulettes par seize bœufs attelés de front.

Il y avoit aussi un grand nombre de chameaux (p. 153 et 158), montés chacun de deux archers arabes adossés, ensorte que l'un regardoit la tête, et l'autre la croupe du chameau.

L'armée de Crésus (p. 158) étoit plus forte du double que celle des Perses, et montoit à quatre cent vingt mille hommes, dont il y en avoit soixante mille de cavalerie. Les principales troupes étoient des Babyloniens, des Lydiens, des Phrygiens, des Cappadociens, des peuples de l'Hellespont, et des Egyptiens, au nombre de trois cent soixante mille. Les derniers, c'est-à-dire les Egyptiens, faisoient eux seuls un corps de six-vingt mille hommes. Ils avoient des boucliers qui les couvroient jusqu'aux pieds, des piques fort longues, et des épées courtes, mais larges. Le reste étoit des Phéniciens, des Cypriotes, des Ciliciens, des Lycaoniens, des Paphlagoniens, des Thraces et des Ioniens.

L'armée de Crésus (p. 166) se mit en bataille sur une seule ligne, l'infanterie au centre, et la cavalerie sur les ailes. Toutes les troupes, tant de pied que de cheval, avoient trente hommes de profondeur : mais les Egyptiens, dont nous avons vu que le nombre montoit à six-vingt mille hommes, et qui faisoient la principale force de l'infanterie de Crésus dont ils occupoient le centre, étoient partagés en douze gros corps ou bataillons carrés de dix mille hommes chacun, qui avoient cent hommes de front, et autant de profondeur,

avec quelques intervalles entre les bataillons, afin d'agir et de combattre indépendamment les uns des autres. Crésus auroit voulu les engager à se ranger sur une moindre hauteur, pour faire un plus grand front. Les armées étoient dans une plaine immense, qui permettoit d'étendre ses ailes à droite et à gauche; et son dessein, sur lequel seul il fondoit l'espérance de la victoire, étoit d'envelopper l'armée des Perses. Mais il ne put obtenir des Egyptiens qu'ils changeassent l'ordre de bataille auquel ils étoient accoutumés. L'armée, ainsi rangée sur une ligne, occupoit de terrain presque quarante stades, c'est-à-dire près de deux lieues.

Araspe, qui, sous prétexte d'un mécontentement, s'étoit retiré dans l'armée de Crésus, et qui avoit eu ordre surtout de bien examiner la manière dont ce général rangeroit ses troupes, étoit revenu dans le camp des Perses la veille du combat. Cyrus, pour former son ordre de bataille, se régla sur la disposition de l'armée de Crésus, dont ce jeune seigneur mède lui avoit rendu un compte exact.

Les troupes persanes (ib. p. 167) combattoient ordinairement sur vingt-quatre de hauteur: Cyrus changea cette disposition. Il lui importoit de former le plus grand front qu'il lui seroit possible sans trop affoiblir ses phalanges, pour ne pas être enveloppé. Son infanterie étoit excellente, armée avantageusement de cuirasses, de pertuisanes, de haches et d'épées; et pourvu qu'elle pût joindre l'ennemi corps à corps, il n'y avoit pas lieu de croire que les phalanges lydiennes, armées

seulement de boucliers légers et de javelots, en pussent soutenir l'attaque. Cyrus dédoubla donc les files de son infanterie, et la mit sur douze de hauteur seulement : elle étoit composée de quatre-vingt-treize mille hommes. La cavalerie étoit rangée sur les deux ailes, la droite commandée par Chrysante, et la gauche par Hystaspe. Le front entier de l'armée n'occupoit en tout qu'un terrain de trente-deux stades, c'est-à-dire un peu plus d'une lieue et demie ; et par conséquent il étoit débordé de plus de trois stades, un peu moins d'un quart de lieue, de chaque côté par l'armée ennemie.

Derrière cette première ligne, et à une très-petite distance, Cyrus plaça les lanceurs de javelots : après eux les archers. Ils étoient couverts les uns et les autres par les soldats qui étoient avant eux, au-dessus de la tête desquels ils pouvoient lancer contre l'ennemi leurs javelots et leurs flèches.

Il forma une dernière ligne, pour composer l'arrière-garde, de ce qu'il y avoit de plus braves soldats dans l'armée. Leur fonction étoit d'avoir l'œil sur ceux qui étoient placés devant eux, d'encourager ceux qui faisoient leur devoir, d'arrêter par des menaces ceux qui s'ébranloient, et d'aller même jusqu'à tuer les fuyards comme des traîtres, afin d'opposer de leur part aux lâches une crainte plus grande que celle qui pouvoit leur venir du côté des ennemis.

Derrière l'armée persane étoient ces tours roulantes dont j'ai parlé plus haut. Elles formoient une

ligne égale et parallèle à celle de l'armée, et ne servoient pas seulement à incommoder l'ennemi par les décharges continuelles des archers dont elles étoient garnies, mais pouvoient encore être regardées comme des espèces de forts ou de redoutes mobiles, sous lesquelles les troupes persanes pouvoient se rallier en cas qu'elles fussent rompues et poussées par l'ennemi.

Tout proche de ces tours, il y avoit deux autres lignes, parallèles aussi et égales au front de l'armée, formées, l'une par les bagages, et l'autre par les chariots qui portoient les femmes et les personnes inutiles.

Pour fermer toutes ces lignes (ib. p. 168), et les mettre hors d'état d'être insultées par l'ennemi, Cyrus avoit placé à la queue deux mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, et la troupe de chameaux, qui étoit assez nombreuse.

Le dessein de Cyrus, en formant deux lignes de ces bagages, étoit, non-seulement de faire paroître son armée plus nombreuse qu'elle n'étoit en effet, mais d'obliger les ennemis, en cas qu'ils voulussent l'envelopper, comme il savoit que c'étoit leur projet, de faire un plus long circuit, et par conséquent de s'affoiblir en s'allongeant.

Restent les chariots persans armés en guerre. Ils étoient partagés en trois corps de cent chacun. L'un de ces corps, commandé par Abradate, roi de la Susiane, fut placé au front de la bataille, et les autres sur les deux flancs de l'armée.

Tel fut l'ordre de bataille des deux armées,

et elles furent ainsi rangées le jour qui précéda le combat.

Le lendemain (ib. p. 169), dès le grand matin, Cyrus fit un sacrifice, pendant lequel l'armée prit de la nourriture ; et les soldats, après avoir fait des libations aux dieux, allèrent se revêtir de leurs armes. On ne vit jamais rien de plus leste ni de plus magnifique : cottes-d'armes, cuirasses, boucliers, casques, on ne savoit ce qu'on devoit le plus admirer ; hommes et chevaux, tout brilloit d'airain et d'écarlate.

Abradate (ib. p. 169-170), étant sur le point de mettre sa cuirasse, qui n'étoit que de lin piqué, selon la mode de son pays, Panthée sa femme lui vint présenter un casque, des brassards et des brasselets, tout cela d'or, avec une cotte d'armes de sa hauteur, plissée par en bas, et un grand panache de couleur de pourpre. Elle avoit fait préparer toute cette armure à l'insu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise. Malgré les efforts qu'elle faisoit, elle ne put, en le revêtant de cette armure, s'empêcher de répandre quelques larmes. Mais quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main que de ne se pas signaler d'une manière digne de leur naissance et digne de l'idée qu'elle avoit tâché de donner de lui à Cyrus. « Nous lui avons, dit-elle, des obligations infi-« nies. J'ai été sa prisonnière, et, comme telle, « destinée pour lui : mais je ne me suis point « trouvée esclave entre ses mains, ni ne me suis « point vue libre à des conditions honteuses. Il

« m'a gardée comme il auroit gardé la femme de « son propre frère ; et je lui ai bien promis que « vous sauriez reconnoître une telle grâce. « O Jupiter, s'écria Abradate en levant les yeux « vers le ciel, fais que je paroisse en cette occa-« sion digne mari de Panthée, et digne ami d'un « si généreux bienfaiteur ! » Cela dit, il monta sur son char. Panthée, ne pouvant plus l'embrasser, voulut encore baiser le char où il étoit, et après l'avoir suivi des yeux le plus loin qu'il lui fut possible, elle se retira.

Quand Cyrus (ib. p. 170) eut achevé son sacrifice, qu'il eut donné aux officiers les ordres et les instructions nécessaires pour le combat, et qu'il les eut avertis de rendre aux dieux l'hommage qui leur est dû, chacun alla prendre son poste. Ses officiers (ib. l. 7, p. 172) lui apportèrent du vin et des viandes. Il en mangea un peu tout debout, et fit distribuer le reste aux assistans. Il prit aussi du vin, dont il versa une partie en offrande aux dieux avant que de boire, et tous les autres en firent autant. Après cela, il pria encore de nouveau le dieu de ses pères de vouloir être son guide et de venir à son secours ; et aussitôt il monta à cheval, et commanda à chacun de le suivre.

Comme il examinoit de quel côté il falloit marcher, ayant entendu un coup de tonnerre du côté droit : *Nous te suivons, souverain Jupiter* *,

* Il avoit effectivement pour guide un dieu mais bien différent de Jupiter.

s'écria-t-il; et à l'instant même il se mit en marche, ayant à sa droite Chrysante, qui commandoit l'aile droite de sa cavalerie, et à sa gauche Arsamas, qui commandoit l'infanterie. Il les avertit surtout de prendre garde à l'étendard royal, et d'avancer tous également. Cet étendard étoit un aigle d'or au bout d'une pique avec les ailes déployées; et depuis ce temps-là les rois de Perse n'en ont point pris d'autre. Avant que d'arriver aux ennemis, il fit faire halte à son armée par trois fois; et après avoir marché environ une lieue (20 stades), on commença à les découvrir.

Quand ils furent en présence (ib. p. 173) les uns des autres, et que les ennemis eurent remarqué combien le front de leur bataille surpassoit celle de Cyrus, le centre de l'armée fit halte, tandis que les deux ailes s'avancèrent en se courbant à droite et à gauche, à dessein d'envelopper l'armée de Cyrus, et de l'attaquer en même temps de tous côtés. Ce mouvement n'étonna point Cyrus, qui s'y étoit bien attendu. Après avoir donné pour mot de ralliement, *Jupiter sauveur et conducteur*, il quitta son aile droite, leur promettant de les venir rejoindre au plutôt pour les aider à vaincre, si c'étoit la volonté des dieux.

Il parcourut tous les rangs (ib. p. 173-176) pour donner ses ordres et pour animer les troupes; et lui, qui en toute autre occasion étoit si modeste et si éloigné de tout air d'ostentation, au moment du combat parloit d'un ton ferme et décisif: *Camarades*, leur disoit-il, *suivez-moi à une*

victoire assurée : les dieux sont pour nous. Et comme il vit plusieurs des officiers, et Abradate même, inquiets du mouvement que faisoient les deux ailes de l'armée lydienne pour attaquer celle de Cyrus par ses deux flancs : « Ces troupes, leur « dit-il, vous alarment ; et moi je vous déclare « que c'est par elles que commencera la déroute. « Je vous la donne pour signal du temps où vous, « Abradate, vous devez pousser vos chariots contre « l'ennemi. » En effet, la chose arriva ainsi. Cyrus, après avoir donné ses ordres partout, retourna à son aile droite.

Quand les deux corps (ib. p. 176) détachés de l'armée lydienne se furent assez allongés, Crésus donna le signal à son armée, qui marcha contre le front de celle des Perses, tandis que les ailes repliées sur les flancs avançoient de chaque côté, en sorte que l'armée de Cyrus se trouvoit enfermée de trois côtés comme par trois grosses armées, et sembloit, dit Xénophon, un petit carré inscrit dans un plus grand.

Dans l'instant, au premier signal qu'en donna Cyrus, les troupes firent face de tous côtés, gardant un profond silence dans l'attente de l'événement. Ce prince crut alors qu'il étoit temps d'entonner l'hymne du combat. Toute l'armée y répondit par de grands cris, en invoquant le dieu de la guerre. Aussitôt Cyrus, à la tête de quelques troupes de cavalerie, suivi au grand pas d'un corps d'infanterie, tomba sur les ennemis qui marchoient pour prendre en flanc la droite de son armée, et les ayant pris eux-mêmes en flanc, les mit en désordre.

En même temps, les chariots, poussés à toute bride contre les Lydiens, en achevèrent la déroute.

Dans le même moment, les troupes du flanc gauche, averties par le bruit que Cyrus avoit commencé le combat à la droite, allèrent à l'ennemi. Elles firent d'abord avancer l'escadron des chameaux, comme Cyrus l'avoit ordonné. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas, et du plus loin que les chevaux l'aperçurent, ne pouvant souffrir l'odeur de ces animaux, ils se renversèrent les uns sur les autres, et plusieurs se cabrant jetèrent par terre ceux qui les montoient. Un petit corps de cavalerie, commandé par Artagèse, poussant vivement les ennemis pour les empêcher de se rallier, et les chariots armés de faux venant à tomber rudement sur eux, la déroute fut entière, et il s'y fit un horrible carnage.

C'étoit le signal que Cyrus (ib. p. 177) avoit donné à Abradate pour attaquer le front de l'armée ennemie. Il partit comme un éclair, et s'élança contre les ennemis, suivi de tous ses chariots. Ceux des ennemis ne purent soutenir un si rude choc, et se dissipèrent. Abradate, les ayant rompus et renversés, vint aux bataillons des Egyptiens; lesquels, marchant serrés et couverts de leurs boucliers pour ne point laisser de passage aux chariots, n'étoient renversés qu'à peine par la violence des chevaux qui les fouloient aux pieds. C'étoit un spectacle épouvantable que de voir les monceaux d'hommes, de chevaux, de chariots rompus, d'armes brisées, et l'horrible effet des faux tranchantes qui coupoient en pièces tout ce qu'elles

rencontroient. Mais malheureusement le char d'Abradate s'étant renversé, il fut tué avec les siens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Les Egyptiens, marchant en avant, serrés et couverts de leurs boucliers, obligèrent l'infanterie persane de plier, et les poussèrent au-delà de la quatrième ligne jusque sous leurs machines. Là les Egyptiens se trouvèrent accablés d'une grêle de flèches et de javelots qu'on lançoit sur eux du haut de ces tours roulantes; et les bataillons de l'arrière-garde des Perses, s'avançant l'épée à la main, empêchèrent leurs gens de trait de fuir plus avant, et les contraignirent de retourner à la charge.

Cyrus (ib. p. 178), après avoir mis en fuite la cavalerie et l'infanterie à la gauche des Égyptiens, ne s'étoit pas amusé à poursuivre les fuyards. Ayant poussé droit au centre, il vit avec douleur que les Perses avoient été obligés de plier; et jugeant bien que le seul moyen d'empêcher les Egyptiens de gagner du terrain étoit de les prendre par derrière, il les chargea en queue: la cavalerie survint en même temps, et poussa vivement les ennemis. Les Égyptiens, attaqués de tous côtés, faisoient face partout, et se défendoient avec un courage merveilleux. Cyrus même courut un grand risque. Son cheval, qu'un soldat avoit percé sous le ventre, s'étant abattu sous lui, il tomba au milieu des ennemis. On vit pour lors, dit Xénophon, combien il importe à un commandant de se faire aimer de ses troupes: officiers et soldats, également alarmés du danger où ils virent

leur chef, se précipitèrent tête baissée au milieu de cette forêt de piques pour le dégager. Lorsqu'il fut remonté à cheval, le combat devint encore plus sanglant. A la fin Cyrus, admirant la valeur des Égyptiens, et ayant peine à laisser périr de si braves gens, leur fit offrir des conditions honorables, leur représentant que tous leurs alliés les avoient abandonnés. Ils les acceptèrent, et comme ils ne se piquoient pas moins de fidélité que de courage, ils stipulèrent qu'on ne leur feroit point porter les armes contre Crésus, qui les avoit appelés à son secours. Ils servirent depuis ce temps-là dans les troupes des Perses avec une fidélité inviolable.

Xénophon (ib. p. 179) observe que Cyrus leur donna les villes de Larissa et de Cylène près de Cumes, sur le bord de la mer, et d'autres places dans le milieu des terres, où leurs descendans habitoient encore de son temps; et il ajoute qu'on les nommoit les villes des Egyptiens. Cette remarque de Xénophon, ainsi que quelques autres répandues dans la Cyropédie pour prouver la vérité des choses qu'il avance, montrent qu'il donnoit cet ouvrage pour une histoire véritable de Cyrus, au moins pour la plus grande partie, et pour le fond des choses mêmes. C'est la judicieuse réflexion que fait ici M. Fréret.

Le combat avoit duré jusqu'au soir (ib. p. 180). Crésus se retira en diligence à Sardes avec ses troupes. Les autres nations prirent pareillement dès la nuit même le chemin de leur pays, et firent la plus grande traite qu'ils purent. Les vainqueurs,

après avoir mangé, et établi des corps-de-garde, prirent du repos.

J'ai tâché, en décrivant cette bataille, de suivre exactement le texte grec de Xénophon, dont la traduction n'est pas toujours fidèle. Des gens du métier, à qui j'ai communiqué cette description, trouvent qu'il manque quelque chose à la disposition que Cyrus fit de son ordre de bataille, en ce qu'il ne met point de troupes sur ses flancs pour les couvrir, pour soutenir les chariots armés et pour s'opposer aux deux corps que Crésus avoit détachés pour prendre son armée en flanc. Cette circonstance a pu échapper à Xénophon dans le récit qu'il nous a laissé de cette bataille.

On convient que Cyrus (p. 180) fut principalement redevable de la victoire à la cavalerie persane, qui étoit un nouvel établissement, et le fruit de l'attention et de l'activité de ce prince à former et perfectionner sa nation dans cette partie de l'art militaire, qui jusqu'à son temps lui avoit manqué. Les chariots armés de faux rendirent aussi un bon service; et l'usage s'en conserva toujours depuis chez les Perses. Les chameaux ne furent pas inutiles dans ce combat; mais Xénophon n'en fait pas grand cas, et il remarque que de son temps on ne s'en servoit plus que pour porter les bagages.

Je n'entreprends point de relever le mérite de Cyrus. Il me suffit de dire qu'on voit briller ici en lui toutes les qualités d'un grand capitaine. Avant le combat, sagacité et prévoyance admirable pour découvrir et déconcerter les mesures de

l'ennemi ; détail infini pour que rien ne manque dans l'armée, et que tous ses ordres soient exécutés à point nommé ; merveilleuse industrie pour gagner le cœur des soldats, et pour les remplir d'ardeur et de confiance. Dans le feu même de l'action, quelle activité, quelle ardeur, quelle présence d'esprit pour donner les ordres à propos ! quelle intrépidité de courage ! quelle bonté pour les ennemis même, dont il respecte la valeur, et dont il se croit obligé d'épargner le sang ! Nous verrons bientôt l'usage qu'il fera de sa victoire.

Mais ce qui me paroît plus remarquable dans Cyrus, et plus digne encore d'admiration que tout le reste, c'est son attention continuelle à rendre à la Divinité, en toute occasion, le culte qu'il croyoit lui être dû. On a sans doute été frappé, en lisant le récit que j'ai fait du combat, de voir combien de fois Cyrus, à la vue de toute l'armée, fait mention des dieux, leur offre des sacrifices, leur présente des libations, leur adresse des prières, se met sous leur protection, et implore leur secours. Je n'ai rien ajouté au texte de l'historien, qui étoit aussi homme de guerre, et qui n'a pas craint de se déshonorer en rapportant ce détail. Quelle honte, quel reproche seroit-ce pour des généraux et des officiers chrétiens, si, dans un jour d'action et de bataille, ils rougissoient de paroître aussi religieux qu'un prince païen, et si le Dieu des armées, qu'ils reconnoissent pour tel, faisoit moins d'impression sur leur esprit que le respect pour les fausses divinités du paganisme n'en faisoit sur l'esprit de Cyrus !

Pour Crésus, il ne fait pas ici un beau personnage. Il n'est pas dit un mot de lui dans le combat. Ce profond silence que garde Xénophon à son égard me paroît en dire beaucoup, et nous faire entendre qu'on peut être un puissant roi et un riche potentat, sans être un grand guerrier.

Je reviens dans le camp des Perses. On s'imagine aisément quelle fut la désolation de Panthée (p. 184-186) quand on lui annonça la mort d'Abradate. S'étant fait apporter le corps de son mari, et le tenant sur ses genoux, toute hors d'elle-même, et arrêtée fixement sur ce triste objet, elle ne songeoit qu'à nourrir sa douleur, et à repaître ses yeux de ce lugubre et sanglant spectacle. Cyrus, l'ayant appris, y accourut aussitôt, et mêlant ses larmes à celles de cette épouse infortunée, il fit ce qu'il put pour la consoler, et donna des ordres pour rendre au mort des honneurs extraordinaires. Mais à peine se fut-il retiré, que Panthée, succombant à sa douleur, se perça le sein d'un poignard et tomba morte sur son mari. On leur éleva dans le lieu même un tombeau commun, qui subsistoit encore du temps de Xénophon.

§. VII. *Prise de Sardes et de Crésus.*

Cyrus (lib. 1, c. 79-84.), dès le lendemain matin, marcha vers Sardes. Si l'on en croit Hérodote, Crésus n'attendit pas qu'il l'y enfermât. Il sortit à sa rencontre avec ses troupes pour lui livrer bataille. Selon cet historien, les Lydiens étoient les peuples de l'Asie les plus braves et

les plus belliqueux. Leur principale force consistoit dans la cavalerie. Cyrus, pour la rendre inutile, fit d'abord avancer ses chameaux, dont elle ne put en effet soutenir ni la vue, ni l'odeur, et prit la fuite sur-le-champ. Les cavaliers mirent pied à terre, et revinrent au combat, qui fut fort opiniâtre : mais enfin les Lydiens cédèrent et furent obligés de se retirer dans la ville. Cyrus (ib. l. 7, p. 180) en forma le siége, et fit pointer ses machines contre les murailles, et préparer des échelles comme pour l'assaut. Mais pendant qu'il amusoit les Sardiens par tous ces apprêts, la nuit suivante, il se rendit maître de la citadelle, ayant appris, par un esclave persan qui en avoit servi le gouverneur, une route dérobée qui y conduisoit. A la pointe du jour, il entra dans la ville, où il ne trouva plus de résistance. Son premier soin fut d'en empêcher le pillage : car il s'aperçut que les Chaldéens, ayant quitté leurs rangs, s'étoient déjà répandus de côté et d'autre. Il falloit avoir autant d'autorité qu'en avoit Cyrus pour arrêter et lier en quelque sorte par un simple ordre les mains avides de soldats étrangers dans une ville aussi remplie de richesses que l'étoit Sardes. Il fit déclarer aux bourgeois qu'ils auroient la vie sauve, et qu'on ne toucheroit ni à leurs femmes, ni à leurs enfans, pourvu qu'ils lui apportassent tout leur or et tout leur argent. Ils y consentirent sans peine. Crésus, qu'il s'étail fait amener, leur en avoit donné l'exemple, en livrant tous ses trésors au vainqueur.

Quand Cyrus (ib. p. 181-184) eut donné dans

la ville tous les ordres nécessaires, il eut un entretien particulier avec le roi, à qui il demanda surtout ce qu'il pensoit de l'oracle de Delphes et des réponses du dieu qui y préside, dont on disoit qu'il avoit toujours fait grand cas. Crésus commença par avouer qu'il s'étoit justement attiré l'indignation de ce dieu en lui témoignant de la défiance sur la vérité de ses réponses, et l'ayant pour cela mis à l'épreuve par une question absurde et ridicule. Que cependant il ne pouvoit pas s'en plaindre : car l'ayant consulté pour savoir ce qu'il avoit à faire pour mener une vie heureuse, l'oracle lui avoit fait une réponse dont le sens étoit, qu'il posséderoit un bonheur parfait et constant lorsqu'il se connoîtroit lui-même. Faute de cette connoissance, continua-t-il, et se croyant, par les louanges qu'on lui donnoit sans mesure, tout autre qu'il n'étoit en effet, il s'étoit laissé nommer généralissime de toute l'armée, et s'étoit mal à propos engagé dans cette guerre contre un prince qui lui étoit infiniment supérieur en tout. Maintenant donc qu'instruit par ma défaite, je commence à me connoître, je compte aussi que je vais commencer à être heureux : et je le serai certainement, si vous m'êtes favorable, car mon sort est entre vos mains. Cyrus, touché de compassion pour le malheur de ce roi déchu en un moment d'un si haut rang, et admirant son égalité d'âme dans un tel renversement de fortune, le traita avec beaucoup de clémence et de bonté, et lui laissa le nom et l'autorité de roi, mais en lui interdisant le pouvoir de faire la guerre : c'est-à-dire,

comme il le reconnut lui-même, qu'il le déchargea de ce que la royauté a de plus onéreux, et le mit véritablement en état de mener une vie heureuse et exempte de tout soin et de toute inquiétude. Il le mena toujours ensuite avec lui dans ses expéditions, soit par estime pour profiter de ses conseils, soit plutôt par politique pour s'assurer de sa personne.

Hérodote, et après lui d'autres auteurs, ajoutent à ce récit quelques circonstances fort remarquables, que je ne crois pas devoir omettre ici, quoiqu'elles me paroissent tenir plus du merveilleux que du vrai.

J'ai déjà remarqué que l'unique fils qui restoit à Crésus étoit muet (Hérod. lib. 1, cap. 85). Ce prince voyant, dans la prise de la ville, un soldat près de décharger un coup de sabre sur la tête du roi qu'il ne connoissoit point, sa crainte et sa tendresse pour son père lui firent faire un effort qui rompit les liens de sa langue, et il s'écria: *Soldat, ne tue point Crésus.*

Crésus ayant été fait prisonnier (Hérod. lib. 1, cap. 86-91. — Plut. in Solone), fut condamné par le vainqueur à être brûlé vif. On dressa donc le bûcher, et ce malheureux prince, ayant été mis dessus, sur le point de l'exécution, rappela dans son esprit l'entretien * qu'il avoit eu autrefois avec Solon, et reconnoissant la vérité de ses avis, il s'écria par trois fois, *Solon! Solon! Solon!* Cyrus, qui étoit présent à ce spectacle avec les principaux

* Cet entretien a été rapporté ci-devant, p. 175.

de sa cour, ayant appris pourquoi, dans cette extrémité, il prononçoit avec tant de vivacité le nom de ce célèbre philosophe, touché de l'incertitude des choses humaines et du malheur de ce prince, le fit retirer du bucher, et l'honora toujours pendant qu'il vécut. (1) Ainsi Solon eut la gloire d'avoir d'un seul mot sauvé la vie à l'un de ces deux rois, et donné une salutaire instruction à l'autre.

Deux réponses surtout, parties de l'oracle de Delphes, avoient beaucoup contribué à engager Crésus dans cette guerre, qui lui fut si funeste. L'une étoit que Crésus devoit se croire en danger lorsqu'un mulet régneroit sur les Mèdes. L'autre, que, quand il passeroit le fleuve Halys pour faire la guerre aux Mèdes, il détruiroit un grand empire. Le premier de ces oracles lui fit conclure que, vu l'impossibilité de la chose, il étoit en pleine sûreté. Le second lui laissoit espérer qu'il renverseroit l'empire des Mèdes. Quand il vit que les choses avoient tourné tout autrement, il dépêcha, avec la permission de Cyrus, des courriers à Delphes, qu'il chargea de présenter au dieu de sa part des chaînes d'or, et de lui faire en même temps des reproches de ce que, malgré les présens infinis qu'il lui avoit faits, il l'avoit si indignement trompé par ses oracles. Le dieu n'eut pas de peine à justifier sa réponse. Cyrus étoit le mulet

(1) Καὶ δόξαν ἔσχεν ὁ Σόλων ἑνὶ λόγῳ τὸν μὲν σώσας, τὸν δὲ παιδεύσας τῶν βασιλέων. (Plut.)

dont l'oracle avoit voulu parler, parce qu'il tiroit sa naissance de deux différens peuples, étant Persan par son père, et Mède par sa mère. A l'égard de l'empire qu'il devoit renverser, ce n'étoit pas celui des Mèdes, mais le sien propre.

C'est par ces sortes d'oracles faux et trompeurs que le démon, cet esprit de mensonge qui en étoit l'auteur, abusoit le genre humain dans ces temps de ténèbres et d'ignorance, répondant à ceux qui le consultoient en des termes si douteux et si ambigus, que, quel que fût l'événement, ils pouvoient recevoir un sens qui s'y rapportât.

Quand les peuples d'Ionie et d'Eolie (Herod. l. 1, c. 141, 152-153) eurent appris que Cyrus s'étoit rendu maître des Lydiens, ils lui envoyèrent des députés à Sardes pour demander d'être reçus sous son empire aux mêmes conditions qu'il avoit accordées aux Lydiens. Cyrus, qui avant sa victoire les avoit inutilement sollicités d'embrasser son parti, et qui se voyoit alors en état de les y contraindre par la force, ne leur répondit que par l'apologue d'un pêcheur, qui, ayant joué en vain de la flûte pour faire venir à lui les poissons, ne vint à bout de les prendre qu'en jetant son filet dans l'eau. Exclus de cette espérance, ils implorèrent le secours des Lacédémoniens, qui députèrent vers Cyrus pour l'avertir qu'ils ne souffriroient pas qu'il entreprît rien contre les Grecs. Ce prince ne fit que rire d'une telle députation, et les avertit à son tour de se mettre en état de se bien défendre eux-mêmes.

Les insulaires n'avoient rien à craindre de Cy-

rus, parce qu'il n'avoit pas encore dompté les Phéniciens, et que les Perses étoient sans flotte.

ARTICLE DEUXIÈME.

Histoire du siége et de la prise de Babylone par Cyrus.

Cyrus (Hérod. l. 1, cap. 177. — Cyrop. lib. 7, p. 186-188) resta dans l'Asie mineure, jusqu'à ce qu'il eût entièrement soumis les divers peuples qui l'habitoient, depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate. Il passa de là dans la Syrie et dans l'Arabie, qu'il subjugua pareillement. Après quoi il entra dans l'Assyrie, et s'avança vers Babylone, qui étoit la seule ville d'Orient qui lui résistât encore.

Le siége de cette importante place n'étoit pas une entreprise facile. Les murailles en étoient d'une hauteur extraordinaire, et paroissoient inaccessibles; sans compter que le nombre de ceux qui les défendoient étoit immense. La ville d'ailleurs étoit pourvue de toutes sortes de provisions pour vingt ans.

Ces difficultés n'empêchèrent pas Cyrus de pousser son dessein. Désespérant de prendre la place d'assaut, il laissa croire qu'il songeoit à la réduire par la famine. Il fit donc tirer d'abord une ligne de circonvallation tout autour de la ville, avec un fossé large et profond; et pour ne pas accabler ses troupes de fatigue, il divisa son armée en douze parties, et assigna à chacune son mois pour la garde des tranchées. Les assiégés, se

croyant en pleine sûreté à la faveur de leurs remparts et de leurs magasins, insultoient à Cyrus du haut de leurs murailles, et se moquoient de la peine inutile qu'il se donnoit, et de tout ce qu'il faisoit contre eux.

§. I. *Prédictions des principales circonstances du siége et de la prise de Babylone, marquées en différens endroits de l'écriture sainte.*

Comme la prise de Babylone est un des plus grands événemens de l'histoire ancienne, et que les principales circonstances qui l'ont accompagnée ont été prédites plusieurs années auparavant dans l'écriture sainte, avant que de raconter ce qu'en ont dit les auteurs profanes, je crois qu'il est à propos de rapporter ici en abrégé ce qui s'en trouve dans les livres saints, afin que les lecteurs soient plus en état de comparer l'accomplissement avec les prédictions.

I. *Prédiction de la captivité des Juifs à Babylone, et de sa durée.*

Dieu ne s'étoit pas contenté de faire prédire long-temps auparavant la captivité que son peuple devoit souffrir à Babylone, mais il avoit encore marqué le nombre précis d'années qu'elle devoit durer. Il en avoit fixé le terme à soixante-dix ans, après lesquels il avoit promis de le délivrer, en détruisant avec éclat et sans retour la ville de Babylone qui lui avoit servi de prison. *Servient regi Babylonis septuaginta annis* (Jerem. 25, 11).

II. *Raisons de la colère de Dieu contre Babylone.*

Ce qui allume la colère de Dieu contre Babylone, est l'orgueil insupportable de cette ville, la dureté inhumaine qu'elle exerce contre les Juifs, et l'impiété sacrilége de son roi.

Son orgueil. Elle se croit invincible (1). Elle dit en son cœur : Je suis reine, et je le serai toujours. Aucune autre puissance ne m'est égale; toutes me sont assujetties, ou tributaires, ou alliées. Je ne serai jamais ni veuve, ni stérile : et l'éternité est marquée dans ma destinée, selon tous ceux qui l'ont étudiée dans les astres.

Sa dureté. C'est Dieu lui-même qui s'en plaint (2). J'ai voulu punir mon peuple, dit-il, mais en père. Je l'ai exilé pour un temps à Babylone, dans le dessein de l'en rappeler quand il seroit devenu plus reconnoissant et plus fidèle. Mais Babylone et son prince ont joint à un châtiment paternel de ma part une cruauté et une inhumanité très-opposées à ma clémence. Leur dessein a été de perdre, et le mien étoit de sauver. Ils ont converti le bannissement en une dure captivité, où ni l'âge, ni la foiblesse, ni la vertu n'ont trouvé de compassion et d'égards.

(1) Dixisti : In sempiternum ero domina.... Dicis in corde tuo : Ego sum, et non est præter me ampliùs : non sedebo vidua, et ignorabo sterilitatem. (Is. 47, 7, 8.)

(2) Iratus sum super populum meum, et dedi eos in manu tuâ (Babylon...) Non posuisti eis misericordiam : super senem aggravasti jugum tuum valdè. Veniet super te malum. (Is. 47, 6 et 7.)

L'impiété sacrilége de son roi. Baltazar joignit à l'orgueil et à la dureté de ses prédécesseurs une impiété qui lui fut particulière. Il ne préféra pas seulement ses fausses divinités au vrai et unique Dieu : il crut encore l'avoir vaincu, parce qu'il avoit dans son pouvoir les vaisseaux qui avoient servi à son culte ; et, comme pour lui insulter, il affecta de les destiner à des usages profanes. C'est ce qui mit le comble à la colère de Dieu.

III. *Arrêt prononcé contre Babylone. Prédiction des maux qui la doivent accabler, et de sa ruine entière.*

Aiguisez vos flèches (Jerem. 51, 11), *remplissez vos carquois* : c'est le prophète qui parle aux Mèdes et aux Perses. *Le Seigneur a suscité le courage des rois de Médie : il a formé sa résolution contre Babylone, afin de la perdre, parce que le temps de la vengeance du Seigneur est arrivé, le temps de la vengeance de son temple.*

Poussez des cris et des hurlemens (Is. 11, 6-9), *parce que le jour du Seigneur est proche..... jour cruel, plein d'indignation, de colère et de fureur.... je vais visiter* (Jerem. 50, 18) *dans ma colère le roi de Babylone et son pays, comme j'ai visité le roi* * *d'Assur....*

Attaquez cette ville impie. Rendez-lui selon ses œuvres. Traitez-la comme elle a traité les autres (Jerem. 50, 15 et 29; 51, 3). *N'épargnez*

* En ruinant la ville de Ninive.

point ses jeunes hommes ; exterminez toutes ses troupes... Quiconque sera trouvé dans ses murailles sera tué (Is. 11, 15-18) ; *tous ceux qui se présenteront pour la défendre passeront au fil de l'épée. Les enfans seront écrasés contre la terre à leurs yeux : leurs maisons seront pillées, et leurs femmes seront violées. Je vais susciter contre eux les Mèdes, qui ne chercheront point d'argent, et qui ne se mettront point en peine de l'or : mais ils perceront les petits enfans de leurs flèches, ils n'auront point de compassion de ceux qui sont encore dans les entrailles de leurs mères, et ils n'épargneront point ceux qui ne font que de naître.... Malheur à toi, fille de Babylone* (ps. 136, 11-12) ! *Heureux celui qui te rendra tous les maux que tu nous as faits ! Heureux celui qui prendra tes petits enfans, et les brisera contre la pierre !*

Babylone si magnifique et si superbe (Is. 13, 19-22), *cette reine entre les royaumes du monde, qui avoit porté dans un si grand éclat l'orgueil des Chaldéens, sera détruite, comme le Seigneur renversa Sodome et Gomorrhe. Elle ne sera plus habitée : on ne la rebâtira jamais. Les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, et les pasteurs n'y viendront point pour y faire reposer leurs troupeaux ; mais les bêtes sauvages s'y retireront : ses maisons seront remplies d'oiseaux funestes et nocturnes : les autruches y viendront habiter... Les hiboux heurleront à l'envi l'un de l'autre dans ses maisons superbes, et les dragons feront leur demeure dans ses palais de délices...*

Je la rendrai la demeure des hérissons (Is. 14, 23, 24). *Je couvrirai d'un marais le lieu qu'elle occupe maintenant. Je rechercherai avec soin jusqu'à ses moindres vestiges pour les effacer. Le Seigneur des armées a fait ce serment : Je jure que ce que j'ai résolu arrivera, et que ce que j'ai arrêté s'exécutera.*

IV. *Cyrus appelé pour détruire Babylone et pour délivrer les Juifs.*

Cyrus, dont la Providence devoit se servir comme d'un instrument pour accomplir ses desseins de bonté et de miséricorde sur son peuple, avoit été nommé par son nom plus de deux cents ans avant sa naissance; et afin qu'on ne fût point surpris de la rapidité étonnante de ses victoires, Dieu avoit marqué en termes magnifiques qu'il seroit lui-même son guide, qu'il le conduiroit par la main dans toutes ses expéditions, et qu'il lui soumettroit tous les princes de la terre. *Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus* (Is. 45, 1, 4), *qui est mon christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre en fuite les rois, pour ouvrir devant lui toutes les portes, sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous : j'humilierai les grands de la terre : je romprai les portes d'airain, et je briserai les gonds de fer. Je vous donnerai les trésors cachés et les richesses secrètes et inconnues, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui vous ai appelé par votre nom, à*

cause de Jacob qui est mon serviteur, d'Israël qui est mon élu.

V. *Dieu donne le signal aux chefs et aux troupes pour marcher contre Babylone.*

Placez mon étendard, dit le Seigneur (Is. c. 13, v. 1), *sur une haute montagne*, afin qu'il soit vu de fort loin, et que tous ceux qui doivent m'obéir connoissent mes ordres. *Haussez la voix* à l'égard de ceux qui peuvent vous entendre ; *faites signe de la main*, pour hâter la marche de ceux qui sont trop éloignés pour discerner une autre espèce de commandement ; *que* les officiers des troupes *entrent dans les pavillons des rois ; que* chaque nation se range autour de son souverain, et s'empresse de venir lui offrir ses services dans son pavillon, qui est déjà tout dressé.

J'ai donné mes ordres à ceux que j'ai consacrés à l'exécution de mes desseins (1) (ib. v. 3) ; et ces rois marchent déjà pour m'obéir, quoiqu'ils ne me connoissent point. C'est moi qui les ai placés sur le trône, et qui leur ai soumis divers peuples pour accomplir par eux mes desseins. *J'ai fait venir mes guerriers pour être les ministres de ma colère* (2). Ils tiennent de moi leur courage, leur capacité dans la guerre, leur patience, leur sagesse, le succès dans leurs entreprises. Ils sont invincibles, parce qu'ils me servent. Tout tremble devant eux, parce qu'ils sont les

(1) Ego mandavi sanctificatis meis.

(2) Vocavi fortes in irâ meâ. *Heb.* in iram meam.

ministres de ma colère et de ma vengeance. *Ils travaillent avec joie pour ma gloire : exultantes in gloriâ meâ.* L'honneur qu'ils ont de m'avoir pour chef, et d'être mandés pour délivrer un peuple que j'aime, les remplit d'allégresse et d'ardeur ; et ils triomphent déjà dans l'espérance certaine de la victoire.

Le prophète, témoin en esprit des ordres qui viennent d'être donnés, est étonné de la promptitude avec laquelle les princes et les peuples les exécutent. *Déjà les montagnes,* s'écrie-t-il (ib. v. 4), *retentissent des cris différens d'une multitude de peuples. J'entends la voix des rois confédérés, et des nations qui s'assemblent. Le Seigneur des armées fait passer en revue toutes les troupes qu'il destine à la guerre* (1).

Elles viennent des terres les plus reculées (ib. v. 5), *et de l'extrémité du monde* (2), où la voix du Dieu souverain, qui en est le maître, a su se faire entendre.

Mais ce n'est plus la vue d'une armée formidable ni des rois de la terre qui me frappe : je ne vois que Dieu seul, et tout le reste ne paroît à sa suite que comme des ministres de sa justice. *C'est le Seigneur lui-même qui marche avec tous les instrumens de sa colère pour exterminer toute la terre* (3).

(1) Præcipit militiæ belli. *Heb.* Numerat exercitum prælii.

(2) Venientibus. *Heb.* Veniunt.

(3) Dominus, et vasa furoris ejus, ut disperdat omnem terram.

Dieu m'a révélé (Is. c. 21, v. 2) *une épouvantable prophétie* *. *L'impie Baltazar, roi de Babylone, continue d'agir avec impiété, et celui qui dépeuploit, continue de dépeupler tout.* « Pour « arrêter ces excès, prince des Perses, partez ; « *ascende Aelam* : et vous, prince des Mèdes, « formez le siége de Babylone ; *obside Mède.* Je « vas faire cesser tous les gémissemens dont elle « étoit la cause ; *omnem gemitum ejus cessare* « *feci.* » Cette ville criminelle est prise et pilllée. Elle est sans pouvoir. Mon peuple est délivré.

VI. *Circonstances du siége et de la prise de Babylone marquées en détail.*

Rien n'est plus propre, ce me semble, à nous inspirer un profond respect pour la religion, et à nous donner une grande idée de Dieu, que de voir avec quelle précision il révèle à ses prophètes, plusieurs années, et même plusieurs siècles avant l'événement, les principales circonstances du siége et de la prise de Babylone.

1. On a déjà vu que l'armée qui prendra Babylone doit être composée de Mèdes et de Perses, et qu'elle doit avoir à sa tête Cyrus.

2. Cette ville sera attaquée d'une manière toute extraordinaire, à laquelle elle ne s'étoit point du tout attendue : *Veniet super te malum, et nescies ortum ejus* (Is. 47, 11). Elle sera tout d'un coup et en un moment accablée de maux qu'elle n'avoit pu prévoir. *Veniet super te repentè miseria, quam nescies.* En un mot, elle sera prise comme

* C'est le sens du mot hébreu.

dans un filet, sans s'être aperçue qu'on lui tendoit des piéges : *Illaqueavi te, et capta es Babylon, et nesciebas.* (Jerem. 50, 24.)

3. Babylone comptoit que l'Euphrate seul pouvoit la rendre imprenable, et elle étoit toute fière de se voir ainsi défendue par un fleuve si profond : *Quæ habitas super aquas multas* (Jer. 51, 13) ; c'est Dieu même qui l'a définie de la sorte. Et ce sera l'Euphrate qui sera la cause de sa ruine. Cyrus, par un stratagème qui n'avoit point eu d'exemple jusque-là, et qui n'en a point eu depuis, détournera le cours de ce fleuve, mettra son lit à sec, et par-là s'ouvrira un passage dans la ville (Jerem. 51, 36) : *Desertum faciam mare ejus, et siccabo venam ejus.... Siccitas super aquas ejus erit, et arescent* (ib. 50, 38). Cyrus s'emparera des quais du fleuve, et les eaux qui rendoient Babylone inaccessible seront séchées comme si le feu y avoit passé : *Vada præocupata sunt, et paludes incensæ sunt igni.* (Ib. 51, 32.)

4. Elle sera prise de nuit, un jour de fête et de réjouissance, pendant que tout le monde sera à table, et que ses habitans ne songeront qu'à boire et à manger : *In calore eorum ponam potus eorum, et inebriabo eos, ut sopiantur, et dormiant somnum sempiternum* (ib. 51, 39 et 57). Il est remarquable que c'est Dieu qui fait tout ici, qui tend un piége à Babylone, *illaqueavi te*, qui sèche les eaux du fleuve, *siccabo venam ejus*, qui enivre et assoupit les princes, *inebriabo principes ejus.*

5. Le roi entrera tout d'un coup dans un trouble

et une agitation incroyable. *Mes entrailles sont pénétrées de douleur* * (Is. 21, 3-4) : *je suis déchiré au-dedans de moi comme une femme qui est en travail. Ce que j'entends me cause des convulsions : ce que je vois me jette dans le trouble. Mon cœur souffre de violentes agitations. Je suis saisi de terreur et d'effroi.* Dieu *a changé le commencement d'une nuit qui étoit l'objet de mes désirs, en un sujet de terreur.* C'est l'état de Baltazar, lorsqu'au milieu du repas il vit sortir de la muraille une main qui écrivoit des caractères qu'aucun de ses devins ne put ni expliquer, ni lire : et surtout lorsque Daniel lui déclara que ces caractères contenoient l'arrêt de sa mort. *Alors*, dit l'écriture (Dan. 5, 6), *le visage du roi se changea, les pensées qui agitoient son esprit le troublèrent, ses reins se relâchèrent, et, dans son tremblement, ses genoux se choquoient l'un l'autre.* L'étonnement, la frayeur, la défaillance, le tremblement de Baltazar, sont exprimés par le prophète qui en a été le témoin, comme par le prophète qui les avoit prédits deux cents ans auparavant.

Mais il falloit qu'Isaïe fût éclairé d'une lumière bien divine pour ajouter, immédiatement après la description du trouble de Baltazar les paroles qui suivent : *Couvrez la table* (Isai. 21, 5) : *considérez avec attention du haut d'une guérite : mangez, buvez.* C'est que Baltazar, d'abord effrayé et perdant courage, sera consolé, et ensuite ras-

* On a traduit selon l'hébreu.

suré par ses courtisans, et plus encore par la reine, sa mère, qui lui avoit dit, dès le commencement, qu'il ne devoit pas se livrer à ses craintes et à ses alarmes : *Non te conturbent cogitationes tuæ, neque facies tua immutetur* (Dan. 5, 10). On l'exhortera donc à se contenter de donner de bons ordres, pour être averti de tout par les sentinelles ; à faire servir de nouveau, comme si rien n'étoit arrivé ; et à rappeler la joie et la tranquillité, que des craintes excessives lui avoient ôtées : *Pone mensam : contemplare in specula : comede, bibe.* Heb.

6. Mais pendant que les hommes donnent ces ordres, Dieu donne aussi les siens de son côté : *Levez-vous, princes, et polissez vos boucliers* (Isai. 21, 5). C'est Dieu lui-même qui commande aux princes de s'avancer, de prendre les armes, et d'entrer sans crainte dans une ville noyée dans le vin, ou plongée dans le sommeil.

7. Isaïe nous apprend deux circonstances importantes de la prise de Babylone. La première est que les troupes dont elle est remplie ne feront ferme nulle part, ni au palais, ni dans la citadelle, ni dans aucune place publique ; qu'elles se débanderont, sans penser à autre chose qu'à la fuite ; et qu'elles se diviseront en fuyant par diverses routes, comme un troupeau de daims ou de brebis se dissipe dès qu'il est effrayé : *Et erit quasi damula fugiens, et quasi ovis ; et non erit qui congreget* (Isai. 13, 14). La seconde circonstance est que la plupart de ces troupes étoient à la solde des Babyloniens, mais n'étoient pas de Babylone ;

et qu'elles retourneront dans les provinces d'où elles avoient été tirées, sans être poursuivies par les vainqueurs, parce que c'étoit principalement sur les citoyens de Babylone que la vengeance divine devoit tomber : *Unusquisque ad populum suum convertetur, et singuli ad terram suam fugient.*

8. Enfin, sans parler du carnage horrible qui doit se faire des habitans de Babylone, où l'on n'épargnera ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans, pas même ceux qui seront encore enfermés dans le sein de leurs mères, ce qui a déjà été marqué ci-devant; une dernière circonstance est la mort du roi même, qui sera privé de sépulture, et l'extinction entière de la famille royale, annoncées dans l'écriture d'une manière bien effrayante, mais en même-temps bien instructive pour les princes.

Pour toi (Isai. 14, 19-20), *tu seras jeté loin de ton sépulcre comme un tronc abominable... Tu ne seras point mis dans le tombeau de tes ancêtres, parce que tu as ruiné ton royaume, tu as fait périr ton peuple.* Il est juste qu'on oublie un roi qui ne s'est jamais souvenu qu'il étoit le protecteur et le père de son peuple. On doit refuser jusqu'au tombeau à celui qui n'a vécu que pour ruiner son propre pays. Il doit être séparé de tous les hommes, puisqu'il en a été l'ennemi. Il étoit semblable aux bêtes farouches, et il en aura la sépulture : et puisqu'il n'avoit aucun sentiment humain, il est indigne qu'on en n'ait aucun à son égard. C'est l'arrêt que Dieu lui-même prononce

contre Baltazar : et il étend cette malédiction jusque sur ses enfans, qu'on regardoit comme associés au trône, et comme la source d'une longue postérité de rois, et que les flatteurs n'entretenoient que de leur future grandeur. *Préparez ses enfans à être égorgés* (ib. v. 21, 22) *comme des victimes, à cause de l'iniquité de leurs pères... Ils ne seront point les héritiers du royaume* de leur père. *Je m'élèverai contre eux : je perdrai le nom de Babylone : j'exterminerai les restes* de cette famille, *le fils et le petit-fils, dit le Seigneur.*

§. II. *Description de la prise de Babylone.*

Après avoir vu la prédiction de tout ce qui doit arriver à l'impie Babylone, il est temps maintenant d'en voir l'exécution et de reprendre le récit de la prise de cette ville.

Quand Cyrus vit que le fossé, auquel on travailloit depuis long-temps, étoit achevé, il songea sérieusement à exécuter son grand dessein, dont il n'avoit encore fait part à personne. La providence lui en fournit une occasion telle qu'il la pouvoit souhaiter. Il apprit qu'on devoit célébrer à Babylone une grande fête, et que les Babyloniens avoient accoutumé dans cette solennité de passer la nuit entière et à boire et à faire la débauche.

Baltazar (Dan. 5, 1, 29) prit part plus qu'aucun autre à cette réjouissance publique, et fit un festin magnifique aux premiers officiers de son royaume et aux dames de la cour. Dans la chaleur du vin, il fit apporter les vases d'or et d'argent qui avoient

été enlevés du temple de Jérusalem; et, comme pour insulter au Dieu d'Israël, il y but lui et toute sa cour, et il y fit boire toutes ses concubines. Dieu, irrité d'une telle impiété et d'une telle insolence, lui fit sentir dans le moment même à qui il s'étoit attaqué, et fit paroître tout à coup sur la muraille une main qui écrivoit certains caractères. Le roi, étrangement surpris et effrayé de cette vision, manda sur-le-champ tous ses sages, tous ses devins, tous ses astrologues, pour lire cette écriture et en expliquer le sens. Mais ce fut inutilement; aucun d'eux ne put ni expliquer, ni lire ces caractères *. C'est peut-être par rapport à cet événement qu'Isaïe (47, 11, 13), après avoir prédit à Babylone qu'elle se trouvera tout d'un coup accablée de maux auxquels elle ne s'attendoit point, ajoute : *Appelez à votre secours vos enchanteurs... Que vos astrologues, qui contemplent le ciel, qui étudient* le cours et la disposition *des astres, se présentent maintenant et vous sauvent.* La reine-mère (c'étoit Nitocris, princesse d'un grand mérite), étant venue au bruit de ce prodige dans la salle du festin, tâcha de rassurer l'esprit du roi son fils, et lui parla de Daniel, dont elle connoissoit l'habileté dans ces sortes de matières, et qu'elle avoit toujours employé dans le gouvernement de l'état.

Il fut donc mandé sur-le-champ, et parla au roi

* La raison pourquoi il ne purent lire cette sentence, c'est qu'elle étoit écrite en lettres hébraïques, qui sont appelées aujourd'hui les caractères samaritains, que les Babyloniens ne connoissoient point.

avec une liberté véritablement prophétique. Il le fit souvenir de la manière terrible dont Dieu avoit puni l'orgueil de son grand-père Nabuchodonosor (1), et l'abus criant qu'il faisoit de sa puissance, ne reconnoissant d'autre loi que sa volonté, et se croyant le maître d'élever l'un, d'abaisser l'autre, de ruiner celui-ci, de faire mourir celui-là, uniquement parce que tel étoit son bon plaisir. « Loin de profiter de son exemple, dit-il au roi, « vous qui êtes son fils, vous avez affecté d'en« chérir sur son orgueil et sur son impiété. Vous « vous êtes élevé contre le dominateur du ciel ; « vous avez fait apporter devant vous les vases de « sa maison sainte, et vous avez bu dedans, « vous, vos femmes et vos concubines, avec les « grands de votre cour. Vous avez rendu un « hommage public de louange et d'honneur à vos « dieux d'or et d'argent, de bois et de pierre, « qui ne voient point, qui n'entendent point, qui « ne sentent point ; et vous n'avez point rendu « gloire au Dieu qui tient votre souffle dans sa « main, et qui est le maître de toutes vos actions « et de tous les momens de votre vie. C'est pour « cela que Dieu à envoyé les doigts de cette main, « qui a écrit ce qui est marqué sur la muraille. « Or, voici ce qui est écrit : * MANÉ, THÉCEL, « PHARÈS ; et en voici l'interprétation. MANÉ : « Dieu a compté les jours de votre règne, et il

(1) Quos volebat, interficiebat ; et quos volebat, percutiebat ; et quos volebat, exaltabat ; et quos volebat, humiliabat. (Dan. 5. 19.)

* Ces trois mots signifient *nombre*, *poids*, *division*.

« en a marqué la fin. THÉCEL : Vous avez été « pesé dans la balance, et on vous a trouvé trop « léger. PHARÈS : Votre royaume a été divisé, « et il a été donné aux Mèdes et aux Perses. » Cette interprétation devoit encore augmenter le trouble : mais on se rassura apparemment sur ce que le malheur n'étoit pas annoncé comme présent, et que l'avenir pourroit fournir des expédiens pour le détourner. Ce qui est certain, c'est que la crainte de troubler une joie universelle et présente ayant fait renvoyer la discussion des affaires sérieuses à un autre temps, on se remit à table, et l'on poussa la débauche fort avant dans la nuit.

Cependant Cyrus, bien informé de la confusion que cette fête avoit coutume de répandre dans le palais et dans la ville, avoit posté une partie de ses troupes à l'endroit où le fleuve entroit dans la ville, et l'autre partie à celui où il en sortoit, et leur avoit commandé d'entrer cette nuit dans la ville par le lit du fleuve, dès le moment qu'ils le trouveroient guéable. Après avoir donné tous les ordres nécessaires, et exhorté les officiers à le suivre, en leur représentant qu'il marchoit sous la conduite des dieux, il fit ouvrir sur le soir la tranchée des deux côtés de la rivière, au-dessous et au-dessus de la ville, afin d'y faire écouler les eaux. Par ce moyen, le lit de l'Euphrate se trouva bientôt à sec. Alors les deux corps de troupes, selon leurs ordres, s'y jetèrent, conduits, l'un par Gobryas, et l'autre par Gadatas et s'avancèrent sans trouver d'obstacle. Le guid

invisible, qui avoit promis à Cyrus de lui ouvrir toutes les portes, s'étoit servi de la négligence et du désordre qui régnoient partout pendant cette nuit de dissolution, pour laisser ouvertes les portes d'airain qui fermoient les descentes du quai vers le fleuve, qui seules auroient pu faire échouer son entreprise. Ainsi ces deux corps de troupes pénétrèrent jusque dans le cœur de la ville sans trouver de résistance, et s'étant rencontrés au palais royal comme ils en étoient convenus, surprirent la garde et la mirent en pièces. Ils se jetèrent aussitôt dans le palais, dont quelques-uns de ceux qui étoient au-dedans avoient ouvert les portes pour savoir d'où venoit le bruit qu'on entendoit. Ils s'en rendirent les maîtres; et ayant rencontré le roi qui venoit à eux l'épée à la main à la tête de ceux qui s'étoient trouvés à portée de le secourir, ils le tuèrent, et firent main basse sur tous ceux qui l'accompagnoient. Le premier soin des vainqueurs fut de remercier les dieux d'avoir enfin puni ce *roi impie.* Cette remarque de Xénophon mérite d'être pesée, et elle s'accorde merveilleusement avec tout ce que l'écriture nous dit de l'impie Baltazar.

A la prise de Babylone finit l'empire babylonien, après avoir duré 210 ans, depuis le commencement du règne de Nabuchodonosor, son fondateur. Par-là fut anéantie la puissance de cette ville superbe, cinquante ans précisément après qu'elle eut détruit Jérusalem et son temple. Par-là furent accomplies les prédictions qu'Isaïe, Jérémie et Daniel avoient prononcées contre elle,

comme on l'a vu par tout ce qui a été rapporté jusqu'ici. Il en reste une, la plus importante de toutes, la plus incroyable, et celle néanmoins qui est marquée dans l'écriture de la manière la plus précise et la plus forte ; prédiction accomplie à la lettre dans tous ses points, et dont la preuve est actuellement subsistante, la plus facile à vérifier et la plus incontestable : c'est la prédiction de la ruine totale et entière de Babylone, ensorte qu'il n'en doit pas rester le moindre vestige. Je crois devoir exposer l'accomplissement de cette fameuse prophétie, avant que de passer à ce qui suivit la prise de Babylone.

§. III. *Accomplissement de la prophétie qui prédisoit la ruine totale de Babylone.*

Cette prédiction se trouve dans plusieurs prophètes, mais surtout dans Isaïe, chapitre XIII, depuis le verset 19 jusqu'au 22, et chapitre XIV, versets 23 et 24. Je l'ai rapportée dans son entier ci-devant, page 263. Il y est marqué que Babylone sera entièrement détruite, comme le furent autrefois les villes criminelles de Sodome et de Gomorrhe : qu'elle ne sera plus habitée : qu'on ne la rebâtira jamais : que les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, et que les pasteurs n'y viendront point pour y faire reposer leurs troupeaux : qu'elle deviendra la retraite des bêtes sauvages, et des oiseaux nocturnes : qu'un marais couvrira le lieu qu'elle avoit occupé, ensorte qu'il ne restera pas même de vestiges de l'endroit où elle aura été. C'est

Dieu même qui avoit prononcé cet arrêt ; et il est utile à la religion de vérifier avec quelle exactitude chaque article en a été successivement accompli.

I. Babylone perdit d'abord la qualité de ville royale. Les rois de Perse lui préférèrent un autre séjour. Suse, Echatane, Persépolis, toute autre demeure leur plut davantage ; et eux-mêmes ruinèrent une partie de la ville.

II. Strabon (1) et Pline (2) nous apprennent que les Macédoniens (an. m. 3880) qui succédèrent aux Perses, non-seulement la négligèrent, et ne furent occupés ni du soin de l'embellir, ni de celui de la réparer, mais qu'ils affectèrent même de bâtir dans son voisinage Séleucie, pour la faire abandonner, et pour lui ôter ce qui lui restoit d'habitans. Il n'y a rien de plus propre à expliquer ce que le prophète avoit prédit : *Non habitabitur*. Ses propres maîtres s'appliquent à la rendre déserte.

III. Les nouveaux rois de Perse qui devinrent maîtres de Babylone achevèrent de la ruiner en bâtissant Ctésiphon (3), qui lui enleva ce qui

(1) Partem urbis Persæ diruerunt, partem tempus consumsit, et Macedonum negligentia ; maximè postquàm Seleucus Nicator Seleuciam ad Tigrim condidit, stadiis tantùm trecentis à Babylone dissitam. (Strab. l. 16, p. 738.)

(2) In solitudinem rediit exhausta vicinitate Seleuciæ, ob id conditæ à Nicatore intra nonagesimum (*ou* quadragesimum) lapidem. (Plin. l. 6, c. 26.)

(3) Pro illâ Seleuciam et Ctesiphonem urbes Persarum inclitas fecerunt. (S. Hieron. in cap. 13 Isai.)

lui restoit d'habitans. Et il sembloit que depuis qu'elle avoit été frappée d'anathême, ceux qui devoient être ses protecteurs devenoient ses ennemis; et que tous croyoient être chargés du soin de la réduire en solitude, mais par des voies indirectes, et sans employer la violence : afin qu'il fût plus manifeste que c'étoit la main de Dieu, plutôt que celle des hommes, qui s'appliquoit à l'anéantir.

IV. Elle fut si universellement abandonnée (an. J. C. 96), qu'il ne resta plus que l'enceinte de ses murailles : et elle étoit réduite à cet état au temps que Pausanias * écrivoit ses remarques sur la Grèce. *Illa autem Babylon, omnium quas unquàm sol aspexit urbium maxima, jam præter muros nihil habet reliqui* (Pausan. in Arcad. p. 509.)

V. Les rois de Perse la voyant déserte en firent un parc, où ils enfermèrent des bêtes sauvages pour la chasse. Elle devint ainsi, comme le prophète l'avoit prédit, la demeure des animaux cruels et ennemis de l'homme, ou fugitifs et timides. Ses citoyens furent convertis en des sangliers, des léopards, des ours, des ânes sauvages, des cerfs. Babylone fut la retraite des bêtes funestes, sauvages, ennemies de la lumière : *Requiescent ibi bestiæ, et replebuntur domus illorum draconibus*, etc. (Isai. 13, 21-22).

An. J. C. 400. = Saint Jérôme nous a conservé cette précieuse remarque; et il la tenoit d'un re-

* Il écrivoit sous Antonin, successeur d'Adrien.

ligieux persan, qui avoit vu ce qu'il lui avoit rapporté. *Didicimus à quodam fratre Elamitâ, qui de illis finibus egrediens, nunc Jerosolymis vitam exigit monachorum, venationes regias esse in Babylone, et omnis generis bestias murorum ejus ambitu tantùm contineri.* (In. cap. Is. 13, v. 22.)

VI. Mais c'étoit encore trop que les murs de Babylone subsistassent; ils tombèrent en plusieurs endroits, et ne furent pas réparés : le reste suivit par divers accidens. Les bêtes qui servoient aux plaisirs des rois de Perse sortirent. Les serpens et les scorpions demeurèrent ; et elle devint un lieu redoutable pour ceux qui auroient eu quelque curiosité pour visiter ses antiquités. L'Euphrate qui la traversoit, n'ayant plus un canal libre, prit avec le temps son cours ailleurs (1); et il ne restoit au temps de Théodoret qu'un filet d'eau, qui couloit à travers les masures, et qui, n'ayant plus de pente ni d'écoulement libre, dégénéroit nécessairement en un marais.

Dès le temps d'Alexandre-le-Grand (Arrian. de expedit. Alex. lib. 8), le fleuve étoit sorti de son lit ordinaire par l'ouverture que Cyrus avoit faite au canal dont nous avons parlé, et qui depuis avoit été mal fermée, et il avoit inondé tout le pays. Ce prince, dans le dessein qu'il avoit d'établir le siége de son empire à Babylone, son-

(1) Euphrates quondam urbem ipsam mediam dividebat : nunc autem fluvius conversus est in aliam viam, et per rudera minimus aquarum meatus fluit. (Theod. in cap. 50 Jerem. v. 38 et 39.)

gea à rappeler l'Euphrate dans son lit naturel, et l'ouvrage étoit déjà commencé. Mais Dieu, qui veilloit à l'accomplissement de sa prophétie, et qui avoit déclaré qu'il détruiroit jusqu'aux restes et aux vestiges de Babylone, *perdam Babylonis nomen et reliquias* (Isai. 14-22), dissipa ce projet par la mort d'Alexandre, qui arriva peu après. On comprend aisément comment dans la suite, Babylone ayant été négligée au point que nous l'avons vu, son fleuve se changea en un marais inaccessible, qui couvrit l'endroit même où avoit été cette ville impie, comme Isaïe (14-23) l'avoit prédit : *Ponam eam in paludes aquarum.* Et cela étoit nécessaire, de peur que l'Euphrate ne marquât par son cours le lieu où elle avoit été bâtie.

VII. Par tous ces changemens, Babylone devint entièrement déserte, et tous ses environs devinrent aussi affreux et aussi abandonnés que le lieu qu'elle avoit occupé : et les géographes (1) les plus habiles ne savent aujourd'hui où le déterminer. Ainsi fut accompli à la lettre ce que Dieu avoit dit : *Je couvrirai d'un marais le lieu qu'elle occupe maintenant. Je rechercherai avec soin jusqu'à ses moindres vestiges pour les effacer* (Isai. 14-23). Je ferai moi-même la recherche, dit le Seigneur, avec un œil jaloux, pour découvrir s'il ne restera rien d'une ville ennemie de mon nom et de Jérusalem. Je ba-

(1) Nunc omninò destructa, ita ut vix ejus supersint rudera *Baudran.*

laierai avec soin la place où elle aura été, et je la rendrai si nette en effaçant jusqu'aux moindres vestiges d'une ville, que personne ne pourra conserver la mémoire du lieu choisi par Nemrod, et aboli par moi qui suis le Seigneur. *Scopabo eam in scopa terens, dicit Dominus exercituum.*

VIII. Dieu ne s'étoit pas contenté de faire prédire tous ces changemens : il avoit voulu terminer et sceller cette prédiction par un serment pour en marquer davantage la certitude. *Le Seigneur des armées a fait ce serment : Je jure que ce que j'ai résolu arrivera, et que ce que j'ai arrêté s'exécutera* (Isai. 14-24). Mais pour donner à ce formidable serment toute son étendue, il ne faut pas le borner ni à Babylone, ni au peuple qui l'a habitée, ni aux princes qui y ont régné. C'est la malédiction du monde entier que nous lisons ici. C'est l'anathême général des impies. C'est l'arrêt foudroyant qui séparera pour toujours les deux cités de Babylone et de Jérusalem, et qui mettra un éternel divorce entre les saints et les réprouvés. Les écritures qui l'ont prédit subsisteront jusqu'au jour où il sera exécuté. La sentence en est écrite ici, et mise comme en dépôt dans les archives publiques de la religion. *Juravit Dominus exercituum, dicens : Si non, ut putavi, ita erit; et quomodò tractavi, sic eveniet.*

Ce que j'ai dit sur la prophétie qui regarde Babylone est presque entièrement tiré d'un excellent ouvrage encore manuscrit sur Isaïe.

§. IV. *Suite de la prise de Babylone.*

Cyrus (Cyrop. l. 7, p. 192), étant entré dans la ville de la manière que nous l'avons marqué, fit faire main-basse sur tous ceux qui se rencontrèrent dans les rues : puis il ordonna aux bourgeois de lui apporter toutes leurs armes, et de se tenir ensuite renfermés dans leurs maisons. Le lendemain, à la pointe du jour, quand la garnison qui étoit dans la citadelle eut appris que la ville étoit prise et le roi tué, elle se rendit à Cyrus. Ainsi, presque sans coup férir et sans trouver aucune résistance, il se vit maître paisible de la plus forte place qui fût au monde.

Cyrus commença par remercier les dieux de l'heureux succès qu'ils venoient de lui accorder. Il assembla les principaux officiers, dont il loua publiquement le courage, la sagesse, le zèle et l'attachement pour sa personne, et distribua des récompenses à toute l'armée (ib. p. 197-200). Il leur remontra ensuite que l'unique moyen de conserver ce qu'ils avoient acquis étoit de persévérer dans leur ancienne vertu : que le fruit de la victoire n'étoit pas de s'abandonner aux délices et à l'oisiveté : qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes, il seroit honteux de se laisser vaincre par les attraits de la volupté : qu'enfin, pour conserver leur ancienne gloire, il falloit maintenir à Babylone parmi les Perses la même discipline qui étoit observée dans leur pays, et pour cela donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfans. Par-là, dit-il, nous devien-

drons nous-mêmes plus vertueux de jour en jour, en nous efforçant de leur donner de bons exemples, et il sera bien difficile qu'ils se corrompent, lorsque parmi nous ils ne verront et n'entendront rien qui ne les porte à la vertu, et qu'ils seront continuellement dans une pratique d'exercices louables et honnêtes.

Cyrus confia à différentes personnes (ib. p. 202), selon les qualités qu'il leur connoissoit, différentes parties et différens soins du gouvernement; mais il se réserva à lui seul celui de former des généraux, des gouverneurs de provinces, des ministres, des ambassadeurs, persuadé que c'étoit là proprement le devoir et l'occupation d'un roi, et que de là dépendoient sa gloire, le succès des affaires, le repos et le bonheur de l'empire. Son grand talent étoit d'étudier le caractère des hommes, afin de marquer à chaque personne sa place; de donner de l'autorité à proportion du mérite; de faire concourir le bien particulier au bien public; et de conduire tout l'état par un mouvement si réglé, que tout se liât et s'entretînt, et que la force des uns ne fût employée que pour l'utilité des autres. Chacun avoit son district et son objet particulier, dont il rendoit compte à celui qui étoit au-dessus de lui, et celui-là à un troisième, et ainsi de tous les autres, jusqu'à ce que, par ces différens degrés et par cette subordination réglée, la connoissance des affaires parvînt jusqu'au roi, qui ne demeuroit point oisif au milieu de tout ce mouvement, mais étoit comme l'âme du corps de l'état, qu'il gouvernoit par ce moyen

avec autant de facilité qu'un père gouverne sa famille.

Lorsque dans la suite il envoya des gouverneurs (ib. l. 8, p. 229), qu'on appeloit satrapes, dans les provinces qu'il avoit subjuguées, il ne voulut pas que les gouverneurs particuliers des places, ni les officiers des troupes entretenues pour la sûreté du pays, dépendissent d'eux, ni obéissent à d'autres qu'à lui, afin que, si un satrape, enflé de sa grandeur et de ses richesses, venoit à abuser de son autorité, il trouvât dans son propre gouvernement des témoins et des censeurs de sa mauvaise conduite. Car il n'évitoit rien tant en tout genre que de confier un pouvoir absolu à un seul homme, sachant qu'un prince se repentira bientôt d'avoir élevé cet homme unique, s'il consent qu'il abaisse tous les autres.

Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avoit dans toutes les provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y passoit (p. 209). Il étoit attentif à honorer et à récompenser tous ceux qui se distinguoient par leur mérite, et qui excelloient en quelque genre que ce fût. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraîne souvent la ruine et la désolation des peuples, au lieu que l'autre est toujours bienfaisante et salutaire (p. 204). Il savoit que les lois peuvent beaucoup contribuer au règlement des mœurs : mais, selon lui, le prince devoit être, par son exemple, une loi vivante; et il ne croyoit pas

qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avoit plus de lumière et plus de vertu que ses sujets. Il étoit persuadé aussi que le moyen le plus sûr de s'attirer le respect des grands de sa cour et de tous ceux qui l'approchoient, étoit de leur en porter assez de son côté, pour ne vouloir jamais en leur présence rien faire ni rien dire qui fût contraire aux règles de l'honnêteté et de la pudeur.

La libéralité (p. 209) lui paroissoit une vertu véritablement royale, et il ne trouvoit rien de grand ni d'estimable dans les richesses que le plaisir de les distribuer aux autres. J'ai de grandes richesses (p. 225), disoit-il à ses courtisans; je l'avoue, et je suis bien aise qu'on le sache : mais vous devez compter qu'elles ne sont pas moins à vous qu'à moi. En effet, dans quelle vue les amasserois-je? Seroit-ce pour mon propre usage, et pour les consumer moi-même? Cela me seroit impossible quand je le voudrois. C'est pour être en état de distribuer des récompenses à ceux qui servent utilement le public, et d'accorder quelque soulagement à ceux qui me feront connoître leurs besoins.

Un jour Crésus (p. 210) lui représenta qu'à force de donner il se rendroit lui-même pauvre, au lieu qu'il auroit pu être le plus riche prince du monde, et amasser des trésors infinis. Et à quelle somme pensez-vous, reprit Cyrus, qu'auroient pu monter ces trésors? Crésus fixa une certaine somme qui étoit immense. Cyrus fit écrire un petit billet aux seigneurs de sa cour,

par lequel il leur faisoit savoir qu'il avoit besoin d'argent. Sur-le-champ il lui en fut apporté beaucoup plus que la somme que Crésus avoit marquée. Voilà, lui dit-il, mes trésors : voilà les coffres où je garde mes richesses ; le cœur et l'affection de mes sujets.

Il estimoit donc beaucoup la libéralité : mais il faisoit encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les cœurs et à se faire aimer des peuples, ce qui est proprement régner : outre que d'aimer plus que les autres à donner, quand on est infiniment plus riches qu'eux, est une chose moins surprenante que de descendre en quelque sorte du trône pour s'égaler à ses sujets.

Mais ce qu'il préféroit à tout (p. 204), étoit le culte des dieux et le respect pour la religion. Ce fut aussi à quoi il crut devoir donner ses premiers soins, dès que, par la conquête de Babylone, il se vit plus libre et plus maître de son temps. Il commença par y établir des mages pour chanter des cantiques dès le matin à l'honneur des dieux, et pour leur offrir des sacrifices ; ce qui fut toujours pratiqué de la même sorte dans les temps suivans.

L'exemple et le goût du prince devint bientôt, comme cela est ordinaire, le goût et la règle des sujets. Les Perses, qui voyoient que le règne de Cyrus n'avoit été qu'une suite et un enchaînement de prospérités continuelles, crurent qu'en servant les dieux comme lui, ils jouiroient d'un bonheur semblable au sien ; et d'ailleurs ils sen-

toient bien que c'étoit là le moyen le plus sûr de lui plaire et de lui faire utilement leur cour. Cyrus, de son côté, étoit fort aise de voir en eux ces sentimens, persuadé que quiconque étoit sincèrement religieux et craignant Dieu, étoit en même temps bon et fidèle serviteur des rois, et inviolablement attaché à leur personne et au bien de l'état. Tout cela est admirable, mais n'est vrai et réel que dans la vraie religion.

Cyrus (ib. l. 7, p. 196), ayant résolu d'établir sa principale demeure à Babylone, ville puissante qui ne pouvoit pas lui vouloir de bien, crut devoir prendre plus de précautions qu'il n'avoit fait jusque-là pour la sûreté de sa personne. Les temps les plus dangereux pour les princes dans l'intérieur du palais, et où l'on pourroit le plus facilement attenter à leur vie, sont ceux du bain, de la table et du sommeil. Il songea donc à ne laisser alors approcher de lui que ceux sur la fidélité desquels il pouvoit absolument compter; et les eunuques lui parurent, préférablement à tous autres, du caractère qu'il cherchoit, parce qu'étant sans femme, sans enfans, sans famille, et d'ailleurs généralement méprisés par la bassesse de leur naissance et par la honte de leur état, toutes sortes de raisons les engageoient à s'attacher uniquement à leur maître, de la vie duquel dépendoit toute leur fortune, et de qui seul ils tenoient et biens et considération. Il leur confia donc tous les ministères de sa maison; et cet usage, déjà connu avant lui, devint général dans tout l'Orient.

On sait qu'il passa aussi dans la suite chez les

empereurs romains, auprès desquels les eunuques étoient tout-puissans; et cela n'est pas étonnant. Il étoit tout naturel que le prince, leur ayant confié le soin de sa personne, et trouvant en eux du zèle et du mérite, leur confiât aussi la conduite de quelques affaires, et que peu à peu il se livrât entièrement à eux. Ces habiles courtisans surent bien profiter de ces momens favorables où les princes, délivrés du poids de leur dignité, qui leur est à charge, deviennent hommes, et se familiarisent avec leurs officiers. Par ce moyen, s'étant emparé de leur esprit et de leur confiance, ils s'accréditèrent dans le palais, dominèrent dans les cours, s'attirèrent le maniement et la conduite des affaires publiques, se rendirent maîtres de la distribution des charges et des honneurs, et parvinrent eux-mêmes aux premières dignités de l'état.

Mais les bons empereurs, tels qu'Alexandre Sévère (Lamprid. in vita Alex. Sever.), abhorroient les eunuques, comme des hommes vendus uniquement à leur fortune, et ennemis par principe du bien public, qui ne songeoient qu'à s'emparer de l'esprit du prince, à lui dérober la connoissance des affaires, à écarter d'auprès de lui tous les gens de mérite, et à le tenir resserré dans l'enceinte étroite de trois ou quatre officiers qui le dominoient et le maîtrisoient absolument: *Claudentes principem suum, et agentes ante omnia ne quid sciat.*

Après que Cyrus (Cyrop., l. 8, p. 213-220) eut donné ordre à tout ce qui regarde le gouver-

nement, il songea à se donner en spectacle au peuple nouvellement conquis et à ses propres sujets dans une cérémonie auguste de religion, en allant en cavalcade et en pompe aux endroits consacrés aux divinités, pour leur offrir des sacrifices. Il affecta d'étaler dans cette marche tout ce que la magnificence a de plus brillant et de plus capable d'imposer aux peuples. Ce fut alors pour la première fois qu'il songea à s'attirer le respect, non-seulement par l'éclat de la vertu, mais, dit l'historien, par celui d'une parure extérieure qui fût propre à éblouir les yeux (1), et qui tînt quelque chose du charme et de l'enchantement. Il manda les hauts officiers des Perses et des alliés, et leur donna à chacun des habits à la mode des Mèdes, c'est-à-dire de longues robes qui descendoient jusqu'aux pieds. Elles étoient de différentes couleurs plus brillantes les unes que les autres, et toutes richement brodées d'or et d'argent. Il leur en donna outre cela un grand nombre d'autres, très-magnifiques aussi, mais moins riches, pour en faire présent aux officiers subalternes. Les Perses, en cette occasion, prirent pour la première fois l'habillement des Mèdes (ib. p. 206), et commencèrent, à leur imitation, à se peindre les yeux, et à se mettre du rouge au visage, afin d'avoir l'œil plus vif et le teint plus vermeil.

Quand le jour de la cérémonie fut arrivé, tout le monde, dès le point du jour, se rendit auprès

(1) Ἀλλὰ καὶ καταγοητεύειν ᾤετο χρῆναι αὐτούς.

du roi. Quatre mille soldats des gardes, rangés quatre à quatre, se placèrent devant le palais, et deux mille autres aux deux côtés du même palais. Toute la cavalerie se trouva là, les Perses à droite, les alliés à gauche. Les chariots de guerre se rangèrent moitié de chaque côté. Quand les portes du palais furent ouvertes, on en vit sortir premièrement quantité de taureaux d'une beauté merveilleuse, qu'on menoit quatre à quatre pour sacrifier à Jupiter et aux autres dieux, selon les cérémonies prescrites par les mages. Suivoient les chevaux qui devoient être sacrifiés au soleil. Puis, d'abord un chariot blanc couronné de fleurs, dont le timon étoit doré; il devoit être offert à Jupiter : ensuite un second chariot de même couleur, et paré de même, pour le soleil : enfin un troisième, dont les chevaux étoient caparaçonnés de housses d'écarlate. Derrière, marchoient les hommes qui portoient le feu sacré dans un grand foyer. Quand tout cela fut en marche, Cyrus commença à paroître sur son chariot, portant sur sa tête la tiare droite, ceinte du diadème ou bandeau royal. Sa tunique de dessous étoit de pourpre, mi-partie de blanc, couleur qui ne convient qu'au roi. Par-dessus le tout il avoit un grand manteau de pourpre. Ses mains étoient nues. Un peu au-dessous de lui étoit assis son écuyer, d'une taille assez avantageuse, mais inférieure à celle de Cyrus, qui par-là en paroissoit encore plus grande. Dès qu'on l'aperçut, tous se prosternèrent devant lui et l'adorèrent, soit que des gens apostés exprès et placés d'espace en es-

pace en eussent donné aux autres l'exemple et le signal, soit qu'ils s'y portassent d'eux-mêmes, étonnés par la magnificence de cette pompe, et éblouis par l'éclat de la majesté du roi. Jamais jusque-là aucun des Perses ne s'étoit prosterné devant lui de la sorte.

Dès que le chariot de Cyrus fut sorti du palais, les quatre mille soldats des gardes commencèrent à se mettre en marche : les deux mille autres partirent en même temps, et se mirent aux deux côtés du chariot. Les eunuques ou grands officiers de la maison du roi, au nombre de trois cents, magnifiquement vêtus, le javelot à la main, et montés sur de superbes chevaux, suivoient immédiatement le chariot de Cyrus. Après eux, on menoit en main deux cents chevaux de selle de l'écurie du roi, chacun ayant la couverture en broderie, et le frein d'or. Puis marchoit la cavalerie persane, divisée en quatre corps de dix mille hommes chacun; et après elle la cavalerie des Mèdes, et celle des alliés. Les chariots, rangés quatre à quatre, fermoient la marche.

Quand ils furent arrivés aux champs consacrés aux dieux, on offrit des sacrifices, d'abord à Jupiter, puis au soleil. On brûla, à l'honneur du premier, des taureaux, et des chevaux à l'honneur du second. On égorgea aussi quelques victimes à la Terre, selon l'ordonnance des mages, puis aux demi-dieux patrons et protecteurs de la Syrie*.

* La Syrie, chez les anciens, est souvent prise pour l'Assyrie.

Cyrus, pour égayer un peu les esprits, jugea à propos de terminer cette cérémonie grave et sérieuse par des jeux et des courses de chevaux et de chariots. L'endroit où l'on s'étoit arrêté étoit large et spacieux. Il désigna un certain espace d'environ un quart de lieue, et proposa des prix aux vainqueurs, séparément pour chaque nation. Il remporta celui de la course parmi les Perses : car personne n'étoit si bon homme de cheval que lui. Les chariots coururent aussi seul à seul.

Ces sortes de cavalcades se faisoient encore long-temps après chez les Perses de la même sorte, si ce n'est qu'on n'y immoloit pas toujours des victimes. Toutes les cérémonies étant achevées, ils retournèrent à la ville dans le même ordre.

Quelques jours après (ib. p. 220-224), Cyrus, pour célébrer la victoire qu'il avoit remportée dans la course aux chevaux, donna un grand repas aux principaux officiers, tant des Perses et des Mèdes, que des étrangers. On n'avoit encore rien vu de si superbe et de si somptueux. Il le termina par des présens magnifiques qu'il leur fit à tous. Il les renvoya ainsi comblés de joie, d'admiration, de reconnoissance; et tout puissant qu'il étoit, maître de tout l'Orient et de tant de royaumes, il ne craignit point de dégrader sa majesté en les conduisant tous jusqu'à la porte de son appartement. Telles étoient les mœurs de ces temps anciens, où l'on savoit joindre beaucoup de simplicité à beaucoup de grandeur.

ARTICLE TROISIÈME.

Histoire de Cyrus depuis la prise de Babylone jusqu'à sa mort.

Cyrus, se voyant maître de l'Orient par la prise de Babylone, n'imita pas la plupart des conquérans, qui ternissent la gloire de leurs expéditions par une vie molle et voluptueuse, à laquelle ils s'imaginent avoir droit de s'abandonner après les longs travaux qu'ils ont supportés; mais il crut devoir soutenir sa réputation par les mêmes moyens qui la lui avoient acquise, c'est-à-dire par une conduite sage, et par une vie laborieuse et toujours occupée de ses devoirs.

§. I. *Cyrus fait un voyage en Perse. A son retour il dresse à Babylone le plan de toute la monarchie. Pouvoir de Daniel.*

Quand Cyrus (Cyrop. l. 81, p. 227) crut avoir suffisamment donné ordre aux affaires de Babylone, il songea à faire un voyage en Perse. Il passa par la Médie pour y saluer Cyaxare son oncle, à qui il fit de grands présens, et lui marqua qu'il trouveroit à Babylone un palais magnifique tout préparé, quand il voudroit y aller, et qu'il devoit regarder cette ville comme lui appartenant en propre. En effet, Cyrus, tant que son oncle vécut, partagea avec lui l'empire, quoique conquis tout entier par sa valeur : il porta même la condescendance jusques à lui déférer le premier rang. C'est Cyaxare qui est appelé dans l'écriture *Darius le Mède* : et nous verrons que Daniel, sous son règne, qui ne dura que deux ans, eut

plusieurs révélations. Il paroît que Cyrus, lorsqu'il fut revenu de Perse, mena Cyaxare avec lui à Babylone.

Lorsqu'ils y furent arrivés, ils dressèrent de concert le plan de toute la monarchie. Ils la divisèrent en six-vingts provinces (Dan. 6. 1). Et afin que les ordres du prince (Cyrop. p. 232) y pussent être portés avec plus de diligence, Cyrus établit d'espace en espace des postes, où les courriers qui marchoient jour et nuit trouvoient des chevaux tout prêts, et, par ce moyen, faisoient une diligence incroyable (ib. p. 230). Ils donnèrent le gouvernement de ces provinces à ceux qui avoient le plus aidé Cyrus à soutenir le faix de cette guerre, et qui lui avoient rendu de plus grands services. Ils établirent sur eux trois surintendans (Dan. 6, 2-3) qui devoient toujours résider à la cour, et à qui ils devoient rendre compte de temps en temps de ce qui se passeroit dans leur gouvernement, et qui devoient leur faire tenir les ordres du prince : de sorte que ces trois principaux ministres devoient avoir la surintendance et la principale administration des affaires de toute la monarchie. Daniel fut établi le premier des trois. Cette préférence lui étoit due, tant à cause de sa haute sagesse qui étoit renommée dans tout l'Orient, et qui avoit éclaté d'une manière particulière dans le repas de Baltazar, que par son ancienneté et par son expérience consommée dans les affaires. Car il y avoit alors soixante et quinze ans entiers, à compter depuis la seconde année de Nabuchodonosor, qu'il avoit

été employé en qualité de premier ministre des rois de Babylone.

Comme cette distinction (Dan. 6, 4-27) le rendoit la seconde personne de l'empire, et le mettoit immédiatement au-dessous du roi, les autres courtisans en conçurent une si grande jalousie, qu'ils se liguèrent ensemble pour le perdre. Ils ne pouvoient trouver de prise sur lui que du côté de la loi de son Dieu, à laquelle ils savoient qu'il étoit inviolablement attaché. Ils obtinrent de Darius un édit, par lequel il étoit défendu à tout homme de demander durant l'espace de trente jours quoi que ce fût à quelque dieu ou à quelque homme que ce pût être, sinon au roi, et cela sous peine d'être jeté dans la fosse des lions. Daniel fut surpris lorsqu'il faisoit ses prières ordinaires le visage tourné vers Jérusalem, et fut jeté dans la fosse. Mais y ayant été conservé miraculeusement, et en étant sorti sain et sauf, ses calomniateurs y furent précipités, et, dans le moment même, dévorés par les lions. Cet événement augmenta encore son crédit.

Sur la fin de la même année (Dan. 9, 1-27), qui étoit comptée comme la première de Darius le Mède, Daniel, par la supputation qu'il fit, ayant connu que les 70 ans de la captivité de Juda déterminés par le prophète Jérémie tendoient à leur fin, pria Dieu instamment qu'il lui plût de se souvenir de son peuple, de rétablir Jérusalem, et de regarder favorablement sa ville sainte et le sanctuaire qu'il y avoit placé. Sur quoi l'ange Gabriel l'assura dans une vision,

non-seulement de la délivrance des Juifs de leur captivité temporelle, mais encore d'une délivrance beaucoup plus considérable, c'est-à-dire de celle de la servitude du péché et du démon, que Dieu devoit procurer à son église, et qui devoit s'accomplir après soixante-dix semaines qui s'écouleroient depuis l'ordre qui seroit donné pour le rétablissement de Jérusalem, c'est-à-dire après 490 ans : car prenant chaque jour pour une année, selon le langage employé quelquefois dans l'écriture sainte, ces 70 semaines d'années font 490 ans.

Cyrus étant revenu à Babylone (Cyrop. p. 233), avoit donné ordre à toutes ses troupes de s'y rendre. Par la revue genérale qu'il en fit, il trouva que ses forces montoient à six vingt mille chevaux, à deux mille chariots armés de faux, et à six cent mille hommes de pied. Après en avoir distribué dans les garnisons autant qu'il étoit nécessaire pour la défense des diverses parties de l'empire, il passa avec le reste dans la Syrie, où il mit ordre aux affaires de cette province, et subjugua tous ces pays jusqu'à la mer Rouge et aux confins de l'Ethiopie.

Ce fut apparemment dans cet intervalle de temps que Daniel fut jeté dans la fosse aux lions, et qu'il en fut miraculeusement délivré, comme nous venons de le voir.

Ce fut peut-être aussi dans le même temps que furent frappées ces fameuses pièces d'or appelées *dariques*, du nom de Darius Médus, lesquelles, pour leur beauté et leur finesse, furent

préférées pendant plusieurs siècles à toutes les autres monnoies dans tout l'Orient.

§. II. *Commencement du nouvel empire des Perses et des Mèdes réunis ensemble. Célèbre édit de Cyrus. Prophéties de Daniel.*

C'est ici que commence, à proprement parler, l'empire des Perses et des Mèdes réunis sous une même autorité. Cet empire, depuis Cyrus qui en fut le premier roi, jusqu'à Darius Codoman, qui fut vaincu par Alexandre-le-Grand, a duré l'espace de deux cent six ans, depuis l'année du monde 3468 jusqu'à 3674. Mais je ne dois parler dans ce volume que des trois premiers rois, et il me reste peu de chose à dire de celui qui a été le fondateur de ce nouvel empire.

An. M. 3468. Av. J. C. 536 = Cyaxare étant mort au bout de deux ans, et Cambyse ayant aussi fini ses jours en Perse, Cyrus retourna à Babylone, et prit en main le gouvernement de l'empire.

On compte diversement les années du règne de Cyrus. Quelques-uns lui en donnent trente (Cic. lib. 1. de Divin. n. 46), en les commençant à sa première sortie de Perse, lorsqu'à la tête d'une armée il marcha au secours de Cyaxare : d'autres ne lui en donnent que sept, en les comptant depuis que, par la mort de Cyaxare et de Cambyse, il posséda seul l'empire.

C'est dans a première de ces sept années, où expiroit précisément la soixante et dixième de

la captivité de Babylone, que Cyrus donna ce célèbre édit qui permettoit aux Juifs de retourner à Jérusalem. On ne peut pas douter qu'il n'eût été obtenu par les soins et à la sollicitation de Daniel, qui avoit un grand crédit à la cour. Pour le porter plus promptement à lui accorder cette grâce, il lui montra sans doute les prophéties d'Isaïe (chap. 44-45), où plus de deux cents ans avant sa naissance il étoit désigné par son propre nom comme un prince que Dieu destinoit à être un grand conquérant, et à ranger sous sa domination un grand nombre de peuples, et en même temps à être le libérateur des Juifs, en ordonnant que leur temple fût rétabli, et que Jérusalem et la Judée fussent possédées par leurs anciens habitans. Je crois devoir rapporter ici en entier cet édit, qui est le bel endroit de la vie de Cyrus, et pour lequel on peut croire que Dieu lui avoit accordé tant de vertus héroïques, et une suite si constante d'heureux succès et de glorieuses victoires.

La première année de Cyrus roi de Perse (1 Esdr. 1, 1-4), *le Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avoit prononcée par la bouche de Jérémie, suscita l'esprit de Cyrus, roi de Perse, qui fit publier dans tout son royaume cette ordonnance même par écrit. Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse : Le Seigneur le Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre, et m'a commandé de lui bâtir une maison dans la ville de Jérusalem qui est en Judée. Qui d'entre vous est de son peuple ? Que*

son Dieu soit avec lui. Qu'il aille à Jérusalem qui est en Judée, et qu'il rebâtisse la maison du Seigneur Dieu d'Israël. Celui qui est à Jérusalem est le vrai Dieu. Et que tous les autres, en quelques lieux qu'ils habitent, l'assistent du lieu où ils sont, soit en argent et en or, soit de tous leurs autres biens, et de leurs bestiaux, outre ce qu'ils offrent volontairement au temple de Dieu qui est à Jérusalem (ib. v. 7). Cyrus en même temps fit remettre entre les mains des Juifs les vases du temple du Seigneur que Nabuchodonosor avoit emportés de Jérusalem, et qu'il avoit mis dans le temple de son dieu. Les Juifs, peu de temps après, partirent sous la conduite de Zorobabel, pour retourner dans leur pays.

Les Samaritains, anciennement ennemis déclarés des Juifs (ib. 4, 1-5), firent tout ce qu'ils purent pour arrêter la construction du temple; et quoiqu'ils ne pussent changer l'édit de Cyrus, ils firent tant, à force de présens et par leurs intrigues auprès des ministres et des officiers de qui la chose dépendoit, que l'exécution en demeura suspendue, ensorte que pendant plusieurs années l'ouvrage n'avança que fort lentement.

Il paroît que ce fut la douleur (Dan. 10, 1-3) de voir l'exécution de cet édit si long-temps différée qui porta Daniel, le quatrième mois de la troisième année de Cyrus, à entrer dans une espèce de deuil, et à jeûner pendant trois semaines de suite. Il étoit alors près du Tigre en Perse. Quand ce temps de jeûne fut passé, il eut une vision qui

regardoit la succession des rois de Perse, l'empire des Macédoniens, et les conquêtes des Romains. Cette révélation est rapportée dans les chapitres 8, 11 et 12 de la prophétie de Daniel. J'en parlerai bientôt.

Ce qu'on trouve à la fin du douzième chapitre (1) donne lieu de conjecturer qu'il mourut bientôt après; et en effet, son grand âge ne permet pas de croire qu'il ait pu guère vivre plus long-temps: car il avoit pour lors au moins quatre-vingt-cinq ans, en supposant qu'il n'en avoit que douze lorsqu'il fut transporté à Babylone avec les autres captifs: et quelques-uns lui en donnent alors dix-huit. Dès ce temps-là il avoit donné des marques d'une sagesse plus qu'humaine dans le jugement de Susanne. Il fut depuis fort considéré sous tous les princes qui régnèrent à Babylone, et toujours employé avec distinction dans le ministère.

La sagesse de Daniel ne s'étendoit pas seulement aux choses divines et aux affaires politiques, mais encore aux arts et aux sciences, et particulièrement à l'architecture. Josephe (Antiq. lib. 10, c. 12) nous parle d'un fameux édifice qu'il avoit bâti à Suse * en forme de château, qui subsistoit encore de son temps, et qui étoit si admirablement construit, qu'il sembloit ne venir

(1) Tu autem vade ad præfinitum: et requiesces, et stabis in sorte tuâ in finem dierum. (Dan. 12, 13.)

* C'est ainsi qu'il faut lire, selon saint Jérôme, qui rapporte le même fait (Comment. in Dan. 8. 2), et non Ecbatane, comme on lit maintenant dans le texte de Josephe.

que d'être achevé, tant il conservoit son premier éclat. C'étoit dans ce palais qu'étoit la sépulture ordinaire des rois des Perses et des Parthes; et, en considération de son fondateur, la garde en étoit encore, du temps de Josephe, commise à un homme de la nation des Juifs. La tradition du pays étoit que Daniel étoit mort dans cette ville, et l'on y montroit encore son tombeau. Il est bien certain qu'il y alloit de temps en temps, et il nous apprend lui-même *qu'il y faisoit les affaires du roi*, en qualité de gouverneur pour le roi de Babylone. (Dan. 8 27.)

Réflexions sur les prophéties de Daniel.

J'ai différé jusqu'ici à faire quelques réflexions sur les prophéties de Daniel, qui sont certainement, pour tout esprit raisonnable, une preuve bien convaincante de la vérité de notre religion.

Je ne m'arrêterai point à celle qui étoit personnelle à Nabuchodonosor (Dan. cap. 4), et qui marquoit comment, en punition de son orgueil, il devoit être réduit à la condition des bêtes; puis, après un certain nombre d'années, rétabli sur le trône. On sait que la chose arriva précisément comme Daniel l'avoit prédit: c'est le prince lui-même qui en fait le récit dans une déclaration qu'il adresse à tous les peuples de son empire. Daniel a-t-il pu attribuer à Nabuchodonosor un manifeste qui n'auroit pas été de lui, le donner comme ayant été envoyé dans toutes les provinces, quoique personne ne l'eût vu, et publier au milieu de Babylone, pleine de juifs et de gentils,

une attestation d'une telle importance, et si injurieuse au prince, dont tout le monde auroit su la fausseté?

Je me contente de représenter ici en abrégé, et sous un même point de vue, les prophéties de Daniel qui marquent la succession des quatre grands empires, et qui ont, comme on le voit clairement, un rapport essentiel et nécessaire avec la matière que je traite dans mon ouvrage, qui n'est autre que l'histoire de ces mêmes empires.

La première de ces prophéties (Dan. cap. 2) regarde le songe qu'eut Nabuchodonosor d'une statue composée de différens métaux d'or, d'argent, d'airain, de fer, laquelle fut brisée et réduite en poudre par une petite pierre détachée de la montagne, qui se changea elle-même en une montagne d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires. J'ai rapporté ce songe ailleurs assez au long, p. 142.

Près de cinquante ans * depuis, le même Daniel eut une vision (Dan. c. 7) qui a beaucoup de rapport à celle dont je viens de parler : c'est la vision des quatre grandes bêtes qui sortoient de la mer. La première étoit comme une lionne, et elle avoit des ailes d'aigle ; la seconde ressembloit à un ours ; la troisième étoit comme un léopard qui avoit quatre têtes ; enfin la dernière, plus forte encore et plus terrible que les autres, avoit de grandes dents de fer ; elle dévoroit, elle mettoit en pièces et fouloit aux pieds ce qui restoit. Du milieu des dix cornes qu'elle avoit en sortit une petite,

* Ce fut la première année de Baltazar, roi de Babylone.

qui avoit les yeux d'un homme, et une bouche qui disoit de grandes choses, et cette corne devint ensuite plus grande que les autres : elle faisoit la guerre contre les saints, et avoit l'avantage sur eux, jusqu'à ce que l'Ancien des jours, c'est-à-dire l'Eternel, s'étant assis sur son trône environné de mille millions d'anges, pronnonça un jugement irrévocable sur ces quatre bêtes, dont il avoit marqué la durée, et donna au Fils de l'homme puissance sur tous les peuples et toutes les tribus, mais une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et un royaume qui ne sera jamais détruit.

On convient que ces deux visions, l'une de la statue composée de différens métaux, l'autre des quatre bêtes sorties de la mer, signifioient autant de monarchies différentes qui se succèderoient les unes aux autres, et dont les premières seroient détruites par les suivantes, et qui toutes feroient place à l'empire éternel de Jésus-Christ, pour lequel seul elles avoient subsisté. On convient aussi que ces quatre monarchies sont celles des Babyloniens, des Perses et des Mèdes unis ensemble, des Macédoniens et des * Romains. L'ordre seul de leur succession en est une preuve bien certaine. Mais où Daniel voyoit-il cette succession et cet ordre? Qui lui découvroit le changement des empires, sinon (1) celui qui est le maître des

* Quelques interprètes mettent à la place des Romains les rois de Syrie et d'Égypte, successeurs d'Alexandre.

(1) Ipse mutat tempora et ætates, transfert regna atque constituit. Ipse revelat profunda et abscondita, et lux cum eo est. (Dan. 2, 21 et 22.)

temps et des monarchies, qui a tout réglé par ses décrets, et qui en donne la connoissance à qui il lui plaît par une lumière surnaturelle ?

Ce prophète (Dan. cap. 8), dans le chapitre suivant, parle encore d'une manière plus détaillée et plus précise. Car, après avoir marqué la monarchie des Perses et celle des Macédoniens sous la figure de deux bêtes, il s'explique ainsi clairement : Le bélier, qui a deux cornes inégales, représente le roi des Mèdes et des Perses ; le bouc qui le renverse et le foule aux pieds est le roi des Grecs ; et la grande corne que cet animal a sur le front représente le premier auteur de cette monarchie. Comment Daniel a-t-il vu que l'empire des Perses seroit composé de deux nations différentes, Mèdes et Perses, et que cet empire seroit détruit par celui des Grecs ? Comment a-t-il connu la rapidité des conquêtes d'Alexandre, qu'il marque si dignement en disant qu'il ne touchoit pas la terre ? *non tangebat terram.* Comment a-t-il appris qu'Alexandre n'auroit aucun successeur qui lui fût égal, et que le premier auteur de la monarchie des Grecs seroit aussi le plus puissant ?

Mais quelle autre lumière (1) que celle de la révélation divine a pu lui découvrir qu'Alexandre n'auroit point de fils qui lui succédât ; que son

(1) Surget rex fortis, et dominabitur potestate multâ ; et dividetur regnum ejus in quatuor ventos cœli, sed non in posteros ejus, neque secundùm potentiam illius qui dominatus est. (Dan. 11, 3 et 4.)

Quatuor reges de gente ejus consurgent, sed non in fortitudine ejus. (Dan. 8, 22.)

empire se démembreroit en quatre principaux royaumes ; que ses successeurs seroient de sa nation, et non de son sang ; et qu'il y auroit dans les débris d'une monarchie formée en si peu de temps de quoi composer des états, dont les uns seroient à l'orient, les autres au couchant, les uns au midi, et les autres au septentrion ?

Le détail des faits prédits dans la suite des chapitres huitième et onzième n'est pas moins étonnant. Comment Daniel, qui vivoit sous Cyrus, a-t-il pu prédire (1) que le quatrième de ses successeurs (Xerxès) assembleroit toutes ses forces contre la Grèce ? Comment ce prophète, qui étoit si éloigné du temps des Maccabées, a-t-il pu marquer en particulier toutes les persécutions d'Antiochus contre les Juifs ; la manière dont il aboliroit le sacrifice qui s'offroit tous les jours dans le temple de Jérusalem ; la profanation qu'il feroit de ce lieu saint en y établissant une idole ; et la vengeance que Dieu en tireroit ? Comment a-t-il pu (Dan. 11, 5-45), dans la première année du règne des Perses, prédire les guerres que se feroient les successeurs d'Alexandre dans les royaumes de Syrie et d'Egypte, leurs invasions mutuelles, leur peu de sincérité dans leurs traités, leurs alliances par des mariages qui ne serviroient qu'à couvrir l'artifice ?

Je laisse au lecteur intelligent et religieux le soin de tirer la conclusion qui suit naturellement

(1) Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside : et quartus ditabitur opibus nimiis super omnes, et concitabit omnes adversùm regnum Græciæ. (Dan. 11, 2.)

de ces prédictions de Daniel, si claires et si précises, que Porphyre, l'ennemi déclaré du christianisme, n'a pu trouver d'autre moyen d'en contester la divinité (S. Hieron. in Procœm. ad Comment. in Dan.), qu'en prétendant qu'elles avoient été faites après coup, et sur le passé plutôt que sur l'avenir.

Avant que de terminer l'article des prophéties de Daniel, je prie le lecteur de faire attention au contraste que le Saint-Esprit met entre les empires du monde et l'empire de Jésus-Christ. Dans les premiers, tout paroît grand, éclatant, magnifique. La force, la puissance, la gloire, la majesté semblent en être l'apanage. On y reconnoît aisément ces grands guerriers, ces fameux conquérans, ces foudres de guerre, qui portoient partout la terreur, et à qui rien ne résistoit : mais ce sont des bêtes féroces, des ours, des lions, des léopards, qui ne savent que déchirer, que dévorer, que détruire. Quelle image! quelle peinture! et combien nous apprend-elle à rabattre de l'idée que nous nous formons ordinairement et des empires, et de ceux qui les fondent ou les gouvernent!

C'est tout le contraire dans l'empire de Jésus-Christ. Qu'on en considère l'origine et la naissance, qu'on en étudie avec soin les suites et les progrès dans tous les temps, et l'on reconnoîtra que son caractère dominant est au-dehors la petitesse, la foiblesse, et même, s'il est permis de le dire, la bassesse : c'est le levain de la pâte, c'est le grain de senevé, c'est la petite pierre détachée de la

montagne; et cependant il n'y a de véritable grandeur que dans cet empire. Le Verbe éternel en est le fondateur et le roi. Tous les trônes de la terre viennent rendre hommage au sien, et s'abaisser devant lui. Le but de son règne est de sauver les hommes, de les rendre éternellement heureux, et de se former un peuple de saints et de justes, qui soient tous autant de rois et de conquérans. Le monde entier ne subsiste que pour eux, et quand le nombre en sera rempli, « alors, dit « saint Paul (1. Cor. 15, 24), viendra la fin et « la consommation de toutes choses, lorsque « Jésus-Christ aura remis son royaume à son « Dieu et à son père, et qu'il aura détruit tout « empire, toute domination et toute puissance. »

Il est pardonnable, ce me semble, à un écrivain qui voit dans les prophéties de Daniel que les divers empires du monde, après avoir duré le temps que le souverain arbitre des royaumes leur a fixé, vont tous aboutir et se terminer à l'empire de Jésus-Christ; il lui est, dis-je, pardonnable de tourner les yeux de temps en temps vers ce grand objet, et de l'envisager toujours, au moins en éloignement et comme en perspective.

§. III. *Dernières années de Cyrus. Mort de ce prince.*

Il faut revenir à Cyrus (Cyrop. l. 8, p. 233, etc). Également aimé de ses sujets naturels et des nations conquises, il jouissoit en paix du fruit de ses travaux et de ses victoires. Son empire étoit terminé à l'orient par l'Inde, au nord par la mer Caspienne et le Pont-Euxin, au couchant par la

mer Égée, au midi par l'Éthiopie et la mer d'Arabie. Il établit sa demeure au milieu de tous ces pays, passant ordinairement sept mois à Babylone, pendant l'hiver, parce que le climat y est chaud; trois mois à Suse, pendant le printemps; et deux mois à Ecbatane, durant les grandes chaleurs de l'été.

Sept années s'étant ainsi écoulées, Cyrus vint en Perse, pour la septième fois depuis l'établissement de sa monarchie : ce qui marque qu'il y alloit régulièrement une fois chaque année. Cambyse étoit mort il y avoit déjà quelque temps, et lui-même étoit assez vieux, ayant pour lors soixante-dix ans, dont trente s'étoient passés depuis qu'il avoit été déclaré général des Perses, neuf depuis la prise de Babylone, et sept depuis qu'il avoit commencé à régner seul après la mort de Cyaxare.

Il conserva jusqu'à la fin (1) une santé forte et robuste, qui étoit le fruit de la vie sage et frugale qu'il avoit toujours menée : et au lieu que ceux qui s'abandonnent à la crapule et aux débauches ressentent souvent toutes les incommodités de la vieillesse, lors même qu'ils sont encore jeunes, Cyrus, dans un âge fort avancé, avoit encore toute la vigueur de la jeunesse.

Sentant approcher le jour de sa mort, il assembla ses enfans et les grands de l'empire, et après

(1) Cyrus quidem apud Xenophontem eo sermone, quem moriens habuit, cùm admodùm senex esset, negat se unquàm sensisse senectutem suam imbeciliiorem factam, quàm adolescentia fuisset. (Cic. de Senect. n. 30.)

avoir remercié les dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient accordées pendant sa vie, et leur avoir demandé une pareille protection pour ses enfans, pour ses amis, pour sa patrie, il déclara Cambyse, son fils aîné, son successeur, et laissa à l'autre, qui s'appeloit Tanaoxare, plusieurs gouvernemens fort considérables. Il leur donna à l'un et à l'autre d'excellens avis, en leur faisant entendre que le ferme appui des trônes n'étoit ni la vaste étendue des pays, ni le grand nombre des troupes, ni les richesses immenses, mais le respect pour les dieux, la bonne intelligence entre les frères, et le soin de se faire et de se conserver de fidèles amis. Il mourut également regretté de tous les peuples.

Eloge et caractère de Cyrus.

On peut regarder Cyrus comme le conquérant le plus sage et le prince le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire profane. Aucune presque des qualités qui forment les grands hommes ne lui manquoit : sagesse, modération, courage, grandeur d'âme, noblesse de sentimens, merveilleuse dextérité pour manier les esprits et gagner les cœurs, profonde connoissance de toutes les parties de l'art militaire, autant que son temps le comportoit, vaste étendue d'esprit soutenue d'une prudente fermeté pour former et pour exécuter de grands projets.

Il est assez ordinaire à ces héros qui brillent dans les combats et dans les actions guerrières, de paroître très-foibles et très-médiocres dans d'autres

temps, et par rapport à d'autres objets. On est étonné, quand on les voit seuls et sans armées, combien il y a de distance entre un général et un grand homme; combien, dans le particulier, ils conservent de petitesses et de bas sentimens; combien ils sont dominés par la jalousie, et gouvernés par l'intérêt; combien ils se rendent désagréables, et même odieux, par une fierté et une hauteur qu'ils croient nécessaire pour conserver leur autorité, et qui ne sert qu'à leur attirer le mépris.

Cyrus n'avoit aucun de ces défauts. Il paroissoit toujours le même, c'est-à-dire toujours grand, jusque dans les plus petites choses. Sûr de sa grandeur, qu'il savoit maintenir par un mérite réel, il ne songeoit qu'à se rendre affable et d'un facile accès; et le peuple lui rendoit dans le fond de son cœur, par des sentimens d'amour et de respect, beaucoup plus qu'il ne quittoit pour s'abaisser jusqu'à lui.

Jamais prince ne posséda mieux que lui l'art des insinuations, si nécessaire pour le gouvernement, et si peu pratiqué. Il savoit en perfection ce que peut un mot placé à propos, une manière obligeante, une raison mêlée au commandement, une grâce accompagnée d'un éloge, un refus adouci par des termes honnêtes. Son histoire est pleine de ces traits.

Il étoit riche dans une sorte de bien qui manque à la plupart des souverains, qui ont tout, excepté des amis fidèles, et à qui l'abondance et l'éclat qui les environnent cachent cette secrète indigence.

Cyrus étoit aimé, parce qu'il aimoit lui-même (1) : car, quand on n'aime point, a-t-on des amis ? et mérite-t-on d'en avoir ? Rien n'est plus beau que de voir dans Xénophon comment il vivoit et conversoit avec ses amis, retenant de sa dignité avec eux tout ce qui étoit nécessaire aux bienséances, mais infiniment éloigné d'une mauvaise fierté, qui prive les grands du plus innocent plaisir de la vie, en leur ôtant celui d'un commerce doux et aimable avec des personnes de mérite, quoique d'une condition très-inférieure.

L'usage qu'il faisoit de ses amis est un modèle parfait pour tous ceux qui sont dans les premières places. Ils avoient reçu de lui (Plat. l. 3, de leg. p. 694) non-seulement la liberté, mais un commandement exprès de lui dire tout ce qu'ils pensoient. Quoique beaucoup supérieur en lumière à tous les officiers, il ne faisoit rien sans les consulter ; et, soit qu'il s'agît de réformer quelque chose dans le gouvernement, ou de faire quelque changement dans les troupes, ou de former quelque entreprise, il vouloit que tout le monde dît son sentiment, et souvent il en profitoit ; bien différent de celui dont Tacite dit (Hist. l. 1, c. 26) qu'il lui suffisoit, pour se déclarer contre les meilleurs avis, qu'ils ne fussent pas venus de lui : *Consilii, quamvis egregii, quod ipse non afferret, inimicus.*

Cicéron (lib. 1, epist. 2, ad Quint. fratr.) remarque que pendant tout le temps de son gou-

(1) Habes amicos, quia amicus ipse es. (Paneg. Traj.)

vernement il ne lui échappa jamais une seule parole de colère et d'emportement : *cujus summo in imperio nemo unquàm verbum ullum asperius audivit.* Ce petit mot est un grand éloge pour un prince. Il falloit que Cyrus, au milieu de tant d'agitations, et malgré l'enivrement de la puissance souveraine, fût bien maître de lui-même pour conserver toujours son âme dans une assiette calme et tranquille, sans qu'aucun contre-temps, aucun accident imprévu, aucun mécontentement, pût donner atteinte à sa douceur, ni lui arracher aucune parole dure ou offensante.

Mais ce qu'il y avoit en lui de plus grand et de plus véritablement royal, c'est l'intime conviction où il étoit que tous ses soins et toute son attention devoient tendre à rendre les peuples heureux, et que ce n'étoit point par l'éclat des richesses (Xenoph. Cyrop. l. 1, p. 27), par le faste des équipages, par le luxe et les dépenses de la table, qu'un roi devoit se distinguer de ses sujets, mais par la supériorité de mérite en tout genre, et surtout par une application infatigable à veiller sur leurs intérêts, et à leur procurer le repos et l'abondance. Il disoit lui-même (ib. l. 8, p. 210), en s'entretenant avec les grands de sa cour sur les devoirs de la royauté, qu'il faut qu'un prince se regarde comme pasteur (et c'est le nom (1) que l'antiquité sacrée et profane donnoit aux bons rois);

(1) *Pasces populum meum*, avoit dit Dieu à David. (2. reg. 5. 2.) Ποιμένε λαῶν. Homère, en une infinité d'endroits.

qu'il doit en avoir la vigilance, l'attention, la bonté; veiller, afin que les peuples soient en sûreté; se charger des soins et des inquiétudes, afin qu'ils en soient exempts; choisir tout ce qui leur est salutaire, écarter tout ce qui leur peut nuire; mettre sa joie à les voir croître et multiplier, et s'exposer avec courage pour les défendre. Voilà, disoit-il, la juste idée et l'image naturelle d'un bon roi. Il est raisonnable que ses sujets lui rendent tous les services dont il a besoin: mais il est encore plus raisonnable qu'il s'applique à les rendre heureux, parce que c'est pour cela qu'il est roi, comme ùn pasteur ne l'est que pour prendre soin de son troupeau.

En effet, c'est la même chose d'être à la république et d'être roi; d'être pour le peuple, et d'être souverain. On est né pour les autres, dès qu'on est né pour commander, parce qu'on ne leur doit commander que pour leur être utile. C'est le fondement et comme la base de l'état des princes, de n'être point à eux: c'est le caractère même de leur grandeur, d'être consacrés au bien public. Il en est d'eux comme de la lumière, qui n'est placée dans un lieu éminent que pour se répandre partout. Est-ce dégrader la royauté que d'en penser ainsi?

Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder en assez peu de temps un empire qui embrassoit un si grand nombre de provinces; qu'il jouit paisiblement pendant plusieurs années du fruit de ses conquêtes; qu'il sut se faire tellement estimer et aimer, non-

seulement de ses sujets naturels, mais de toutes les nations qu'il avoit conquises, qu'après sa mort il fut généralement regretté comme le père commun de tous les peuples.

Au reste, nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été si accompli en tout genre (on comprend assez que je ne parle ici que de vertus païennes), nous qui savons que c'est Dieu lui-même qui l'avoit formé pour être l'instrument et l'exécuteur des desseins de miséricorde qu'il avoit sur son peuple.

Quand je dis que Dieu a formé lui-même ce prince, je n'entends pas que ç'ait été par un miracle sensible, ni qu'il l'ait tout d'un coup rendu tel que nous l'admirons dans ce que l'histoire nous en apprend. Dieu lui avoit donné un heureux naturel en mettant dans son esprit les semences de toutes les plus grandes qualités, et dans son cœur des dispositions aux plus rares vertus. Mais surtout il eut soin qu'on cultivât cet heureux naturel par une excellente éducation, et qu'on le préparât ainsi aux grands desseins qu'il avoit sur lui. On peut dire, sans crainte de se tromper, que Cyrus dut ce qu'il y avoit de plus grand en lui à la manière dont il fut élevé, qui, le confondant en quelque sorte avec le reste des sujets, et le soumettant comme eux à l'autorité des maîtres, amortit en lui cet orgueil si naturel aux princes, lui apprit à écouter les avis, et à obéir avant que de commander; l'endurcit au travail et à la fatigue, l'accoutuma à la sobriété

et à la frugalité, en un mot, le rendit tel que nous l'avons vu dans toute sa conduite, doux, modeste, honnête, affable, compatissant, ennemi du faste et des délices, et encore plus de la flatterie.

Il faut avouer qu'un tel prince est un des plus précieux présens que le ciel puisse faire à la terre. Les infidèles même l'ont reconnu, et les ténèbres de leur fausse religion n'ont pu leur cacher ces deux vérités : que Dieu seul donnoit les bons rois, et qu'un tel don en enfermoit beaucoup d'autres, parce que rien n'est plus excellent que ce qui ressemble le plus parfaitement à Dieu, et que l'image la plus noble de la Divinité est un prince juste, modéré, chaste, réglé dans ses mœurs, et qui ne règne que pour faire régner la vertu. C'est le portrait que Pline nous a laissé de Trajan, qui ressemble bien à celui de Cyrus: *Nullum est præstabilius et pulchrius Dei munus erga mortales, quàm castus, et sanctus, et Deo simillimus princeps.* (Paneg. Traj.)

Quand j'examine de près la vie de notre héros, il me semble qu'il a manqué à sa gloire un trait qui l'auroit beaucoup relevé; c'auroit été d'être livré pendant quelque temps à quelque grande disgrâce, et d'avoir quelque revers subit de fortune à essuyer. Je sais que l'empereur Galba, en adoptant Pison, lui disoit que la prospérité a un aiguillon et une pointe infiniment plus perçante que l'adversité, et qui met l'âme à une toute autre épreuve : *Fortunam adhuc tantùm adversam tulisti; secundæ res acrioribus stimulis explorant animos.* (Hist.

l. 1, c. 15). Et la raison qu'il en apporte, c'est que, le malheur accablant l'âme de tout son poids, elle se roidit et rappelle toutes ses forces : au lieu que la prospérité, l'attaquant d'une manière sourde, lui laisse toute sa foiblesse, et lui insinue un poison d'autant plus dangereux qu'il est plus subtil : *quia miseriæ tolerantur, felicitate corrumpimur.*

Il faut pourtant avouer que l'adversité, quand elle est portée avec dignité et noblesse, et surmontée par une patience invincible, ajoute un grand éclat à la gloire d'un prince, et lui donne lieu de déployer bien des qualités et des vertus qui seroient demeurées ensevelies dans le sein de la prospérité : une grandeur d'âme indépendante de tout ce qui lui est étranger, une constance immobile et à l'épreuve des plus rudes coups, un courage intrépide qui s'anime à la vue du danger, une fécondité de ressources qui naît des contre-temps même, une présence d'esprit qui envisage tout et donne ordre à tout, enfin une fermeté d'âme qui se suffit à elle-même et qui est capable de soutenir les autres.

Cette sorte de gloire a manqué à Cyrus (Cyrop. l. 8, p. 234). Il nous apprend lui-même que pendant tout le cours de sa vie, qui fut assez longue, jamais aucun accident fâcheux n'en troubla la douceur, et que tout lui avoit réussi comme il pouvoit le souhaiter. Mais il nous apprend en même temps une chose qui est presque incroyable, et qui étoit en lui la source de cette égalité d'âme et de cette modération qu'on ne pou-

voit se lasser d'admirer (1) : c'est qu'au milieu d'une prospérité si constante, il conservoit toujours au fond du cœur une crainte secrète dans la vue de ce qui pouvoit lui arriver, laquelle ne lui permettoit point de s'abandonner ni à une fierté insolente, ni même à une joie excessive.

Il me resteroit à examiner un point décisif pour la réputation de ce prince, mais que je ne toucherai que légèrement : c'est la nature de ses victoires et de ses conquêtes ; car si elles n'étoient fondées que sur l'ambition, l'injustice, la violence, Cyrus, loin de mériter les louanges qu'on lui donne, ne devroit être rangé que parmi ces brigands fameux de l'univers, ces ennemis publics du genre humain (2), qui ne connoissoient d'autre droit que la force ; qui regardoient les règles communes de la justice comme des lois qui n'obligent que les particuliers, et qui aviliroient la majesté royale ; qui ne bornoient leurs desseins et leurs prétentions que par l'impuissance d'aller aussi loin que leurs désirs ; qui sacrifioient à leur ambition la vie d'un million d'hommes ; qui mettoient leur gloire à tout détruire, comme les torrens et les embrasemens (3) ; et qui régnoient comme le feroient les ours et les lions s'ils étoient les maîtres.

(1) Οὐκ εἴα μέγα φρονεῖν, οὐδ᾽ εὐφραίνεσθαι ἐκπεπληγμένως.

(2) Id in summâ fortunâ æquius, quod validius. Et sua retinere, privatæ domûs : de alienis certare, regiam laudem esse. (Tac. Ann. l. 15, c. 1.)

(3) Quæ alia vita esset, si leones ursique regnarent? (Senec. de Clem. l. 1, c. 26.)

Voilà ce que sont dans la vérité la plupart de ces prétendus héros que le siècle admire, et c'est par de telles idées qu'il faut corriger l'impression que les injustes louanges de quelques historiens, et le sentiment de plusieurs personnes séduites par l'image d'une fausse grandeur, font sur les esprits.

Je ne sais si ma prévention pour Cyrus m'aveugle, mais il me semble qu'il étoit d'un caractère tout différent de ceux dont je viens de tracer le portrait. Non que je veuille le justifier en tout, ni l'exempter d'ambition, qui sans doute étoit l'âme de toutes ses entreprises : mais il respectoit les lois, et savoit qu'il y a des guerres injustes où celui qui les entreprend mal à propos se rend responsable de tout le sang qui y est répandu. Or une guerre est telle, lorsque le prince n'y est porté que par le motif d'étendre ses conquêtes, ou d'acquérir une vaine réputation, ou de se rendre terrible à ses voisins.

Nous avons vu Cyrus (Xenoph. Cyrop. lib. 1, p. 25), à l'entrée de la guerre, fonder uniquement l'espérance du succès sur la justice de sa cause, et représenter aux soldats, pour les remplir de courage et d'assurance, qu'ils n'étoient point les agresseurs, que c'étoit l'ennemi qui les avoit attaqués, et qu'ils avoient droit à toute la protection des dieux, qui sembloient eux-mêmes leur avoir mis en main les armes pour marcher à la défense de leurs alliés injustement opprimés. Quand on examine avec quelque soin les conquêtes de Cyrus, on reconnoît qu'elles furent

presque toutes la suite des victoires remportées contre Crésus, roi de Lydie, qui étoit maître de la plus grande partie de l'Asie mineure, et contre le roi de Babylone, qui l'étoit de toute la haute Asie et de beaucoup d'autres contrées, qui tous deux étoient les agresseurs.

C'est donc avec raison que Cyrus est représenté comme un des plus grands princes qui aient paru dans l'antiquité, et son règne proposé comme le modèle d'un gouvernement parfait, qui ne peut être tel, si la justice n'en est la base et le principe : *Cyrus à Xenophonte scriptus ad justi effigiem imperii* (Cic. lib. 1, Epist. 1, ad Quint. frat.)

§. IV. *Différences entre Hérodote et Xénophon au sujet de Cyrus.*

Hérodote et Xénophon, qui conviennent parfaitement dans ce qui peut être considéré comme le fond et l'essentiel de l'histoire de Cyrus, et surtout dans ce qui regarde son expédition contre Babylone et ses autres conquêtes, suivent des routes toutes différentes dans le récit qu'ils font de plusieurs faits très-importans, tels que sont la naissance et la mort de ce prince, et l'établissement de l'empire des Perses. Je me crois obligé de donner ici un abrégé de ce qu'en dit Hérodote.

Il raconte, et après lui Justin (Herod. lib. 1, c. 107-130. — Justin lib. 1, cap. 4-6) qu'Astiage, roi des Mèdes, sur un songe effrayant qui lui annonçoit que le fils qui naîtroit de sa fille le détrôneroit, donna sa fille Mandane en mariage

à un homme de Perse d'une naissance et d'une condition obscures, nommé Cambyse. Un fils étant né de ce mariage, le roi chargea Harpagus, l'un de ses principaux officiers, de le faire mourir. Celui-ci le donna à l'un des bergers du roi pour l'exposer dans une forêt. Mais l'enfant ayant été sauvé miraculeusement, et nourri en secret par la femme du berger, fut, dans la suite, reconnu par son grand-père, qui se contenta de le reléguer dans le fond de la Perse, et fit tomber toute sa colère sur le malheureux Harpagus, à qui il donna son propre fils à manger dans un festin. Le jeune Cyrus, plusieurs années après, averti par Harpagus de ce qu'il étoit, et animé par ses conseils et ses remontrances, leva une armée en Perse, marcha contre Astyage, le défit dans un combat, et fit ainsi passer l'empire des Mèdes aux Perses.

Le même Hérodote (lib. 1, cap. 205-214.—Justin, lib. 1, cap. 8) fait mourir Cyrus d'une manière peu digne d'un si grand conquérant. Ce prince, selon lui, ayant porté la guerre contre les Scythes, et les ayant attaqués dans un premier combat, fit semblant de prendre la fuite, après avoir laissé dans la campagne une grande quantité de vin et de viandes. Les Scythes ne manquèrent pas de se jeter dessus. Cyrus revint contre eux, et, les ayant trouvés tous enivrés et endormis, les défit sans peine, et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le fils de la reine, nommée Tomyris, laquelle commandoit l'armée. Ce jeune prince, que Cyrus avoit refusé

de rendre à sa mère, étant revenu de son ivresse, et ne pouvant souffrir de se voir captif, se donna la mort. Tomyris, animée par le désir de la vengeance, présenta un second combat aux Perses, et, les ayant attirés à son tour dans des embûches par une fuite simulée, en tua plus de deux cent mille avec leur roi Cyrus. Puis, ayant fait couper la tête de Cyrus, elle la mit dans une outre pleine de sang, en lui insultant par ces paroles : « Cruel que tu es, rassasie-toi (1) après ta mort « du sang dont tu as eu soif pendant ta vie, et « dont tu as toujours été insatiable. »

Le récit que fait Hérodote des premiers commencemens de Cyrus a bien plus l'air d'une fable que d'une histoire. Pour ce qui regarde sa mort, quelle apparence qu'un prince si expérimenté dans la guerre, et plus recommandable encore par sa prudence que par son courage, eût donné ainsi dans des embûches qu'une femme lui auroit préparées ? Ce que le même historien (Justin, lib. 1, cap. 189) rapporte du brusque emportement et de la puérile vengeance de Cyrus contre un fleuve (Gynder), où l'un de ses chevaux sacrés s'étoit noyé, et qu'il fit couper sur-le-champ par son armée en trois cent soixante canaux, combat directement l'idée qu'on a de ce prince, dont le caractère étoit la douceur et la modération. D'ailleurs, est-il vraisemblable que Cyrus (Senec. l. 3, de irâ. cap. 21) marchant à la conquête de Baby-

(1) Satia te, inquit, sanguine quem sitisti, cujusque insatiabilis semper fuisti. (Justin. l. 1, c. 8.)

lone, perdît ainsi un temps qui lui étoit si précieux, consumât l'ardeur de ses troupes dans un travail si inutile, et manquât l'occasion de surprendre les Babyloniens en s'amusant à faire la guerre à un fleuve, au lieu de la porter contre les ennemis?

Mais ce qui décide sans réplique en faveur de Xénophon, est la conformité de son récit avec l'écriture sainte, où l'on voit que, bien loin que Cyrus eût élevé l'empire des Perses sur la ruine de celui des Mèdes, comme le marque Hérodote, ces deux peuples de concert attaquèrent Babylone, et joignirent leurs forces pour abattre cette redoutable puissance.

D'où peut donc venir une si grande différence entre ces deux historiens? Hérodote nous l'explique. Dans l'endroit même où il rapporte la naissance de Cyrus, et dans celui où il parle de sa mort, il avertit que dès-lors il y avoit différentes manières de raconter ces deux grands événemens. Hérodote a suivi celle qui étoit de son goût, et l'on voit qu'il aimoit les choses extraordinaires et merveilleuses, et qu'il y ajoutoit foi très-facilement. Xénophon étoit plus sérieux et moins crédule; et il nous avertit, dès le commencement de cette histoire, qu'il s'étoit informé avec grand soin de la naissance de Cyrus, de son caractère et de son éducation.

CHAPITRE SECOND.

HISTOIRE DE CAMBYSE.

Dès que Cambyse fut monté sur le trône (an. m. 3475. Av. J. C. 529), il songea à porter la guerre en Egypte (Herod. l. 3, c. 1-3), pour une injure particulière qu'il prétendoit, selon Hérodote, avoir reçue d'Amasis ; je l'ai rapportée ailleurs (tom. 1, pag. 142). Il y a plus d'apparence qu'Amasis, qui s'étoit soumis à Cyrus, et qui étoit devenu son tributaire, n'ayant pas voulu après sa mort rendre les mêmes devoirs à son successeur, et s'étant soustrait de son obéissance, s'attira par-là cette guerre.

Cambyse, pour la pousser avec succès (cap. 4-9) fit de grands préparatifs, tant par mer que par terre. Il engagea les Cypriotes et les Phéniciens à l'assister de leurs vaisseaux. Pour son armée de terre, il joignit à ses propres troupes un grand nombre de Grecs, d'Ioniens et d'Eoliens, qui en faisoient la principale force. Mais nul ne lui fut d'un plus grand secours dans cette guerre que Phanès d'Halicarnasse, qui, étant chef de quelques Grecs auxiliaires qui étoient au service d'Amasis, se jeta, pour quelque mécontentement qu'il reçut de ce prince, dans le parti de Cambyse, et lui donna, touchant la nature du pays, les forces de l'ennemi et l'état de ses affaires, toutes les lumières dont il avoit besoin pour réussir dans cette expédition. Ce fut en particulier par son avis qu'il engagea un roi arabe, dont les terres confinoient à la Palestine et à l'Egypte, à fournir de

l'eau à son armée pendant qu'elle traverseroit le désert qui étoit entre ces deux pays : ce que ce prince exécuta en lui faisant porter cette eau sur le dos des chameaux, sans quoi Cambyse n'eût pu passer avec son armée par ce chemin.

Ayant fait ces préparatifs (cap. 10), il attaqua l'Egypte la quatrième année de son règne. Lorsqu'il fut arrivé sur la frontière, il apprit qu'Amasis venoit de mourir, et que Psamménite son fils, qui lui avoit succédé, étoit occupé à ramasser toutes ses forces pour l'empêcher de pénétrer dans son royaume. Il ne pouvoit s'en ouvrir l'entrée qu'en se rendant maître de Péluse, qui étoit la clef de l'Egypte de ce côté-là ; mais cette place étoit si forte, qu'elle devoit selon toutes les apparences l'arrêter long-temps. Pour s'en faciliter la prise (lib. 7), il s'avisa de ce stratagème, s'il en faut croire Polyen : ayant appris que toute la garnison étoit composée d'Egyptiens, dans un assaut qu'il donna à la ville, il mit au premier rang un grand nombre de chats, de chiens, de brebis, et d'autres animaux que les Egyptiens tenoient pour sacrés. Ainsi les soldats n'osant lancer aucun trait ni tirer aucune flèche de ce côté-là, de peur de percer quelqu'un de ces animaux, Cambyse se rendit maître de la place sans aucune opposition.

Dans le temps que Cambyse (Herod. l. 3, c. 11) venoit de se rendre maître de cette ville, Psamménite s'avança avec une grande armée pour arrêter ses progrès. Il y eut entre eux un grand combat ; mais, avant que d'en venir aux mains, les Grecs qui étoient dans l'armée de Psamménite,

pour se venger de la révolte de Phanès, prirent ses enfans, qu'il avoit été obligé de laisser en Egypte lorsqu'il s'enfuit, et, à la vue des deux camps, les égorgèrent, et en burent le sang. Cette cruauté énorme ne leur procura par la victoire; les Perses, irrités de cet horrible spectacle, tombèrent sur eux avec tant de furie, qu'ils eurent bientôt renversé et mis en déroute toute l'armée égyptienne, dont ils tuèrent la plus grande partie. Ce qui en resta se sauva à Memphis.

A l'occasion de ce combat, Hérodote rapporte (c. 12) une chose dont il avoit été témoin. Les os des Perses et des Égyptiens étoient encore dans le lieu où s'étoit donnée la bataille, mais séparés les uns des autres. Les crânes des Égyptiens étoient si durs, qu'on avoit bien de la peine à les briser à grands coups de pierres; et ceux des Perses si mous, qu'on les perçoit avec la dernière facilité. La raison de cette différence étoit que les Égyptiens, dès le plus bas âge, alloient la tête nue et rasée, au lieu que les Perses l'ont toujours couverte de leurs tiares, qui est un de leurs grands ornemens.

Cambyse (ib. c. 13), ayant poursuivi les fuyards jusqu'à Memphis, envoya à la ville, par le Nil, sur lequel elle étoit située, un vaisseau de Mitylène avec un héraut, pour sommer les habitans de se rendre. Mais le peuple, transporté de fureur, se jeta sur ce héraut, et le mit en pièces, aussi-bien que tous ceux qui étoient avec lui. Cambyse s'étant en peu de temps rendu maître de la place, tira une pleine vengeance de cet attentat,

faisant exécuter publiquement dix fois autant d'Egyptiens de la plus haute noblesse, qu'il y avoit eu de personnes massacrées dans le vaisseau. De ce nombre, fut le fils aîné de Psamménite. Et pour Psamménite lui-même, Cambyse se trouva porté à le traiter avec douceur. Non content de lui avoir sauvé la vie, il lui assigna un entretien honorable. Mais le monarque égyptien, peu touché d'une telle bonté, se mit à exciter de nouveaux troubles pour recouvrer son royaume, en punition de quoi on lui fit boire du sang de taureau, dont il mourut à l'heure même. Son règne ne fut que de six mois. Toute l'Egypte s'étoit soumise au vainqueur. Les Libyens, les Cyrénéens et les Barcéens, à la nouvelle de ces succès, envoyèrent à Cambyse des ambassadeurs avec des présens, pour lui faire leurs soumissions.

De Memphis (c. 16) il alla à la ville de Saïs, qui étoit le lieu de la sépulture des rois d'Egypte. Dès qu'il fut entré dans le palais, il fit tirer le corps d'Amasis de son tombeau; et après l'avoir exposé à mille indignités en sa présence, il ordonna qu'on le jetât dans le feu, et qu'on le brûlât : ce qui étoit également contraire aux coutumes des Perses et des Egyptiens. La rage que ce prince témoigna contre le cadavre d'Amasis, fait voir jusqu'à quel point il haïssoit sa personne. Quelle que fût la cause de cette aversion, il paroît que c'est ce qui l'avoit surtout obligé de porter ses armes en Egypte.

L'année suivante (c. 17 et 19), qui étoit la sixième de son règne, il résolut de faire la guerre

en trois différens endroits : contre les Carthaginois, contre les Ammoniens, et contre les Ethiopiens. Il fut obligé d'abandonner le premier de ces projets, parce que les Phéniciens, sans le secours desquels il ne pouvoit pousser cette guerre, refusèrent de l'assister contre les Carthaginois, qui descendoient d'eux, Carthage étant une colonie de Tyr.

Déterminé (c. 20-24) à attaquer les deux autres peuples, il envoya des ambassadeurs en Ethiopie, qui, sous ce nom, devoient lui servir d'espions, pour s'informer de l'état et de la force du pays, et lui en donner connoissance. Ils portoient avec eux des présens, tels que les Perses ont coutume d'en donner : de la pourpre, des brasselets d'or, des compositions de parfums, et du vin. Les Ethiopiens se moquèrent de ces présens, où ils ne voyoient rien d'utile pour la vie, à l'exception du vin, et ils ne firent pas plus de cas de ses ambassadeurs, qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'est-à-dire pour des espions. Mais leur roi voulut aussi faire un présent à sa mode au roi de Perse ; et prenant en main un arc, qu'un Perse eût à peine soutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en présence des ambassadeurs, et leur dit : « Voici le conseil que le roi d'Ethiopie donne au « roi de Perse. Quand les Perses se pourront ser- « vir aussi aisément que je viens de faire d'un arc « de cette grandeur et de cette force, qu'ils vien- « nent attaquer les Ethiopiens, et qu'ils amènent « plus de troupes que n'en a Cambyse. En atten- « dant, qu'ils rendent grâces aux dieux, qui n'ont

« pas mis dans le cœur des Ethiopiens le désir de « s'étendre hors de leur pays. »

Cette réponse ayant mis Cambyse (c. 25) en fureur, il commanda à son armée de se mettre en marche sur-le-champ, sans considérer qu'il n'avoit ni provisions, ni aucune des choses nécessaires pour cette expédition : il laissa seulement les Grecs dans sa nouvelle conquête, pour la tenir en respect pendant son absence.

Quand il fut arrivé à Thèbes (c. 25 et 26) dans la haute Egypte, il détacha cinquante mille hommes contre les Ammoniens, avec ordre de ravager leur pays, et de détruire le temple de Jupiter Ammon, qui y étoit situé. Mais, après plusieurs journées de marche dans le désert, un vent violent étant venu à souffler du côté du midi, entraîna une si grande quantité de sable sur cette armée, qu'elle en fut toute couverte, et y demeura ensevelie.

Cependant Cambyse marchoit en furieux contre les Ethiopiens, quoiqu'il manquât de toutes sortes de provisions. Aussi une cruelle famine se fit bientôt sentir à toute l'armée. Il étoit encore temps, dit Hérodote, de remédier à ce mal : mais Cambyse auroit cru se déshonorer s'il avoit renoncé à son entreprise, et il poussa sa pointe. Il fallut d'abord vivre d'herbes, de racines, de feuilles d'arbres. Puis, se trouvant dans un pays entièrement stérile, ils furent réduits à manger les bêtes de charge. Enfin ils en vinrent à cette affreuse extrémité de se manger les uns les autres, celui

que le sort faisoit venir le dixième servant de nourriture à ses compagnons; nourriture, dit Sénèque (de Ira, l. 3, c. 20), plus triste que la plus dure famine : *decimum quemque sortiti, alimentum habuerunt fame sævius.* Le roi persistoit toujours dans son dessein, ou plutôt dans sa fureur, sans que la perte de ses troupes lui ouvrît les yeux. Mais enfin, commençant à craindre pour lui-même, il donna ordre qu'on retournât. Dans une telle désolation (qui le croiroit?), on ne rabattit rien de la délicatesse des mets du prince, et les chameaux marchoient chargés de tout ce qu'il faut pour couvrir une table somptueuse : *Servabantur illi interim generosæ aves, et instrumenta epularum camelis vehebantur, cùm sortirentur milites ejus, quis malè periret, quis pejùs viveret.* (Ibid.)

Il ramena à Thèbes son armée, dont il avoit perdu la plus grande partie dans son expédition. Il réussit mieux (Diod. Sic. l. 1, p. 43) dans la guerre qu'il déclara ici aux dieux, plus faciles à vaincre que les hommes. Thèbes étoit remplie de temples d'une magnificence et d'une richesse incroyables. Il les pilla tous, puis y fit mettre le feu. Il falloit que l'opulence en fût bien grande, puisque les restes seuls sauvés de l'incendie montoient à des sommes immenses : trois cents talens d'or, qui font neuf millions, et deux mille trois cents talens d'argent, qui font près de sept millions. Il enleva aussi (ib. p. 46) pour lors ce fameux cercle d'or qui environnoit le tombeau du roi Ozyman-

dias, lequel avoit trois cent soixante et cinq coudées de circuit, et représentoit tous les mouvemens des différentes constellations.

Lorsque Cambyse (Herod. l. 3, c. 27-29) fut arrivé à Memphis, il congédia les Grecs et les renvoya dans leur pays. Mais ayant trouvé à son retour toute la ville en joie, il fut transporté de fureur, s'imaginant qu'on se réjouissoit en Egypte du mauvais succès de ses entreprises. Il manda les magistrats pour savoir la raison de ces réjouissances; et les magistrats lui ayant dit que c'étoit parce qu'ils avoient enfin trouvé leur dieu Apis, il ne voulut pas les en croire, mais les fit tous mourir, comme des imposteurs qui cherchoient à lui insulter. Il fit venir ensuite les prêtres, qui lui firent la même réponse. Il leur répliqua que, puisque leur dieu étoit si bon et si familier que de se faire voir à eux, il vouloit faire connoissance avec lui, et commanda qu'on le lui amenât. Il fut bien étonné au lieu d'un dieu de voir un veau; et entrant de nouveau en fureur, il tira son poignard, et lui enfonça dans la cuisse. Après quoi, ayant reproché aux prêtres leur stupidité, il les fit cruellement fustiger, et ordonna qu'on tuât tous les Egyptiens qu'on rencontreroit célébrant la fête d'Apis. Le dieu fut remené au temple, où, après avoir quelque temps langui de sa blessure, il mourut.

Si l'on en croit les Egyptiens (c. 30), Cambyse, après cette action, la plus énorme impiété selon eux qui eût été commise dans leur pays, devint frénétique : mais sa conduite précédente fait voir

qu'il l'étoit déjà auparavant; et il continua à en donner diverses preuves, dont nous rapporterons quelques-unes.

Il avoit un frère (c. 30), le seul fils qu'eût eu Cyrus avec lui, et né de la même mère. Son nom étoit *Tanoaxare*, selon Xénophon : Hérodote l'appelle *Smerdis*, et Justin *Mergis*. Il accompagna Cambyse dans son expédition d'Egypte. Mais, comme il étoit le seul d'entre les Perses qui vint à bout de bander l'arc qu'on avoit apporté d'Ethiopie, le roi en conçut une telle jalousie contre son frère, qu'il ne put plus le souffrir dans son armée, et le renvoya en Perse. Ayant même, peu de temps après, songé une nuit qu'un courrier lui venoit apprendre que Smerdis étoit assis sur le trône, il soupçonna son frère de penser à la royauté, et il envoya en Perse Préxaspe, l'un de ses principaux confidens, avec ordre de le faire mourir; ce qui fut exécuté.

Ce premier meurtre donna lieu à un second encore plus criminel (cap. 31-32). Il avoit avec lui dans le camp Méroé, la plus jeune de ses sœurs. Hérodote nous apprend la manière étrange dont elle étoit aussi devenue sa femme. Comme cette princesse étoit d'une extrême beauté, Cambyse résolut absolument de l'avoir pour épouse. Il manda pour cet effet les juges de son royaume, dont l'office étoit d'interpréter les lois du pays, pour savoir d'eux s'il n'y avoit pas quelque loi qui permît au frère d'épouser sa sœur. Les juges, ne pouvant d'un côté se résoudre à autoriser directement ce mariage incestueux, craignant de

l'autre l'humeur violente de ce prince, s'ils osoient le contredire, cherchèrent un milieu et un tempérament. Ils répondirent qu'ils ne trouvoient point de loi qui permît au frère d'épouser sa sœur, mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux rois de Perse de faire tout ce qu'ils vouloient. Cette réponse accommodant Cambyse autant qu'une approbation directe, il épousa solennellement sa sœur; et par-là il donna le premier l'exemple de ces incestes, qui fut suivi de la plupart de ses successeurs, quelque contraire qu'il soit à la loi naturelle. Il mena cettre princesse avec lui dans toutes ses expéditions, et il donna son nom (Méroé) à cette île du Nil qui est entre l'Egypte et l'Ethiopie, jusques où il s'étoit avancé dans sa folle marche contre les Ethiopiens. Voici donc ce qui donna occasion à la mort de cette princesse. Cambyse un jour se divertissoit à voir le combat d'un jeune lion et d'un jeune chien. Celui-ci ayant du dessous, un autre chien son frère vint à son secours, et le rendit vainqueur. Cette aventure réjouit fort Cambyse, mais arracha des larmes à Méroé, qui étant obligée d'en dire la raison, avoua que ce combat lui avoit rappelé le souvenir de son frère Smerdis, qui n'avoit pas été aussi heureux que ce petit chien. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur de ce brutal prince. Sa sœur étoit enceinte. Il lui donna un coup de pied dans le ventre, dont elle mourut. Un mariage si abominable ne méritoit pas une meilleure fin.

Il n'y avoit point de jour (Herod. l. 3. c. 34-35. Senec. lib. 3. de Ira, cap. 14) qu'il ne sacrifiât quelqu'un des seigneurs de sa cour à son humeur féroce. Il avoit obligé Préxaspe, l'un de ses principaux officiers, et son homme de confiance, de lui déclarer ce que les Perses pensoient et disoient de lui. Ils admirent en vous, Seigneur, répondit Préxaspe, beaucoup d'excellentes qualités ; mais ils sont un peu blessés de votre penchant excessif pour le vin. J'entends, dit le roi, c'est-à-dire qu'ils prétendent que le vin me fait perdre la raison. Vous en jugerez tout-à-l'heure. Il se mit à boire, et de plus grands coups, et en plus grand nombre qu'il eût jamais fait. Après quoi il ordonna au fils de Préxaspe, qui étoit son grand échanson, de se tenir droit au bout de la sale, la main gauche sur la tête. Prenant alors son arc, et le bandant contre lui, il déclara qu'il en vouloit à son cœur, et le perça en effet. Puis, après lui avoir fait ouvrir le côté, montrant à Préxaspe le cœur de son fils percé de la flèche : *Ai-je la main bien sûre*, dit-il d'un ton moqueur et triomphant ? Ce malheureux père, à qui, après un tel coup, il ne devoit rester ni voix ni vie, eut la lâcheté de lui répondre : *Apollon lui-même ne tireroit pas plus juste.* Sénèque, qui a copié ce récit d'après Hérodote, après avoir détesté la barbare cruauté du prince, condamne encore plus fortement la lâche et monstrueuse flatterie du père : *Sceleratiùs telum illud laudatum est, quàm missum.*

Crésus (Herod. lib. 3. cap. 36) ayant entre-

pris de lui dire son avis sur cette étrange conduite qui révoltoit tout le monde, et lui en ayant représenté les fâcheux inconvéniens, il ordonna qu'on le fît mourir. Ceux à qui il en donna l'ordre, prévoyant qu'il ne seroit pas longtemps sans s'en repentir, en suspendirent l'exécution. Quelque temps après, en effet, comme il regrettoit Crésus, ses gens lui dirent qu'il étoit encore envie, de quoi il témoigna beaucoup de joie : il ne laissa pas néanmoins de faire mourir ceux qui l'avoient épargné, pour n'avoir pas exécuté ses ordres.

C'est à peu près dans ce temps-ci qu'Orétès, l'un des satrapes de Cambyse, et qui commandoit pour lui à Sardes, fit mourir d'une manière bien étrange Polycrate, tyran de Samos. L'histoire de ce dernier est assez singulière pour mériter d'être rapportée ici.

Ce Polycrate étoit un prince (Herod. lib. 3. cap. 39-43) à qui, pendant le cours de sa vie, toutes choses avoient toujours réussi à souhait, et dont le bonheur n'avoit jamais été troublé par aucune adversité, ni par aucun accident fâcheux. Amasis, roi d'Egypte, son ami et son allié, crut devoir lui écrire à ce sujet. Il lui avoua que son état l'effrayoit ; qu'une prospérité si longue et si constante devoit lui être suspecte ; que la Divinité maligne et envieuse, qui voit d'un œil jaloux la fortune des hommes, ne manqueroit pas tôt ou tard de renverser la sienne : que, pour éviter ses coups mortels, il lui conseilloit de se procurer à lui-même quelque malheur, en faisant volontai-

rement quelque perte, à laquelle il jugeât bien qu'il seroit fort sensible.

Le tyran le crut. Il avoit à son anneau une émeraude, dont il faisoit un cas infini, surtout à cause de l'habileté et de la réputation de l'ouvrier qui l'avoit gravée. En se promenant sur sa galère avec ses courtisans, il jeta son anneau dans la mer sans qu'on s'en aperçût. Quelques jours après, des pêcheurs, ayant pris un poisson d'une grosseur extraordinaire, en firent présent à Polycrate. Quand on l'eut ouvert, on y trouva l'anneau du roi. Sa surprise fut extrême, et sa joie encore plus grande.

Amasis, lorsqu'il eut appris ce qui étoit arrivé, pensa bien différemment. Il écrivit à Polycrate que, pour ne point avoir la douleur de voir un ami et un allié tomber dans quelque grand désastre, il renonçoit dès lors à son amitié et à son alliance : sentiment assez bizarre ; comme si l'amitié n'étoit qu'un nom et qu'un titre, sans fonds et sans réalité.

Quoi qu'il en soit (ib. cap. 120-125), la chose arriva comme l'Egyptien l'avoit prévu. Quelques années après, vers le temps environ où Cambyse tomba malade, Orétès, qui commandoit à Sardes pour le roi, ne pouvant soutenir le reproche qu'un autre satrape, dans une querelle particulière, lui fit de n'avoir pu encore subjuguer l'île de Samos, qui étoit tout près de son gouvernement, et si fort à la bienséance de son maître, il résolut, pour s'emparer de l'île, de se défaire de Polycrate à quelque prix que ce fût. Voici comme il s'y prit.

Il feignit vouloir, sur quelque prétendu mécontentement, se révolter contre Cambyse. Mais il songeoit à mettre auparavant ses trésors en sûreté; et son dessein, disoit-il, étoit de confier ce précieux dépôt à la bonne foi de Polycrate, lui en laissant pourtant la moitié en propre, qui lui serviroit à conquérir l'Ionie et les îles voisines, qu'il avoit en vue depuis long-temps. Il savoit que le tyran aimoit fort l'argent, et qu'il désiroit avec passion d'augmenter son domaine. Il le prit par ce double appât, en piquant par la même offre et son avarice et son ambition. Polycrate, pour ne point s'engager témérairement dans une affaire de cette importance, crut devoir s'assurer par lui-même de la vérité des faits, et il envoya dans cette vue un député sur les lieux. On lui montra en effet, quand il fut entré chez le satrape, un grand nombre de sacs remplis de monnoie d'or; mais elle n'étoit répandue que sur la surface des sacs, le reste ne contenoit que des pierres. Aussitôt après le retour du député, Polycrate, impatient d'aller saisir sa proie, partit pour Sardes, malgré l'opposition de tous ses amis. Il mena avec lui Démocède, célèbre médecin de Crotone. A peine fut-il arrivé, qu'Orétès le fit arrêter comme ennemi de l'état, et, en cette qualité, le fit attacher à une potence, terminant par ce honteux supplice une vie qui n'avoit été qu'une suite de bonheur et de prospérités.

Cambyse (Herod. lib. 3, cap. 61) au commencement de la huitième année de son règne,

quitta l'Egypte pour retourner en Perse. A son arrivée en Syrie, il y trouva un héraut qui avoit été dépêché de Suse à l'armée, pour lui déclarer que Smerdis, fils de Cyrus, avoit été proclamé roi, et pour ordonner à tout le monde de lui obéir. Voici ce qui avoit donné lieu à cet événement. Cambyse, à son départ de Suse pour son expédition d'Egypte, avoit laissé l'administration des affaires, pendant son absence, entre les mains de Patisithe, l'un des chefs des mages. Ce Patisithe avoit un frère qui ressembloit beaucoup à Smerdis, fils de Cyrus, et qui, peut-être pour cette raison, étoit appelé du même nom. Dès qu'il eut été pleinement instruit de la mort de ce prince, qu'on avoit cachée à la plupart des autres, et qu'il eut appris que les fureurs de Cambyse en étoient venues à un point qu'il n'y avoit plus moyen de le souffrir, il mit son propre frère sur le trône, faisant courir le bruit que c'étoit le véritable Smerdis, fils de Cyrus; et, sans différer, il envoya des hérauts par tout l'empire pour en donner connoissance, et ordonner à tout le monde de lui obéir.

Cambyse (cap. 62-64) fit arrêter celui qui étoit venu porter cet ordre en Syrie, et l'ayant examiné avec soin, aussi-bien que Prexaspe, qu'il avoit chargé de tuer son frère, il trouva que le vrai Smerdis étoit certainement mort, et que celui qui avoit envahi le trône n'étoit autre que Smerdis le mage. Là-dessus il se mit à faire de grandes lamentations de ce que, trompé par l'ambiguité de l'oracle et par la conformité du nom, il s'étoit

porté à faire mourir son frère; et sur le champ, il donna ordre à ses troupes de se mettre en marche pour aller exterminer l'usurpateur. Mais lorsqu'il montoit à cheval pour cette expédition, son épée étant tombée du fourreau, lui fit une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de temps après. Les Egyptiens, remarquant qu'il avoit été blessé au même endroit où il avoit blessé leur dieu Apis, ne manquèrent pas d'attribuer cet accident à une juste punition du ciel, qui vengeoit ainsi l'impiété sacrilège de Cambyse.

Pendant qu'il étoit en Egypte (cap. 64-66), s'étant avisé de consulter l'oracle de Bute, qui étoit fameux dans ce pays-là, il en eut pour réponse qu'il mourroit à Ecbatane : ce qu'ayant entendu d'Ecbatane de Médie, il résolut de n'aller jamais dans cette ville. Mais ce qu'il croyoit éviter dans la Médie, il le trouva dans la Syrie ; car la ville, où cette blessure l'obligea de s'arrêter portoit le même nom, et s'appeloit Ecbatane. Il ne l'eut pas plus tôt appris, que, tenant pour certain que c'étoit le lieu où il devoit mourir, il manda tous les principaux Perses, et leur ayant représenté le véritable état des choses, et que c'étoit Smerdis le mage qui avoit occupé le trône, il les exhorta fortement à ne point se soumettre à cet imposteur, et à ne point permettre par-là que la souveraineté passât des Perses aux Mèdes, car le mage étoit de Médie; mais à faire tous leurs efforts pour se faire un roi de leur nation. Les Perses, croyant que tout ce qu'il en disoit n'étoit que par haine contre son frère, n'y eurent aucun égard,

et, lorsqu'il fut mort, ils se soumirent tranquillement à celui qui étoit sur le trône, supposant que c'étoit le véritable Smerdis.

Cambyse avoit régné sept ans et cinq mois. Il est appelé dans l'Ecriture Assuérus (1. Esdr. c. 4, v. 4 et 6). Dès qu'il fut sur le trône, les ennemis des Juifs s'adressèrent à lui directement pour empêcher la construction du temple. Ce ne fut pas en vain. Il ne révoqua pas à la vérité ouvertement l'édit de Cyrus son père, peut-être par un reste de respect pour sa mémoire; mais il en rendit inutile la fin en grande partie par les divers découragemens qu'il donna aux Juifs, en sorte que l'ouvrage n'avança que fort lentement pendant son règne.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE DE SMERDIS LE MAGE.

L'Écriture (an m. 3482, av. J. C. 522. 1. Esdr. 4, 7-14) lui donne le nom d'Artaxerxe. Dès que, par la mort de Cambyse, il fut affermi sur le trône, les Samaritains lui écrivirent une lettre contre les Juifs, qu'ils lui représentoient comme un peuple remuant, séditieux, et toujours prêt à se révolter. Ils en obtinrent un ordre qui portoit défense aux Juifs de pousser plus loin la construction de leur ville et de leur temple. L'ouvrage demeura suspendu jusqu'à la seconde année de Darius, environ l'espace de deux ans.

Le mage, qui sentoit bien de quelle importance il étoit pour lui qu'on ne pût découvrir son im-

posture, affecta, dès le commencement de son règne, de ne point se montrer en public, de se tenir enfermé dans le fond de son palais, de traiter toutes les affaires par l'entremise de quelques eunuques, et de ne laisser approcher de sa personne que ses plus intimes confidens.

Pour mieux s'affermir (Herod. lib. 5, cap. 67) encore sur le trône qu'il avoit usurpé, il s'appliqua, dès les premiers jours de son règne, à gagner l'affection de ses sujets, en leur accordant une exemption de taxes et de tout service militaire pendant trois ans : et il les combla de tant de grâces, que sa mort fut pleurée de la plupart des Perses dans la révolution qui arriva dans la suite.

Mais les précautions mêmes (cap. 69) qu'il prenoit pour dérober la connoissance de son état aux grands de la cour et au peuple, faisoient soupçonner de plus en plus qu'il n'étoit pas le véritable Smerdis. Il avoit épousé toutes les femmes de son prédécesseur, entre autres Atosse, qui étoit fille de Cyrus, et Phédime. Celle-ci étoit fille d'Otanes, l'un des plus grands seigneurs de Perse. Son père lui envoya demander par un homme bien sûr si le roi étoit le véritable Smerdis, ou quelque autre. Elle répondit que, n'ayant jamais vu Smerdis fils de Cyrus, elle ne pouvoit dire ce qui en étoit. Otanes, ne se contentant pas de cette réponse, lui envoya dire de s'informer d'Atosse, à qui son propre frère devoit être connu, si c'étoit lui ou non. Elle répondit que le roi, quel qu'il fût, du premier jour qu'il étoit monté

sur le trône, avoit distribué ses femmes dans des appartemens séparés, afin qu'elles ne pussent avoir entre elles aucune communication, et qu'ainsi elle ne pouvoit approcher d'Atosse pour savoir d'elle ce qu'il souhaitoit. Il lui renvoya dire que, pour s'en éclaircir, lorsque Smerdis seroit avec elle la nuit, et qu'il dormiroit d'un profond sommeil, elle examinât adroitement s'il avoit des oreilles. Cyrus les avoit fait autrefois couper au mage pour de certains crimes dont il avoit été convaincu. Il fit entendre à sa fille qu'en cas que ce fût lui, il n'étoit digne ni d'elle ni de la couronne. Phédime promit que, quand son jour viendroit, elle exécuteroit les ordres de son père, à quelque danger qu'il l'exposassent. En effet, elle profita de la première occasion pour faire cette épreuve; et ayant trouvé que celui avec qui elle couchoit n'avoit point d'oreilles, elle en avertit son père; et la fraude fut ainsi sûrement découverte et constatée.

Otanes (cap. 70-73) sur-le-champ forma une conspiration avec cinq des plus grands seigneurs persans; et Darius, illustre seigneur persan, dont le père, Hyataspe, étoit gouverneur de la Perse, étant survenu fort à propos dans le moment même, fut associé aux autres, et pressa fort l'exécution. L'affaire fut conduite avec un grand secret, et fixée au jour même, de peur qu'elle ne s'éventât.

Pendant qu'ils délibéroient (cap. 74-75) ainsi entre eux, un événement auquel on ne pouvoit pas s'attendre, déconcerta étrangement les mages. Pour détourner tout soupçon, ils avoient proposé

à Préxaspe de déclarer devant le peuple, qu'ils feroient assembler pour cet effet, que le roi étoit véritablement Smerdis fils de Cyrus, et il l'avoit promis. Ce jour-là même le peuple fut assemblé. Préxaspe parla du haut d'une tour; et, au grand étonnement de tous les assistans, il déclara avec une entière sincérité tout ce qui s'étoit passé: qu'il avoit tué de sa propre main Smerdis par l'ordre de Cambyse, son frère; que celui qui occupoit le trône étoit le mage; qu'il demandoit pardon aux dieux et aux hommes du crime qu'il avoit commis malgré lui et par nécessité. Après avoir ainsi parlé, il se jeta du haut de la tour la tête en bas, et se tua. Il est aisé de juger quel trouble cette nouvelle répandit dans le palais.

Les conjurés (cap. 76-78), qui ne savoient rien de ce qui venoit d'arriver, y entrèrent sans qu'on soupçonnât rien d'eux. Comme c'étoient les plus grands seigneurs de la cour, la première garde ne songea pas même à leur demander à qui ils en vouloient; mais quand ils furent près de l'appartement du roi, et que les officiers firent mine de leur en refuser l'entrée, alors tirant leurs sabres, ils firent main-basse sur tout ce qui se présenta à eux. Smerdis le mage, et son frère, qui délibéroient ensemble sur ce qui venoit d'arriver, ayant entendu du bruit, prirent leurs armes pour se défendre, et blessèrent quelques-uns des conjurés. L'un des deux frères fut tué sur-le-champ; l'autre s'étant sauvé dans une chambre plus reculée, y fut poursuivi par Gobryas et Darius. Le premier, l'ayant saisi par le corps, le tenoit serré

fortement entre ses bras. Comme ils étoient dans les ténèbres, Darius n'osoit lui porter de coup, de peur de tuer l'autre en même temps. Gobryas, sachant son embarras, l'obligea de passer son épée à travers le corps du mage, dût-il les percer tous deux ensemble; mais il le fit avec tant d'adresse et de bonheur, que le mage seul fut tué.

Dans le moment même (c. 79), les mains encore ensanglantées, ils sortirent du palais, parurent en public, exposèrent aux yeux du peuple la tête du faux Smerdis et celle de son frère Patisithe, et découvrirent toute l'imposture. Le peuple en fut si transporté de fureur, qu'il se jeta sur tous ceux qui étoient de la secte de l'usurpateur, et en massacra autant qu'il en put rencontrer. Pour cette raison, le jour où cette exécution fut faite devint dans la suite une fête annuelle chez les Perses, qui la solennisoient avec grande joie. Elle fut appelée *le massacre des mages*. Aucun d'eux, ce jour-là, n'osoit paroître en public.

Quand le tumulte et le trouble (c. 80-83), inséparables d'un tel événement, furent apaisés, les seigneurs qui avoient fait périr l'usurpateur tinrent conseil, et délibérèrent ensemble sur la forme de gouvernement qu'il étoit à propos d'établir. Otanes parla le premier, et commença par se déclarer contre la monarchie, dont il exagéra avec force les dangers et les inconvéniens : tels, selon lui, surtout à cause du pouvoir absolu et sans bornes qui y est attaché, que le plus homme de bien ne peut pas tenir contre, et en est presque

infailliblement renversé. Il conclut à remettre l'autorité entre les mains du peuple. Mégabyse, qui opina le second, adoptant tout ce que le premier avoit dit contre l'état monarchique, réfuta ce qui regardoit le gouvernement populaire. Il représenta le peuple comme un animal violent, féroce, indomptable, qui n'agit que par caprice et par passion. Encore un roi, disoit-il, sait ce qu'il fait ; mais le peuple ne connoît rien, n'écoute rien, et se livre aveuglément à ceux qui ont su se rendre maîtres de son esprit. Il se rabattit donc à l'aristocratie, où un petit nombre d'hommes sages et expérimentés ont tout le pouvoir. Darius parla le troisième, et montra les inconvéniens de l'aristocratie, appelée autrement l'oligarchie, où règnent l'envie, la défiance, la discorde, le désir de l'emporter sur les autres, sources naturelles des factions, des séditions, des meurtres, auxquels, pour l'ordinaire, on ne trouve de remède qu'en se soumettant à l'autorité d'un seul, ce qu'on appelle *monarchie*, qui de tous les gouvernemens est le plus louable, le plus sûr, le plus avantageux, rien n'étant comparable au bien que peut faire dans un état un bon prince, dont le pouvoir égale la bonne volonté. Enfin, dit-il, pour terminer la question par un fait qui me paroît décisif et sans réplique, quelle sorte de gouvernement l'empire des Perses doit-il la grandeur où nous le voyons ? N'est-ce pas à celle que je propose ? Tous les autres seigneurs se rangèrent de l'avis de Darius, et il fut arrêté que la monar-

chie seroit continuée sur le même pied que Cyrus l'avoit établie.

Il ne s'agit plus que de savoir (c. 84-87) qui d'entre eux seroit roi, et de déterminer la manière dont on procéderoit à cette élection. Ils crurent devoir s'en rapporter au choix des dieux. Pour cela, on convint que le lendemain ils se trouveroient à cheval au lever du soleil, dans un certain endroit du faubourg de la ville qui fut marqué, et que celui-là seroit roi, dont le cheval henniroit le premier; car le soleil étant la grande divinité des Perses, ils pensèrent que de prendre cette voie ce seroit lui déférer l'honneur de l'élection. L'écuyer de Darius ayant appris ce dont ils étoient convenu, s'avisa d'un artifice pour assurer la couronne à son maître. Il attacha la nuit d'auparavant une cavale dans l'endroit où ils devoient se rendre le lendemain matin, et il y amena le cheval de son maître. Les seigneurs s'étant trouvés le lendemain au rendez-vous, le cheval de Darius ne fut pas plus tôt dans l'endroit où il avoit senti la cavale, qu'il hennit: sur quoi Darius fut salué roi par les autres, et placé sur le trône. Il étoit fils d'Hystaspe, Perse de nation, de la famille royale d'Achémène.

L'empire des Perses (ib.), étant ainsi rétabli et affermi par la sagesse et par la valeur de ces sept seigneurs, ils furent élevés sous le nouveau roi aux plus grandes dignités, et honorés des plus grands priviléges. Ils eurent le droit d'approcher de sa personne toutes les fois qu'ils le voudroient, et

d'opiner les premiers sur toutes les affaires de l'empire. Au lieu que tous les Perses portoient la tiare ou le turban le bout renversé en arrière, à la réserve du roi, qui le portoit droit, ceux-ci eurent le privilége de le porter le bout tourné en avant, en mémoire de ce que, lorsqu'ils attaquèrent les mages, ils l'avoient tourné de cette manière, afin de se faire mieux reconnoître dans la confusion. Depuis ce temps-là, les rois de Perse de cette race ont toujours eu sept conseillers ainsi privilégiés.

Je termine ici l'histoire du royaume des Perses, réservant le reste pour les volumes suivans.

CHAPITRE QUATRIÈME.

MŒURS ET COUTUMES DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES LYDIENS, DES MÈDES ET DES PERSES.

Je joins ici ce qui regarde les mœurs et les coutumes de toutes ces nations, parce qu'elles ont ensemble une grande conformité sur plusieurs points, que je me trouverois exposé à de fréquentes redites si je voulois les traiter séparément, et qu'à l'exception des Perses, les auteurs anciens nous apprennent peu de choses des mœurs des autres peuples. Dans ce que je me propose d'en dire, je traiterai principalement quatre chefs : le gouvernement, la guerre, les sciences et les arts, la religion; après quoi j'exposerai quelles

ont été les principales causes de la décadence et de la ruine du grand empire des Perses.

ARTICLE PREMIER.

Du gouvernement.

Après avoir dit un mot de la nature même du gouvernement qui régnoit en Perse, et de la manière dont les enfans des rois y étoient élevés, je considérerai quatre choses : le conseil public, où s'examinoient les affaires de l'état, l'administration de la justice, le soin des provinces, le bon ordre dans les finances.

§. I. *Etat monarchique. Respect pour les rois. Manière dont leurs enfans étoient élevés.*

Le gouvernement monarchique, que nous appelons royauté, est de tous les gouvernemens le plus ancien, le plus généralement répandu, le plus propre à maintenir les peuples dans la paix et l'union, et le moins exposé aux révolutions et aux vicissitudes qui agitent les états. C'est ce qui a porté les plus sages écrivains de l'antiquité, Platon, Aristote, Plutarque, et avant eux Hérodote, à donner nettement la préférence à cette sorte de gouvernement sur tous les autres. C'est aussi le seul qui ait eu lieu dans tout l'Orient, où le gouvernement républicain étoit absolument inconnu.

Les peuples y rendoient de grands honneurs au prince régnant (Plut. in Themist. p. 125. Ad

Princ. indoct. p. 780), parce qu'ils respectoient en lui le caractère de la Divinité, dont il étoit l'image vivante et dont il tenoit la place à leur égard, étant établi sur le trône par la main du souverain maître, et revêtu de son autorité pour être envers eux le ministre de sa bonté et de sa providence. C'est ainsi que parloient et que pensoient les païens même : *Principem dat Deus, qui erga omne hominum genus vice suâ fungatur.* (Plin. in Paneg. Traj.)

Ces sentimens sont très-louables et très-justes. Il est certain que les respects les plus profonds sont dus à la souveraineté, parce qu'elle vient de Dieu, et qu'elle est toute destinée au bien public; et il est visible en même temps qu'une autorité qui ne seroit pas respectée selon toute l'étendue de son pouvoir, ou deviendroit absolument inutile, ou seroit très-limitée dans les bons effets qui en doivent suivre. Mais, dans le paganisme, ces hommages, justes et légitimes en eux-mêmes, étoient souvent portés trop loin. Il n'y a que la religion chrétienne qui sache se tenir dans de justes bornes. « Nous honorons l'empereur (1), (disoit Tertullien au nom de tous les chrétiens), « mais de la manière qui nous est permise et qui « lui convient, c'est-à-dire comme un homme qui « tient le premier rang après Dieu, de qui seul « il a reçu tout ce qu'il est, et qui ne voit sur la

(1) Colimus imperatorem, sic, quomodò et nobis licet, et ipsi expedit; ut hominem à Deo secundum, et quicquid est à Deo consecutum, et solo Deo minorem. (Tertull. lib. ad scap.)

« terre au-dessus de lui que Dieu seul. » C'est pour cela qu'il l'appelle, dans un autre endroit, une seconde majesté, qui ne le cède qu'à la première : *Religio secundæ majestatis.* (Apolog. cap. 35.)

Chez les Assyriens, et encore plus chez les Perses, le prince se faisoit appeler *le grand roi, le roi des rois.* Deux raisons purent porter ces princes à prendre ce titre fastueux : l'une parce que leur empire étoit formé par la conquête de plusieurs royaumes réunis sous une seule domination ; l'autre parce qu'ils avoient à leur cour, ou dans leur dépendance, plusieurs rois qui étoient leurs vassaux.

La royauté passoit des pères aux fils, et toujours à l'aîné (Plat. in Alcib. 1, p. 121). Quand celui qui devoit un jour monter sur le trône étoit venu au monde, tout l'empire en témoignoit sa joie par des sacrifices, des festins et toutes sortes de réjouissances publiques ; et le jour de sa naissance étoit dans la suite un jour de fête et de solennité pour tous les Perses.

La manière (ibid.) dont on élevoit le futur maître de l'empire est admirée par Platon, et proposée aux Grecs comme un modèle parfait en ce genre.

Il n'étoit point livré totalement au pouvoir de la nourrice, qui, pour l'ordinaire, étoit une femme d'une basse et obscure condition. On choisissoit parmi les eunuques, c'est-à-dire parmi les premiers officiers du palais, ceux qui avoient le plus de mérite et de probité, pour prendre soin du

corps et de la santé du jeune prince jusqu'à l'âge de sept ans, et pour commencer à former ses mœurs. Alors on le tiroit d'entre leurs mains, et on le confioit à d'autres maîtres, pour continuer de veiller à son éducation, pour lui apprendre à monter à cheval dès que ses forces pouvoient le permettre, et pour l'exercer à la chasse.

A l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à avoir plus de maturité, on lui donnoit pour son instruction quatre hommes des plus vertueux et des plus sages de l'état. Le premier, dit Platon, lui apprenoit la magie, c'est-à-dire, dans leur langage, le culte des dieux selon les anciennes maximes et selon les lois de Zoroastre, fils d'Oromase; et il lui donnoit en même temps les principes du gouvernement. Le second l'accoutumoit à dire la vérité et à rendre la justice. Le troisième lui enseignoit à ne se laisser pas vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libre et vraiment roi, maître de lui-même et de ses désirs. Le quatrième fortifioit son courage contre la crainte, qui en eût fait un esclave, et lui inspiroit une sage et noble assurance, si nécessaire pour le commandement. Chacun de ces gouverneurs excelloit éminemment dans la partie de l'éducation qui lui étoit confiée. L'un étoit recommandable surtout par la connoissance de la religion et de l'art de régner : l'autre par l'amour de la vérité et de la justice : celui-là par la tempérance et l'éloignement des plaisirs ; un dernier

enfin, par une force et une intrépidité d'âme non commune.

Je ne sais si cette multiplicité de maîtres, qui avoient sans doute différens caractères, et peut-être différens intérêts, étoit fort propre pour le dessein qu'on se proposoit, et s'il étoit possible que quatre hommes convinssent ensemble des mêmes principes, et tendissent de concert au même but. On craignoit apparemment de ne pas trouver réunies dans une seule personne toutes les qualités qu'ils jugeoient nécessaires pour bien élever l'héritier présomptif de la couronne, tant ils avoient, même dans ces temps de corruption, une grande idée de l'éducation d'un prince.

Quoi qu'il en soit, tous ces soins, comme le remarque Platon au même endroit, étoient rendus inutiles par la pompe, le luxe, la magnificence qui environnoient le jeune prince de tous côtés; par le nombreux cortége d'officiers qui le servoient avec une soumission servile; par tout l'attirail d'une vie molle et voluptueuse, où l'on ne paroissoit attentif qu'à inventer de nouvelles délices: dangers que le plus excellent naturel ne pouvoit surmonter. Les mœurs corrompues de la nation l'entraînoient donc bientôt dans les plaisirs, contre lesquels nulle éducation ne peut tenir.

Celle dont parle ici Platon ne peut regarder que les enfans d'Artaxerxe, surnommé Longimanus, fils et successeur de Xerxès, du temps duquel vivoit Alcibiade, qui est introduit dans le dialogue dont cette observation est tirée: car

Platon, dans un autre endroit que nous citerons dans la suite, nous apprend que ni Cyrus, ni Darius, ne songèrent à donner une bonne éducation aux jeunes princes leurs fils : et ce que l'histoire raconte d'Artaxerxe à la longue main donne lieu de croire qu'il fut plus attentif que ses prédécesseurs à bien faire élever ses enfans : mais il fut peu imité par ceux qui lui succédèrent.

§. II. *Conseil public où s'examinoient les affaires de l'état.*

Quelque absolue que fût l'autorité des rois chez les Perses, elle étoit pourtant retenue dans de certaines bornes par l'établissement du conseil que l'état leur donnoit, conseil composé de sept des principaux chefs de la nation, plus recommandables encore par leur habileté et leur sagesse que par leur naissance. Nous avons vu l'origine de cet établissement dans la conspiration des seigneurs de Perse, lesquels, au nombre de sept, conjurèrent contre Smerdis le mage, et le firent mourir.

L'écriture marque qu'Esdras fut envoyé dans la Judée au nom et par l'autorité du roi Artaxerxe et de ses sept conseillers : *A facie regis et septem consiliariorum ejus missus est* (1. Esdr. 7, 14). La même écriture, long-temps auparavant, et sous le règne de Darius, appelé aussi Assuérus, qui succéda au mage, nous apprend que ces conseillers étoient instruits à fond de la disposition des lois, des maximes de l'état, des coutumes anciennes; qu'ils suivoient partout le prince, qui

ne faisoit rien et ne décidoit aucune affaire importante sans les avoir consultés : *Interrogavit (Assuerus) sapientes, qui ex more regio semper ei aderant, et illorum faciebat cuncta consilio, scientium leges ac jura majorum.* (Esth. I, 13.)

Ce dernier passage donne lieu à quelques réflexions qui peuvent beaucoup contribuer à faire connoître le génie et le caractère du gouvernement des Perses.

Premièrement, le roi dont il y est parlé, c'est-à-dire Darius, a été l'un des plus célèbres qui aient régné dans la Perse, et l'un des plus recommandables pour sa sagesse et sa prudence, quoiqu'il n'ait point été sans défauts; et c'est à lui, aussi-bien qu'à Cyrus, qu'on attribue la plupart des excellentes lois qui y ont toujours subsisté depuis, et qui ont fait comme le fonds et la règle du gouvernement. Or ce prince, quoique fort habile et fort éclairé, crut cependant avoir besoin de conseil, et il ne craignit point, en s'associant ainsi des coadjuteurs dans la décision des affaires, qu'on le soupçonnât de manquer de lumière; en quoi il marqua une supériorité de génie qui n'est pas commune, et qui suppose un grand fonds de mérite : car un prince qui n'a qu'une lumière et un esprit médiocre est tout plein de ses pensées, et plus il est borné, moins il est docile. Il croit qu'on manque de respect pour lui, quand on veut lui découvrir ce qu'il n'aperçoit pas, et il s'offense comme d'une injure de ce qu'on ne paroît pas persuadé qu'étant le maître, il est aussi le plus clairvoyant. Darius pensoit

bien autrement, puisqu'il ne faisoit rien sans conseil : *Illorum faciebat cuncta consilio.*

En second lieu, Darius, quelque absolu qu'il fût, et quelque jaloux qu'il pût être de la prééminence de son rang, ne crut point y donner atteinte ni l'avilir en acceptant un conseil qui, sans partager avec lui l'autorité du commandement qui réside toujours dans la personne du prince, n'avoit que celle de la raison, et se bornoit à lui faire part de ses lumières et de ses connoissances. Il étoit persuadé que le plus noble caractère de la puissance souveraine, quand elle est pure, et qu'elle n'a point dégénéré, ni de son origine, ni de sa fin, est de gouverner (1) par les lois, de régler sur elle ses volontés, et de se croire interdit tout ce qu'elles défendent.

En troisième lieu, ce conseil, qui accompagnoit partout le roi (*ex more regio semper ei aderant*), étoit un conseil subsistant, et perpétuel composé des plus grands seigneurs et des meilleures têtes de l'état, qui, sous la direction du prince, et toujours dépendant de lui, étoient comme la source de l'ordre public, et l'origine de tout ce qui se faisoit avec sagesse au-dedans et au-dehors de l'état. C'étoit sur ce conseil que le prince se déchargeoit de plusieurs soins qui l'auroient accablé, s'il ne s'étoit fait soulager, et c'étoit par lui qu'il exécutoit tout ce qui avoit été résolu. C'étoit par ce conseil subsistant que

(1) Regimur à te, et subjecti tibi, sed quemadmodùm legibus, sumus. (Paneg. Traj.)

les grandes maximes de l'état se conservoient, que la connoissance de ses véritables intérêts se perpétuoit, que la suite des affaires commencées se lioit et s'entretenoit, et que les surprises et les innovations étoient empêchées : car, dans un conseil public et général, les matières sont examinées par des hommes non suspects; tous les ministres sont mutuellement les inspecteurs les uns des autres; toutes leurs lumières sur les affaires publiques se réunissent, et ils deviennent tous également capables de tout ce qui regarde le ministère, parce qu'ils sont obligés de s'instruire de toutes les matières pour opiner sensément, quoiqu'ils ne soient chargés pour l'exécution que d'un emploi limité.

Enfin, et c'est la quatrième reflexion qui me restoit à faire, il est marqué que ceux qui composoient ce conseil, étoient instruits à fond des coutumes, des lois, des maximes et des droits du royaume : *Scientium leges ac jura majorum.*

Deux choses que l'écriture nous apprend avoir été observées chez les Perses, pouvoient contribuer beaucoup à donner au roi, et à ceux qui formoient son conseil, des connoissances nécessaires pour bien gouverner. Premièrement (Esdr. 5. 17, et 6, 2), ces registres publics où tous les arrêts, toutes les ordonnances du prince, tous les priviléges donnés aux peuples, toutes les grâces accordées aux particuliers étoient écrites. En second lieu (1. Esdr. 4, 15 ; et Esth. 6, 1), les annales du royaume, où tous les événemens

des règnes passés, les résolutions prises, les règlemens établis, les services rendus par les particuliers, étoient rapportés fort exactement et dans un grand détail. Annales qui étoient soigneusement gardées, et souvent lues par les princes et par les ministres, pour s'instruire du passé; pour prendre une idée nette de l'état du royaume; pour éviter une conduite arbitraire, inégale, incertaine; pour conserver l'uniformité dans le maniement des affaires; et pour puiser dans la lecture de ces livres les lumières nécessaires pour bien conduire l'état.

§. III. *Administration de la justice.*

C'est la même chose d'être roi et d'être juge. Le trône est un tribunal, et la souveraine autorité est un pouvoir suprême de rendre justice. Dieu vous a établi roi sur son peuple, disoit la reine de Saba à Salomon (2. Paral. 9. 3) : « Afin que vous le jugiez et que vous lui rendiez « justice. » C'est pour mettre les princes en état de ne craindre que Dieu, qu'il leur a tout soumis. Il a voulu les attacher invinciblement à la justice en les rendant indépendans. Il leur a donné tout son pouvoir, afin qu'ils ne pussent s'excuser sur leur foiblesse; et il les a rendus maîtres de tous les moyens capables d'arrêter l'oppression et l'injustice, afin que devant eux elles fussent toujours tremblantes et hors d'état de nuire à qui que ce fût.

Mais qu'est-ce que cette justice que Dieu a confiée aux rois, et dont il les a rendus garans

C'est la même chose que l'ordre : et l'ordre consiste en ce que l'égalité soit gardée, et que la force ne tienne pas lieu de loi; que ce qui est à l'un ne soit pas exposé à la violence d'un autre; que les liens communs de la société ne soient pas rompus; que l'artifice et la fraude ne prévalent jamais sur l'innocence et la simplicité; que tout soit en paix sous la protection des lois; et que le plus foible d'entre les citoyens soit mis en sûreté par l'autorité publique.

L'historien Josephe (Antiq. judaic. lib. 11. cap. 3) nous apprend que les rois de Perse rendoient la justice par eux-mêmes. C'étoit pour les mettre en état de remplir dignement cette obligation, que dès leur jeunesse on avoit soin de les instruire dans la connoissance des lois du pays, et que dans les écoles publiques, comme nous l'avons dit de Cyrus, on leur apprenoit la justice de la même manière qu'on enseigne ailleurs la rhétorique et la philosophie.

Voilà le devoir essentiel de la royauté. Il est juste et absolument nécessaire que le prince soit aidé dans cette auguste fonction comme il l'est dans les autres : mais être aidé n'est point être dépouillé. Il demeure juge, comme il demeure roi. Il communique son autorité, mais sans quitter sa place, ni la partager. Il paroît donc absolument nécessaire qu'il donne quelque temps à l'étude du droit public, non pour entrer dans un grand détail des lois, mais pour s'instruire des principales règles de la jurisprudence du pays, et pour se mettre en état de rendre jus-

tice, et d'opiner avec lumière sur des questions importantes. Les rois de Perse ne montoient point sur le trône sans s'être mis pendant quelque temps sous la conduite des mages, pour apprendre d'eux cette science, dont ils étoient seuls dépositaires, aussi-bien que de celle de la religion.

Puisque c'est au prince seul que la justice a été confiée, et qu'il n'y a dans ses états aucun autre pouvoir de la rendre que celui qu'il communique, c'est donc à lui à examiner entre les mains de qui il remet une partie de ce précieux dépôt, pour connoître si ceux qu'il place si près du trône méritent de partager avec lui son autorité, et pour en écarter sévèrement tous ceux qu'il jugera indignes de cet honneur. Il paroît qu'en Perse les rois veilloient avec grand soin à ce que la justice fût administrée avec beaucoup d'intégrité et de désintéressement : et l'un de ces juges royaux (Herod. l. 5, cap. 25), car on les appeloit ainsi, s'étant laissé corrompre par des présens, fut impitoyablement condamné à mort par Cambyse, qui ordonna qu'on mît sa peau sur le siége où ce juge inique avoit coutume de prononcer ses jugemens, et où son fils, qui succédoit à sa charge, devoit s'asseoir, afin que le lieu même où il jugeoit l'avertît continuellement de son devoir.

Les juges ordinaires (Xénoph. Cyrop. l. 1, p. 7) étoient pris dans le corps des vieillards, où l'on n'entroit qu'à l'âge de cinquante ans : ainsi personne n'excerçoit la judicature avant ce temps,

les Perses étant persuadés qu'on ne pouvoit apporter trop de maturité à un emploi qui décide des biens, de la réputation, et de la vie des citoyens.

Il n'étoit permis ni aux particuliers (Herod. l. 1, p. 137) de faire mourir un esclave, ni au prince d'infliger peine de mort contre aucun de ses sujets pour une première et unique faute, parce qu'elle pouvoit être regardée moins comme la marque d'une volonté criminelle, que comme l'effet de la foiblesse et de la fragilité humaine.

Les Perses croyoient qu'il étoit raisonnable de mettre dans la balance de la justice le bien comme le mal, les mérites du coupable aussi-bien que ses démérites; et qu'il n'étoit pas juste qu'un seul crime effaçât le souvenir de toutes les bonnes actions qu'un homme auroit faites pendant sa vie. C'est par ce principe que Darius (Herod. lib. 7, cap. 194), ayant condamné à mort un juge parce qu'il avoit prévariqué contre son devoir, et s'étant souvenu des services importans que ce juge avoit rendus à l'état et à la famille royale, révoqua sa sentence dans le moment même qu'elle alloit être mise à exécution, reconnoissant qu'il l'avoit prononcée avec plus de précipitation que de sagesse (1).

Mais une loi importante et essentielle pour les jugemens, étoit, en premier lieu, de ne condamner jamais un coupable sans lui avoir confronté

(1) Γνοὺς ὡς ταχύτερα αὐτὸς ἢ σοφώτερα ἐργασμένος εἴη, ἔλυσε.

ses accusateurs, et sans lui avoir laissé le temps et fourni tous les moyens de répondre aux chefs d'accusation intentés contre lui; en second lieu, de condamner le délateur aux mêmes peines qu'il vouloit faire souffrir à l'accusé, s'il se trouvoit innocent. Artaxerxe (Diod. lib. 15, p. 333-336) donna un bel exemple de la juste sévérité qu'on doit employer dans ces occasions. Un de ses favoris lui avoit rendu suspecte la fidélité de l'un de ses meilleurs officiers, dont il ambitionnoit la place, et avoit envoyé contre lui des mémoires pleins de calomnie, espérant de son crédit auprès du prince qu'il l'en croiroit sur sa simple parole, et qu'il n'entreroit dans aucun examen; car tel est le caractère du délateur : il craint la lumière et les preuves : il désire fermer à l'innocence tout accès auprès du prince, et lui ôter tout moyen de se justifier. L'officier fut mis en prison. Il demanda au roi qu'on lui donnât des juges, et qu'on produisît les preuves. Il n'y en avoit point d'autre que la lettre que son ennemi même avoit écrite contre lui. Son innocence fut donc reconnue, et pleinement justifiée par les trois commissaires nommés pour l'examen de sa cause; et le roi fit tomber tout le poids de son indignation contre le perfide calomniateur, qui avoit entrepris d'abuser ainsi de la confiance de son maître. Ce prince, qui étoit fort éclairé, et qui savoit que la marque d'un sage gouvernement, c'est lorsqu'on ne craint que les lois (1),

(1) Non jam delatores, sed leges timentur. (Plin. in Paneg. Traj.)

et non les délateurs, auroit cru qu'en user autrement, ç'auroit été violer ouvertement les règles les plus communes de l'équité naturelle, et même de l'humanité; ouvrir la porte (1) à l'envie, à la haine, à la vengeance, à la calomnie; armer de l'autorité publique la noire et détestable malice des délateurs contre la simplicité des plus fidèles sujets; et dépouiller le trône du plus auguste privilége qu'il puisse avoir, qui est d'être l'asile de la justice et de l'innocence contre la violence et la calomnie.

Un autre roi de Perse (Esther, cap 16), avant lui, avoit donné un exemple encore plus mémorable de fermeté et d'amour de la justice; c'est celui que l'Ecriture appelle Assuérus, et que l'on croit être le même que Darius fils d'Hystaspe, à qui les vives sollicitations d'Aman avoient arraché ce funeste édit qui ordonnoit qu'en un certain jour les Juifs, dans toute l'étendue de son empire, seroient exterminés. Quand Dieu lui eut ouvert les yeux par le moyen d'Esther, il se hâta de réparer sa faute, non-seulement par la révocation de son édit et par la punition exemplaire du fourbe et de l'imposteur qui l'avoit trompé, mais encore plus par un aveu public de sa faute, qui devoit servir de modèle à tous les siècles et à tous les princes, et leur apprendre que bien loin de dégrader par-là leur dignité, ou d'affoiblir leur autorité, ils rendoient l'une et l'autre plus respectables. Après y avoir déclaré qu'il n'est que trop

(1) Princeps, qui delatores non castigat, irritat. (Suet. in vit. Domit. cap. 9.)

ordinaire aux calomniateurs de surprendre par leurs déguisemens et par leur adresse la bonté des princes, que leur sincérité naturelle porte à juger favorablement de celle des autres, il ne rougit point de reconnoître qu'il avoit eu le malheur de se laisser ainsi prévenir contre les Juifs, qui étoient les plus fidèles de ses sujets, et les enfans du Dieu très-haut, à la bonté de qui lui et ses ancêtres étoient redevables de leur trône.

Les Perses (Herod. lib. 1, cap. 138) n'étoient pas seulement ennemis de l'injustice, comme nous venons de le voir, ils avoient encore en horreur le mensonge, qui passa toujours parmi eux pour un vice bas et infamant. Ce qu'ils trouvoient le plus lâche, après le mensonge, c'étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroissoit fainéante, honteuse, servile, et d'autant plus méprisable, qu'elle portoit à mentir.

§. IV. *Attention sur les provinces.*

Il paroît facile de maintenir le bon ordre dans la capitale du royaume, où la conduite des magistrats et des juges est éclairée de près, et où la vue seule du trône est capable de tenir les sujets dans le respect. Il n'en est pas ainsi des provinces, où l'éloignement du prince et l'espérance de l'impunité peuvent donner lieu à beaucoup de malversations de la part des officiers et des magistrats, et de désordres de la part des peuples. C'est à quoi la politique des Perses s'appliquoit avec le plus de soin, et l'on peut dire aussi avec le plus de succès.

L'empire des Perses se divisoit en * cent vingt-sept gouvernemens, dont ceux qui en étoient chargés s'appeloient satrapes. Ils avoient au-dessus d'eux trois principaux ministres qui veilloient sur leur conduite, et à qui ils rendoient compte de toutes les affaires de leurs provinces, et qui devoient ensuite en faire le rapport au roi. C'étoit Darius Médus, c'est-à-dire Cyaxare, ou plutôt Cyrus, sous le nom de son oncle, qui avoit établi ce bon ordre dans l'empire. Ces satrapes, par leur établissement, étoient chargés de se rendre, chacun dans sa province, aussi attentifs aux intérêts des peuples qu'à ceux du prince: car Cyrus étoit persuadé qu'on ne devoit point mettre de différence entre ces deux sortes d'intérêts, qui sont nécessairement liés ensemble, puisque les peuples ne peuvent être heureux si le prince n'est puissant et en état de les défendre, ni le prince être véritablement puissant si les peuples ne sont heureux.

Ces satrapes étoient les personnes de l'état les plus considérables, à qui Cyrus assigna des fonds et des revenus proportionnés à l'importance de leurs emplois. Il vouloit qu'ils vécussent noblement dans la province, pour s'attirer le respect et des grands et des peuples qui étoient confiés à leurs soins; et que, par cette raison, leur train, leur équipage, leur table répondissent à leur dignité, sans pourtant sortir des bornes d'une sage et raisonnable modestie. Il se proposoit lui-même à eux pour mo-

* Les auteurs varient sur le nombre des satrapies (Xenoph. Cyrop. l. 8, p. 229, 232.)

dèle, comme il souhaitoit qu'ils le fussent aussi de leur côté pour tous les seigneurs sur lesquels ils avoient quelque intendance, en sorte que le même ordre qui régnoit dans la cour du prince fût aussi observé à proportion dans la cour des satrapes et dans la maison des grands seigneurs. Au reste, pour prévenir, autant qu'il lui étoit possible, tous les abus qu'on auroit pu faire d'une autorité aussi grande qu'étoit celle des satrapes, il s'en étoit réservé à lui seul la nomination, et il voulut que les gouverneurs de places, les commandans des troupes, et d'autres pareils officiers, eussent rapport directement au prince et reçussent de lui les ordres, afin que si les satrapes venoient à abuser de leur pouvoir, ils sussent qu'ils trouveroient en eux autant d'inspecteurs et de censeurs; et, pour rendre ce commerce de lettres plus sûr et plus prompt, il établit dans toute l'étendue de son empire des courriers qui alloient jour et nuit, et faisoient une diligence extraordinaire. Je diffère d'en parler à la fin de ce paragraphe, pour ne point interrompre la matière que je traite.

Le roi ne se reposoit pas entièrement du soin des provinces sur les satrapes et les gouverneurs : il en prenoit connoissance par lui-même, persuadé que ce n'est régner qu'à demi que de régner par les autres. Un officier de la couronne étoit chargé de lui dire tous les matins en l'éveillant : *Sire, levez-vous, et songez à remplir les fonctions pour lesquelles Oromasde vous a placé sur le trône* (Plut. ad Princ. indoct. p. 780). Oro-

masde étoit un Dieu considérable, honoré anciennement chez les Perses. Un bon prince, dit Plutarque en rapportant cette coutume, n'a pas besoin qu'un officier lui répète tous les jours cet avis : l'amour pour son peuple et son bon cœur le lui disent assez.

Chez les Perses (Xenoph. in Œconum., p. 828), le roi se croyoit donc obligé, selon l'ancienne coutume qui y étoit établie, de visiter en personne toutes les provinces de son empire; et il comprenoit, comme Pline le dit (1) de Trajan, que la gloire la plus solide et la joie la plus sensible dun bon prince est d'aller de temps en temps montrer aux peuples leur père commun; réconcilier les villes troublées par des haines mutuelles et des dissensions; arrêter les mouvemens prêts à éclater, moins par l'austérité du commandement que par l'autorité de la raison; empêcher les injustices et les violences des magistrats; casser absolument tout ce qui s'est fait contre l'ordre et contre les règles; en un mot, porter partout, comme un astre bienfaisant, des influences salutaires, ou plutôt, comme une espèce de divinité, connoître tout, entendre tout, se rendre présent à tout, sans rejeter jamais aucune plainte ni aucune supplication.

(1) Reconciliare æmulas civitates, tumentesque populos non imperio magis quàm ratione compescere, intercedere iniquitatibus magistratuum, infectumque reddere quicquid fieri non oportuerit, postremò velocissimi sideris more omnia invisere, omnia audire, et undecumquè invocatum, statim, velut numen, adesse et adsistere. (Plin. in Paneg. Traj.)

Lorsque le roi ne pouvoit faire par lui-même ses visites, il envoyoit à sa place des grands de l'état connus par leur prudence et leur vertu. On les appeloit communément les yeux et les oreilles du prince, parce qu'il voyoit tout et étoit informé de tout par leur moyen. Quand on disoit que les grands qui composoient le conseil, ou qui étoient employés en différens ministères, étoient les yeux et les oreilles du prince, on avertissoit tout ensemble et le prince qu'il avoit ses ministres comme nous avons les organes de nos sens, non pas pour se reposer, mais pour agir par leur moyen; et les ministres, qu'ils ne devoient pas agir pour eux-mêmes, mais pour le prince qui étoit leur chef, et pour tout le corps de l'état.

Le détail où ils descendoient, soit le roi lorsqu'il marchoit en personne, soit les commissaires et les inspecteurs qu'il nommoit à cet effet, est bien digne d'admiration, et marque qu'on entendoit bien alors en quoi consiste la sagesse et l'habileté du gouvernement. Ce n'étoit pas seulement les grands objets, comme la guerre, les finances, la justice, le commerce, qui occupoient l'esprit du prince ou des ministres; la sûreté et la beauté des villes, l'habitation commode des citoyens, les réparations des chemins publics, des ponts, des chaussées, la garde des forêts pour empêcher qu'elles ne fussent dégradées, la culture des terres surtout, et jusqu'aux métiers les plus vils et les plus bas, tout entroit dans la politique, et paroissoit en mériter l'attention. En effet, tout ce qui est aux sujets, aussi-bien que

les sujets mêmes, fait partie de ce qui est confié à l'attention, à la sensibilité, à l'activité du chef de la république (1). Son amour pour elle est universel. Il embrasse tout, et s'étend à tout. Il suffit au public et aux particuliers. Il porte dans son cœur chaque province, chaque ville, chaque famille. Tout retentit à lui, tout l'avertit, tout l'intéresse.

J'ai dit que la culture des terres étoit un des grands objets qui attiroient l'attention des Perses. En effet (Xenoph. Œcon. p. 827-830), un des premiers soins du prince étoit de faire fleurir l'agriculture; et les satrapes dont la province étoit la mieux cultivée avoient la plus grande part aux grâces. Comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armées, il y en avoit aussi pour veiller aux travaux rustiques. C'étoient deux charges semblables, dont l'une prenoit soin de garder le pays, et l'autre de le cultiver. Le prince les protégeoit avec une affection presque égale, parce que tous deux concouroient et étoient nécessaires au bien public: car si les terres ne peuvent pas être cultivées sans le secours et la protection des armées qui les défendent et les tiennent en sûreté, les armées de leur côté ne peuvent pas être nourries et entretenues sans le travail des laboureurs qui cultivent les terres. C'étoit donc avec grande raison que le prince, quand il ne pouvoit pas s'en instruire par lui-même, se faisoit rendre

(1) Is, cui curæ sunt universa, nullam non reipublicam partem tanquam sui nutrit. (Senec. lib. de Clem., cap. 13.)

un compte exact de la manière dont chaque province, chaque canton étoit cultivé; qu'il vouloit savoir si chaque pays portoit abondamment tout ce qu'il pouvoit produire; qu'il descendoit jusque dans ce détail, comme Xénophon le marque de Cyrus le jeune, de s'informer si les jardins des particuliers étoient bien tenus et portoient des fruits en abondance; qu'il récompensoit les intendans et les surveillans dont la province ou le canton se trouvoient le mieux cultivés, et punissoit la négligence et la nonchalance des paresseux qui laissoient leurs terres incultes et stériles. Un pareil soin n'est pas indigne d'un prince, et répandroit dans un royaume, avec l'abondance et la richesse, l'amour du travail et de l'occupation, qui seroit un moyen sûr d'en écarter cette foule d'hommes oisifs et fainéans, qui sont si fort à charge au public, et déshonorent un état.

Xénophon (ib. 830-833), après l'endroit que je viens de citer, met dans la bouche de Socrate, qui y parle, un éloge magnifique de l'agriculture, qu'il représente comme l'occupation la plus digne de l'homme, la plus ancienne, la plus conforme à sa nature; comme la nourricière commune de toutes les conditions et de tous les âges; comme la source de la santé, de la force, de l'abondance, de la richesse, et même d'une infinité de plaisirs et de délices, mais sages et honnêtes; comme la maîtresse et l'école de la sobriété, de la tempérance, de la justice, de la religion, en un mot de toutes les vertus, tant guerrières que civiles. Il rapporte le beau mot de Lysandre, Lacédémo-

nien, qui, se promenant à Sardes avec le jeune Cyrus, et apprenant de la bouche de ce prince que c'étoit lui-même qui avoit planté de sa propre main plusieurs des arbres qu'il voyoit, s'écria qu'on avoit raison de vanter le bonheur de Cyrus, dont la vertu répondoit à sa fortune, et qui, au milieu du faste le plus brillant et de la plus superbe magnificence, avoit su conserver un goût si pur et si conforme à la droite raison. *Cùm Cyrus respondisset : Ego ista sum dimensus, mei sunt ordines, mea descriptio : multæ etiam istarum arborum mea manu sunt satæ; tum Lysandrum, intuentem ejus purpuram, et nitorem corporis, ornatumque persicum multo auro multisque gemmis, dixisse :* « * Recte verò te, Cyre, « beatum ferunt, quoniam virtuti tuæ fortuna « conjuncta est. » Qu'il seroit à souhaiter que notre jeune noblesse, qui, dans un temps de paix ne sait à quoi s'occuper, eût un pareil goût pour l'agriculture, dont certainement, après ce que nous venons de voir de Cyrus, elle ne devroit pas se croire déshonorée, surtout quand on sait que cette même agriculture a fait pendant plusieurs siècles l'occupation ordinaire de la nation du monde la plus guerrière et la plus courageuse : on sent assez que je parle des Romains.

Invention des postes et des courriers.

J'AI promis de parler ici de l'invention des postes et des courriers. Elle est attribuée à Cyrus

* Le texte grec est encore plus énergique. *Δικαίως μοι δοκεις, ὦ Κύρε, ἐυδαίμων εἶναι, αγα-*

(Xenoph. Cyrop. l. 8, p. 232), et je ne sache point en effet qu'avant lui il en soit fait mention. Comme l'empire des Perses, depuis ses dernières conquêtes, avoit une vaste étendue, et qu'il exigeoit que tous les gouverneurs des provinces et tous les premiers officiers des troupes lui écrivissent exactement pour l'informer de tout ce qui se passoit, chacun dans leur département et dans leur armée, pour rendre ce commerce plus sûr et plus prompt, et se mettre en état d'être averti en diligence de toutes les affaires, et d'y donner ordre sur-le-champ, il établit des courriers et des postes dans chaque province. Ayant supputé ce qu'un bon cheval, poussé avec force, pouvoit faire de chemin en un jour, sans pourtant se ruiner, il fit construire à proportion des écuries également distantes l'une de l'autre, et il y envoya des chevaux et des palefreniers pour en prendre soin. Il y établit aussi un maître pour recevoir les paquets des courriers qui arrivoient, et les donner à d'autres, et pour prendre les chevaux qui avoient couru, et en fournir de frais. Ainsi la poste marchoit jour et nuit, et faisoit grande diligence, sans que ni la pluie, ni la neige, ni la chaleur, ni aucune autre incommodité des saisons y mît obstacle. Hérodote (l. 8, c. 98) parle des mêmes courriers sous Xerxès.

Ces courriers s'appeloient en langue persane

ἴος γὰρ ὢν ἀνὴρ, εὐδαιμονεῖς. « Vous êtes digne, « Cyrus, de votre bonheur. Car, en même temps que « vous êtes heureux et opulent, vous êtes aussi « vertueux. »

Ἄγγαροι *. La surintendance des postes devint une charge considérable. Darius (1), le dernier des rois de Perse, l'avoit remplie avant que de monter sur le trône. Xénophon remarque que cet établissement duroit encore de son temps : ce qui s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans le livre d'Esther, au sujet de l'édit donné par Assuérus en faveur des Juifs, et qui fut porté par tout ce vaste empire avec une rapidité qui auroit été impossible sans les postes que Cyrus avoit établies.

On est surpris avec raison de voir que cet établissement des postes et des courriers, trouvé d'abord en orient par Cyrus, et mis ensuite en ussage par ses successeurs pendant tant de siècles, qu'un tel établissement, dis-je, si utile au gouvernement, n'ait point passé en occident, surtout parmi des peuples aussi habiles dans la politique qu'étoient les Grecs et les Romains.

Il est encore étonnant que cette première invention des postes n'ait pas conduit plus loin, et qu'on en ait borné si long-temps l'usage aux seules affaires de l'état, sans être touché des grands avantages que le public en pouvoit tirer pour la facilit

* Ἄγγαροι vient d'un mot qui, dans cette langue, signifie un service fait comme par force. C'est de là que les Grecs ont fait leur verbe ἀγγαρεύειν, *compellere, cogere* : et les Latins *angariare*. Selon Suidas, ils s'appeloient aussi *Astendæ*.

(1) Plut. l. 1 de Fortun. Alex. p. 326. Et in vit. Alex. p. 674, ubi pro Ἀσγανδης, legendum Ἀστάνδης.

du commerce de la vie, et du négoce des marchands et des banquiers, pour l'expédition des affaires des particuliers, pour la promptitude des voyages qui demandoient de la diligence, pour la communication aisée des familles, des villes et des provinces, pour la sûreté des sommes remises d'une contrée dans une autre. On sait quelle difficulté on avoit alors, et pendant les siècles suivans, à se communiquer des nouvelles, et à traiter d'affaires, étant nécessaire pour cela, où d'envoyer exprès un domestique, ce qui ne se pouvoit faire sans beaucoup de dépense et de lenteur, ou d'attendre le départ de quelque personne qui allât dans la province où l'on vouloit écrire, ce qui étoit sujet à une infinité de contretemps, de longueurs et d'accidens.

Nous jouissons maintenant à peu de frais de cette commodité, mais nous n'en seutons pas assez l'avantage, que la privation seule peut faire bien connoître. La France en a l'obligation à l'université de Paris, et je ne puis m'empêcher d'en faire ici la remarque : j'espère qu'on me pardonnera cette digression. Comme elle étoit la seule dans tout le royaume, et qu'il y venoit de toutes les provinces un grand nombre d'écoliers, elle établit en leur faveur des messagers, dont les fonctions étoient non-seulement de porter hardes, or, argent, pierreries, sac de procès, informations, enquêtes, de faire la conduite de toutes personnes indifféremment, fournissant chevaux et nourriture, mais encore de porter les lettres missives des particuliers et tous leurs paquets.

Ces messagers sont souvent appelés, dans les registres des nations de la faculté des arts, *nuntii volantes*, pour marquer la diligence qu'ils étoient tenus de faire. Ils servoient le public aussi-bien que l'université.

L'état est donc redevable à l'université de Paris de l'établissement des messageries et du port des lettres. Elle a fait cet établissement à ses frais et dépens, à la satisfaction de nos rois et du public. Elle l'a soutenu, depuis 1576, contre les différentes entreprises des traitans, ce qui lui a coûté des sommes immenses. Ce ne fut qu'en cette année 1576, que le roi Henri III, par son édit du mois de novembre, créa des messagers royaux ordinaires dans les mêmes villes où en avoit l'université, et leur accorda les mêmes droits et priviléges que les rois ses prédécesseurs avoient accordés aux messagers de l'université.

C'est ce revenu des messageries qui a fait dans tous les temps le fonds et le patrimoine de l'université. C'est sur ce revenu que le roi Louis XV régnant actuellement, par son arrêt du conseil d'état du 14 avril 1719, et par ses lettres patentes de même date, enregistrées au parlement et en la chambre des comptes, a établi l'instruction gratuite dans tous les colléges de ladite université, en le fixant pour l'avenir au vingt-huitième effectif du prix du bail général des postes et messageries de France; et ce vingt-huitième se trouva monter pour lors à la somme de cent vingt-quatre mille livres, à peu de chose près.

On voit que ce n'est point sans raison que l'université, à qui cet établissement a rendu une partie de son ancien lustre, regarde Louis XV comme un nouveau fondateur, à qui elle doit l'avantage d'être enfin délivrée de la triste et honteuse nécessité d'exiger un salaire de ses travaux, qui déshonoroit en quelque sorte la dignité de cette profession, et paroissoit contraire au noble désintéressement qui lui convient. En effet, la peine des maîtres qui enseignent ne doit pas être perdue, mais aussi elle ne doit pas être vendue. *Nec venire hoc beneficium oportet, nec perire* (Quintil. lib. 12, cap. 7).

§. V. *Soin des finances.*

Le prince est l'épée et le bouclier de l'état : il en assure le repos et la tranquillité. Pour le défendre, il a besoin d'armes, de soldats, de places fortes, d'arsenaux, de vaisseaux ; et toutes ces choses demandent de grandes dépenses. Il est juste d'ailleurs que le prince ait de quoi soutenir la majesté de l'empire, et de quoi faire respecter sa personne et son autorité. Ce sont là les deux principales raisons qui ont donné lieu à l'établissement des tributs. L'utilité publique, et la nécessité d'acquitter les charges de l'état, y ont donné naissance, et en doivent aussi régler l'usage. Or il n'y a rien de plus juste ni de plus raisonnable qu'une telle imposition, chaque particulier devant se tenir fort heureux d'acheter ainsi, par une légère contribution, le repos et la tranquillité de la vie.

Les revenus des rois de Perse (Herod. lib. 3, cap. 89-97) consistoient ou en levée de deniers imposée sur les peuples, ou en fourniture de plusieurs choses en nature, comme grains, provisions, fourrages et autres denrées, chevaux, chameaux, comme aussi de ce qu'il y avoit de plus rare en chaque province. Strabon remarque (l. 11, pag. 530) que le satrape d'Arménie envoyoit régulièrement tous les ans au roi de Perse vingt mille poulains. On peut juger du reste à proportion. Les tributs n'étoient imposés que sur les nations conquises : car les sujets naturels, c'est-à-dire les Persans, étoient exempts de toute imposition. Ce ne fut même que sous Darius que cet usage fut introduit, et que l'on détermina les sommes que chaque province devoit payer tous les ans. Elles montoient à peu près, autant qu'on le peut conjecturer par le calcul d'Hérodote, qui souffre de grandes difficultés, à quarante-quatre millions.

Le lieu où l'on gardoit ces trésors (Q. Curt. l. 3, cap. 12) s'appeloit en langue persane *Gaza*. Il y avoit de ces trésors à Suse, à Persépolis, à Pasargade, à Damas, et en d'autres villes. L'or et l'argent y étoient gardés en lingots, dont on faisoit de la monnoie à mesure que le prince en avoit besoin. La principale monnoie des Perses étoit d'or, et s'appeloit *daricus*, du nom de Darius * qui le premier l'avoit fait battre, dont elle portoit l'image, et un archer

* On croit que ce fut Darius Medus, appelé autrement Cyaxare, qui le premier fit battre cette monnoie.

au revers. Le *darique* est aussi appelé quelquefois *stater aureus* dans les auteurs, parce que, comme le stater attique, il est du poids de deux dragmes d'or, qui valoient vingt dragmes d'argent, et par conséquent dix livres de notre monnoie.

Outre ces tributs (Herod. l. 3, cap. 91-97, et l. 1, cap. 192) qui se levoient en argent, il y avoit une autre contribution qui se faisoit en nature par les denrées et provisions pour l'entretien de la table du prince et de sa maison, et par la fourniture des grains, des fourrages et des vivres pour la subsistance des armées, et des chevaux pour la remonte de la cavalerie. Les vingt satrapies fournissoient cette contribution, chacune selon sa quotepart et sa taxe. Hérodote remarque que la satrapie de Babyloue, qui étoit la plus étendue et la plus opulente de toutes, fournissoit seule cette contribution pendant quatre mois, et portoit par conséquent elle seule un tiers du total, dont tout le reste de l'Asie ensemble ne contribuoit que les deux autres tiers.

Ce que j'ai dit ci-devant fait connoître que les rois de Perse ne levoient pas tous les impôts en deniers, mais qu'ils se contentoient d'en tirer seulement une partie en argent, et recevoient le reste en denrées que produisoient les provinces : ce qui marque dans le gouvernement beaucoup de sagesse, de modération et d'humanité. Ils avoient sans doute remarqué qu'il est souvent très-difficile, surtout aux pays éloignés du commerce, de convertir leurs denrées en argent sans souffrir

de grandes pertes; au lieu que rien ne facilite tant la levée des impôts, et ne met les peuples plus à couvert des vexations et des frais, que de prendre en paiement de chaque contrée les fruits qu'elle produit, qui sont une contribution aisée, naturelle, équitable.

Il y avoit aussi (Plat. in Alcibiad. 1. p. 123) certains cantons assignés pour l'entretien de la toilette et de la garderobe de la reine, l'un pour sa ceinture, l'autre pour son voile, et ainsi du reste : et ces cantons, qui étoient d'une fort grande étendue, puisqu'un d'eux renfermoit autant d'espace qu'un homme en peut faire en un jour; ces cantons, dis-je, tiroient leur nom de leur destination particulière, et étoient appelés, celui-ci la Ceinture, l'autre le Voile de la reine. Du temps de Platon, la chose se pratiquoit encore de la sorte.

La manière dont le prince (Plut. in Themist. pag. 127) donnoit alors des pensions aux personnes qu'il vouloit gratifier, ressemble tout-à-fait à ce que j'ai rapporté de la reine. On sait que le roi de Perse assigna le revenu de quatre villes à Thémistocle, dont l'une devoit fournir au vin, l'autre au pain, la troisième aux mêts de sa table, la quatrième à ses vêtemens et à ses meubles. Avant lui Cyrus en avoit usé de même envers Pytharcus de Cyzique (Athen. l. 1. p. 30) qu'il considéroit, et à qui il donna le revenu de sept villes. On voit dans la suite beaucoup d'exemples pareils.

ARTICLE DEUXIÈME.

De la guerre.

Les peuples d'Asie par eux-mêmes étoient assez belliqueux, et ne manquoient pas de courage : mais ils se laissèrent tous amollir par les délices et par la volupté. J'en excepte les Perses, qui avant Cyrus, et encore plus sous ce prince, se maintinrent dans la possession d'être regardés comme des hommes très-propres à la guerre. La situation de leur pays, fort rude et plein de montagnes, avoit pu contribuer à la vie dure et frugale qu'ils menoient, ce qui n'est pas indifférent pour former de bons soldats. La bonne éducation qu'on donnoit aux jeunes gens chez les Perses étoit la principale cause du courage et de l'esprit belliqueux de ces peuples.

Il y a donc de la distinction à mettre pour les mœurs, et surtout pour la matière que je traite, entre les différentes nations de l'Asie. Ainsi ce qui se trouvera de bon et de parfait dans ce qui va être dit des règles et des principes de la guerre, doit être appliqué aux Perses tels qu'ils étoient sous Cyrus, le reste aux autres peuples de l'Asie, Assyriens, Babyloniens, Mèdes, Lydiens, et aux Perses même depuis qu'ils eurent dégénéré, ce qui arriva peu de temps après Cyrus, comme je le marquerai dans la suite.

1. *Entrée dans la milice.*

Les Perses (Strab. l. 15, p. 734. — Am. Marcel. l. 23, sub finem) étoient formés à la milice

de très-bonne heure par différens exercices. Ils servoient ordinairement depuis vingt ans jusqu'à cinquante. Soit en guerre, soit en paix, ils portoient toujours l'épée comme fait notre noblesse, ce qui ne se pratiquoit point chez les Romains ni chez les Grecs. Ils étoient obligés de s'enrôler dans le temps marqué, et c'étoit un crime que de demander une dispense sur ce sujet (Hérod. l. 4 et 6. — Senec. l. 3, *de ira*, cap. 16 et 17), comme on le verra dans la suite par la manière cruelle dont Darius et Xerxès traitèrent deux jeunes seigneurs que leurs pères avoient demandé par grâce qu'on leur laissât pour la consolation de leur vieillesse.

Hérodote (lib. 7, cap. 83) parle d'un corps de troupes destinées à la garde du prince, qu'on appeloit *les immortels*, parce que ce corps subsistoit toujours dans le même nombre, qui étoit de dix mille, et que dès qu'il y étoit mort quelque soldat, on en substituoit un à sa place. Apparamment qu'il commença à ces dix mille soldats que Cyrus fit venir de Perse pour sa garde. Ils étoient distingués de tous les autres par leur armure superbe, et encore plus par leur courage. Quinte-Curce (lib. 3, cap. 3) en fait aussi mention; et d'un autre corps, composé de quinze mille hommes, destinés pareillement pour garder le prince : on les appeloit *doryphori*.

2. *Armure.*

Les armes les plus ordinaires des Perses étoient un sabre ou cimeterre, *acinaces* : une espèce de

poignard qui pendoit à leur ceinture du côté droit : un javelot, ou demi-pique, armée par le bout d'un fer aigu. Il paroît qu'ils portoient deux javelots, l'un pour lancer, l'autre pour combattre à la main. Ils faisoient grand usage de l'arc et du carquois où étoient renfermées les flèches. La fronde n'étoit pas inconnue chez eux, mais ils en faisoient peu de cas.

Il paroît, par plusieurs endroits des auteurs, que les Perses n'usoient point de casques, mais n'avoient que leurs bonnets ordinaires, appelés tiares; et cela est dit en particulier de Cyrus le jeune et de ses troupes (de Exped. Cyr. lib. 1, p. 263). Cependant les mêmes auteurs, en d'autres endroits, leur donnent aussi un casque : ce qui marque que cet usage avoit changé selon les temps.

Les piétons avoient, pour le grand nombre, des cuirasses d'airain qui étoient si artistement ajustées au corps, qu'elles n'empêchoient point le mouvement ni l'agilité des membres, non plus que les brassarts et les cuissarts qui couvroient les bras, les cuisses et les jambes des cavaliers. Les chevaux mêmes, pour la plupart, étoient couverts d'airain par le front, le poitrail et les flancs. C'est ce qu'on appelle *equi cataphracti* ; des chevaux bardés.

Les auteurs varient beaucoup sur la forme des boucliers. D'abord ils étoient assez petits, fort légers, et faits de branches d'osier, *gerra* ; mais on voit aussi, par plusieurs endroits, qu'ils en eurent d'airain qui étoient fort longs.

Nous avons déjà remarqué que dans les commencemens les soldats armés à la légère, savoir, les archers et les gens de trait, faisoient le gros des armées chez les Perses et chez les Mèdes. Cyrus, qui avoit reconnu par l'expérience que ces sortes de troupes n'étoient propres qu'à combattre de loin et par manière d'escarmouche, et qui croyoit qu'il étoit plus avantageux d'en venir d'abord aux mains, avoit changé cet ordre, et les avoit réduites à un assez petit nombre, armant les autres de toutes pièces comme le reste de l'armée.

3. *Chariots armés de faux.*

Cyrus (Xénoph. Cyrop. l. 6, p. 152) introduisit un changement considérable dans les chariots de guerre. Ils étoient en usage long-temps avant lui, comme il paroît par les livres sacrés et par Homère. Ces chariots n'avoient que deux roues. Ils étoient attelés pour l'ordinaire de quatre chevaux de front, et montés par un homme d'une naissance et d'une valeur distinguées qui combattoit, et par un autre qui n'étoit occupé qu'à conduire le chariot. Cyrus trouva que cet usage, qui entraînoit beaucoup de dépenses, étoit d'une utilité fort médiocre, puisque pour trois cents chariots il falloit douze cents chevaux et six cents hommes, dont il n'y en avoit que trois cents qui combattissent effectivement, les trois cents autres, hommes de mérite et de distinction qui auroient pu être ailleurs d'une grande utilité, ne servant que d'écuyers. Pour remédier

à cet inconvénient, il changea la forme des chariots, et doubla le nombre des combattans, en mettant le conducteur en état de combattre lui-même.

Il fit les roues plus fortes, afin qu'elles ne pussent pas être facilement brisées, et allongea les essieux, afin de leur donner une assiette plus ferme. Il ajouta à chaque bout de l'essieu des faux longues de trois pieds, qui étoient disposées horizontalement; et sous le même essieu il en mit d'autres tournées contre terre, pour couper en pièces soit hommes, soit chevaux, que l'impétuosité des chariots avoit renversés. Il paroît, par différens endroits des auteurs (Liv. lib. 37, n. 41), que dans la suite on ajouta encore au bout du timon deux longues pointes, pour percer tout ce qui se présentoit, et qu'on arma le derrière du chariot de plusieurs rangs de couteaux aigus, pour empêcher qu'on n'y pût monter.

Ces chariots furent en usage pendant plusieurs siècles dans tout l'orient. On les regardoit comme faisant la principale force des armées, comme la cause la plus certaine des victoires, et comme l'appareil le plus capable de jeter la terreur parmi les ennemis.

Mais à mesure que l'art militaire vint à se perfectionner, on en sentit les inconvéniens, et enfin on y renonça entièrement. En effet, pour en tirer quelque utilité, il falloit trouver des plaines vastes et étendues, un terrain fort uni, un pays où il n'y eût ni ravins, ni ruisseaux, ni vignes, ni bois.

Dans les temps postérieurs, on imagina plusieurs moyens d'en rendre l'usage absolument inutile. Il suffisoit de leur opposer un simple fossé, qui les arrêtoit tout court. Quelquefois (Liv. lib. 37, n. 41) un général habile et expérimenté, tel qu'Eumènes dans la bataille que Scipion livra contre Antiochus, détachoit contre les chariots les frondeurs, les archers, les tireurs de javelots, lesquels, épars de tous côtés, les accabloient d'une grêle de pierres, de traits, de flèches, et, jetant de grands cris en même temps que toute l'armée, répandoient la terreur et le désordre parmi les chevaux, et les obligeoient souvent de se tourner contre leurs propres troupes. D'autres fois (Plut. in Syl. pag. 465) on empêchoit l'action et l'effet des chariots, en s'en approchant tout d'un coup, et franchissant avec une extrême rapidité l'espace qui séparoit les deux armées. Car ils ne tiroient leur force que de la longueur de leur course, qui donnoit l'impétuosité et la roideur à leur mouvement, sans quoi ils étoient foibles et languissans. C'est par-là que les Romains, sous Sylla, à la bataille de Chéronée, repoussèrent et mirent en fuite les chariots des ennemis, criant avec de grands éclats de rire, comme dans les jeux du cirque, qu'on en fît paroître d'autres.

4. *Discipline en paix et en guerre.*

On ne peut rien ajouter au bon ordre et à la discipline que gardoient sous Cyrus les troupes

persanes, soit lorsqu'on étoit en paix, soit lorsqu'on faisoit la guerre.

Ce qu'il pratiquoit en temps de paix, et qui est rapporté fort au long en plusieurs endroits de la Cyropédie, pour former ses troupes par de fréquens exercices, pour les faire à la fatigue par de pénibles et continuels travaux, pour les préparer aux véritables batailles par des combats simulés, pour les remplir de courage et de hardiesse par les exhortations, les louanges, les récompenses : tout cela, dis-je, est un modèle parfait pour quiconque est chargé du commandement des troupes, à qui, pour l'ordinaire, la paix et l'oisiveté deviennent pernicieuses, en énervant leurs forces par le relâchement de la discipline, et en émoussant par l'inaction cette pointe de courage que le mouvement seul des armées et l'approche des ennemis augmentent infiniment. Une sage prévoyance (1) de l'avenir doit faire préparer pendant la paix ce qui peut servir en temps de guerre.

Dans un jour de marche tout étoit réglé et ordonné avec autant d'attention et d'exactitude que dans un jour de bataille, sans qu'aucun soldat ou officier osât quitter son rang, ni s'écarter du drapeau. La coutume étoit, chez tous les peuples d'Asie, lorsqu'on campoit, n'eût-ce été que pour un jour ou pour une nuit, d'environner le camp de fossés assez profonds. Ils en usoient ainsi pour

(1) . . . . Metuensque futuri,
In pace, ut sapiens, aptarit idonea bello.
(Horat. Satir. 2, l. 2.)

éviter toute surprise de la part de l'ennemi, et pour n'être pas forcés à en venir au combat malgré eux. Ils se contentoient ordinairement d'une simple levée faite de la terre qu'on tiroit du fossé : mais quelquefois aussi (Diod. l. 11, p. 24 et 25), quoique plus rarement, ils fortifioient leurs fossés de bonnes palissades et de longs pieux enfoncés en terre.

Ce que j'ai dit de la discipline qui étoit gardée en temps de paix, et dans les marches et les campemens de l'armée, doit faire juger de celle qui s'observoit un jour de bataille. Rien n'est admirable comme ce qui en est rapporté en différens endroits de la Cyropédie. Une simple famille n'étoit pas mieux réglée, ni plus attentive et plus docile à obéir au premier signal, que l'étoit l'armée entière de Cyrus. Il l'avoit accoutumée de longue main à cette prompte obéissance, d'où dépend le succès de toutes les entreprises. Car de quoi servira la meilleure tête du monde, si les bras n'agissent à propos, et ne suivent ses mouvemens? Il avoit d'abord employé quelque sévérité, qui est nécessaire dans les commencemens pour établir la discipline : mais cette sévérité étoit toujours accompagnée de raison, et assaisonnée de douceur. L'exemple du chef (1), qui étoit partout le premier, autorisoit ses discours, et adoucissoit ses commandemens. La loi inflexible qu'il s'étoit imposée

(1) Dux, cultu levi, capite intecto, in agmine, in laboribus frequens adesse : laudem strenuis, solatium invalidis, exemplum omnibus ostendere. (Tacit. Ann. liv. 13, c. 35.)

à lui-même de n'accorder rien qu'au mérite, et de refuser tout à la faveur, attachoit tous les officiers à leur devoir, et les tenoit toujours en haleine. Car il n'y a rien (1) qui décourage davantage les gens de guerre, même ceux qui aiment leur prince et l'état, que de voir passer à d'autres les récompenses de leurs périls et de leur sang. Cyrus avoit trouvé le moyen d'inspirer de l'amour et du zèle pour l'ordre, même aux simples soldats, en leur en inspirant pour la patrie, pour leurs citoyens, pour l'honneur, et surtout en se faisant aimer d'eux par sa bonté et sa libéralité. Voilà les véritables liens de la discipline militaire et les seuls capables de la maintenir dans toute sa force et toute sa vigueur.

5. *Ordre de bataille.*

Comme du temps de Cyrus il y avoit très-peu de places fortifiées, toutes les guerres n'étoient presque que des guerres de campagne; et il avoit compris, par ses réflexions et par son expérience, que rien n'est plus décisif pour la victoire qu'une bonne et nombreuse cavalerie, et que souvent le gain d'une seule bataille rangée entraînoit après soi la conquête d'un royaume entier. Aussi avons-nous vu qu'ayant trouvé l'armée des Perses entièrement dépourvue de ce secours si important et si nécessaire, il tourna tous ses soins de ce côté-là,

(2) Cecidisse in irritum labores, si præmia periculorum soli assequantur, qui periculis non affuerunt. (Tacit. Hist. l. 3, c. 53)

et que par son activité et sa vigilance il vint à bout de former un corps de cavalerie persane, qui devint supérieure à celle des ennemis, sinon par le nombre, du moins par la bonté. Il y avoit plusieurs haras en Perse et en Médie (Herod. l. 7, c. 40) : mais dans cette dernière province, ceux du lieu nommé Nisée étoient les plus renommés (Strab. l. 11, p. 530), et c'étoit de là qu'étoit fournie l'écurie du roi. Il s'agit maintenant de voir l'usage qu'ils faisoient et de leur cavalerie et de leur infanterie.

La célèbre bataille de Thymbrée nous peut donner une juste idée de la tactique des anciens du temps de Cyrus, et nous montrer jusqu'où alloit leur habileté, soit pour la disposition des troupes, soit pour l'usage des armes.

Ils savoient que l'ordre de bataille le plus convenable étoit de placer l'infanterie au centre, et aux deux ailes la cavalerie, composée principalement de cuirassiers. De cette sorte l'infanterie se trouvoit couverte par ses flancs, et la cavalerie étoit plus en liberté d'agir et de s'étendre.

Ils avoient aussi compris la nécessité de former plusieurs lignes qui pussent se soutenir les unes les autres, parce qu'autrement une seule ligne, pouvant être facilement percée et rompue, n'étoit pas en état de se rallier, et laissoit l'armée sans ressource. Ils formoient donc la première ligne de l'infanterie pesamment armée sur douze de hauteur (avant Cyrus c'étoit sur vingt-quatre), laquelle se servoit d'abord de la demi-pique, et ensuite, le sabre ou l'épée à la main, combattoit contre

l'ennemi corps à corps lorsque les deux fronts se joignoient.

La seconde ligne étoit composée de soldats armés à la légère, qui par-dessus la première lançoient les javelots. Ces javelots étoient d'un bois fort pesant, avoient au bout une pointe de fer fort aiguë, et étoient lancés avec beaucoup de force. Leur destination étoit de jeter le désordre parmi les ennemis avant qu'ils approchassent.

Les archers formoient la troisième ligne. Comme leurs arcs étoient bandés avec beaucoup d'effort, les flèches portoient par-dessus les deux premières lignes, et incommodoient extrêmement l'ennemi. On méloit quelquefois parmi ces archers des frondeurs qui lançoient de grosses pierres avec une roideur extrême : et dans la suite les Rhodiens substituèrent aux pierres des balles de plomb, qui alloient une fois plus loin.

Une quatrième ligne, formée de soldats armés comme ceux de la première, fermoit le corps de bataille. Elle étoit destinée à soutenir les autres lignes, et à les contenir dans le devoir quand elles s'ébranloient. Elle servoit aussi d'arrière-garde et de corps de réserve pour repousser l'ennemi quand il perçoit jusqu'à eux.

Ils avoient des tours roulantes portées sur de grands chariots attelés de seize bœufs, et garnies de vingt hommes qui lançoient des pierres et des javelots. Elles étoient placées à la queue de toute l'armée, derrière le corps de réserve, et servoient à favoriser le ralliement des troupes poussées jusque-là par l'ennemi, et mises en déroute.

Ils faisoient grand usage des chariots armés de faux, comme nous l'avons dit. Ils les plaçoient ordinairement au front de la bataille, et quelquefois ils en mettoient aussi une partie sur les flancs de l'armée, quand ils avoient lieu de craindre qu'elle ne fût enveloppée.

Voilà à peu près jusqu'où les anciens portoient la science de l'art militaire pour les batailles. Mais nous ne voyons guère qu'ils sussent profiter de l'avantage des postes; saisir à propos un terrain favorable; attirer la guerre dans un pays fourré; faire usage des défilés, soit pour inquiéter ou attaquer l'ennemi dans sa marche, soit pour se mettre à couvert de ses attaques; dresser avec art des embuscades; traîner habilement une campagne en longueur; éviter d'en venir à une action décisive avec un ennemi supérieur, et le réduire à se consumer lui-même par la disette de vivres et de fourrages. Nous ne voyons pas non plus qu'ils fussent fort attentifs à appuyer leur droite et leur gauche des rivières, des marais ou des hauteurs, et à égaler par ce moyen le front d'une armée médiocre à celui d'une armée beaucoup plus nombreuse, et mettre l'ennemi hors d'état de les envelopper.

Il paroît cependant dans les premières campagnes de Cyrus contre les Arméniens, et ensuite contre les Babyloniens, des commencemens et comme des essais de cette science, mais qui n'alloient pas encore fort loin. Le temps, les réflexions, l'expérience, apprirent depuis aux grands capitaines toutes ces précautions et ces ruses de guerre; et nous avons vu dans les guerres

des Cathaginois quel usage Annibal, Fabius, Scipion, et les autres généraux de l'une et de l'autre nation en ont fait.

6. *Attaque et défense des places.*

Les anciens avoient imaginé et mis habilement en œuvre tout ce qu'on pouvoit attendre de la portée des armes connues alors, aussi-bien que de la force et de la variété des machines, soit pour attaquer, soit pour défendre les places.

Attaque des places.

La première manière d'attaquer les places fut le blocus. On investissoit la ville par un mur de maçonnerie que l'on bâtissoit tout au tour, et dans lequel on faisoit d'espace en espace des redoutes et des places d'armes : ou l'on se contentoit de l'envelopper de toutes parts par un profond retranchement bien palissadé, pour empêcher que les assiégés ne pussent faire des sorties, et qu'il n'entrât dans la ville ni secours, ni vivres. On attendoit ainsi tranquillement que la famine fît ce que l'art ou la force ne savoient pas encore faire. De là venoit la longueur des siéges dont il est parlé dans l'antiquité : celui de Troie *, qui dura dix ans ; celui d'Azot par Psammétique, qui en dura vingt ; celui de Ninive, où nous avons vu que Sardanapale se défendit pendant sept ans. Cyrus auroit été fort long-temps devant Babylone, qui avoit amassé des vivres pour vingt ans, s'il n'avoit employé un autre moyen pour s'en rendre maître.

* Homère ne parle point de bélier ni d'aucune machine de guerre.

Comme on vit que les blocus traînoient extrêmement en longueur, on imagina l'escalade, qui consistoit à appliquer contre le mur un grand nombre d'échelles, pour y faire monter plusieurs files de soldats.

Pour la rendre inutile et impraticable, on y opposa la hauteur des murailles, et encore plus celle des tours dont elles étoient flanquées, de sorte que les échelles ne pouvoient plus y atteindre. Il fallut donc trouver un autre moyen pour arriver jusqu'à la hauteur des remparts; et ce fut de bâtir des tours de bois roulantes, plus hautes que les murs, et de les en approcher. Sur le haut de la tour, qui formoit une espèce de plateforme, étoient placés des soldats qui, à coups de traits et de flèches, et par le secours des ballistes et des catapultes, nettoyoient les remparts; et alors, d'un étage qui étoit au-dessous, on faisoit couler une espèce de pont-levis, qu'on appuyoit sur les murs pour entrer dans la place.

On employa un troisième moyen, qui abrégea beaucoup la durée des siéges: c'est celui des béliers pour ouvrir les murs et y faire des brèches. Le bélier étoit une grosse poutre de bois, armée par le bout d'un bec de fer ou d'airain, que l'on poussoit avec violence contre les murs. Il y en avoit de plusieurs sortes. Je me réserve à en parler ailleurs avec plus d'étendue, aussi-bien que des autres machines.

Reste un quatrième moyen, savoir, la sape et la mine, qui avoit un double usage. On conduisoit un chemin souterrain au-dessous du fondement

des murs, et, le creusant jusqu'au-dedans de la ville, on s'en faisoit un passage pour y entrer; ou bien l'on se contentoit, après avoir étayé le fondement, de remplir le vide de toutes sortes de matières combustibles, auxquelles on mettoit le feu, pour consumer les étais, calciner la maçonnerie, et faire tomber des pans de muraille.

Défense des places.

Il paroît que, pour fortifier les places et les défendre, on employoit tous les principes essentiels, et toutes les règles fondamentales que l'art de la fortification suit aujourd'hui : par les inondations pratiquées à propos autour de la place pour en empêcher les approches; par la profondeur et l'escarpement des fossés, couronnés de palissades, pour en rendre la descente plus difficile; par l'épaisseur des remparts terrassés ou de maçonnerie, pour les mettre à l'épreuve du bélier, et par leur hauteur pour les garantir contre l'escalade; par les tours saillantes, d'où sont venus les bastions modernes, pour flanquer les courtines; par l'ingénieuse invention de différentes machines propres à tirer des flèches, des dards, des traits, et à jeter avec roideur de grosses pierres; par les parapets et les crénaux des murs pour la sûreté du soldat, et par les galeries couvertes qui régnoient le long des murs, et lui tenoient lieu de souterrains; par les retranchemens derrière les brèches, ou à la gorge des tours; par les sorties pour renverser les travaux des assiégeans, et mettre le feu à leurs machines; par les contre-

mines, pour rendre inutiles celles de l'ennemi par la construction des citadelles, pour servir de retraite et de dernière ressource à une garnison prête à être forcée, et pour rendre inutile la prise de la ville, ou pour y faire une capitulation plus avantageuse. Ce sont là presque tous les moyens que l'art de la fortification avoit appris aux anciens : et ce sont les mêmes que le génie pratique aujourd'hui, avec quelques changemens que la différence des armes a suggérés.

J'ai cru devoir entrer dans ce détail pour donner au lecteur quelque idée de l'ancienne manière de défendre les places, et pour détruire le préjugé de bien des modernes, qui pensent que, parce qu'on a donné maintenant d'autres noms aux mêmes choses, elles sont bien différentes pour les principes et pour le fond. Depuis l'invention de la poudre, on a substitué le canon au bélier, et la mousquetterie aux balistes, aux catapultes, aux scorpions, aux javelots, aux frondes, aux flèches. S'ensuit-il pour cela que l'essentiel de la défense des places ait changé? non certainement. Ils tiroient de la solidité des corps et des forces mouvantes tout ce que l'art le plus ingénieux en pouvoit tirer.

7. *Qualité des troupes persanes depuis Cyrus.*

J'AI déjà averti plus d'une fois qu'il ne falloit pas juger du mérite et du courage des troupes persanes dans tous les temps par ce qu'on en voit sous le règne de Cyrus. Je finirai l'article de

la guerre par une judicieuse réflexion de M. Bossuet sur ce sujet. Il remarque que depuis ce prince les Perses, généralement parlant, ne surent plus ce que peut dans une armée la sévérité, la discipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches et des campemens, et enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps sans confusion et à propos. Toujours occupés d'une vaine ostentation de puissance et de grandeur, et comptant plus sur la force que sur la prudence, sur le nombre que sur le choix, ils croyoient avoir tout fait quand ils avoient ramassé un peuple immense, qui alloit au combat assez résolument, mais sans ordre, et qui se trouvoit embarrassé d'une multitude infinie de personnes inutiles que le roi et les grands traînoient après eux : car leur mollesse étoit si grande, qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence et les mêmes délices que dans les lieux où la cour faisoit sa demeure ordinaire : de sorte que les rois marchoient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines et de tous leurs eunuques. La vaisselle d'or et d'argent et les meubles précieux suivoient dans une abondance prodigieuse, et enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte, et déjà embarrassée de la multitude excessive de ses soldats, étoit surchargée par le nombre démesuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confusion, on ne pouvoit se mouvoir de concert : les ordres ne venoient jamais à temps, et, dans une action, tout alloit comme à l'aventure, sans que personne

fût en état de pourvoir à ce désordre. Joint encore qu'il falloit avoir fini bientôt, et passer rapidement dans un pays : car ce corps immense, et avide non-seulement de ce qui étoit nécessaire pour la vie, mais encore de ce qui servoit au plaisir, consumoit tout en peu de temps, et on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer sa subsistance.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnoient les peuples qui ne savoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux même qui la savoient se trouvèrent ou affoiblis par leurs propres divisions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis : et c'est par-là que l'Égypte, toute superbe qu'elle étoit, et de son antiquité, et de ses sages institutions, et des conquêtes de son Sésostris, devint sujette des Perses. Il ne leur fut pas malaisé de dompter l'Asie mineure, et même les colonies grecques, que la mollesse de l'Asie avoit corrompues. Mais quand ils vinrent à la Grèce même, ils trouvèrent ce qu'ils n'avoient jamais vu, une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte et les autres exercices ordinaires dans ce pays rendoient adroits, des armées, médiocres à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf, et où tout est plein d'esprits ; au reste si bien commandées, et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avoient tous qu'une même âme, tant on voyoit de concert dans leurs mouvemens.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

LIVRE TROISIÈME.

HISTOIRE DES ASSYRIENS.

LIVRE QUATRIÈME.

COMMENCEMENS DE L'EMPIRE DES PERSES ET DES MÈDES.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 077315197